NAZIONALE
B. Prov.
XV
1191
NAPOLI
VITT. EM. III
BLIOTECA

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
XXV
Palchetto
C
Num.° d' ordine 8/c-e-11

710
5
29

S. Prov.
IV
1191

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES.

G1hGS2

HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES
ET DE SES CONQUÊTES,

Depuis les premiers temps, jusqu'à la division de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Histoire de la Littérature, de la Philosophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de John Gillies, par M. Carra, de la Bibliothèque du Roi.

Avec des Cartes.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES.

CHAPITRE XIV.

Hiſtoire des arts du deſſin. — Supériorité des Grecs dans ces arts. — Cauſe de cette ſupériorité. — Parmi les Grecs d'Aſie. — Qui communiquent leurs inventions à l'Europe. — Bathycles le Magnéſien. — Dipenus & Scillis. — Imités en Grèce, en Italie & en Sicile. — Les Athéniens ſurpaſſent leurs maîtres. — Sublime ſtyle de l'art. — Ouvrages de Phidias, Polignotus, &c. — Excellence caractériſtique de l'art Grec. — Impreſſions différentes que firent les Peintres & les Poëtes. — Réſultant de la nature de leurs arts reſpectifs.

Hiſtoire des arts du deſſin.

ON ſe plaint généralement, & avec raiſon, que l'hiſtoire des arts ait été plus négligée

que celle des armes & de la politique ; & cependant les écrivains ne cherchent point à nous en faire connoître l'origine & les progrès, parce qu'ils trouvent plus facile de raconter des guerres & des négociations, des querelles & des combats, que de décrire la marche graduelle & presqu'imperceptible du génie & du goût.

L'origine des arts imitatifs [a] (tant l'imitation est de la nature de l'homme) remonte au-delà des bornes de l'histoire profane ; & pour en chercher les inventeurs, il ne s'agit que de savoir quelle est la nation la plus ancienne. Les Egyptiens & les Phéniciens méritent sans doute la préférence à cet égard. Dès les premiers âges de l'antiquité païenne, ces deux nations semblent avoir cultivé les arts du dessin. Les Egyptiens, aux époques les plus reculées de leur histoire, gravoient sur des

---

[a] Pausanias & le 34e & le 35e Livres de Pline nous fournissent ce qu'il y a de matériaux les plus abondans sur les arts des Grecs. Les meilleurs guides modernes sont Winckelman & Lessing en allemand & le Comte de Caylus en françois. Le savant Professeur Heine, dans son Antiquarishe Abhandlungen, a découvert plusieurs erreurs importantes dans Winckelman.

pierres précieuſes, & s'efforçoient de rendre immortelles leurs époques nationales, en les traçant par des hiéroglyphes ſur les bazaltes les plus durs. Nous ne pouvons aſſez admirer la perfection à laquelle la patience de ce peuple laborieux a porté la partie mécanique de la ſculpture, avant la conquête de l'Egypte par les Perſes, & avant le règne de Cambyſes; mais la beauté des formes, qui eſt l'eſſence & le but de l'art, ne fut jamais étudiée par les artiſtes de la Phénicie ou de l'Egypte, qui copièrent fidèlement leurs traits nationaux; ſans eſſayer de les rendre plus parfaits, juſqu'au moment où l'on reconnoît dans les médailles des Ptolomées; particulièrement dans celles où ſe trouve la tête de Jupiter-Ammon, l'influence des conquêtes des Grecs & de leurs Colonies.

Supériorité des Grecs dans ces arts.

On peut attribuer ſans doute aux préjugés de la vanité nationale ce que diſent Euripide, Ariſtote & Epicure, lorſqu'ils s'efforcent de nous perſuader que la ſérénité du ciel & l'heureuſe température de la Grèce donnoient une aptitude particulière pour les arts, les lettres & la philoſophie. Le témoignage de l'antiquité & de ſes monumens eſt confirmé par celui des voyageurs modernes qui trouvent

encore dans les habitans des îles de l'Archipel des formes plus élégantes & des traits plus animés & plus expreſſifs qu'on n'en peut trouver dans les autres parties du globe [a]; d'ailleurs, ce que les Grecs devoient à leur ciel & à leur climat, ils ne le devoient pas moins à l'activité laborieuſe de leur éducation & de leur vie, & à l'eſprit mâle de leurs inſtitutions religieuſes. Long-tems avant l'invaſion de Xercès, la ſculpture grecque étoit diſtinguée par un air de majeſté qui lui étoit particulier [b]; & les images vénérables des dieux, quoique groſſièrement finies, préſentoient une grandeur & une ſublimité d'expreſſion qui étonnèrent les artiſtes les plus célèbres des ſiècles où l'art étoit parvenu à ſa perfection [c].

Cauſe de cette ſupériorité.

On pourroit preſſentir cette ſupériorité, de l'idée que nous avons déja donnée de la religion & des mœurs de la Grèce, & de l'excellence inimitable de ſes poëtes. Les divinités de la Grèce ayant été imaginées ſous une forme humaine, incomparablement plus noble &

---

[a] Belon. Obſervat. l. II. 34.

[b] Pauſan. Corinth. l. II. 34. [b] Pauſan. ibid.

[c] Plato & Ariſtot. paſſim.

plus parfaite que la nôtre, les artiſtes devoient commencer naturellement de très-bonne heure [a] à exalter & à généraliſer leurs conceptions. L'enthouſiaſme de la poéſie ſervoit à exciter leur génie, & la patrie d'Homère fut le premier théâtre de leurs ſuccès, (l'heureux climat de l'Ionie rendant *naturelles* & fréquentes dans cette délicieuſe région ces belles formes qui ſont ailleurs purement *idéales*) tandis que d'autres circonſtances concouroient à accélérer les progrès de l'invention dans cette contrée particulièrement favoriſée des Cieux.

Parmi les Grecs d'Aſie.

Dans le huitième ſiècle avant l'Ere chrétienne, les Colonies Aſiatiques, comme nous avons déja eu occaſion de l'expliquer, ſurpaſ-

[a] Nous omettons l'hiſtoire fabuleuſe de Dédale l'Athénien, qui floriſſoit, dit-on, du tems d'Hercule & de Théſée, & quarante ans avant la guerre de Troye. On a déja prouvé que durant les ſiècles héroïques, les Grecs ne rendoient aucun culte aux ſtatues. Les écrivains Athéniens qui vécurent un millier d'années après cette période, pouvoient aiſément confondre les ouvrages ſuppoſés de l'ancien Dédale avec ceux de Dédale de Sicyon, d'autant plus que l'erreur étoit extrêmement flatteuſe pour leur vanité nationale.

sèrent de beaucoup leur mère-patrie en ſplendeur & en proſpérité. Elles dûrent cette prééminence à la fertilité ſupérieure de leur ſol, au nombre & à la commodité de leurs ports, aux avantages de leur ſituation & de leur climat, au voiſinage des plus opulentes & des plus induſtrieuſes nations de l'Aſie, & ſur-tout à la perſévérance de leur activité & de leurs travaux, qui non-ſeulement ſervit à ennoblir & perfectionner les arts qui leur venoient des Lydiens & des Phrygiens, mais encore à en inventer qui leur furent long-tems particuliers; tels que la peinture, la ſculpture en marbre, & les ordres d'architecture Dorique & Ionique.

Qui communiquèrent leurs inventions à l'Europe.

Dans le ſeptième ſiècle avant Jéſus-Chriſt, les magnifiques préſens dont la ſuperſtition ou la vanité des Rois de Lydie décora le temple de Delphes, n'étoient point les productions des artiſtes Egyptiens ou Phéniciens, mais Ioniens; & pendant ce ſiècle & le ſuivant, les mêmes Ioniens répandirent leurs élégantes inventions chez leurs ancêtres en Europe. Alarmés par les irruptions des Cimmériens, & troublés par les hoſtilités continuelles de la Lydie, pluſieurs artiſtes d'Orient cherchèrent un aſyle dans les cités commerçantes

d'Egine, de Sicyone & de Corinthe, où l'eſprit paiſible de leurs habitans également opulens & voluptueux, aſſura aux artiſtes Ioniens l'encouragement & la ſécurité.

Bathycles le Magnéſien.

Tous ces fugitifs d'Aſie ne ſe confinèrent cependant pas dans des Républiques du ſecond ordre. Bathycles, natif de Magnéſie en Ionie [a], ville que ſes peintres avoient rendu célèbre, ſe fixa à Sparte, la plus conſidérable République de la Grèce. Par ordre des Magiſtrats il fit le trône d'Apollon-Amycléen, la ſtatue de Diane Leucophryné, les figures des Graces & des Heures, & tous les autres ornemens renfermés dans l'enceinte du Temple d'Amyclée. La ſtatue d'Apollon, haute de trente coudées, ſemble être l'ouvrage d'un ſculpteur ignorant, & fut probablement la production d'un ſiècle très-antérieur à celui de Bathycles; mais quiconque fait attention à la maſſe coloſſale de cette figure, dont la baſe formoit un autel, contenant le tombeau d'Hyacinte,

[a] Plin. l. XXXV. Je l'appèle Magnéſie en Ionie, pour la diſtinguer de pluſieurs autres villes du même nom. Vid. Plin. Edit. Berolin. tom. I, p. 167; & tom. III, p. 136, 139 & 255.

ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur proportionnée de ſon trône orné des deux côtés de ſculpture [a]. Pauſanias fait mention de pluſieurs ſujets tirés de l'hiſtoire ou de la fable, qui n'avoient aucun rapport connu à Apollon ou à Hyacinte, à Bathycles ou aux Spartiates; mais le ſommet du trône contenoit un chœur de Magnéſiens, paroiſſant repréſenter les artiſtes qui aſſiſtèrent à l'exécution de cet ouvrage étonnant. L'autel repréſentoit un groupe céleſte, Minerve, Vénus, Diane, & pluſieurs autres divinités, accompagnant Hyacinte aux cieux. Ses côtés étoient ornés du combat de Tyndare & d'Euryte, des exploits de Caſtor & Pollux, & de la ſcène extraordinaire entre Menelaus &

Le trône d'Apollon Amycléen.

[a] Winckelman, qui fait à peine mention du trône d'Apollon Amycléen, quoique ce fût ſans contredit le plus grand des anciens monumens de la Grèce, confond Bathycles le Magnéſien avec un artiſte plus moderne du même nom, qui fit la célèbre coupe que les ſept Sages de la Grèce s'envoyèrent l'un à l'autre comme au plus digne, & qui fut enfin conſacrée à Apollon Delphien. Diogène Laerce parlant ſur ce ſujet, dit : Βαθυκλεα τινα Αρκαδα, & il paroît encore qu'il étoit Arcadien; d'après Plut. in Solon. & Caſaubon ad Arhæneum, l. XI. 4.

l'Egyptien Proteus, telle qu'elle eſt décrite dans l'Odyſſée [a]. Ce n'étoit pas le ſeul ſujet copié d'après le divin Poëte. Il étoit aiſé de diſtinguer ſon favori Demodocus chantant parmi un chœur de Phæaciens; circonſtance qui confirme les obſervations que nous avons faites dans une partie précédente de cet Ouvrage, que les Poëmes d'Homère étoient généralement connus à Sparte, long-tems avant qu'ils euſſent été recueillis par le tyran d'Athènes Piſiſtrate.

Six ſiècles à peu près avant l'Ere chrétienne, Dipenus & Scillis, Crétois, ornèrent de leurs talens pluſieurs Cités Grecques en Europe, ainſi qu'en Aſie; & environ cinquante ans après, Bupalus & Anthermus, Chiotes, répandirent par toute la Grèce ces ouvrages précieux en marbre de Paros, qui furent admirés dans le ſiècle d'Auguſte [b]. Vers le même tems à peu près, Polydorus de Samos, qui ſemble avoir été fort employé par Créſus, le dernier Roi de Lydie, fit pour le tyran Samien Polycrates, le fameux anneau qui eſt

Dipenus & Scillis.

[a] Pauſan. Lacon. p. 196 & ſuiv.

[b] Vid. Plin. l. XXXVI, §. 4.

regardé par Pline [a] comme un chef-d'œuvre de l'art.

Leurs ouvrages imités en Grèce, en Italie & en Sicile.

Les productions de ces artiſtes Orientaux furent imitées avec ſuccès & à l'envi par leurs diſciples dans l'ancienne Grèce, ainſi que par les Colonies Grecques d'Italie & de Sicile, comme il paroît aſſez par les médailles de ces deux dernières contrées. Ces monumens durables ne peuvent donner qu'une idée imparfaite des ſtatues ſans nombre qui étoient compoſées de terre, de pierre [b], & de différentes eſpèces de bois. Les plus eſtimées étoient celles d'ivoire, qui ſe corrode dans la terre, ainſi que les autres dents des animaux ; circonſtance malheureuſe pour les arts, puiſqu'avant l'invaſion de Xercès, la Grèce ſe vantoit d'avoir une centaine de ſtatues de dieux en ivoire, toutes d'une grandeur coloſſale, & pluſieurs d'entr'elles couvertes d'or [c]. Les marbres blancs de Paros, ainſi que ceux de Chypre & d'Egine fourniſſoient la principale matière des ſculptures, avant

---

[a] L. XXXVII, §. 4.

[b] Plut. in vit. Andoc.

[c] Pauſanias.

que les Athéniens euſſent ouvert les veines dures & brillantes du mont Pentelicus. L'ébène, le bois de cyprès & d'autres matériaux furent employés ſucceſſivement à meſure que l'art ſe propagea & s'étendit, & ne furent pas deſtinés ſeulement à repréſenter les dieux & les héros, mais à rappeler le mérite utile des citoyens illuſtres [a]. Aux quatre fêtes ſacrées, communes à toute la Grèce, les vainqueurs dans les exercices gymnaſtiques, ainſi que dans les concours de muſique & de poéſie, étoient fréquemment diſtingués par l'honneur d'une ſtatue. Les lieux où ces ſolemnités nationales ſe célébroient, devinrent ainſi les principales galeries de la ſculpture; & les Cités de Delphes & d'Olympie, en particulier, ſurpaſsèrent long-tems le reſte de la Grèce par le nombre & la valeur de leurs ſtatues, ainſi que par l'éclat & la magnificence de tous leurs autres monumens [b].

Mais le tems approchoit où ces Cités elles-mêmes devoient être éclipſées par la ſplendeur d'Athènes, qui, dans le cours de qua-

Les Athéniens ſurpaſſent leurs maîtres.

[a] Lucian. imagin.

[b] Pauſanias, Phocic. & Eliac.

rante ans, devint le ſiège, non-ſeulement de l'opulence, du pouvoir & de la politique, mais de la littérature, de la philoſophie & des beaux-arts, & continua déſormais à être regardée comme la ſouveraine de la Grèce, plutôt que comme la capitale de l'étroit & ſtérile territoire de l'Attique. Durant cette période mémorable, les Athéniens, que les circonſtances avoient peu favoriſés juſques-là pour les progrès du goût & de l'élégance, parvinrent au plus haut degré de puiſſance & de réputation. Ayant vaincu & humilié les Perſes, ils pillèrent leurs richeſſes; ils s'emparèrent, par une valeur ſoutenue, de ces provinces maritimes de l'Aſie mineure, qui étoient regardées à bon droit comme le berceau des arts. Leur magnanimité & leur fermeté les fit reſpecter au-dehors, & leur aſſura la prééminence en Grèce; tandis que par une faveur ſingulière, leur République, au milieu de ce cours non-interrompu de proſpérités extérieures, produiſit des hommes capables de faire valoir les dons de la valeur & de la fortune au profit & à la gloire de leur patrie.

Artiſtes Athéniens.

Il eſt difficile de déterminer ſi le diſcernement de Périclès fut plus néceſſaire pour en-

courager, pour exciter les talens de Phidias, que le génie de Phidias pour ſeconder les vues de ſon illuſtre protecteur. Sembloient-ils formés l'un pour l'autre, & pour les circonſtances où ſe trouvoit leur patrie ? Ce grand *Miniſtre* (pour me ſervir du langage de Plutarque [a]), que ſes vertus rendirent par degrés le *Maître* de la République, trouva Athènes riche en marbre, en airain, en ivoire, en or, en ébène & en bois de cyprès, ainſi que dans tous les matériaux propres à orner une ville qu'il deſiroit rendre le modèle de l'élégance & du goût, après l'avoir élevée à la prééminence du pouvoir & de la gloire. Il penſa, d'après ſes principes populaires, que le devoir d'un homme d'Etat n'étoit pas entièrement borné à s'occuper de l'armée, de la marine, des cours de juſtice & des autres parties de l'adminiſtration intérieure. Il regardoit le grand corps du peuple comme l'objet le plus important de ſes ſoins paternels. Les immenſes revenus de l'Etat avoient été diſſipés juſques-là, principalement en ſpectacles & en fêtes, en objets d'oſtentation & de luxe; il les di-

Concourent aux vues de Périclès.

[a] Plut. in Pericle.

rigea vers un but plus ſolide & plus durable ; qui, en embelliſſant la Cité, pouvoit exercer l'induſtrie & développer les talens des citoyens. Guidé par de tels motifs, il ouvrit hardiment le tréſor, & dépenſa quatre mille talens ; ſomme avec laquelle il pouvoit commander autant de travaux qu'avec cent cinquante ou cent quatre-vingt millions de notre monnoie dans le ſiècle préſent. Par cet encouragement il anima tous les arts, excita tous les bras, vivifia l'induſtrie, & ſut employer, pour le ſervice public, l'adreſſe, l'habileté & le génie de ſes compatriotes ; tandis que les motifs de gain ou de gloire qu'il propoſoit, attiroient de toutes parts les étrangers les plus ingénieux, qui n'héſitoient pas à apporter leurs talens à Athènes comme ſur le théâtre le plus brillant, & dans le lieu où ils pouvoient être plus généreuſement récompenſés.

Sublime ſtyle de l'art.

Pline, dans ſon langage inexact, mais ſouvent expreſſif, dit que la ſculpture & la peinture ne ſortirent que des mains créatrices de Phidias & de ſon frère Panænus. On ſait néanmoins que ces deux arts avoient fleuri à une époque plus reculée ; mais dans le ſiècle de Périclès, ils prirent plus d'élévation &

de majeſté. Le génie inventif de l'homme eſſaya un vol nouveau & plus noble. La ſupériorité de Phidias & de ſes contemporains obſcurcit & effaça preſque la mémoire de leurs prédéceſſeurs, & produiſit ce ſublime ſtyle de l'art qui, ayant fleuri environ cent cinquante ans, déclina avec la gloire de la Grèce, & diſparut bientôt après le règne d'Alexandre.

Il paroît d'après les pierres gravées & les médailles, ainſi que par les reſtes des monumens de marbre qui précédèrent le ſiècle de Périclès, que la partie mécanique de la gravure & de la ſculpture avoit atteint un grand degré de perfection. Dans pluſieurs de ces ouvrages, les moindres ornemens ſont finis avec ſoin, les muſcles ſont fortement prononcés: la réduction du plan eſt fidèle; mais le deſſin a plus de dureté que d'énergie, les attitudes ſont trop contraintes pour être gracieuſes, & la force de l'expreſſion altère, pour ainſi dire, la beauté & la detruit en grande partie. Les ſculpteurs Phidias, Polyclète, Scopas, Alcamènes & Myron, ainſi que les peintres leurs contemporains, Panænus, Zeuxis & Parrhaſius adoucirent la rudeſſe des for-

Comparé avec ce qui le précédoit.

mes anciennes [a], rendirent leurs contours plus naturels & plus détachés ; & en employant plus d'adreſſe à cacher le mécaniſme de leur art, déployèrent un talent ſupérieur, & procurèrent d'autant plus de jouiſſance à l'eſprit & de plaiſir à l'imagination, que le travail paroiſſoit moins ſenſible à l'œil. Dans les ouvrages de ces artiſtes admirables, l'expreſſion étoit habilement répandue ſur chaque partie, ſans troubler l'harmonie du tout. La peine & le chagrin étoient plutôt concentrés dans l'ame que développés dans la contenance ; & même les paſſions plus turbulentes de l'indignation, de la colère & du reſſentiment étoient ſi tempérées & ennoblies, que ce qui les indiquoit faiſoit partie de la beauté & de la grace la plus ſublime. Mais le triomphe de l'art conſiſtoit à repréſenter & à inſpirer les affections ſociales : car, mettant à part les aſſertions haſardées de Pline, dans ſes prétendues époques de la peinture, il paroît, d'après une autorité beaucoup plus certaine, que du tems de Socrates, les peintres avoient

[a] Plut. in Pericl. & Quintilien. l. XII, c. X, p. 578.

diſcerné

diſcerné & atteint cette excellence admirable de ſtyle, qui a été appelée dans les tems modernes la manière de Raphaël ; & qu'ils avoient appris à exprimer, par l'air extérieur, l'attitude & les traits, ce qu'il y a (ſuivant Xénophon [a]) de plus engageant, de plus affectueux, de plus doux, de plus attrayant & de plus aimable dans les ſentimens intérieurs & dans le caractère. Il ne reſte, à la vérité, aucun veſtige de ces peintures grecques qui étoient principalement ſur bois & ſur d'autres matières fragiles ; mais ce qui nous reſte des ouvrages de ſculpture de ce ſiècle célèbre, doit nous donner une idée (pour ce qui regarde au moins l'invention, l'expreſſion & la beauté idéale) des progrès & de l'état de la peinture dans le même tems.

Les ouvrages de Phidias. Olymp. l. XXXIII. 4. A. C. 445.

Le mérite ſupérieur de Phidias en ſculpture, étoit reconnu par l'admiration unanime de toutes les aſſociations grecques. Chargé par Périclès de la ſurintendance des ouvrages publics, il y ajouta de ſes propres mains les plus beaux morceaux. Avant d'être appelé à cet honorable emploi, ſes ſtatues avoient orné

[a] Voyez la converſation de Socrate avec le peintre Parrhaſius, in memorab. l. III.

les plus célèbres Temples de la Grèce. Nous avons déja eu occaſion de décrire ſon Jupiter Olympien. Les étrangers admiroient dans le Temple de Delphes ſes ſtatues d'Apollon & de Diane en bronze. Il fit auſſi pour les Delphiens un groupe de douze héros Grecs environnant une figure d'airain qui repréſentoit le cheval de Troye. Sa belle ſtatue de la déeſſe Nemeſis, ou la Vengeance, étoit formée d'un bloc de marbre que la vaine confiance des Perſes avoit tranſporté à Marathon pour en faire un trophée de leur victoire, mais que leur fuite honteuſe & précipitée y laiſſa pour monument de leur défaite. La piété reconnoiſſante des Grecs adoroit ſa Vénus Uranie & ſon Apollon Parthénopéen. Il fut chargé par les Palleniens, les Platéens & les Lemniens, de faire pour chacun de ces peuples tributaires une ſtatue de Minerve qu'ils préſentèrent aux Athéniens leurs protecteurs. Ces ouvrages inimitables impoſèrent ſilence à l'envie. Les artiſtes les plus diſtingués de la Grèce, ſculpteurs, peintres & architectes, étoient jaloux de recevoir les conſeils & de ſeconder les travaux de Phidias, qui furent employés ſans interruption pendant quinze ans à embellir ſa patrie.

A. C. 455 — 430.

Durant ce court eſpace de tems, il compléta l'Odeum ou théâtre de muſique, le Parthenon ou Temple de Minerve, le Propylée ou les veſtibules & portiques dépendans de la citadelle; enſemble tous les ornemens ſculptés & peints de ces ouvrages immortels, qui, dans le tems où ils furent conſtruits, (ainſi que Plutarque l'obſerve avec juſteſſe) exprimèrent les beautés de l'âge fait, & dans leur ancienneté, conſervoient encore les charmes de la fraîcheur & les graces de la nouveauté. Le Parthenon, qui reſte encore, atteſte la juſtice de cet éloge: il eſt de deux cents dix-ſept pieds neuf pouces de longueur, compoſé de beau marbre blanc, & reconnu par les voyageurs modernes [a] pour le plus ſuperbe morceau d'antiquité qui exiſte de notre tems. Il paroît extraordinaire au premier coup-d'œil qu'on ait dépenſé deux mille talens pour le Propylacée [b]; mais il faut conſidérer que l'on comprenoit ſous ce nom le Temple de Minerve, le Tréſor & d'autres édifices publics.

L'Odeum, le Parthenon & le Propylée.

Le Pœcile, ce portique qui fut peint par

Ouvrages de Panænus, Polygnotus & Micon.

[a] Voyages de Sir Georges Wheclet.

[b] Plutarque in Periel. & Demoſthen. p. 71.

Panænus, frère de Phidias, aſſiſté de Polygnotus & de Micon, avoit dû coûter beaucoup de tems & d'argent. Sa façade & ſes lambris étoient de marbre comme ceux de tous les autres portiques qui environnoient la citadelle; ils ſubſiſtoient encore du tems de Pauſanias, & étoient regardés, quant au travail & à la matière, comme ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit en ce genre. C'étoit dans le Pœcile que ces grands peintres, dont Pline [a] oublie de citer le mérite dans ſes époques inexactes de l'art, avoient repréſenté les plus illuſtres événemens de l'hiſtoire grecque; la victoire de Théſée ſur les Amazones, le ſac de Troye, & particulièrement les exploits récens contre les Perſes. Dans la bataille de Marathon, les héros Athéniens & Platéens étoient peints d'après nature, ou plus probablement d'après les ſtatues ſans nombre qui conſervoient les traits fidèles de ces illuſtres patriotes. Toute l'étendue de l'Acropole, au-delà de ſix milles en circonférence, étoit ſi diverſifiée d'ouvrages de peinture & de ſculp-

[a] Il place la première époque des grands Peintres dans la 90e Olymp. A. C. 420.

ture, qu'elle reſſembloit à une ſcène continue de merveilles & de beautés.

Mais tous ces ornemens furent ſurpaſſés par une ſeule production de Phidias, qui fut probablement la dernière de ce grand maître; ſa ſtatue admirable de Minerve qui ſervit à la conſécration du Parthenon. Elle étoit compoſée d'or & d'ivoire, & haute de vingt-ſix coudées, mais inférieure en dimenſions à ſa Minerve Poliades, qui étoit de bronze, & dont la lance & le cimier ſe voyoient du promontoire de Sunium [a], à vingt-cinq milles de diſtance. Phidias décora lui-même chaque partie de ſon premier ouvrage, & y plaça le nom de Périclès [b]; cette flatterie fut cauſe de ſon banniſſement, auquel il paroît n'avoir pas ſurvécu long-tems [c]. Cicéron, Plutarque, Pline & Pauſanias avoient vu & admiré ce monument de piété autant que de génie, puiſque la Minerve de Phidias augmenta la dévotion d'Athènes envers ſa divinité protectrice. Il n'appartenoit qu'à ceux qui avoient étudié ces chefs-d'œuvre, de les décrire. Comme

La Minerve dans l'Acropole.

[a] Pauſanias Attic.

[b] Idem, ibid.

[c] Plutarq. in Pericl. & Thucydid. l. II.

ils n'exiſtent plus, il conviendra mieux au plan de cette hiſtoire de nous en rapporter aux ouvrages qui nous reſtent, & qui ſont généralement reconnus pour porter l'empreinte du ſiècle de Socrate, tems où la raiſon guidoit la peinture & la ſculpture, ainſi que la poéſie & l'eloquence.

Excellence caractériſtique de l'art Grec.

En ſuppoſant que tous les monumens de la littérature grecque euſſent péri avec la liberté, & que la poſtérité ne pût rien recueillir de ce peuple célèbre, que ce qui reſte de l'Apollon de Belvedère, des groupes de Laocoon & de Niobé, & d'autres ſtatues, pierres gravées ou médailles répandues en Italie & en Europe, quelle opinion pourroit-on ſe former du génie & du caractère des Grecs? Répondroit-elle à l'idée que leurs poëtes, leurs orateurs & leurs hiſtoriens nous ont donnée de ce peuple? Quelle impreſſion ſeroit la plus favorable? Et quelle ſeroit la différence préciſe entr'eux? La ſolution de ces queſtions jettera le plus grand jour ſur ce ſujet.

Circonſtances dans leſquelles il s'accordoit avec la poéſie & l'éloquence.

La première obſervation qui ſe préſente d'abord à l'aſpect des ouvrages qui nous reſtent, & qui ſe trouve fortement confirmée par un peu plus d'attention, eſt que leurs auteurs entendoient parfaitement les proportions,

l'anatomie, l'art de draper les figures nues ſans les cacher, & tout ce qui contribue à la juſteſſe & à la vérité du deſſin. La connoiſſance exacte des formes eſt auſſi néceſſaire au peintre ou au ſtatuaire, dont la tâche eſt de repréſenter les *corps*, que celle du langage au poëte ou à l'hiſtorien qui entreprend de décrire les *actions*. Il ſeroit inutile en cela ſur-tout d'établir une comparaiſon entre les écrivains & les artiſtes Grecs, puiſqu'ils ſont regardés les uns & les autres comme auſſi parfaits dans leurs genres reſpectifs, qu'il eſt permis à l'homme d'y prétendre.

L'expreſſion des paſſions, des ſentimens & du caractère dans les ouvrages des Poëtes & des Orateurs.

Mais lorſque nous conſidérons l'expreſſion des paſſions, des ſentimens & du caractère, nous trouvons parmi eux une différence ſenſible. Homère, Sophocle & Démoſthènes ſont non-ſeulement les plus originaux, mais encore les plus animés & les plus expreſſifs de tous les écrivains. Les paſſions qu'ils repréſentent paroiſſent dans toute leur énergie, & ſont exprimées par les mots & les geſtes les plus caractériſtiques. Tous les perſonnages ſont en action dans les poëtes tragiques, dont l'art approche le plus de la peinture & de la ſculpture; & ſur-tout dans Sophocle, les héros & même les dieux déploient ſouvent l'impé-

tuosité de leurs affections à côté des foiblesses de la nature. Les rochers de Lemnos retentissent des cris de Philoctètes ; Œdipe, cédant à son désespoir, s'arrache les yeux ; Hercule même, le modèle de la force, succombe sous le poids du chagrin & de la douleur.

Dans ceux des Peintres & des Statuaires.

Rien n'est plus opposé à la conduite des artistes Grecs. Ils ont aussi représenté Philoctètes ; mais au lieu de ces pleurs & de ces plaintes inutiles, ils lui ont donné la douleur patiente & concentrée d'un héros souffrant. L'Ajax furieux de Timomachus étoit peint, non pas au moment où il détruisoit un innocent troupeau qu'il prenoit pour les Grecs ennemis ; mais après qu'il eut commis cet acte de folie, & lorsque sa rage se calmant, il restoit tel que la mer après une tempête, environné des débris épars de corps mutilés, & réfléchissant, avec l'accablement silencieux du désespoir, à sa brutalité frénétique. Médée n'étoit pas représentée, comme dans Euripide, égorgeant ses fils innocens, mais encore flottante & irrésolue, agitée tour à tour par le ressentiment & la pitié. Clytemnestre même, dont les poëtes & les historiens ont décrit & cité avec tant d'indignation la cruauté intrépide & dénaturée, ne fut pas regardée comme

un ſujet propre au pinceau, dans le moment où elle trempoit ſes mains dans le ſang d'Agamemnon. Et quoiqu'Ariſtote donne pour règle, « que les caractères de femmes ne ſauroient être repréſentés avec trop d'audace & de réſolution », nous trouverons cependant par l'examen, que la rétîcence du peintre réſulte des principes de la nature, dont l'autorité eſt encore plus sûre & plus déciſive. En conſidérant l'Apollon, Niobé & Laocoon, dont les copies ont été infiniment multipliées & ſont connues de tout le monde, on mettra cette queſtion dans ſon plus grand jour.

Embellie par l'Apollon du Belvedère.

L'Apollon du Belvedère eſt univerſellement reconnu pour la plus ſublime figure que l'imagination puiſſe concevoir, ou l'art exécuter. Cette divinité favorite, que les anciens poëtes ſemblent avoir pris à tâche de décrire avec les couleurs les plus vives [a], eſt repréſentée dans l'attitude d'un homme qui lance la flèche meurtrière contre le ſerpent Python ou le géant Tytius. Animé par l'idée qu'il avoit conçue des intelligences céleſtes, l'artiſte a outre-paſſé les perfections de l'eſpèce

[a] Horace, l. III, Ode IV, ver. 60.

humaine, & a cherché à dévoiler ſous une figure périſſable & mortelle la nature immortelle d'un Dieu. Sa ſtature eſt au-deſſus de la taille humaine ; ſon attitude eſt majeſtueuſe ; le printems de la jeuneſſe, tel qu'on le ſuppoſe dans l'Elyſée, adoucit les graces mâles de ſa perſonne & la ſtructure hardie de ſes membres. Le dédain ſiége ſur ſes lèvres, & l'indignation fait froncer ſes ſourcils ; mais une ſérénité inaltérable couvre ſon front, & la ſublime élévation de ſon regard montre qu'il aſpire à de plus grands exploits encore que l'objet préſent de ſa victoire.

Par le groupe de Niobé.

Les paſſions iraſcibles ne ſont pas repréſentées avec plus de dignité dans l'Apollon que celles de la crainte, de la terreur & de la conſternation dans Niobé. Ce groupe contient Niobé & ſon époux Amphion avec leurs ſept fils & autant de filles. Leur déplorable hiſtoire, qui eſt trop connue [a] pour être rapportée ici, demandoit l'expreſſion la plus profonde ; & le génie de l'artiſte a choiſi le ſeul moment où cette expreſſion pouvoit s'accorder avec la plus ſublime beauté des formes & des

[a] Métamorphoſes d'Ovide, l. VI, ver. 146 & ſuiv.

attitudes ; beauté qui ne devoit pas flatter les ſens par les images du plaiſir, mais tranſporter l'imagination dans les régions de la vertu & de la pureté. L'excès & la rapidité de leur déſaſtre occaſionnoient un degré d'étonnement & d'horreur, qui, ſuſpendant les facultés, les plongeoient dans ce ſilence & cette inſenſibilité qui ne ſe briſent point en cris lamentables, ni en contorſions du corps, mais qui laiſſent un jeu libre à l'adreſſe de l'artiſte, pour exciter l'émotion ſans déſordre, ou en d'autres mots, pour rendre l'expreſſion plus gracieuſe.

Et par celui du Laocoon.

Le Laocoon peut être regardé comme le triomphe de la ſculpture grecque ; puiſque la ſouffrance du corps, unie à l'angoiſſe & à la torture de l'eſprit, y ſont exprimées avec tant de naturel & de dignité, qu'elles donnent des leçons de courage, ſupérieures à tout ce qu'on enſeigne dans les écoles de philoſophie. Le cri horrible que jette le Laocoon de Virgile [a], eſt une circonſtance propre pour la poéſie qui parle à l'imagination par des images & des idées empruntées de tous les ſens, & qui a

[a] Enéide, l. II, ver. 222.

mille moyens d'ennoblir ſon ſujet ; mais l'expreſſion de ce cri auroit totalement dégradé la ſtatue. C'eſt pourquoi elle n'exprime qu'un ſoupir langoureux & patient, avec les yeux tournés au ciel pour y chercher du ſecours. L'agonie inſupportable de la nature ſouffrante eſt repréſentée dans les parties inférieures, & particulièrement aux extrémités du corps ; mais la poitrine vigoureuſe ſe débat contre l'affreuſe oppreſſion de la douleur. La contention eſt apperçue plus pleinement encore ſur ſon front ſillonné, & la langueur de ſon œil paternel demande du ſecours, moins pour lui-même que pour ſes miſérables enfans qui ſollicitent ſon aſſiſtance en levant les yeux vers lui.

Impreſſions différentes faites par les mêmes objets traités par les Poëtes & les Peintres.

Si des ſujets de cette nature ſont exprimés ſans paroître hideux, choquans ou dégoûtans, nous pouvons bien ſuppoſer que des paſſions plus tempérées ſont repréſentées avec la plus grande modération & la plus grande dignité. Cette remarque eſt juſtifiée en examinant les reſtes ou les imitations de l'art Grec ; & quand nous ne déduirions que de ces preuves ſeulement le caractère de la nation, il ſembleroit au premier coup-d'œil que les contemporains de Périclès ont été un peuple très-ſu-

périeur pour la force du corps & de l'eſprit, & pour chaque branche de philoſophie-pratique, aux Athéniens que les poëtes & les hiſtoriens ont décrits.

Fondées ſur la nature différente de leurs arts reſpectifs.

Mais en approfondiſſant davantage la matière, nous trouverons que ce n'eſt qu'à l'hiſtoire qu'il appartient de décrire les hommes tels qu'ils ſont; & qu'il appartient à la poéſie & à la peinture de les repréſenter ſous le point de vue qui peut le mieux inſtruire ou amuſer le lecteur ou le ſpectateur. Le but de ces arts imitatifs eſt le même; mais ils diffèrent ſingulièrement de leur point originel d'imitation, dans le mode, l'objet & l'étendue. Le poëte qui décrit des actions dans un tems illimité, peut promener le lecteur par tous les degrés des paſſions, & déployer toute la puiſſance de ſon génie dans ſes plus grands excès; mais le peintre ou le ſtatuaire qui repréſente des *corps* dans un *eſpace* iſolé, eſt circonſcrit dans un ſeul moment, & doit choiſir ce qui donne plus de jeu à l'imagination. C'eſt rarement le plus haut point de paſſion que celui qui ne laiſſe rien en arrière; & c'eſt en s'en appercevant, que la ſympathie du ſpectateur, revenu de ſa ſa première ſurpriſe, deſcend à l'indifférence. Toute ſituation violente eſt d'autant moins

durable qu'elle eſt ſentie plus ſubitement ; & toute émotion extrême eſt incompatible avec la beauté, ſans laquelle aucun objet viſible ne peut long-tems attirer & plaire [a].

---

[a] Ce ſujet eſt admirablement traité dans le Laocoon de Leſſing, où il s'agit des bornes de la peinture & de la poéſie ; ouvrage que nous devons bien regretter de n'avoir pas vu finir par l'auteur.

CHAPITRE XV.

Cauſes de la guerre du Péloponnèſe. — Rupture entre Corinthe & Corcyre, ſa colonie. — Combats ſur mer. — Inſolence & cruauté des Corcyréens. — Ils provoquent le reſſentiment des Péloponnéſiens. — Ils obtiennent la protection d'Athènes. — Ils ſont défaits par les Corinthiens. — Qui redoutent la colère d'Athènes. — Leur plan pour la rendre impuiſſante. — Deſcription de la côte de Macédoine. — Qui veut ſecouer le joug d'Athènes. — Siège de Potidée. — Confédération générale contre Athènes. — Ambaſſade du Péloponnèſe. — Ferme réponſe de Périclès aux demandes des Ambaſſadeurs. — Son diſcours aux Athéniens. — Les Thébains ſurprennent Platée. — Préparatifs des deux côtés pour la guerre. — Invaſion de l'Attique. — Opérations de la flotte Athénienne. — Peſte dans Athènes. — Malheureuſe ſituation de cette République. — Grandeur d'ame de Périclès. — Fermeté de ſes derniers avis. — Sa mort & ſon caractère.

LA magnificence de Périclès, ſoutenue de tout l'éclat des beaux-arts, avoit développé & ennobli la gloire militaire de ſa patrie. Une

Périclès convoque à Athènes les députés de tou-

tes les Républiques de la Grèce.

grande force au-dedans, une ſplendeur impoſante au-dehors paroiſſoient devoir établir ſur des fondemens ſolides la prépondérance d'Athènes. Cependant une ſource ſi abondante de proſpérités ne put ſuffire à l'active ambition de la République, & au génie entreprenant de ſon Miniſtre. Les Grecs s'occupoient de la grandeur d'Athènes, ils l'admiroient, mais ils n'en avoient pas encore reconnu formellement toute l'étendue. Pour leur arracher cet aveu, qui devoit plus que toutes ſes conquêtes lui aſſurer l'attachement & la reconnoiſſance de ſes compatriotes, Périclès envoya des ambaſſadeurs aux Républiques & aux Colonies d'Europe & d'Aſie. Ces ambaſſadeurs étoient chargés de ſolliciter des députés qui viendroient à Athènes pour concerter les moyens de réparer les Temples ruinés & de remplir les vœux ſolemnels & les ſacrifices religieuſement promis aux dieux immortels, qui avoient particulièrement protégé les armes des Grecs pendant leur longue & dangereuſe guerre avec l'Empire des Perſes. Cette propoſition qui tendoit à rendre Athènes le centre commun des délibérations & de l'union des Grecs, fut acceptée ſur-le-champ dans les contrées éloignées qui s'étoient déja ſoumiſes

à

à l'autorité de la République ; mais dans les Etats voiſins, les ambaſſadeurs de Périclès furent reçus froidement, & traités avec peu de reſpect. Dans pluſieurs aſſemblées du Péloponnèſe, on les écouta avec une ſecrète répugnance ; & à Sparte, le Sénat regarda leur demande comme une démarche déplacée & inſolente. Lorſqu'à leur retour ils ſe plaignirent de la conduite des Spartiates, Périclès s'écria dans le ſtyle vif & hardi qui lui étoit familier : « qu'il voyoit la guerre s'avancer du Péloponnèſe à pas précipités. »

Introduction à la guerre du Péloponnèſe.

Telle étoit la diſpoſition des choſes, que la plus petite étincelle pouvoit occaſionner un grand incendie. Mais avant de rapporter les événemens qui déterminèrent la guerre mémorable de vingt-ſept ans, il eſt impoſſible de ne pas s'intéreſſer aux malheurs continuels qui ont ſi long-tems & ſi cruellement affligé cette portion la plus précieuſe & la plus éclairée du genre humain, celle dont le génie immortel étoit deſtiné à inſtruire la poſtérité la plus reculée. Lorſque des hommes groſſiers & ignorans ſont menés au combat

[a] Plutarque. Vie de Périclès.

contre des barbares qui leur reſſemblent ; lorſque libres de tout motif perſonnel d'intérêt ou d'honneur, ils répandent leur ſang pour ſatisfaire la vile ambition de leurs tyrans reſpectifs, on déplore la ſtupidité & la méchanceté de l'eſpèce humaine, mais on ne peut s'attendrir ſur leur deſtinée. Leur apatique exiſtence, leur langage barbare, leurs manières plus barbares encore, leur indifférence totale pour les objets dont la pourſuite fait le mérite & la gloire de l'homme, toutes ces circonſtances interrompent le cours ordinaire de nos ſentimens, & éloignent ou repouſſent les larmes ſi douces de la pitié. On voit ſans émotion leurs victoires & leurs défaites ; on les rapporte froidement, & on les lit ſans intérêt. Mais la guerre du Péloponnèſe préſente un ſpectacle bien différent. Les deux partis prirent les armes, non pour ſoutenir les prétentions injuſtes d'un tyran, mais pour venger leurs droits & maintenir leur indépendance politique. Le dernier ſoldat de la Grèce connoiſſoit les devoirs du Citoyen, du Magiſtrat & du Général [a]. Sa

[a] Tel eſt le portrait de tous les Grecs dans le Pa-

vie avoit été également partagée entre les délaſſemens les plus doux & les travaux les plus honorables. Accoutumé à ces exércices de toute eſpèce, qui donnent de la force & de l'agilité aux membres, de la beauté & de la grace à tous les mouvemens, la dignité de ſon maintien annonçoit la culture de ſes facultés & la nobleſſe de ſon ame. Son langage, le plus harmonieux & le plus expreſſif que l'homme ait jamais parlé, rendoit tout à-la-fois cette variété immenſe d'idées & ces nombreuſes nuances de ſentimens qui caractériſent la perfection de l'état ſocial.

Grandeur & importance du ſujet.

Ennoblie par de tels acteurs, la ſcène elle-même étoit de la plus haute importance, en ce qu'elle renfermoit non-ſeulement les Etats de la Grèce, mais la plus grande partie des Royaumes voiſins, & qu'elle préſentoit à la

négyrique d'Athènes par Iſocrates; & le témoignage de cet Orateur eſt confirmé dans l'expédition de Cyrus par l'autorité encore plus impartiale de Xénophon. Leurs exploits dans cette étonnante entrepriſe juſtifient les éloges qu'on leur a prodigués; & cependant le caractère national avoit dégénéré plutôt qu'il ne s'étoit perfectionné dans le long intervalle qui ſépare ces deux époques.

fois tout l'appareil d'une guerre étrangère, & toute l'audace d'une ſédition domeſtique. Comme elle excéda la durée ordinaire du pouvoir & du reſſentiment de l'homme, elle fut accompagnée de circonſtances ſingulièrement effrayantes, qui, ſelon la pieuſe crédulité de ce malheureux ſiècle, ſembloient annoncer la colère du ciel juſtement provoquée par la cruauté humaine. Pendant que la peſte & la famine multiplioient les déſaſtres[a], les éclipſes & les tremblemens de terre augmentoient l'horreur & la conſternation de cette période lamentable. Pluſieurs nations guerrières furent chaſſées de leurs poſſeſſions héréditaires ; d'autres non-ſeulement expulſées de la Grèce, mais entièrement extirpées. Quelques-uns furent les victimes de la rage de leurs implacables concitoyens ; un certain nombre ſuccomba à la vengeance d'un ennemi étranger ; ceux-ci furent lentement conſumés par la contagion d'un air empoiſonné ; ceux-là accablés tout d'un coup par un fléau inattendu. Toutes ces calamités réunies aſſaillirent la puiſſance d'Athènes, & la précipitèrent de

[a] Thucydide, l. I, p. 16 & ſuiv.

l'orgueil d'une domination proſpère à l'humiliation de la dépendance & de la misère [a].

L'inimitié générale, mais ſourde des Grecs entr'eux, dont nous avons déja expliqué la cauſe, ſe manifeſta pour la première fois par une rupture entre l'ancienne République de Corinthe & ſa floriſſante Colonie de Corcyre. Les habitans de cette île, pleins d'un ſuperbe dédain, & enflés de l'orgueil de leurs richeſſes

Rupture entre Corinthe & ſa Colonie de Corcyre. Olymp. LXXXV. 2. A. C. 439.

[a] Nous n'avons pas, à la vérité, un choix abondant de matériaux ſur la guerre du Péloponnèſe, mais cependant une ſuite complète d'annales dans Thucydide & Xénophon, qui ont pu dire tous deux :

Quæque ipſe miſerrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

On peut auſſi recueillir quelques faits épars dans les Orateurs Grecs, dans Ariſtote & Platon, dans les comédies d'Ariſtophane, dans Diodore de Sicile & dans Plutarque. Il faut remarquer que le peſant compilateur & l'ingénieux biographe ont ſuivi par préférence à Thucydide & à Xénophon, les ouvrages d'Ephore & de Théopompe oubliés depuis ſi long-tems; ce qui, ſans faire beaucoup d'honneur à leur jugement, rend leur témoignage plus intéreſſant pour la poſtérité.

& de leur grandeur navale, refuſoient depuis long-tems ces marques de déférence & de reſpect que tous les Grecs avoient coutume d'exiger de leurs Colonies envers leur mère patrie. Aux jeux olympiques, ainſi qu'aux autres fêtes ſolemnelles, ils ne cédoient point la place d'honneur aux Corinthiens; ils ne vouloient point s'adreſſer à Corinthe pour avoir un grand Prêtre qui préſidât à leurs cérémonies religieuſes; & enfin quand ils formoient de nouveaux établiſſemens ſur des côtes éloignées, ils ne vouloient point y être conduits ſous les auſpices d'un chef Corinthien, quoique ce fût un uſage généralement établi dans la Grèce [a].

Les Corinthiens protégent Epidamne.

Tandis que Corinthe, irritée de ces marques de mépris, n'attendoit que l'occaſion de les en punir, les citoyens d'Epidamne, le plus conſidérable des ports de la mer Adriatique, réclamèrent le ſecours de cette République contre les incurſions des barbares Taulentiens, peuplade Illyrienne, qui s'étant

---

[a] V. Thucydide. Il détaille d'autres uſages déja expliqués, & qui ſeront prouvés dans la ſuite par les autorités les plus déciſives.

unie avec une troupe nombreuſe d'exilés d'Epidamne, en infeſtoient le territoire, & menaçoient de détruire la ville. Comme Epidamne étoit une Colonie de Corcyre, ſes malheureux habitans avoient imploré d'abord l'aſſiſtance des Corcyréens; mais quoique leur demande eût été préſentée avec une déférence reſpectueuſe, & ſollicitée avec les démonſtrations les plus touchantes de l'abattement & du malheur, l'inſenſibilité de ces orgueilleux Inſulaires n'en fut point fléchie; ils ne montrèrent pas même la moindre diſpoſition à les ſecourir, & ils en furent probablement détournés par les manœuvres ſecrètes des exilés d'Epidamne, dont quelques-uns tenoient aux plus riches & aux plus puiſſantes familles de cette République maritime. Les Corinthiens embraſsèrent ſur-le-champ la cauſe d'un peuple abandonné par ſes protecteurs naturels, & jetèrent auſſi-tôt un corps conſidérable de troupes dans Epidamne, moins dans l'intention de défendre ſes murs contre les aſſauts des Taulentiens, que pour détacher à jamais ſes habitans des intérêts de Corcyre.

L'indignation des Corcyréens fut extrême, quand ils virent que ceux qu'ils affectoient depuis ſi long-tems de regarder comme des

Les Corinthiens défaits ſur mer par les Corcyréens.

Olymp. LXXXVI. 2. A. C. 435. étrangers & des rivaux, ſe mêloient des affaires de leur Colonie. Ils mirent auſſi-tôt en mer une flotte de quarante vaiſſeaux ; & après s'être avancés en ordre de bataille juſques dans le port d'Epidamne, ils ſommèrent les habitans de recevoir les citoyens qu'ils avoient exilés, & de chaſſer les troupes étrangères. Des demandes auſſi étranges euſſent été à peine accordées par la garniſon la plus foible & la plus lâche. Auſſi les Epidamniens les rejetèrent-ils avec mépris ; leur ville fut bientôt inveſtie & attaquée avec vigueur par terre & par mer. Les Corinthiens furent alors doublement intéreſſés à défendre la place & à protéger les troupes qu'ils y avoient envoyées, & qui étoient compoſées en partie de leurs alliés de Leucadie & d'Ambracie, mais ſurtout de Corinthiens. Une proclamation publiée d'abord à Corinthe, fut adroitement répandue dans toute la Grèce. Elle invitoit tous ceux qui étoient malheureux dans leurs foyers ou paſſionnés pour la gloire, à entreprendre l'expédition d'Epidamne, en leur promettant la jouiſſance des priviléges & des honneurs de la République, à la défenſe de laquelle ils ſe ſeroient dévoués. Pluſieurs de ces exilés & de ces aventuriers militaires répandus en

tout tems dans la Grèce, ſe rendirent à cette invitation. On tira auſſi des ſecours publics, non-ſeulement de Thèbes & de Mégare, mais de pluſieurs autres Etats du Péloponnèſe. De cette manière les Corinthiens furent promptement en état de mettre en mer une flotte de ſoixante-quinze vaiſſeaux, qui, cinglant vers Epidamne, jeta l'ancre dans le golfe d'Ambracie près du port allié d'Actium, où, quelques ſiècles après, Auguſte & Antoine devoient diſputer l'empire du Monde. C'eſt-là que les impétueux Corcyréens ſe hâtèrent de venir chercher leurs ennemis. Quarante vaiſſeaux furent employés au ſiège d'Epidamne; les autres s'avancèrent vers le golfe d'Ambracie. Les deux flottes ſe battirent avec le même acharnement; mais les Corcyréens l'emportoient en adreſſe & en bravoure. Cinquante vaiſſeaux Corinthiens furent détruits; le reſte ſe ſauva en déſordre, & ce combat déciſif fut bientôt ſuivi de la reddition d'Epidamne. Les vainqueurs montrèrent une clémence à laquelle on ne s'attendoit pas: ils accordèrent la vie & la liberté aux anciens habitans de la ville, mais les Corinthiens furent faits priſonniers de guerre, & leurs alliés condamnés à mort.

Epidamne ſe rend aux vainqueurs.

Leur insolence & leur cruauté. A. C. 434 — 435.

Les Corcyréens remercièrent leurs dieux, & élevèrent un trophée de leur victoire sur le promontoire de Leucimné, dont les pointes élevées dominoient le lieu du combat. Ils jouirent sans trouble, les deux années suivantes, de l'empire des mers voisines; & soit par crainte, ou par un reste de respect pour leur ancienne patrie, ils ne firent aucune invasion dans le territoire de Corinthe; mais ils se déterminèrent bientôt à faire sentir aux alliés de cette République tout le poids de leur vengeance. Dans ce dessein, ils ravagèrent la côte d'Apollonie, pillèrent la ville d'Ambracie, détruisirent presque de fond en comble la péninsule qui est aujourd'hui l'île de Leucas, & enhardis par leurs succès, ils hasardèrent une descente dans le Péloponnèse, & mirent le feu au port de Cyllène, parce que les Eliens, à qui cette place appartenoit, avoient, dans le dernier combat naval, renforcé les Corinthiens de quelques galères [a].

Ils provoquent les Péloponnésiens.

Les Etats méridionaux de la Grèce, irrités de l'insulte faite aux paisibles Eliens, dont le caractère religieux obtenoit depuis longtems un respect universel, furent encore plus

a Thucydide, liv. I., p. 22 & suiv.

enflammés par le reſſentiment actif des Corinthiens qui, déſolés d'avoir été vaincus par une de leurs Colonies, avoient, depuis leur défaite, tourné toute leur attention, & employé la plus grande partie de leurs fortunes particulières à raſſembler des ſtipendiaires, à gagner des alliés, & ſur-tout à équiper une nouvelle flotte pour châtier ce qu'ils appeloient l'audace impie de leurs enfans rebelles [a].

Les magiſtrats de Corcyre virent approcher avec effroi l'orage qui les menaçoit, & auquel il étoit impoſſible de réſiſter avec leurs ſeules forces & ſans ſecours étranger. Ils n'avoient pris aucune part dans les dernières guerres; ils n'avoient pas demandé à être compris dans le dernier traité de paix; ils ne pouvoient par conſéquent appeler à leur aide un ſeul allié. Dans cette extrémité ils envoyèrent des ambaſſadeurs à Athènes, n'ignorant pas l'animoſité qui règnoit ſecrètement entre cette République & les ennemis qui les jetoient dans de ſi grands dangers. Les Corinthiens s'étoient déterminés à la même démarche, & les ambaſſadeurs des deux répu-

Les Corcyréens & les Corinthiens envoient des ambaſſadeurs à Athènes.

[a] Idem, ibidem.

bliques furent admis en même tems dans l'aſſemblée des Athéniens.

Diſcours des Corcyréens.

Les Corcyréens prennent les premiers la parole, & reconnoiſſent dans un diſcours étudié, « qu'ils n'ont aucun droit à la grace qu'ils ſollicitent, & qu'ils ne ſe flattent pas de réuſſir dans leur négociation, à moins qu'une alliance entre Athènes & Corcyre ne paroiſſe auſſi favorable à ceux à qui elle eſt propoſée, qu'à ceux qui la ſollicitent. « Les Athéniens, ajoutent-ils, en ſeroient bientôt convaincus, s'ils réfléchiſſoient que les Péloponnéſiens étant les ennemis déclarés de Corcyre, & les ennemis ſecrets & les plus dangereux d'Athènes, il ſeroit extrêmement avantageux à cette dernière ville d'admettre dans ſon alliance une île riche & guerrière, qui, ſeule & ſans ſecours, avoit vaincu une nombreuſe confédération; & dont les forces navales augmentant la flotte d'Athènes, la rendroient à jamais ſouveraine des mers. Les Corinthiens ſe plaindroient ſans doute de cette union avec leur Colonie; mais on les feroit reſſouvenir que la modération ſeule conſerve les Colonies; que l'oppreſſion ne peut que les aliéner; que les hommes ne vont chercher au loin de nouveaux établiſſe-

mens, que pour améliorer leur ſort, & non pour ſoumettre leur liberté ; pour continuer d'être les égaux & non les eſclaves de ceux de leurs concitoyens qui n'ont pas été aſſez entreprenans pour les ſuivre quand ils ſe ſont expatriés. S'ils s'aviſoient de prétendre que la demande de Corcyre eſt incompatible avec le dernier traité de paix, on les confondroit par les paroles même du traité, qui permet à toute ville grecque qui ne s'eſt pas encore rangée ſous les drapeaux de Sparte ou d'Athènes, de s'allier indifféremment avec l'une ou l'autre des deux Républiques [a] ; mais il convenoit à la dignité d'Athènes d'attendre ſa gloire & ſa ſûreté, non de l'obſervance minutieuſe d'une convention ambiguë, mais de la prompte & mâle vigueur de ſes conſeils. Il convenoit à la ſageſſe ſi renommée d'une ville qui avoit toujours prévenu ſes ennemis, d'empêcher la flotte de Corcyre de devenir la proie d'une confédération dont la jalouſie contre les Athéniens étoit ſi évidente & ſi invétérée, & qu'elle ſeroit bientôt for-

[a] Εἰρήνη γαρ αυταις, των ελληνιδων πολιων ὁτῳ μηδαμως ξυμμαχει, ἐξεσται παρ' ὁποτερους αν αρεσκηται ελθειν. L'ὁποτερους juſtifie la paraphraſe dans le texte.

cée de la combattre ; enfin il lui importoit de mériter la reconnoiſſance d'une île qui, outre pluſieurs avantages précieux, poſſédoit celui d'être heureuſement ſituée pour intercepter les vaiſſeaux de Sicile & d'Italie, par leſquels, dans la guerre prochaine & inévitable, les habitans du Péloponnèſe pouvoient être ſi puiſſamment ſecourus. »

Diſcours des Corinthiens.

Les Corinthiens répondirent indirectement à ce diſcours, en s'emportant avec la dernière aigreur contre l'inſolence ſans exemple & la cruauté dénaturée de Corcyre. « Cette île infâme avoit, dirent-ils, évité juſques-là toute liaiſon avec aucun des états de la Grèce, pour commettre ſes pirateries ſans être obſervée, & pour jouir ſeule de la dépouille des infortunés voyageurs qui approchoient de ſes côtes fermées à l'hoſpitalité. Devenus tout à-la-fois puiſſans & ſcélérats par cette barbare conduite, les Corcyréens s'étoient dépouillés de toute affection, de toute reconnoiſſance envers leur mère patrie, & ils avoient plongé leurs bras parricides dans le ſang de leurs parens. Leur témérité ayant enfin provoqué une vengeance tardive, à laquelle ils ne pouvoient réſiſter, ils cherchoient mal-à-propos la protection d'Athènes ;

c'étoit vouloir faire partager leurs dangers à un peuple qui n'avoit pas été complice de leurs forfaits, & l'entraîner par la vaine terreur d'un mal éloigné, dans une infortune certaine & immédiate ; car c'eſt ainſi qu'il faut regarder la guerre, puiſque ſes événemens ſont toujours deſtructifs & quelquefois funeſtes. Les Corcyréens chicanoient vainement ſur les mots : il étoit clair qu'Athènes violeroit le ſens & l'eſprit du dernier traité de paix, ſi elle ſecouroit les ennemis de l'un des états qui y avoit été compris. Ces fiers inſulaires ſe reconnoiſſoient eux-mêmes pour une Colonie de Corinthe ; mais ils prétendoient que les établiſſemens éloignés ne devoient rien à ceux qui les avoient fondés, à ceux dont les ſoins paternels avoient élevé leur enfance, à ceux dont le ſang couloit dans leurs veines ; enfin à ceux dont les armes les avoient défendus. Nous en appelons à vous, Athéniens ! qui avez formé tant de Colonies ; & nous affirmons que la mère patrie a des droits inconteſtables à cette autorité que les Corcyréens mépriſent depuis long-tems, & à ce reſpect que leur inſolence & leurs dédains nous refuſent aujourd'hui. C'eſt à la métropole qu'il appartient de leur donner des gé-

néraux dans la guerre, & des magiſtrats dans la paix. Pouvez-vous, ô Athéniens! vous oppoſer à nos juſtes prétentions, & protéger notre Colonie rebelle, ſans donner un exemple de la plus dangereuſe conſéquence pour vos propres intérêts » ?

Les Athéniens ſignent un traité défenſif avec les Corcyréens.

Ces obſervations judicieuſes & profondément ſenties firent une forte impreſſion ſur la partie la plus prudente de l'aſſemblée; mais le diſcours des Corcyréens s'accordoit mieux avec les vues ambitieuſes de la république & le génie entreprenant de Périclès. Ce général deſira pourtant éviter la honte de violer manifeſtement la paix; c'eſt pourquoi il perſuada à ſes compatriotes de conclure avec Corcyre, non pas une alliance générale ou complète, mais ſeulement un traité défenſif, par lequel les deux états s'engageroient réciproquement à ſe ſecourir en cas d'invaſion.

Second combat naval entre les Corinthiens & les Corcyréens. Olymp. LXXXVII. 1. A. C. 432.

Cet accord ne fut pas plutôt ratifié, que dix vaiſſeaux Athéniens renforcèrent la flotte de Corcyre ſtationnée ſur la côte orientale de l'île; parce que les Corinthiens & leurs nombreux alliés s'étoient déja rendus vers la côte oppoſée de l'Epire. Les deux flottes ennemies ſe rencontrèrent en ordre de bataille près des petites îles Sibota, qui ſemblent avoir été

été anciennement séparées du continent par l'impétuosité du courant étroit & profond entre l'Epire & Corcyre. Les hardis insulaires, avec cent dix vaisseaux, attaquèrent avec impétuosité la flotte des Corinthiens : celle-ci bien supérieure étoit divisée en trois corps ; les Mégariens & les Ambraciotes à droite, les Eliens & les autres alliés au centre, & eux-mêmes à gauche, où se trouvoit la plus grande force de la ligne. Jamais les Grecs dans leurs premiers combats n'avoient rassemblé de si grands moyens. Le peu de largeur du détroit, & cette immensité de vaisseaux empêchèrent de déployer de part & d'autre aucune supériorité dans l'art de faire agir les voiles, & aucune adresse dans la manœuvre des rames. L'action fut irrégulière & tumultueuse ; elle se soutint avec plus de fermeté & de vigueur que d'habileté. Les nombreuses troupes pesamment ou légèrement armées, qui étoient placées sur les ponts, s'avancèrent, s'engagèrent, s'accrochèrent, & se battirent avec une valeur obstinée : pendant que les vaisseaux fixés dans une parfaite immobilité donnoient à ce combat naval toute l'apparence d'une bataille en terre ferme, vingt galères de Corcyre, après avoir enfoncé l'aile gauche

de l'ennemi, & l'avoir pourſuivie juſqu'à la côte d'Epire, eurent l'imprudence d'y débarquer pour brûler ou piller le camp des Corinthiens.

Les Corcyréens ſont défaits.

Cette faute affoiblît la petite flotte, & rendit l'inégalité funeſte. Les Corcyréens furent défaits, & leurs ennemis en firent un carnage affreux : ceux-ci ne s'occupèrent ni à piller, ni à faire des priſonniers, mais à aſſouvir leur ſoif de ſang & de vengeance. Dans l'aveuglement de leur rage, ils maſſacrèrent pluſieurs de leurs concitoyens que l'ennemi avoit pris au commencement du combat. Leur perte néanmoins fut très-conſidérable; ils eurent trente vaiſſeaux coulés à fond, & le reſte fut ſi endommagé, que lorſqu'ils voulurent pourſuivre les foibles reſtes de la flotte de Corcyre, réduite à quarante galères, ils en furent empêchés par la petite eſcadre Athénienne, qui, ſelon les ordres de ſa république, n'ayant pas pris part au combat, crut pourtant devoir, en conſéquence du nouveau traité entre Athènes & Corcyre, s'oppoſer d'abord par des menaces, & enſuite par des hoſtilités rigoureuſes, à l'entière deſtruction de leurs alliés.

Arrivée d'une

Les Corinthiens, après avoir raſſemblé leurs

débris & recouvré leurs morts, allèrent ſe radouber ſur la côte d'Epire ; & delà firent voile vers Corcyre. A une certaine diſtance, ils virent l'ennemi renforcé & rangé en ligne de bataille pour défendre la côte. Ils s'avancèrent cependant avec intrépidité ; juſqu'à ce qu'ils apperçurent, avec une ſurpriſe mêlée d'effroi, une flotte inconnue qui cingloit vers la leur. Les Corcyréens, que leur poſition avoit d'abord empêchés de voir l'eſcadre qui s'approchoit, furent étonnés de la retraite ſoudaine de leurs ennemis ; mais après en avoir découvert la cauſe, leur incertitude & leur crainte, augmentées par leurs derniers malheurs, les portèrent à préférer le parti le plus sûr. Ils tournèrent leurs proues ; & pendant que les Corinthiens ſe retiroient vers l'Epire, ils voguèrent vers Corcyre par une route oppoſée : là, ils reçurent bientôt, avec une joie inexprimable mêlée d'un peu de honte, la flotte inconnue compoſée de vingt galères Athéniennes ; ſecours qui les mit en état dès le lendemain matin d'aller braver la flotte victorieuſe vers la côte de Sibota, port abandonné de l'Epire, en face des petites îles du même nom.

eſcadre Athénienne.

Les Corinthiens réſolus de ne point ſe me-

Les Corin-

thiens font des remontrances aux Athéniens ſur leurs procédés.

ſurer avec ces nouveaux adverſaires, dont les forces étoient toutes fraîches, leur envoyèrent un petit vaiſſeau avec les remontrances ſuivantes. « Guerriers d'Athènes, vous agiſſez très-injuſtement en violant la paix & en commençant des hoſtilités auxquelles vous n'avez pas été provoqués. Sur quel prétexte empêchez-vous les Corinthiens de tirer vengeance d'un inſolent ennemi ? Si vous êtes déterminés à perſiſter dans l'injuſtice & dans la cruauté, ſaiſiſſez les hommes qui vous parlent, & traitez-les en ennemis. » A peine ce diſcours étoit-il achevé, que les Corcyréens s'écrièrent d'une voix haute & unanime : « Qu'on les ſaiſiſſe & qu'on les tue. »

Réponſe des Athéniens.

Mais les Athéniens répondirent avec modération : « Guerriers de Corinthe, nous ne violons pas la paix, & nous n'agiſſons pas injuſtement. Nous ſommes ici pour défendre nos alliés de Corcyre : voguez vers le port ainſi qui vous convient le plus, nous n'y mettons aucun obſtacle ; mais ſi vous vous propoſez de faire une deſcente dans l'île de Corcyre ou dans quelqu'une de ſes dépendances, nous ferons tous nos efforts pour faire échouer vos tentatives [a]. »

[a] Thucydid. p. 37.

Cette menace qui prévint une attaque immédiate, n'empêcha pas les Corinthiens de surprendre dans le golfe d'Ambracie, en retournant à Corinthe, la ville d'Anactorium qui, dans le tems de l'union entre la Colonie & la mère patrie, avoit été bâtie aux dépens de Corinthe & de Corcyre. Ils emmenèrent de ce port deux cents cinquante citoyens de Corcyre, & huit cents esclaves. Ces prisonniers de guerre, joints à ceux qu'avoient fait quelques capitaines Corinthiens dans le combat, montèrent à douze cents cinquante; prise qui, comme nous aurons occasion de le rapporter, eut une influence importante & funeste sur la destinée de Corcyre.

Les Corinthiens surprennent Anactorium, & font prisonniers beaucoup de Corcyréens.

Les Corinthiens ayant châtié l'insolence de leur Colonie rebelle, sentirent combien ils avoient à redouter la vengeance d'Athènes. Frappés de cette crainte, ils travaillèrent avec une grande activité, avec une adresse & un secret extraordinaires à susciter à cette république des embarras plus grands que ceux de la guerre de Corcyre. Ils ne pouvoient l'attaquer sur son propre territoire qui étoit à l'abri de toute insulte; mais un peuple qui avoit élevé l'édifice d'un empire dans un pays

Leur plan pour braver la vengeance d'Athènes. Olymp. LXXXVII. 1. A. C. 432.

ſi peu étendu & avec une ſi petite population, pouvoit être facilement attaqué dans ſes poſſeſſions éloignées, qui, pour des raiſons faciles à comprendre, étoient toujours portées au changement & à la révolte. Les côtes ſeptentrionales de la mer Egée, connues par la ſuite ſous le nom de Macédoine, & faiſant la meilleure partie de ce royaume, ne reconnoiſſoient qu'avec peine le joug ſévère d'une république à qui elles n'obéiſſoient qu'en la déteſtant. Cette côte étendue, dont l'hiſtoire méritera par la ſuite notre attention, compoſoit, après les îles Egées & les Colonies d'Aſie, les principales poſſeſſions d'Athènes hors de la Grèce. Les golfes Thermaïque & Strymonique partageoient naturellement tout le pays dans les diſtricts de Pierie, de Chalcis & de Pangée. Son étendue en ligne droite n'étoit que de cent cinquante milles; mais les détours, les ſinuoſités de la côte, dentelée par deux grandes & par deux petites baies, occupoient trois fois cette étendue; & il n'y avoit peut-être pas un endroit favorable où les Grecs n'euſſent conſtruit un port. Mais ni cette étendue de près de quatre cents milles, ni l'extrême population des parties voiſines de la mer, n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus

Deſcription de la côte de Macédoine.

précieux dans cet important territoire. La partie du milieu, appelée la contrée de Chalcis, parce qu'elle avoit été originairement peuplée par une ville de ce nom dans l'Eubée, étoit auſſi fertile qu'agréable. L'intérieur du pays, varié ſans ceſſe par des lacs, des rivières & des bras de mer, offroit un champ libre à la navigation. Amphipolis, Acanthe, Potidée & pluſieurs autres villes fourniſſoient aux républiques de la Grèce & aux royaumes voiſins de Thrace & de Macédoine une quantité conſidérable d'articles de commerce; & les demandes conſtantes des marchands excitoient la patiente induſtrie des agriculteurs. Cette belle contrée avoit d'un côté les montagnes noirâtres du Pangée, & de l'autre les vallées verdoyantes de Pierie. Le premier diſtrict avoit quatre-vingt-dix milles d'étendue vers l'eſt & la rivière Neſſus; on n'y voyoit ni blés ni pâturages, mais une quantité immenſe de bois propres à la conſtruction des vaiſſeaux; & les parties méridionales de la montagne renfermoient de riches mines d'or & d'argent, qui furent exploitées ſucceſſivement par les Thaſiens & les Athéniens, mais dont toute la valeur ne fut connue pour la première fois que par Philippe de Macé-

doine, qui en tira annuellement cinq millions de livres [a]. La Pierie qui formoit le ſecond diſtrict, avoit une étendue de cinquante milles le long du golfe Thermus juſqu'aux confins de la Theſſalie & du Pinde. Les villes de Pydna & de Méthoné enrichiſſoient cette côte de tous les bienfaits des arts & du commerce. L'intérieur du pays brilloit de tous les dons de la nature. Ses montagnes ombragées, ſes promenades ſolitaires, ſes fontaines, ſa verdure animée, la paix & la tranquillité en faiſoient, ſelon l'ingénieuſe antiquité, la demeure des Muſes; & c'eſt de cette heureuſe terre qu'elles tiroient leur nom chéri de *Pierides*. Selon le même ſymbole poétique, ces déeſſes pouvoient bien porter envie aux mortels qui y menoient une vie paſtorale, & y jouiſſoient d'un bonheur dont l'hiſtoire nous a conſervé à peine le ſouvenir.

Telle étoit la topographie & la nature de cette contrée que Corinthe, par politique & par reſſentiment, encouragea à ſe révolter contre Athènes. Quelques peuples maritimes de la Chalcidice [b] ſe retirèrent dans les murs

---

[a] Diodore, l. XVI, p. 514.

[b] En adoptant ce nom de Chalcidice, j'ai ſuivi

d'Olynthe, ville bâtie & fortifiée par eux, à cinq milles de diſtance de la mer, dans une ſituation fertile & à l'abri de toute inſulte, entre les rivières Olynthus & Amnius, qui coulent dans le lac Bolyce, retraite intérieure du golfe Toron. La ville voiſine de Potidée, Colonie de Corinthe, gouvernée par des magiſtrats annuels envoyés de la mère patrie, quoiqu'alliée [a] & tributaire d'Athènes, fortifia ſes murs, & ſe prépara à la révolte. Mais les Athéniens prévinrent l'exécution de ce projet, en envoyant une flotte de trente vaiſſeaux qui, après être entrée dans le port de Potidée, ordonna aux citoyens de démolir leurs fortifications, de donner des ôtages pour ſûreté de leur bonne conduite, & de renvoyer leurs magiſtrats Corinthiens. Les Potidéens demandèrent adroitement que

---

l'analogie du Grec plutôt que l'uſage. Cependant cette partie de la côte de Macédoine, appelée vulgairement le pays de Chalcis, a donné ſon nom à la province de Chalcidie en Syrie, comme le témoigne Strabon dans ſon ſeizième livre, où il explique comment les principales provinces de la Syrie & de la Méſopotamie furent déſignées, après les conquêtes d'Alexandre, par des noms Grecs.

[a] Συμμαχος υποτελης. Thucydide.

l'exécution de ces ordres ſévères fût ſuſpendue, juſqu'à ce qu'ils euſſent le tems d'envoyer des ambaſſadeurs à Athènes, & d'éloigner les ſoupçons conçus injuſtement ſur leur fidélité.

Les Athéniens aſſiègent Potidée. Olymp. LXXXVII. 2. A. C. 432.

L'amiral Athénien, nommé Ancheſtrate, écouta par foibleſſe ou par avarice cette demande inſidieuſe; & abandonnant la côte de Potidée, il dirigea les opérations de ſon eſcadre contre des places d'une moindre importance, n'épargnant point les côtes de la Macédoine. Cependant les Potidéens envoyèrent une ambaſſade publique & trompeuſe à Athènes, pendant qu'ils en dépêchèrent ſecrètement une plus ſincère à Corinthe & à d'autres villes du Péloponnèſe, d'où ils reçurent un ſecours de deux mille hommes commandés par le Corinthien Ariſtée, général brave & entreprenant. Ces troupes furent jetées dans la place durant l'abſence de la flotte Athénienne; & les Potidéens, encouragés par ce renfort, défièrent leurs ennemis. Alarmés par cette nouvelle, les Athéniens mirent en mer une nouvelle flotte de quarante vaiſſeaux avec un gros corps de troupes ſous les ordres de Callias, qui, à ſon arrivée ſur la côte de Macédoine, trouva

l'eſcadre d'Ancheſtrate employée au ſiège de Pydna. Callias exhorta judicieuſement cet amiral à abandonner une entrepriſe bien inférieure à celle que les deux eſcadres combinées pouvoient tenter en attaquant Potidée par mer, tandis qu'une armée Athénienne, compoſée de trois mille citoyens & d'un bon nombre d'alliés, l'attaqueroit par terre. Ce plan fut adopté ; mais la garniſon de Potidée vint d'elle-même leur offrir le combat. Le courage fut égal de part & d'autre ; le ſuccès ne le fut pas. Cependant Callias fut tué, & eut pour ſucceſſeur Phormion, qui, arrivant avec de nouvelles troupes, déſola le pays de Chalcis & de Pierie, prit d'aſſaut pluſieurs villes ; & après avoir ravagé les terres des environs, vint mettre le ſiège devant Potidée.

Les Corinthiens cherchent à irriter les Lacédémoniens contre Athènes.

Pendant que ces troubles agitoient le nord de la Grèce, le centre étoit en mouvement par les menées & les plaintes des Corinthiens & de leurs alliés du Péloponnèſe, qui s'impatientoient en voyant leurs concitoyens bloqués par une armée Athénienne. Accompagnés des députés de quelques républiques ſituées au-delà de l'Iſthme, qui avoient tout nouvellement éprouvé l'arrogance de leur impérieux

voiſin, ils eurent recours à Sparte, qui méritoit alors par ſa puiſſance & par ſon ancienne renommée le premier rang dans la confédération, mais dont les meſures [a] lentes & circonſpectes étoient dictées par la prévoyance & les conſeils pacifiques du prudent Archidame. Les repréſentans de tous ces états s'emportèrent avec la même aigreur contre l'injuſtice & la cruauté d'Athènes, & chacun décrivit & exagéra le poids de ſes griefs particuliers. Les Mégaréens ſe plaignirent de ce qu'ils avoient été tout récemment exclus des ports & des marchés de l'Attique [b],

[a] Plutarque (Vie de Périclès) attribue l'éloignement que les Lacédémoniens montrèrent pour la guerre, aux conſeils de leurs principaux magiſtrats ſéduits par Périclès, qui cherchoit à gagner du tems pour ſes préparatifs militaires. Cela eſt auſſi probable qu'une autre calomnie; ſavoir, qu'ils furent gagnés à prix d'argent, par leurs alliés, pour prendre les armes contre Athènes (Ariſtophane). La cauſe de leur irréſolution aſſignée dans le texte, eſt prouvée par la manière dont ſe conduiſit depuis Archidamus.

[b] Les Mégaréens étoient accuſés d'avoir fait paſſer la charrue ſur des terres conſacrées aux dieux. On les accuſoit auſſi de retirer chez eux les eſclaves, les fuyards & les exilés d'Athènes. Les Athéniens devoient être fort irrités du mépris que ce petit état faiſoit de

par un décret de cette république hautaine & impitoyable. Ils firent voir que leur pays montueux étoit ſi pauvre & ſi étroit, que cette excluſion les privoit des choſes les plus néceſſaires à la vie. Les habitans d'Egine répandirent des larmes, en expoſant le déplorable état d'aſſerviſſement auquel venoit d'être réduite leur île infortunée, en dépit des traités ſolemnels contractés depuis peu, & de l'eſprit généreux de la politique Grecque.

Quand les autres états eurent décrit leurs maux particuliers, les Corinthiens ſe levèrent, & leur orateur s'adreſſa ainſi à l'aſſemblée : « Spartiates, ſi nous ne nous préſentions devant vous que pour vous dénoncer nos griefs perſonnels, il ſuffiroit de rapporter les événemens de l'année actuelle & de la précé- Diſcours des Corinthiens.

---

leur autorité ; mais les écrivains ſatyriques attribuèrent le décret ſévère contre Mégare à un événement auſſi déshonorant pour Athènes, qu'injurieux pour Périclès. Les vers ſuivans ſont traduits d'Ariſtophane :

Juvenes profecti Megaram ebrii auferunt
Simætham ex ſcortatione nobilem :
Megarenſis hinc populus dolore perictus
Furatur Aſpaſiæ duo ſcorta haud impiger :
Hinc initium belli prorupit
Univerſis Græcis ob tres meretriculas.

dente. La révolte de Corcyre, le ſiège de Potidée ſont des faits qui parlent d'eux-mêmes ; mais les intérêts de cette aſſemblée doivent ſe porter vers des objets plus importans que des injures privées, quelqu'étendues & quelqu'atroces qu'elles puiſſent être.

Le ſyſtême univerſellement oppreſſif de la politique Athénienne, voilà ce qui ſollicite de votre part une plus ſérieuſe attention. Ce ſyſtême ne tend à rien moins qu'à la deſtruction de la liberté de la Grèce, qui eſt près de périr par vos lenteurs & votre négligence. Spartiates, cette modération & cette probité par leſquelles vos conſeils domeſtiques ſont ſi juſtement fameux, vous rendent dupes des artifices de vos voiſins, & vous expoſent à devenir les victimes de leur ambition. Au lieu de vous oppoſer promptement & avec énergie à cette ambition, vous l'avez nourrie par des délais déplacés ; & il vous faut aujourd'hui, en conſéquence de cette erreur funeſte, vous meſurer avec des ennemis dont les forces ne ſont plus dans l'enfance, mais dans leur maturité ; avec des ennemis qui, toujours mécontens de leur proſpérité préſente, ſont ſans ceſſe occupés de quelque nouveau projet d'agrandiſſement.

Quelle différence entre votre patience, votre habitude de temporiſer, & le caractère ardent des Athéniens ? Paſſionnés pour le changement, & fertiles en reſſources, auſſi actifs que vigilans, l'accompliſſement d'un projet les mène à un autre plus audacieux. Le deſir, l'eſpérance, l'entrepriſe, le ſuccès ſe ſuivent d'un pas rapide. Déja ils ont ſubjugué la moitié de la Grèce ; leur ambition menace l'autre moitié. Sortez enfin de votre léthargie, défendez vos alliés, envahiſſez l'Attique, & ſoutenez la gloire du Péloponnèſe, ce dépôt ſacré qui vous a été confié par vos ancêtres, & que vous devez tranſmettre ſans tache à votre poſtérité [a]. »

Réponſe des Athéniens.

Quelques Athéniens demeurant alors à Sparte pour leurs affaires perſonnelles, demandèrent qu'on les admît à plaider la cauſe de leur patrie. L'équité ne permettoit pas de rejeter la demande de ces défenſeurs déſintéreſſés, qui s'exprimèrent d'un ton parfaitement aſſorti à l'ambition de leur république. Avec l'orgueil de la ſupériorité, plutôt qu'avec l'indignation de l'innocence, ils affectèrent de mépriſer les fauſſes allégations de

[a] Thucydide, liv. XLIII & ſuiv.

leurs adverſaires ; & au lieu de répondre directement aux nombreuſes accuſations d'un abus préſomptueux de l'autorité, « ils décrivirent, avec des éloges emphatiques, les grands & mémorables exploits de leurs concitoyens ; exploits qui leur avoient juſtement acquis une prééminence que leurs alliés avoient reconnue, que Sparte n'avoit pas conteſtée, & dont la Perſe avoit ſenti tout le poids. Lorſqu'il convint, dirent-ils, à la dignité de la Grèce de repouſſer les inſultes réitérées des Perſes, les Spartiates ne voulurent pas entreprendre de conduire cette guerre, parce que le théâtre en étoit trop éloigné ; il fallut alors qu'Athènes ſaiſît le gouvernail abandonné ; & c'eſt après avoir renverſé de fond en comble la cruelle domination des Barbares, qu'elle a acquis une ſouveraineté juſte & légale ſur les côtes de l'Europe & de l'Aſie. Ses nouveaux ſujets ont été traités pendant long-tems plutôt comme des concitoyens que comme des tributaires & des eſclaves. Mais il eſt de la nature de l'homme de ſe révolter contre l'injuſtice *ſuppoſée* de ſes égaux bien plus que contre la tyrannie *réelle* de ſes maîtres. Cette circonſtance ſi honorable pour la douceur de l'adminiſtration d'Athènes,

d'Athènes, a occaſionné quelques révoltes non provoquées, que la république a été forcée de punir avec une ſévérité exemplaire. La crainte de nouveaux troubles l'a forcée en dernier lieu de tenir d'une main plus ferme les rênes du gouvernement, & de défendre à main armée une autorité légitimement acquiſe & fondée ſur la nature, dont une loi inviolable veut que le fort gouverne le foible. Si les Spartiates croient devoir, au mépris des traités, s'oppoſer à des meſures ſi invariablement arrêtées, on ne peut pas douter qu'Athènes ne venge ſes injures & ne conſerve ſon empire avec la même valeur & la même activité par leſquelles elle a ſu l'établir. »

Après avoir entendu les deux parties, l'aſſemblée ſe ſépara ſans former aucune réſolution. Mais le lendemain, l'opinion dominante fut que la paix étoit déja violée par l'arrogance & les uſurpations d'Athènes, & qu'il ne convenoit plus ni à la prudence ni à la dignité de Sparte de différer plus longtems les hoſtilités. En vain ce mouvement populaire fut-il contrarié par la ſageſſe expérimentée du roi Archidame, qui perſiſta à conſeiller la paix & la modération, quoi-

Avis pacifique du roi Archidame.

qu'il eût donné mille preuves brillantes d'intrépidité dans les occaſions périlleuſes. Il exhorta ſes compatriotes « à ne pas courir aveuglément à la guerre, ſans comparer leurs reſſources avec celles de l'ennemi. Il leur repréſenta que les Athéniens étoient puiſſans en vaiſſeaux, en argent, en cavalerie & en armes; toutes choſes dont les Lacédémoniens étoient entièrement dénués, ou très-mal pourvus. Il établit que de quelque manière qu'ils fuſſent provoqués, ils devoient par prudence diſſimuler leur reſſentiment, juſqu'à ce qu'ils puſſent ſe venger d'une manière efficace; enfin il ſoutint qu'en cette criſe il falloit négocier; & que ſi la négociation venoit à échouer, de ſecrets préparatifs pendant un petit nombre d'années les rendroient capables d'entrer en campagne, avec des eſpérances bien fondées de redreſſer les torts faits à leurs alliés. »

Avis contraire de Sthenelaïde, l'un des éphores.

Si ce diſcours modéré avoit fait quelqu'impreſſion ſur une telle aſſemblée, elle eût été bientôt anéantie par l'audace impétueuſe de Sthenelaïde, l'un des éphores, qui termina le débat. « Spartiates, je n'entends rien aux longs diſcours des Athéniens. Tandis qu'ils s'étendent avec une éloquence étudiée ſur leur

propre éloge, ils ne nient pas d'avoir insulté nos alliés. S'ils se sont bien conduits dans la guerre de Perse, & qu'ils se conduisent d'une autre manière, on n'en voit que plus évidemment combien ils ont dégénéré. Mais nous, nous sommes aujourd'hui ce que nous étions alors ; & si nous voulons soutenir nôtre réputation, nous ne devons point nous dissimuler leur injustice. Ils ont des vaisseaux, de l'argent & de la cavalerie ; mais nous avons de bons alliés dont il ne faut pas abandonner les intérêts. Pourquoi donc délibérer pendant que nos ennemis sont en armes? Que tardons-nous d'entrer en campagne & de combattre avec toutes nos forces? » Le peuple l'applaudît avec acclamations, & la guerre fut décidée.

La guerre déterminée. Olymp. LXXXVII. 2. A. C. 431.

Cette résolution fut prise quatorze années après la conclusion de la paix générale ; mais il s'écoula près d'un an avant que les membres de cette nombreuse confédération eussent concerté leurs mesures pour envahir l'Attique. La confédération étoit composée des sept républiques du Péloponnèse, excepté Argos & l'Achaïe ; la première desquelles par ambition, & la seconde peut-être par modéra-

Confédération générale contre Athènes.

tion [a], conſervèrent au commencement de la guerre une neutralité ſuſpecte. Des neuf républiques du nord, l'Acarnanie ſeule refuſa de ſe joindre aux alliés, parce que ſa côte étoit particulièrement expoſée aux ravages des flottes de Corcyre. Les villes de Naupacte & de Platée étoient, par des raiſons qu'on verra bientôt, entièrement dévouées aux Athéniens leurs protecteurs, dont le parti fut auſſi embraſſé par quelques petits princes de la Theſſalie. Mais tous les autres états au-delà de l'Iſthme brûloient de ſuivre l'étendard de Sparte, & d'humilier l'ambition immodérée de leurs trop puiſſans voiſins.

La confédération envoie une ambaſſade menaçante à cette république.

Les repréſentans de ces différens états s'étant aſſemblés, ſelon l'uſage ordinaire de la Grèce, dans la principale ville de la confédération, furent encouragés fortement par les Corinthiens, qui voyant Potidée leur colonie, toujours étroitement aſſiégée par les Athéniens, cherchoient à accélérer par repréſailles l'in-

[a] L'ambition d'Argos eſt prouvée par les meſures que prit par la ſuite cette république; la modération de l'Achaïe étoit douteuſe par la nature des loix Achéennes qui ſeront décrites dans la ſuite.

vaſion de l'Attique., en donnant les plus belles eſpérances de ſuccès. Ils obſervoient « que l'armée des confédérés étant de plus de ſoixante mille hommes, ſurpaſſoit de beaucoup celle des ennemis, ſur qui elle avoit des avantages plus importans encore que celui du nombre. La première étoit compoſée de troupes nationales combattant pour l'indépendance de ces contrées, au gouvernement deſqueiles elles participoient, & l'autre de vils mercenaires dont la ſolde étoit leur gouvernement & leur patrie. Si des ſubſides d'argent étoient néceſſaires, les alliés les donneroient ſans doute avec plus d'empreſſement & de libéralité, pour défendre leurs intérêts & leur honneur, que des tributaires mécontens ne les fourniroient à Athènes pour affermir leur ſervitude & river leurs chaînes. Si ces ſubſides ne ſuffiſoient pas, les temples de Delphes & d'Olympe renfermoient des tréſors inépuiſables qui ne pourroient jamais être mieux employés qu'à défendre la cauſe ſacrée de la juſtice & de la liberté. » Afin de gagner toutefois le tems néceſſaire pour régler toutes choſes entr'eux, les alliés envoyèrent à Athènes diverſes propoſitions d'accommodement qu'ils ſavoient très-bien devoir

être rejetées avec indignation. A chaque ambaſſade ils augmentèrent leurs prétentions, voulant ſucceſſivement que les Athéniens levaſſent le ſiège de Potidée; qu'ils révocaſſent le décret contre Mégare; qu'ils retiraſſent leur garniſon d'Egine; & enfin qu'ils déclaraſſent l'indépendance de leurs colonies [a].

Alarmes des Athéniens.

Ces dernières demandes furent écoutées à Athènes avec une rage mêlée de terreur. La multitude capricieuſe qui juſques-là n'avoit qu'approuvé & admiré les grandes vues de

---

[a] Outre les demandes citées dans le texte, on exigeoit des Athéniens « qu'ils expulſaſſent les deſcendans de ces impies qui avoient profané le temple de Minerve. » Il s'agiſſoit d'un fait arrivé la première année de la 45e Olympiade, ou 598 ans avant J. C. Cylon, riche particulier d'Athènes, s'étoit emparé de la citadelle, & aſpiroit à la royauté. Son projet fut renverſé par Mégacles, ancêtre maternel de Périclès, qui, ayant attiré ſous de belles promeſſes les partiſans de Cylon hors du temple de Minerve, les égorgea ſans pitié & avec trop peu de reſpect pour les priviléges de ce ſanctuaire révéré. Plutarque en parle dans la vie de Solon. Cette plainte faite depuis tant de tems ne ſe renouvela alors que pour éloigner Périclès des affaires; ce qui prouve la haute opinion qu'avoient les Spartiates de ſon mérite.

Périclès, trembla ſur le bord du précipice où elle avoit été conduite. Juſques-là le ſiège de Potidée avoit été conduit avec beaucoup de vigueur, mais ſans aucun eſpoir prochain de ſuccès. Dans ce moment il falloit combattre une nombreuſe ligue, expoſer aux haſards de la guerre cette grandeur tant vantée, & changer les amuſemens & les plaiſirs de la ville contre les fatigues & les dangers des camps. Les rivaux & les ennemis de Périclès profitèrent avec avidité du murmure des mécontens, pour montrer ſous un faux jour le caractère & l'adminiſtration de cet homme d'état. On inſinua qu'il avoit ſacrifié l'intérêt de ſon pays à ſa paſſion particulière, en rendant cet impérieux décret, dont les alliés ſe plaignoient ſi juſtement, pour venger l'injure perſonnelle de ſa chère Aſpaſie, dont la famille avoit été inſultée par quelques jeunes débauchés de Mégare. Diopeite, Dracontide & d'autres démédagogues tournèrent en ridicule le prétexte frivole de cette guerre; & en attendant qu'on pût l'attaquer lui-même, les cours de juſtice retentirent d'accuſations contre ſes meilleurs amis.

Clameurs excitées contre Périclès.

Le philoſophe Anaxagore & le ſculpteur Phidias faiſoient plus d'honneur à Périclès

Pourſuites contre ſes amis.

que ſa protection ne leur étoit utile. Il n'en étoit pas de même du caractère équivoque d'Aſpaſie. Aux graces vives & naturelles des femmes de l'Ionie où elle avoit pris naiſſance, elle joignoit des perfections extraordinaires de corps & d'eſprit ; & après avoir acquis à un degré éminent les vertus & les talens de l'autre ſexe, elle étoit accuſée d'être trop indifférente à l'honneur du ſien. Supérieure en modeſtie à Phryné, à Taïs, ou à Erigone, ſes connoiſſances, ſon eſprit & ſon éloquence excitoient univerſellement l'admiration ou l'envie [a], tandis que la beauté de ſon imagination & de ſa perſonne inſpiroient des ſentimens plus tendres à l'ame ſenſible de Périclès. On lui reprochoit, non d'entretenir dans ſa maiſon de jeunes filles de plaiſir, (ce qui étoit alors permis) mais de ſéduire la vertu des dames d'Athènes ; crime ſévèrement puni par les loix de toutes les républiques de la Grèce. Nous pouvons la croire innocente, puiſque les argumens & les pleurs de ſon amant la ſauvèrent de la furie d'une populace effrénée, dans un moment critique

[a] Plutarque, vie de Périclès, & Ariſtot. de mun d.

où ſes efforts les plus généreux ne purent prévenir l'exil d'Anaxagore & de Phidias.

Banniſſement d'Anaxagore & de Phidias.

On accuſoit le premier d'avoir propagé une doctrine incompatible avec le culte établi, & le ſecond de s'être permis un mouvement de vanité (qui ſemble cependant bien pardonnable), en ſe repréſentant, ainſi que ſon protecteur, ſur le bouclier de ſon admirable ſtatue de Minerve. C'eſt-là qu'avec un art inimitable, Phidias avoit gravé la victoire mémorable des Athéniens ſur les filles guerrières du Thermodon : il s'étoit deſſiné lui-même ſous la figure d'un vieillard chauve, élevant une lourde pierre, emblême de ſon talent pour l'architecture, & l'on reconnoiſſoit dans l'attitude d'un chef Athénien combattant vaillamment la reine des Amazones, les traits de Périclès, quoique ſon bras élevé cachât une partie de ſa figure & preſque ſa reſſemblance. C'eſt pour ce crime imaginaire que Phidias fut banni d'une ville embellie par les travaux infatigables de ſa longue vie, & privé de la vue de ces merveilles de l'art, créées par ſon ſublime génie.

Accuſation contre Périclès.

Après l'accuſation des principaux amis de Périclès, vint celle de Périclès lui-même.

On lui reprochoit d'avoir diſſipé le tréſor public ; mais des faits authentiques confondirent en cette occaſion cette calomnie de ſes ennemis. Il fut prouvé que ſes dépenſes particulières étoient juſtement proportionnées à l'étendue de ſon patrimoine : on découvrit pluſieurs preuves de ſon généreux mépris des richeſſes, depuis qu'il avoit conſacré ſa vie au ſervice de ſon pays ; & il parut, après un examen très-ſévère, que ſa fortune n'avoit pas augmenté, depuis qu'on lui avoit confié le maniement des deniers de la république. Ce développement honorable d'une probité ſans tache, ſur laquelle Périclès avoit jeté les fondemens de ſon autorité [a], lui réconcilia

[a] Cetémoignage, dû à l'impartialité de Thucydide, détruit entièrement les nombreuſes diffamations des poëtes ques de ce tems-là, qui ont été copiés par Plutarque, & d'après lui par les compilateurs modernes. comiclès, diſent ils, ſuſcita la guerre du Péloponnèſe pour ſon propre intérêt & pour ſa ſûreté ſeulement ; & il y fut excité par ſon parent Alcibiade, jeune encore. Celui-ci n'ayant pu entrer dans la maiſon de Périclès, parce qu'on lui dit qu'il étoit occupé à rendre ſes comptes : qu'il s'occupe plutôt, dit Alcibiade, à n'en pas rendre. Périclès accueillit cette idée, & enveloppa ſa patrie dans une guerre qui ne permit pas

encore les affections changeantes de ſes compatriotes, & donna une force irréſiſtible à ce fameux & fatal diſcours qui décida irrévocablement la guerre du Péloponnèſe.

Il juſtifie ſa conduite & ſoutient la néceſſité de la guerre.

« Athéniens, j'ai ſouvent déclaré qu'il ne falloit point obéir aux ordres injuſtes de nos ennemis. C'eſt toujours mon ſentiment, quoique je ſois plus convaincu que jamais des viciſſitudes dangereuſes de la guerre & de la fortune; & quoique je ſois bien perſuadé qu'il n'y a rien de ſi vague & de ſi trompeur que les eſpérances & les projets des hommes, dans la criſe actuelle, cependant la gloire & la néceſſité nous fixent invariablement à cette réſolution. Le décret contre Mégare que la première ambaſſade nous a ſommé de révoquer, n'eſt pas la cauſe de cette inimitié jalouſe qui a long-tems envié en ſilence notre grandeur, & qui conſpire aujourd'hui plus ouvertement notre ruine. Ce décret dont quelques hommes ont parlé ſi légèrement, maintenoit l'honneur de nos conſeils & la ſtabilité de notre empire. En le révoquant avec puſillanimité, nous n'euſſions fait qu'en-

---

qu'on examinât ſes comptes. De telles anecdotes peuvent amuſer les gens qui veulent bien les croire.

hardir la haine implacable qui, malgré notre fermeté dans la première circonſtance, a ſucceſſivement formé des demandes de plus en plus exceſſives; demandes auxquelles il faut répondre, non par des ambaſſadeurs, mais par les armes. »

Il développe la force & les reſſources de la république.

« Les abondantes reſſources & la force actuelle de la république nous donnent les plus flatteuſes eſpérances de ſuccès. Nos côtes ſont défendues par trois cents galères; nous ſommes inexpugnables par terre; nous avons un corps de douze cents cavaliers & de deux mille archers; nous pouvons tout-à-coup mettre en campagne treize mille hommes de pied, ſans en tirer un ſeul de nos garniſons chez l'étranger, & ſans diminuer le nombre complet de ſeize mille qui défendent les villes & les fortereſſes de l'Attique. Les ports opulens de la Thrace & de la Macédoine; les colonies floriſſantes de l'Ionie, de l'Eolie & de la Doride; en un mot, les côtes étendues de la péninſule d'Aſie reconnoiſſent, par des tributs annuels, la ſouveraineté de notre marine, dont la force eſt encore augmentée par les vaiſſeaux de Chio, de Lesbos & de Corcyre, tandis que les îles moins conſidérables nous fourniſſent, ſelon leur pouvoir, des

troupes & de l'argent. Ainſi Athènes règne ſur mille [a] républiques tributaires, & poſsède ſix mille talens dans ſon tréſor, malgré les dépenſes qu'elle a faites pour l'ornement de la ville, & celles que lui a coûté tout nouvellement le ſiège de Potidée. »

« La ſituation de nos ennemis eſt totalement différente. Animés par la rage & enhardis par le nombre, ils peuvent nous livrer une attaque momentanée ; mais dénués de reſſources & diviſés d'intérêts, ils ſont abſolument incapables de prendre des meſures fermes & d'y perſévérer. Ils peuvent entrer dans l'Attique au nombre de ſoixante mille, & même gagner une bataille, ſi notre courage en cherche mal-à-propos l'occaſion ; mais à moins que notre imprudence & notre témérité ne viennent à leur ſecours, ils ne peuvent continuer la guerre avec avantage. Oui, Athéniens, je crains moins les armes des ennemis que votre caractère indomptable. Au lieu de vous laiſſer aller à un vain deſir de dé-

Force d'Athènes contraſtée avec la foibleſſe de l'ennemi.

[a] Ariſtop. Veſp. Il dit que vingt mille Athéniens pourroient vivre auſſi heureux que dans l'Elyſée, ſi chacune des villes tributaires vouloit contribuer à l'entretien de vingt citoyens ſeulement. V. 705, &c.

fendre, contre des forces ſupérieures, vos jardins & vos maiſons de plaiſance, il vous faut détruire de vos propres mains ces poſſeſſions ſuperflues. Le ravage de l'Attique eſt d'une foible conſéquence pour des hommes qui reçoivent de tant de pays éloignés les choſes néceſſaires à la vie ; mais comment vos ennemis pourront-ils réparer la ruine du Péloponnèſe ? Comment pourront-ils y ſurvivre ? Comment préviendront-ils cette affreuſe calamité ? Comment y remédieront-ils, tant que vos eſcadres domineront ſur les mers voiſines ? Si vous convenez de la ſolidité de ces réflexions ; ſi la raiſon & non la paſſion conduit cette guerre, à peine paroît-il au pouvoir de la fortune de vous enlever la victoire. Cependant répondons avec modération aux Péloponnéſiens, « que nous ne prétendons pas interdire aux Mégariens nos ports & nos marchés, ſi les Spartiates & les autres Grecs aboliſſent leurs loix excluſives & contraires à l'hoſpitalité ; que nous conſentons à rendre l'indépendance aux villes qui étoient libres au dernier traité de paix, pourvu que les Spartiates s'engagent à ſuivre notre exemple ; que nous ſommes prêts à ſoumettre tous nos différends à la déciſion impartiale d'un

Il dicte la réponſe qui ſe fit aux Péloponnéſiens.

tribunal équitable ; & qu'enfin ſi ces ouvertures pacifiques ſont rejetées, nous ſommes réſolus à ne pas commencer les hoſtilités, quoique tout prêts à les repouſſer avec notre vigueur ordinaire [a]. » Des murmures d'applaudiſſemens ſe firent entendre ; un décret fut propoſé & ratifié ; & les ambaſſadeurs ſe retirèrent avec la réponſe dictée par Périclès. Mais quelque modération que ce grand homme crût mettre à cette réponſe, les Spartiates & leurs alliés ne balancèrent pas à la regarder comme une déclaration de guerre.

La réponſe eſt priſe pour une déclaration de guerre.

Six mois après la bataille de Potidée, les Thébains, qui étoient les plus puiſſans & les plus entreprenans des alliés, concertèrent une attaque militaire contre la petite, mais magnanime république de Platée. Quoique ſitués dans le cœur de la Béotie, au milieu d'ennemis nombreux & guerriers, les Pla-

[a] Le lecteur attentif verra, en examinant le diſcours attribué par Thucydide à Périclès, qu'il ſuppoſe la connoiſſance de pluſieurs événemens omis dans les récits précédens de cet hiſtorien ; événemens rapportés dans le texte, & tirés de Plutarque, de Diodore, d'Ariſtophane & du ſecond livre de Thucydide lui-même. Cependant le diſcours Anglois eſt plus court que le Grec.

téens avoient toujours conſervé une fidélité inviolable à Athènes, dont ils avoient partagé les fatigues & les triomphes dans la guerre de Perſe. Malheureuſement pour cette petite ville entourée de tous côtés par les Béotiens ſes ennemis, la diſcorde régnoit dans ſes murs. Nauclide, chef perfide & ſanguinaire de la faction ariſtocratique, s'engagea à livrer les portes de Platée à un corps de troupes étrangères, à condition qu'on le mettroit en état de détruire la démocratie, & d'exercer ſa vengeance contre ſes adverſaires patriotes, qu'il regardoit comme ſes ennemis perſonnels. Eurimaque, noble & puiſſant Thébain, avec lequel il avoit contracté, au nom de ſes aſſociés, cet engagement atroce, entra dans Platée, à la première heure de la nuit, avec trois cents Thébains. Mais ſans égard pour la promeſſe faite à Nauclide qui s'attendoit à les voir fondre en tumulte dans les maiſons, pour le venger de ſes ennemis, les Thébains ſe mirent régulièrement en bataille, & reſtèrent tranquillement dans la place publique, après avoir, par une proclamation, invité tous les citoyens indiſtinctement à s'allier aux Thébains. Les habitans de Platée acceptèrent avec empreſſement une

propoſition

propoſition qui les délivroit de la crainte d'une mort ſoudaine ; mais après avoir ratifié les uns après les autres cette convention, ils s'apperçurent, avec une joie mêlée de honte, que la ſurpriſe du moment & l'obſcurité avoient beaucoup augmenté dans leur imagination le nombre des ennemis. Ranimés par cette découverte, ils dépêchèrent ſecrètement un courier à Athènes ; & en attendant ce ſecours éloigné, ils ſe déterminèrent à tout tenter pour leur délivrance.

Entrepriſe hardie des Platéens.

Le reſte de la nuit ſe paſſa dans une opération auſſi hardie qu'extraordinaire. Ne pouvant s'aſſembler dans les rues ſans faire ſoupçonner leurs projets, ils percèrent les murs intérieurs de leurs maiſons pour communiquer enſemble, & ils ſe fortifièrent avec des charrues, des voitures & d'autres inſtrumens d'agriculture, auſſi bien que le tems put le leur permettre. Tout étoit prêt avant le point du jour : ils s'élancent alors tous enſemble avec fureur contre l'ennemi ; les femmes & les enfans redoublent par des cris & des geſtes horribles les efforts de leur rage. Il étoit encore nuit, & une groſſe pluie mêlée de tonnerre, augmentoit l'horreur du combat. Les Thébains connoiſſoient mal le terrain : plus de

cent reſtèrent ſur la place ; près de deux cents ſe retirèrent avec la plus grande précipitation vers une tour élevée & ſpacieuſe, près des remparts, la prenant pour une des portes de la ville. Dans les premiers mouvemens de leur colère, les Platéens ſe préparoient à les brûler vifs ; mais un inſtant de réflexion les détourna de cette cruauté dangereuſe. Pendant ce tems-là un corps conſidérable de Thébains s'avançoit vers Platée pour ſe joindre à leurs compatriotes. Leur marche auroit été accélérée par un fuyard qui les rencontra & leur rapporta les mauvais ſuccès de l'entrepriſe ; mais une pluie conſidérable avoit tellement gonflé l'Aſopus, qu'il fallut perdre beaucoup de tems au paſſage de cette rivière. A peine étoient-ils entrés ſur le territoire de Platée, qu'un autre Thébain les avertit que leurs malheureux compagnons étoient tous tués ou faits priſonniers. Ils s'arrêtèrent alors pour délibérer ſi, au lieu de continuer leur marche vers les murs de Platée où ils ne pourroient rien faire d'utile, il ne vaudroit pas mieux ſe borner à ſe ſaiſir de tous ceux des citoyens de cette ville qui étoient diſperſés dans les villages & dans les campagnes.

Pendant qu'ils héſitoient ſur le parti qu'il falloit prendre, il ſurvint un héraut de Platée, qui ſe plaignit de l'infraction injuſte & inattendue faite à la paix par une conſpiration atroce & téméraire : il leur ſignifia d'abandonner le territoire de Platée, s'ils vouloient délivrer de la captivité leurs compatriotes, & ne pas les expoſer à une mort cruelle qui ſuivroit inévitablement leur refus. Ce ſtratagême auſſi audacieux qu'adroit força les Thébains à repaſſer l'Aſopus. Cependant les Platéens ne perdent pas un moment pour raſſembler dans leurs murs les habitans épars dans les campagnes ; ils maſſacrent enſuite les malheureux priſonniers au nombre de cent quatre-vingt, parmi leſquels ſe trouvoit Eurimaque, premier auteur de l'expédition, & bravent ainſi le reſſentiment de Thèbes dont ils venoient de rendre l'effet impuiſſant. Après cet acte ſignalé de vengeance, ils fortifient les ouvrages qui défendent leur ville, ils tranſportent leurs femmes & leurs enfans dans les îles tributaires d'Athènes ; & pour pouvoir ſoutenir avec plus de confiance le ſiège auquel ils s'attendent, ils demandent du ſecours à cette république, qui leur envoie ſur-

Leur ſtratagême pour ſe défaire ſans danger de leurs priſonniers.

le-champ une grande quantité de proviſions & un renfort conſidérable de troupes.

Préparatifs de guerre des deux côtés. A. C. 431.

L'épée étoit tirée, & les deux partis ſe diſpoſoient aux plus grands efforts. Les Lacédémoniens convoquèrent leurs confédérés dans l'Iſthme; ils demandèrent de l'argent & des vaiſſeaux à leurs colonies d'Italie & de Sicile, & appelèrent à leur ſecours le roi de Perſe Artaxercès & Perdiccas, roi de Macédoine; princes qui regardoient les Athéniens comme des voiſins dangereux, dont l'ambition menaçoit leurs côtes. Athènes voulut auſſi ſe fortifier de l'appui des Barbares, & contracter une alliance avec Sitalces, chef guerrier des Odryſiens, qui étoient la plus puiſſante nation de la Thrace ſupérieure. Elle demanda en même tems un renfort de cavalerie à ſes alliés de Theſſalie; & cependant ſa flotte croiſoit le long de la côte du Péloponnèſe, pour s'aſſurer de la fidélité des îles voiſines; objet regardé comme très-eſſentiel pour déterminer le ſuccès d'une deſcente. Ces préparatifs de guerre réjouirent la jeuneſſe inexpérimentée dont regorgeoit alors la plus grande partie des républiques de la Grèce. Les vieillards ne virent qu'avec terreur cette criſe générale, obſcurément prédite, diſoient-ils,

par d'anciens oracles, & tout nouvellement annoncée avec la plus grande évidence par le tremblement de terre qui venoit d'ébranler pour la première fois l'île ſacrée de Délos. Telle fut l'ardeur des alliés de Sparte, que quelques ſemaines après la ſurpriſe de Platée, ils vinrent du nord & du midi s'aſſembler à l'Iſthme de Corinthe au nombre de ſoixante mille. Chacun des différens peuples avoit ſes chefs particuliers ; mais la conduite générale de la guerre fut confiée à Archidame, roi de Sparte.

Archidame harangue les alliés.

Dans un conſeil de généraux, ce prince approuva avec chaleur leur empreſſement à entrer en campagne ; il loua la force & la bravoure de cette armée, la plus nombreuſe & la mieux pourvue de toutes celles qui euſſent jamais été ſous les ordres d'un général Grec. Cependant, leur dit-il, « vos préparatifs quoiqu'extraordinaires ne ſont pas plus grands que ne l'exige votre entrepriſe. Vous avez à combattre un peuple non moins puiſſant qu'actif & entreprenant, un peuple qui a la ſagacité d'appercevoir ſes avantages, & l'adreſſe d'en profiter ; un peuple dont cette invaſion, ces hoſtilités vont bleſſer l'orgueil & enflammer le reſſentiment. Il ſemble pro-

bable que les Athéniens ne laiſſeront pas ravager leurs terres ſans eſſayer de les défendre. Il faut donc que les alliés ſoient ſans ceſſe ſur leurs gardes ; il faut que leur diſcipline ſoit ſtricte, régulière & uniforme ; il faut enfin, pour s'oppoſer à la force d'Athènes ou pour éluder ſon habileté, des prodiges d'activité & de vigilance. »

Il les conduit dans l'Attique.

Archidame, après avoir conduit ſon armée dans l'Attique, paroît blâmable d'en avoir laiſſé diſſiper l'ardeur martiale dans le ſiège infructueux d'Oenoé, la plus forte place des Athéniens vers la frontière méridionale de la Béotie. Le mauvais ſuccès de cette longue expédition mit les Athéniens en état de pourſuivre, ſans être interrompus, le plan ſingulier de défenſe ſi habilement tracé par le génie hardi de Périclès. Ils ravagèrent leurs propres campagnes ; ils détruiſirent leurs jardins délicieux & ces maiſons de plaiſance que leur orgueil s'étoit plu à orner avec magnificence ; enfin ils tranſportèrent à Athènes ou dans leurs îles leurs effets les plus précieux, leurs beſtiaux, leurs meubles & juſqu'aux matériaux de leurs maiſons. Les nombreux habitans des bourgs & des villages où les Athéniens les plus riches paſſoient ordinairement

une partie de l'année dans des habitations charmantes, affluèrent dans la capitale qui étoit bien pourvue des choſes néceſſaires à la vie, mais non pas des commodités ſuffiſantes pour un nombre auſſi conſidérable de maîtres, de ſerviteurs & d'eſclaves. Les gens du peuple qui n'avoient point de maiſons, furent obligés de s'établir dans les places publiques, dans les promenades, dans les temples, ſur les murs & même ſur les créneaux des murs. Des perſonnes de diſtinction furent étroitement logées; déſagrément très-ſenſible pour des hommes accoutumés à vivre à la campagne dans l'aiſance la plus voluptueuſe; mais le reſſentiment contre l'ennemi commun fit oublier les maux préſens, & réduiſit même les plaintes au ſilence.

Les alliés ravagent l'Attique. Olymp. LXXXVII, 2. A. C. 431.

Cependant l'armée des alliés ayant levé le ſiège d'Oenoé, s'avança le long de la frontière orientale de l'Attique; & quatre-vingt jours après la ſurpriſe de Platée, elle envahit la plaine de Thriaſe, le plus bel ornement du territoire d'Athènes. Après l'avoir mis à feu & à ſang, elle marcha vers Eleuſis & de-là vers Acharné, bourg le plus conſidérable du pays ſitué à huit milles ſeulement de la capitale. Les ennemis, fixés quel-

que tems dans ce poſte, détruiſirent ſucceſſivement les jardins & les maiſons, & firent chaque jour des déprédations & des cruautés nouvelles, dans la vue d'attirer l'ennemi à une bataille, ou de découvrir s'il étoit fermement décidé à ſe tenir renfermé dans ſes murs; réſolution qui étant clairement expliquée, les mettroit en état de porter des coups plus hardis & plus sûrs, & d'aller, ſemant l'épouvante, juſqu'aux portes d'Athènes.

Les Athéniens vengent leurs injures.

Les Athéniens, uniquement occupés juſques-là de leurs diſpoſitions navales, avoient montré une patience & une modération peu communes; mais ils ne purent ſe contenir plus long-tems, lorſqu'ils apprirent ce qui ſe paſſoit dans Acharné. Les propriétaires de cette contrée riche & étendue ſe vantoient de pouvoir ſeuls mettre en campagne trois mille braves ſoldats, & ils ſe plaignoient de ce qu'on les retenoit dans une honteuſe priſon, pendant que leurs poſſeſſions étoient la proie d'un ennemi odieux. Leurs plaintes enflammèrent l'ardeur de la jeuneſſe d'Athènes. Il parut indigne de ceux qui avoient ravagé ſi ſouvent avec impunité le territoire de leurs voiſins, de voir tranquillement la déſolation du leur. Des Prêtres intéreſſés annoncèrent

une calamité prochaine ; des orateurs ſéditieux s'emporterent contre les conſeils timides de Périclès, & l'impétueuſe jeuneſſe demanda à grands cris à ſon général de la mener au combat. Au milieu de cette émeute populaire, Périclès, homme d'état & général accompli, ſut conſerver tout ſon ſang-froid & braver audacieuſement la tempête, ou en éluder adroitement le danger. Quoique déterminé à ne pas riſquer un combat avec les alliés, il employa à propos la cavalerie Athénienne, ainſi que la Theſſalienne, pour leur enlever des quartiers, intercepter des convois, & enfin pour haraſſer, ſurprendre ou couper leurs troupes avancées. Pendant que ces entrepriſes détournoient le tumulte ou l'appaiſoient, une flotte de cent cinquante vaiſſeaux ravageoit la côte du Péloponnèſe, qui étoit ſans défenſe. Une eſcadre moins nombreuſe fit une deſcente à Locres. Les habitans d'Egine qui s'étoient révoltés furent chaſſés de leurs pays, & une colonie Athénienne fut placée dans leur île. Ces malheureux proſcrits, dont la ville avoit été longtems rivale d'Athènes en richeſſes, en commerce & en puiſſance navale, reçurent, de

la bonté des Lacédémoniens leurs protecteurs, la côte de Thyria [a] pour retraite.

Les alliés évacuent l'Attique.

Les alliés ſe virent forcés par ces événemens, & encore plus par la diſette de proviſions, de retourner dans leurs états reſpectifs. Ils ſe retirèrent par la partie orientale de l'Attique, directement oppoſée à celle par où ils étoient entrés. Tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage éprouva les funeſtes effets de leur reſſentiment ou de leur rapacité. Bientôt après leur retraite, Périclès, vers le commencement de l'automne, mena les Athéniens ravager la contrée voiſine & ennemie de Mégare. L'armée fut côtoyée par la flotte qui revenoit du Péloponnèſe. Les matelots ſe hâtèrent de partager le danger & le pillage.

Périclès attaque Mégare.

Toutes les forces des Athéniens montèrent alors à près de vingt mille hommes; nombre bien plus que ſuffiſant pour priver les induſtrieux Mégariens de l'eſpérance d'une petite récolte achetée par des peines infinies dans leur étroit & ingrat territoire.

---

[a] Ce diſtrict eſt ſur la frontière d'Argos & de Lacédémone, & il avoit été long-tems un ſujet de querelles entre ces deux républiques.

L'hiver ne fut remarquable de part & d'autre par aucune expédition importante. Les Corinthiens, accoutumés depuis long-tems à tenir la mer dans toutes les saisons, firent des entreprises contre les alliés d'Athènes dans l'Acarnanie, mais elles ne furent point décisives. Les Athéniens, ainsi que leurs ennemis, employèrent cette saison, où ils ne pouvoient continuer la guerre, à célébrer avec beaucoup de pompe & d'éloges funèbres la mémoire des morts [a], à distribuer des prix de

[a] Cette triste solemnité a été décrite par Thucydide, telle qu'elle a été célébrée par les Athéniens, l. II, p. 120 & suiv. On avoit mis les os des morts dans une tente élevée pour les recevoir. Le jour fixé pour les funérailles, ils en furent tous tirés dans des cercueils de cyprès, & portés, sur des voitures séparées pour chaque tribu, à la sépulture publique du Céramique, le plus beau fauxbourg de la ville. Les amis des morts ornèrent, comme ils voulurent, les restes de leurs amis. On porta un cercueil vide en l'honneur de ceux dont on n'avoit pas retrouvé les corps. (V. Lysias contre Agoratus.) Des personnes de tout âge & de tout sexe, des citoyens & des étrangers assistèrent à cette solemnité. Quand les os furent enterrés, des citoyens distingués par leur rang & leur mérite, & nommés par l'état, montèrent sur une tribune élevée, & prononcèrent le panégyrique des morts, celui de leurs an-

courage parmi les guerriers qui s'étoient le plus distingués, à confirmer leurs alliances respectives, & à fortifier les places de leurs frontières qui paroissoient les plus exposées à des excursions militaires ou à des descentes.

La peste s'introduit dans Athènes. A. C. 330.

Le retour de l'été ramena dans l'Attique l'armée du Péloponnèse; mais cette saison annonça un fléau bien plus terrible. Une peste affreuse engendrée dans l'Ethiopie, infecta l'Egypte, & de-là se répandit sur une grande partie des états du roi de Perse. L'histoire ne dit point par quel moyen ce mal si contagieux se communiqua à la Grèce. On peut

---

cêtres, & celui de la république. Périclès lui-même fut chargé de ce devoir solemnel; il s'en acquitta avec une grande dignité. Son discours contenant presqu'autant d'idées que de mots, n'est pas susceptible d'être abrégé, & sa nature ne permet pas qu'on le mette tout entier dans cette histoire, où l'éloquence n'est regardée que comme un moyen d'administration, & où l'on ne place de tels discours, que lorsqu'ils influent sur des résolutions & des mesures publiques. Il est pourtant digne de remarque que le développement magnifique des avantages, de la sûreté & de la gloire d'Athènes forme un contraste frappant avec les calamités inattendues qui frappèrent bientôt cette malheureuse république.

conjecturer que lorsque cette maladie parut pour la première fois dans le Pirée, port principal d'Athènes, elle y fut apportée de l'Orient, soit par des marchands Athéniens, soit par les vaisseaux de guerre chargés d'aller recevoir tous les ans les contributions des villes tributaires. Quand ses malheureux symptômes parurent dans le Pirée, les habitans soupçonnèrent que l'ennemi avoit empoisonné leurs puits; mais ces symptômes s'étendirent au loin, & exercèrent leurs ravages sur-tout dans les rues très-peuplées qui entouroient la citadelle.

La maladie parut sous diverses formes, selon les différens tempéramens. Mais ses premiers caractères furent toujours les mêmes. Cette maladie, qui étoit toujours accompagnée d'un extrême abattement d'esprit, attaquoit souvent le jugement, ainsi que la mémoire. Tous les remèdes humains & divins furent vainement employés pour arrêter le progrès de cette funeste contagion. Des malheureux périssoient en foule dans les Temples, offrant aux dieux d'inutiles prières. Point de spectacle plus affreux que celui des environs des fontaines sacrées, où l'on voyoit une multitude de morts & de mourans qui expiroient dans

les tourmens les plus cruels. A la fin, tous les ſecours de la Médecine furent mépriſés [a], & toutes les cérémonies religieuſes négligées. A force de ſouffrir ou de craindre les calamités les plus effroyables, les Athéniens dédaignèrent également les loix divines & humaines. Ils ne penſoient nullement à l'avenir, ils croyoient que les dieux ne s'intéreſſoient pas à ce qui ſe paſſoit ſur la terre, puiſque les innocens périſſoient comme les coupables. Affranchis de toutes les loix de la décence, ils ne voyoient, ils ne deſiroient que le plaiſir du

---

[a] Le décret ſuppoſé des Athéniens en faveur d'Hippocrate, dit que ſes élèves montrèrent des moyens de prévenir & de guérir la peſte. Τις χρη θεραπειαις ασφαλως διαφευγεσθαι τον λοιμον ; & encore Οπως τε ιατρικη δεδειεται ασφαλως σωζει τους χαριστας. Hippocrate, p. 1290. Ce décret, ainſi que les lettres d'Hippocrate, concernant la peſte d'Athènes, ſont inconteſtablement controuvés. La maladie eſt décrite dans tous ſes détails par Thucydide, l. II, c. XLVII, par Lucrece, l. VI, vers 1136 & ſuiv. Diodore, l. XII, s'éloigne beaucoup de ces deux écrivains, probablement pour avoir copié Ephore & Theopompe. Hippocrate cite pluſieurs exemples de peſte, à Thaſos, à Abdère, mais non à Athènes. Voyez Hippocrate ſur les maladies épidémiques.

moment. La crainte du châtiment ne les arrêtoit plus, & la conſcience n'alarmoit point, par des remords, ces triſtes victimes de la misère. Ainſi Athènes vit la rage de la peſte unie à la furie plus deſtructive des paſſions effrénées, & préſenta tout à-la-fois ce qu'il y a de plus affligeant dans l'infortune & de plus mépriſable dans le vice.

Dévaſtation de l'Attique. Olymp. LXXXVII. 3. A. C. 430.

Pendant que la ville étoit inondée de ce déluge de maux, la campagne étoit dévaſtée par des ennemis implacables. Ils profitèrent de cette occaſion pour ſe porter au-delà d'Athènes; ils détruiſirent ſur le mont Laurium les travaux entrepris pour l'exploitation des mines; & après avoir ravagé tout ce diſtrict méridional, ainſi que la côte oppoſée à l'Eubée & à Naxos, ils tracèrent une ligne de dévaſtation le long de la côte de Marathon, théâtre glorieux de la victoire immortelle obtenue par la valeur des Athéniens pour la défenſe de ces mêmes peuples qui venoient les attaquer ſi cruellement ſur leurs propres foyers.

Magnanimité de Périclès.

Si le ſentiment intime de la ſageſſe & de l'honneur n'étoit ſupérieur à tous les aſſauts de la fortune, la grande ame de Périclès eût ſuccombé ſous le poids de tant de maux. Mais

ſon courage le ſoutint encore dans ce débordement de malheurs publics & domeſtiques. Il vit, avec fermeté & avec réſignation, le ſort malheureux de ſa nombreuſe & floriſſante famille ſucceſſivement détruite par la peſte. Aux funérailles du dernier de ſes enfans, il laiſſa couler à la vérité quelques larmes échappées à la tendreſſe paternelle; mais honteux de cette foibleſſe momentanée, il dirigea toutes ſes penſées vers la défenſe de la république. Après avoir raſſemblé cent vaiſſeaux Athéniens & cinquante de Chio & de Lesbos, il vogua vers le golfe de Saron, & ravagea les côtes abandonnées d'Elis, d'Argos & de la Laconie. Cette flotte étoit à l'ancre dans le Pirée, lorſqu'il arriva une éclipſe de ſoleil [a] qui épouvanta les matelots ſuperſtitieux, dont l'ame étoit déja affoiblie par les malheurs préſens. Le pilote de la galère amirale montroit le plus lâche abattement, lorſque Périclès, jetant un manteau devant ſes yeux, lui demanda « Si l'obſcurité le ſurpre-

[a] Plutarque, vie de Périclès. Comme Thucydide qui eſt très-attentif à rapporter ces phénomènes, n'en cite aucun arrivé pendant cet été, il ne faut pas garantir la chronologie de Plutarque.

noit. »

noit. » Non, répondit le Pilote. « Il doit en être de même d'une éclipſe de ſoleil, répliqua Périclès, puiſqu'elle n'eſt occaſionnée que par l'intervention d'une planète qui intercepte ſa lumière. »

Sa malheureuſe expédition vers le Péloponnèſe. Olymp. LXXXVII. 3. A. C. 430.

Etant arrivés ſur la côte d'Argos, les Athéniens aſſiégèrent la ville ſacrée d'Epidaure, dont les habitans ſe flattoient d'être particulièrement protégés par Eſculape. La peſte ſe gliſſa encore dans la flotte, & fut naturellement attribuée à la vengeance de ce dieu qu'ils croyoient avoir offenſé. Il fallut donc lever le ſiège d'Epidaure. Leurs opérations ne furent pas plus heureuſes contre Trézène, Hermionée & d'autres places du Péloponnèſe. Ils prirent ſeulement la petite fortereſſe de Praſie, port de mer de la Laconie, après quoi ils retournèrent au Pirée, affligés de la peſte, & ſans avoir rien fait qui répondît à la grandeur de l'armement ni aux eſpérances publiques.

Les Athéniens auſſi malheureux dans la Thrace.

L'expédition des Athéniens en Thrace fut encore plus malheureuſe. Agnon y avoit conduit un corps de quatre mille hommes pour coopérer avec Phormion au ſiège de Potidée. Mais dans l'eſpace de quarante jours il perdit mille cinquante hommes par la peſte,

& il eut le malheur d'infecter l'armée du nord de cette horrible contagion.

Ces calamités multipliées réduisirent les Athéniens au désespoir. Leurs maux étoient incroyables & sans exemple, & ils n'avoient pas la seule consolation qui pouvoit les adoucir, le plaisir de la vengeance. La multitude vouloit la paix, à quelque prix que ce fût. On envoya des ambassadeurs à Sparte, mais ils ne furent pas entendus. Les Orateurs renouvellèrent leurs déclamations, & Périclès fut traduit en justice. Le peuple attribuoit, sans discernement, ses infortunes aux suites fâcheuses de ses conseils ; mais sa grandeur d'ame ne l'abandonna point, & il harangua ses concitoyens pour la dernière fois. « Athéniens, votre courroux ne m'étonne point, parce que je m'y attendois. Vos plaintes n'excitent pas mon ressentiment ; se plaindre est le droit des malheureux. Cependant, comme vous vous méprenez sur la cause & sur l'étendue de vos malheurs présens, je dois vous dévoiler ces erreurs dangereuses qui vous deviendroient fatales, si vous ne les réformiez promptement. J'ai eu souvent occasion de vous expliquer la justice & la nécessité de cette guerre : il est juste que vous gouver-

Périclès accusé.

Fermeté magnanime de ses derniers conseils aux Athéniens.

niez la Grèce, vous qui l'avez protégée & ſauvée. Il eſt néceſſaire, ſi vous voulez défendre votre prépondérance, que vous réſiſtiez aujourd'hui au Péloponnèſe : ce n'eſt pas ſeulement votre honneur, c'eſt votre sûreté qui dépend de cette réſolution. La ſouveraineté de la Grèce ne peut être regardée comme une vaine ombre de grandeur, ni abandonnée ſans danger. Il faut ſoutenir, il faut défendre cette domination légitimement acquiſe que vous avez exercée quelquefois avec tyrannie ; autrement, il faut vous ſoumettre ſans reſſources au reſſentiment de vos alliés mécontens, & à la fureur de vos implacables ennemis. J'ai prévu & prédit les dangers que vous couriez de la part des derniers ; mais il n'eſt point donné à la prudence humaine de prévoir & de ſe garantir du fléau affreux qui vous détruit. Cependant quelque grands & inattendus qu'aient été vos malheurs, & qu'ils le ſoient encore, ils ne ſont qu'accidentels & paſſagers, tandis que les avantages d'une guerre ſi néceſſaire ſont permanens, & que ſa gloire doit être immortelle. La grandeur de cet empire que nous nous efforçons de conſerver, s'étend au-delà des poſſeſſions de nos alliés les plus éloignés. De deux élé-

mens deſtinés à l'uſage de l'homme, la terre & la mer, il en eſt un où nous commandons en maîtres, & il n'eſt ni royaume, ni république, ni confédération qui puiſſent nous diſputer notre ſouveraineté. Que cette conſidération élève nos eſpérances; & nos afflictions perſonnelles diſparoîtront à la vue de la proſpérité publique. Supportons avec réſignation les coups de la Providence, & nous repouſſerons avec vigueur les aſſauts de nos ennemis. Nous avons bravé le danger, prodigué notre ſang & nos tréſors; nous avons, au milieu de guerres redoutables & opiniâtres, accru le pouvoir & étendu la réputation d'une ville à qui nulle autre n'eſt comparable en puiſſance, en population & en ſplendeur; d'une ville gouvernée par des loix & des inſtitutions dignes de ſa magnificence & de ſa réputation. S'il faut qu'Athènes périſſe, puiſque toute grandeur humaine doit périr, qu'au moins elle ne tombe point par notre puſillanimité; cette chûte rendroit douteux le mérite de notre première vertu, & détruiroit tout-à-coup cet édifice de gloire qui a été l'ouvrage de pluſieurs ſiècles. Quand nos murs & nos ports ne ſeront plus; quand notre marine n'excitera plus de terreur; quand notre in-

fluence au dehors ſera totalement déchue, la gloire d'Athènes doit briller encore de l'éclat le plus pur. Voilà le tréſor que je vous ai exhorté juſqu'ici & que je vous exhorte encore à défendre, ſans aucun égard pour les clameurs de la pareſſe, les ſoupçons de la lâcheté & les perſécutions de l'envie. »

Tels furent les ſentimens de Périclès, & il ne balança point en cette occaſion à déclarer à ſes concitoyens aſſemblés, avec la liberté d'une conſcience tranquille & éclairée, qu'il ſe ſentoit autant de pénétration qu'à perſonne pour découvrir les meſures les plus honorables & les plus utiles, & qu'il ne doutoit point d'avoir toute l'habileté néceſſaire pour en profiter. Il déclara qu'il aimoit la république avec ardeur, & qu'il étoit inſenſible aux conſeils de l'égoïſme, aux tentations de l'eſprit de parti & aux ſéductions de l'avarice. Le courroux des Athéniens s'évapora en le condamnant à une légère amende, & bientôt après ils le choiſirent de nouveau pour leur général. Le déſintéreſſement & la mâle fermeté de ſon ame rétablirent le courage abattu de la république. Ces grandes qualités défendirent la dignité de Périclès contre la rage frénétique du peuple, mais elles

Mort & caractère de Périclès. Olymp. LXXXVII. 4. A. C. 429.

ne purent défendre ſa vie contre la malignité contagieuſe de la peſte. Il mourut deux ans & demi après le commencement de la guerre. Son caractère, tel qu'il l'a tracé lui-même, eſt confirmé par la voix impartiale de l'hiſtoire, qui ajoute quelques circonſtances propres à fortifier ſa haute réputation de vertu & de probité. Pendant la première invaſion des Péloponnéſiens, il déclara qu'il ſacrifieroit aux beſoins publics ſon patrimoine qui étoit très-étendu & d'un grand prix, ſi Archidame, ſon hôte héréditaire & ſon ami [a], l'exceptoit de la dévaſtation générale, par politique ou par reconnoiſſance. Ce généreux patriote paſſa toute ſa vie dans l'économie la plus exemplaire. Son lit de mort fut entouré de ſes nombreux admirateurs entièrement occupés à repaſſer avec complaiſance les exploits mémorables de ſa vie glorieuſe. Pendant qu'ils exaltoient la ſageſſe de ſon adminiſtration, & qu'ils faiſoient la longue énumération de ſes victoires par terre & par mer : « Vous oubliez, dit le vertueux homme d'état, la ſeule bonne qualité de mon caractère ; c'eſt qu'aucun de mes compatriotes n'a

[a] Thucydid. p. 108.

jamais été forcé par aucune de mes actions de prendre un habit de deuil [a]. » Il expira, donnant au genre humain cette leçon importante, qu'au dernier moment, lorſque les autres objets diſparoiſſent ou perdent leur valeur, le ſouvenir d'une vie ſans tache eſt toujours préſent à l'ame. Il trouva plus de conſolation dans ce doux ſouvenir, que dans les neuf trophées élevés ſur les ennemis de ſon pays ; que dans ſa longue & heureuſe adminiſtration de quarante années ; que dans la profondeur de ſa prudente politique, dans la perfection de ſa ſcience militaire & navale, & dans la renommée immortelle de ſes talens oratoires.

[a] Plutarque. Vie de Périclès.

CHAPITRE XVI.

Evènemens ſubſéquens de la guerre. — Priſe de Platée. — Révolte de Lesbos. — Deſcription & hiſtoire de cette île. — Nature de ſes liaiſons politiques avec Athènes. — Adreſſe des Lesbiens. — Leur capitale eſt aſſiégée par les Athéniens. — Meſures des Péloponnéſiens pour la ſecourir. — Mithylène ſe rend. — Délibération dans Athènes concernant le traitement des priſonniers. — Rétabliſſement des affaires de Lesbos. — Les Corinthiens sèment la diſcorde dans Corcyre. — Sédition dans cette île. Les factions contraires ſont ſoutenues reſpectivement par les Athéniens & les Péloponnéſiens. — Progrès, fin & ſuite de cette ſédition.

LA dignité & la vigueur de la république ſembloient s'être éteintes avec Périclès. Pluſieurs années s'écoulèrent ſans qu'aucun événement déciſif dans la guerre changeât la ſituation des Athéniens. Tandis que les Pé-

loponnéſiens envahiſſoient l'Attique, la flotte Athénienne ravageoit la côte du Péloponnèſe. En vain les habitans de cette contrée, peu accoutumés à la mer, raſſembloient des vaiſſeaux & faiſoient leurs efforts pour diſputer contre l'expérience & l'habileté des matelots Athéniens. Ils étoient toujours défaits, & ſouvent par des forces inférieures; ce qui paroît prouver que la ſupériorité navale ne s'acquiert que lentement, & ne ſe perd que très-tard. Les Athéniens ni les Péloponnéſiens ne tirèrent aucun ſecours effectif de leurs alliances reſpectives avec Sitalces & Perdiccas. Le premier, renforcé de pluſieurs tribus indépendantes de la Thrace, qui s'étoient rangées ſous ſes drapeaux, dans l'eſpérance du pillage, fondit avec cent cinquante mille hommes ſur la côte de Macédoine; mais un prompt accommodement entre les deux rois diſſipa cette horde nombreuſe & paſſagère avec la même rapidité qu'elle avoit été raſſemblée.

Les Athéniens reçurent cependant un ſervice de Sitalces, ſi toutefois on peut regarder comme un ſervice l'occaſion de commettre une action d'une cruauté atroce: il livra entre leurs mains Ariſtée le Corinthien,

ennemi déclaré de leur république, & qui paſſoit alors par la Thrace pour aller en Perſe ſolliciter auprès d'Artaxercès une ſomme d'argent, afin de ſoutenir la guerre contr'eux. Ariſtée & ſes collègues d'ambaſſade ſouffrirent une mort cruelle & ignominieuſe.

Les ſuccès des nations ennemies étoient également balancés dans les ſièges de Potidée & de Platée. La première s'étant rendue par capitulation, fut occupée par de nouveaux habitans. Les citoyens expulſés ſe retirèrent à Olynthe & dans d'autres places de la Chalcidicée, où ils renforcèrent & aigrirent les ennemis d'Athènes. Platée capitula auſſi après cinq années d'une longue & vigoureuſe réſiſtance. Ses concitoyens, qui avoient joué un ſi beau rôle dans la guerre de Perſe, lorſque les Thébains ſe conduiſoient ſi lâchement, firent les plus vives inſtances pour que les conditions de la capitulation fuſſent obſervées; mais les Spartiates les violèrent honteuſement, & ſacrifièrent au reſſentiment de Thèbes, l'éternelle ennemie de Platée, deux cents braves gens, dont le courage & la fidélité méritoient un meilleur ſort. La jeuneſſe de Platée, retirée dans le ſein d'Athènes, y fleurit bientôt, & fut deſtinée par la ſuite à réta-

blir cette aſſociation nombreuſe qui n'ambitionna jamais que d'être indépendante.

Ce fut dans cette période, d'ailleurs peu importante, qu'arrivèrent la révolte de Lesbos & la ſédition de Corcyre. Ces deux événemens intéreſsèrent particulièrement les Athéniens : le premier fut remarquable par des circonſtances qui ſervent à expliquer la condition politique de ces tems-là, tandis que le dernier préſente une peinture frappante, mais peu avantageuſe des mœurs Grecques.

Lesbos, dont la circonférence s'étend au-delà de cent cinquante milles, eſt la plus grande des îles de la mer Egée, ſi on en excepte Eubée. Peuplée originairement par des Eoliens, Lesbos fut la mère patrie de pluſieurs colonies Eoliques. Ces colonies s'étoient établies ſur le continent oppoſé, & n'étoient ſéparées de la métropole que par un détroit de ſept milles, qui communique au golfe de Thèbes, & qui eſt agréablement diverſifié par les îles Hécatonneſiènes & Arginuſſiènes, anciennement conſacrées à Apollon. L'heureuſe température du climat de Lesbos concouroit avec la fertilité du ſol à produire ces fruits délicieux & ces vins exquis que les

voyageurs modernes trouvent encore dignes des éloges que les anciens écrivains leur donnoient [a]. La commodité de ſes ports étoit pour elle une autre ſource de richeſſes & d'avantages : du tems d'Homère, elle étoit regardée comme très-peuplée & très-puiſſante. Elle étoit alors gouvernée, ainſi que tout le reſte de la Grèce, par l'autorité de princes héréditaires. L'abus du pouvoir royal cauſa la diſſolution de la monarchie dans Lesbos & dans toutes les îles voiſines. Les cités rivales de Mithylène & de Méthymne diſputèrent pour la prééminence républicaine. La première prévalut ; & ayant réduit Methymne & ſix autres cités inférieures, elle commença à étendre ſa domination au-delà des bornes étroites de l'île, & conquit une portion conſidérable de la Troade. Dans cet intervalle, le gouvernement intérieur de Mithylène fut ſouvent troublé par des ſéditions, & quelquefois uſurpé par les tyrans. Le ſage Pittacus, contemporain & rival de Solon, s'efforça

---

[a] M. de Guys, Tournefort, &c. s'accordent avec Horace (paſſim), & Strabon, l. XIII, p. 584-657, deſquels les particularités ſuivantes dans le texte, concernant Lesbos, ſont extraites.

de remédier à ces maux, en donnant à ſes compatriotes un code de loix contenues dans ſix cents vers, qui régloient leurs droits politiques, leur conduite & leurs mœurs. Les Lesbiens ſubirent enſuite ces révolutions générales, auxquelles les îles & le continent de l'Aſie mineure furent expoſées par les invaſions des Lydiens & des Perſans. Délivrés du joug de la Perſe par les ſuccès d'Athènes & de Sparte, les Lesbiens, ainſi que les autres établiſſemens Grecs qui les environnoient, rejetèrent l'autorité tyrannique des Spartiates & de Pauſanias, & ſe rangèrent ſous le gouvernement des Athéniens qu'ils continuèrent dès-lors à reſpecter pendant la paix, & à ſeconder pendant la guerre.

Les Athéniens déployoient dans l'exercice de leur pouvoir des principes totalement différens de ceux par leſquels ils y étoient parvenus. La confédération entre Athènes & Lesbos ſubſiſtoit encore, mais plutôt par une crainte mutuelle que par une affection réciproque. Pendant la paix, les Lesbiens redoutoient la marine d'Athènes; les Athéniens craignoient de perdre l'aſſiſtance de Lesbos dans la guerre. Outre cela, les Athéniens étoient de race Ionique, les Lesbiens de race

Eolique ; & les derniers regrettoient avec raiſon que les alliés d'Athènes fuſſent ſucceſſivement réduits à la condition de ſujets. Ils appercevoient la politique artificieuſe de cette république, en permettant aux Chiotes & aux Lesbiens ſeuls de conſerver une ombre de liberté. Tandis que les Chiotes & les Lesbiens, encore libres én apparence, aidoient à ſubjuguer les autres confédérés d'Athènes, cette république ambitieuſe ſe ménageoit ainſi un moyen d'excuſer & de légitimer ſon oppreſſion & ſa tyrannie, puiſqu'il étoit naturel d'imaginer que des hommes à qui on laiſſoit ſans contrainte la liberté du choix, pouvoient, dans des matières qui leur étoient indifférentes, préférer la cauſe de la juſtice à celle de l'uſurpation. Mais d'ailleurs, la liberté apparente, dont les Lesbiens jouiſſoient, étoit devenue extrêmement précaire. Ils ſe voyoient réduits à la néceſſité pénible de flatter les démagogues Athéniens, & de montrer, dans toutes leurs négociations avec ce peuple impérieux, la déférence & la ſoumiſſion les plus humiliantes. Malgré leur attention continuelle à ne jamais l'offenſer, ils étoient forcés de ſe ſoumettre aux volontés d'une multitude capricieuſe, & ils pouvoient

craindre qu'un mouvement populaire ne les contraignît à démolir leurs murailles & à livrer leur marine ; punitions déja infligées à quelques îles voiſines qui avoient encouru la diſgrace d'Athènes.

Mesures des Lesbiens tendantes à la révolte.

Cette ſituation pénible diſpoſa naturellement les Lesbiens, au milieu des calamités de la ſeconde guerre Péloponnéſienne, augmentées par la peſte qui règnoit à Athènes, à ſecouer un joug auſſi dur. L'année ſuivante fut employée à réunir les habitans de l'île dans les murs de Mithylène, à mettre ces murs en état de défenſe, à fortifier leurs ports, à augmenter leur flotte & à tirer des troupes & des proviſions des bords fertiles de l'Euxin. Mais dans la quatrième année de la guerre, leur deſſein, quoiqu'éloigné encore de l'exécution, fut révélé aux Athéniens par les habitans de Ténédos, voiſins & ennemis de Lesbos, ainſi que par les citoyens de Methymne, l'ancienne rivale de Mithylène, & même par pluſieurs Lesbiens mécontens. Les magiſtrats Athéniens affectèrent de ne pas croire à un avis que leur triſte ſituation rendoit plus alarmant encore. Les Lesbiens, diſoit-on, ne pouvoient ſonger à déſerter l'alliance d'un peuple qui les avoit toujours

Olymp. LXXXVIII. 1. A. C. 428.

traités avec tant de distinction, quand même ils y seroient sollicités par les Thébains, leurs frères Eoliques, & par les Spartiates, leurs anciens confédérés. Des ambassadeurs cependant furent envoyés à Lesbos, pour demander l'explication de ses bruits qui attaquoient la fidélité de ses habitans.

Activité d'Athènes. Les ambassadeurs s'étant assurés des dispositions des Lesbiens, Athènes équipa une flotte de quarante voiles, dans l'intention de les surprendre tandis qu'ils célébroient, par un concours universel, la fête anniversaire d'Apollon, sur le promontoire de Malée. Mais ce dessein avorta, par la diligence d'un voyageur Mithylénien, qui, passant d'Athènes à Eubée, s'avança par le nord jusqu'à Geraistos; & s'embarquant sur un vaisseau marchand, arriva à Lesbos en moins de trois jours. L'avis qu'il donna à propos aux Mithyléniens, les empêcha non-seulement de quitter leur ville, mais encore leur permit de se préparer à la défense. Par cette précaution, ils obtinrent de Clippidas, amiral Athénien, une suspension d'hostilités jusqu'à ce qu'ils eussent envoyé une ambassade à Athènes, pour dissiper, ainsi qu'ils le prétendoient, le ressentiment mal fondé du peuple,

peuple, & donner une pleine ſatisfaction aux magiſtrats.

Adreſſe des Lesbiens. Olymp. LXXXVIII. A. C. 428.

Cette démarche, de la part des Lesbiens, n'étoit qu'une ruſe pour gagner du tems. Ils n'eſpéroient ni faveur ni pardon de l'aſſemblée Athénienne; & tandis que cette négociation illuſoire ſe traitoit à Athènes, d'autres ambaſſadeurs étoient partis ſecrètement pour Sparte, afin de demander que les Lesbiens fuſſent admis à la confédération Péloponnéſienne, & participaſſent ainſi à la protection de cette ligue puiſſante. Les Spartiates les renvoyèrent à l'aſſemblée générale qui devoit ſe tenir bientôt à Olympie, pour ſolemniſer la plus célèbre de toutes les fêtes Grecques. Après que les jeux furent finis, & que les Athéniens, qui s'attendoient peu à une pareille négociation, furent de retour chez eux, on admit les ambaſſadeurs Lesbiens dans l'aſſemblée générale des repréſentans ou députés du Péloponnèſe, & on leur promit un ſecours immédiat & effectif.

Mithylene aſſiégée.

Cette promeſſe cependant ne fut pas ponctuellement remplie. Les Athéniens avoient ouvert les yeux; & tandis que les Péloponnéſiens ſe préparoient & délibéroient, leurs ennemis plus actifs qu'eux étoient déja entrés

en campagne. Différentes attaques, dans leſquelles les inſulaires montroient peu de vigueur pour leur propre défenſe, engagèrent les états voiſins de Lemnos & d'Imbros à envoyer, à la première ſommation, des ſecours conſidérables de troupes aux Athéniens, leurs confédérés; mais comme les forces combinées n'étoient pas encore ſuffiſantes pour inveſtir Mithylène, un puiſſant renfort fut envoyé d'Athènes; & avant le commencement de l'hiver, la place ſe trouva bloquée par terre, tandis qu'une flotte Athénienne occupoit le port.

Meſures des Péloponnéſiens pour la ſecourir.

L'intempérie de la ſaiſon, & plus encore cette lenteur qui retardoit ſi ſouvent les meſures des confédérés, empêchèrent les ſecours d'arriver à tems à Mithylène; mais pour faire une diverſion en faveur de leurs nouveaux alliés, les Péloponnéſiens aſſemblèrent un armement conſidérable à l'Iſthme, dans l'intention de tranſporter leurs vaiſſeaux par terre, de Corinthe dans la mer d'Athènes, afin de pouvoir infeſter les rivages Athéniens avec leur flotte, tandis que leur armée de terre ravageroit, ſuivant l'uſage, les parties intérieures de l'Attique. L'activité des Athéniens déconcerta ce deſſein. Outre leurs nombreuſes

eſcadres ſur les côtes du Péloponnèſe, de la Thrace & de Lesbos, ils préparèrent ſur-le-champ, & firent ſortir cent voiles pour défendre leurs propres rivages. Les vaiſſeaux Péloponnéſiens, qui avoient été raſſemblés à la hâte des différentes villes maritimes, ſe dégoûtèrent bientôt d'une expédition que des difficultés non prévues rendoient tous les jours plus douteuſe; & comme l'automne avançoit, la milice de l'intérieur du pays devint impatiente de retourner dans ſes champs & dans ſes vignobles. Pendant l'hiver, les Mithyléniens ſe trouvèrent encore trompés dans l'eſpoir qu'on leur avoit donné de leur envoyer du ſecours. Leur courage fut relevé cependant par l'arrivée de Salæthus, général Spartiate, qui ayant abordé dans un port peu fréquenté de l'île, s'avança par terre vers Mithylène, & paſſa, durant l'obſcurité de la nuit, le mur de circonvallation des Athéniens, à la faveur d'une brèche faite par un torrent. Salæthus donna aux aſſiégés de nouvelles aſſurances, qu'une flotte puiſſante ſe préparoit à venir à leur ſecours au commencement du printems; & que dans le même tems, les Athéniens ſeroient harcelés par une invaſion plus terrible & plus deſtructive qu'au-

cune de celles qu'ils euſſent encore éprouvées.

Conduite imprudente d'Alcidas.

La dernière partie de cette promeſſe fut en effet exécutée. Les Péloponnéſiens envahirent l'Attique. Tout ce qui avoit été épargné dans les incurſions précédentes, devint alors la proie de leur furie ; mais quoique le printems fût déja très-avancé, on ne vit point paroître la flotte ſi long-tems attendue. La même lenteur & les mêmes difficultés retardèrent encore les préparatifs des confédérés ; & lorſqu'à la longue on eut raſſemblé quarante voiles, on en confia le commandement à Alcidas, Spartiate, homme totalement dénué des talens qui conviennent à un chef d'armée navale. Au lieu d'aller directement au ſecours de Mithylène, il perdit ſon tems à pourſuivre les vaiſſeaux marchands d'Athènes, à inquiéter les îles qui étoient ſans défenſe, & à donner l'alarme aux habitans peu belliqueux de l'Ionie, qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, en voyant une flotte Péloponnéſienne dans ces mers. Pluſieurs bâtimens de commerce, qui naviguoient entre les îles & les ports nombreux de cette côte étendue, tombèrent entre les mains d'Alcidas, parce qu'ils ne cherchoient pas à éviter

Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

ſes vaiſſeaux ; pluſieurs même s'en approchèrent ſans crainte, la prenant pour une flotte Athénienne. Alcidas, par ce moyen, fit un grand nombre de priſonniers, qu'il égorgea enſuite de ſang-froid à Myonèſe.

Cette barbarie ne produiſit d'autre effet que de le déshonorer, & de rendre la cauſe des Spartiates odieuſe à pluſieurs villes de l'Aſie, qui ſe diſpoſoient à la révolte. Avant qu'il eût tenté de remplir le principal but de ſon expédition, l'occaſion en étoit perdue pour jamais, & Mithylène s'étoit rendue. Le défaut de troupes & de proviſions avoit obligé Salæthus, qui commençoit alors à ſoupçonner que les Péloponnéſiens ſongeoient peu à ſecourir la place, à faire donner des armes [a] à la populace, pour attaquer les retranchemens des Athéniens ; mais les dernières claſſes d'hommes, qui, dans Lesbos, ainſi que dans toutes les îles Grecques, favoriſoient naturellement la cauſe d'Athènes, protectrice de la démocratie, n'eurent pas plutôt reçu leur armure, qu'elles refuſèrent d'obéir à leurs

Mithylène ſe rend. Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

[a] Il donna à la populace, qui auparavant étoit armée à la légère, des armures peſantes. Thucydide, p. 188.

ſupérieurs, & menacèrent de ſe rendre ſur-le-champ aux aſſiégeans, ſi on ne tranſportoit pas promptement, ſur la place du marché, le blé emmagaſiné, pour le diſtribuer également à tous les citoyens. Les partiſans de l'ariſtocratie cédèrent prudemment; & craignant avec raiſon que l'obſtination d'une plus longue défenſe ne les exclût entièrement des avantages d'une capitulation, ils ſe rendirent au commandant Athénien, à condition qu'aucun des priſonniers ne ſeroit fait eſclave ou mis à mort, juſqu'à ce que les députés, qu'ils venoient d'envoyer pour implorer la clémence d'Athènes, fuſſent de retour, avec la déciſion de la république.

Terreur des captifs Lesbiens.

Les conditions furent acceptées & ratifiées; mais tels étoient la fureur des haines & le mépris des loix de la juſtice & de l'humanité, qu'auſſi-tôt que l'armée Athénienne eut pris poſſeſſion de la place, les principaux auteurs de la révolte, jugeant qu'il étoit imprudent de confier leur sûreté à la foi des traités & à la ſainteté des ſermens, s'enfuirent dans leurs temples. Cette méfiance déplacée découvrit les vrais coupables, & mit les Athéniens à portée de diſtinguer leurs amis de leurs ennemis. Ces derniers cependant furent

protégés par Paches (car il paroît que ce général réuniſſoit une humanité peu commune à un eſprit hardi & à de grands talens militaires), qui ne voulut point permettre qu'on les arrachât de leurs aſyles. Il les envoya enſuite dans l'île de Ténédos, juſqu'à ce que leur ſort, ainſi que celui de leurs concitoyens, eût été déterminé par la république Athénienne.

Ils ſont condamnés à la mort par un décret d'Athènes.

Le peuple d'Athènes s'étoit aſſemblé, immédiatement après l'arrivée des ambaſſadeurs Mithyléniens, pour délibérer ſur cet important ſujet. Animés par les ſuccès qu'ils venoient d'obtenir ſur ces rebelles inſulaires, les Athéniens jugèrent à mort tous les citoyens de Mithylène, & condamnèrent les femmes & les enfans à une ſervitude perpétuelle. Le décret paſſa le jour même que la queſtion fut propoſée, & le ſoir on fit partir une galère pour annoncer à Paches cette cruelle réſolution. Mais la nuit amena la réflexion; le remords fit place aux ſentimens de l'humanité. S'étant aſſemblés le matin, comme à l'ordinaire, dans la place publique, chacun fut ſurpris & charmé de trouver dans ſon voiſin la même façon de penſer. Leur contenance réciproque annonçoit leur repen-

tir ; ils rougirent de leur férocité, & déplorèrent le ſort infortuné de Mithylène. Les ambaſſadeurs Mithyléniens profitèrent de ce changement ſubit ; une nouvelle aſſemblée fut convoquée, & la queſtion fut ſoumiſe à une ſeconde délibération.

Caractère de Cléon.

* Une éloquence turbulente & impétueuſe avoit élevé l'audacieux, le ſcélérat Cléon, du dernier rang des citoyens, à une grande autorité dans l'aſſemblée Athénienne. La multitude, trompée par ſes artifices, étoit charmée de ſon impudence effrontée, qu'elle appeloit hardieſſe de caractère : elle applaudiſſoit à ſon audace ; & le plus bas de ſes vices trouvoit des défenſeurs parmi les dupes de ſon prétendu patriotiſme. Ce violent démagogue, dont l'arrogante [a] préſomption contraſtoit avec la magnanimité éclairée de Périclès, avoit, dans l'aſſemblée précédente, propoſé & porté le décret ſanguinaire contre

[a] Le caractère de Cléon, tracé en petit par Thucydide, p. 193 & 266, eſt peint en grand par Ariſtophanes dans ſa comédie des Ἱππεῖς « les cavaliers » ; mais nous ne pourrions pas nous en rapporter à la deſcription de ce ſatyrique mordant, qui portoit une haine perſonnelle à Cléon, ſi les principaux traits n'étoient juſtifiés par le récit impartial de Thucydide.

Mithylène. Il perſiſta encore à ſoutenir ce jugement atroce, ſe plaignit hautement de la foibleſſe & de l'inconſtance de ſes concitoyens, & leur reprocha leur incapacité dans la conduite des grandes affaires, & particulièrement dans le gouvernement de leurs dépendances éloignées.

Cléon appuie le décret.

« Un caractère ſi mobile le rendoit, diſoit-il, (& c'étoit avec regret qu'il ſe trouvoit obligé de le déclarer & de le répéter) également indigne & incapable de commander. Il étoit convaincu, par l'expérience du paſſé & par les circonſtances préſentes, que la démocratie n'étoit nullement propre à donner des loix. L'empire d'Athènes ne pouvoit ſe maintenir ſans un attachement inviolable à l'honneur & à l'intérêt de la république. Mais les maîtres de la Grèce étoient les eſclaves de leurs paſſions capricieuſes : excités par la voix perfide de quelques orateurs payés pour les trahir, ils oublioient la dignité de l'état & leur reſſentiment perſonnel contre des inſultes non méritées. Ce qui étoit plus dangereux encore, ils invitoient, par cette clémence mal entendue, à multiplier des crimes qui ne pouvoient finir que par une diſgrace publique & une ruine inévitable : que

devoit-on attendre en pardonnant à Mithylène? Encouragées par cette foibleſſe, les cités & les îles voiſines, dont les reſſources formoient la principale force de la république, ne ſaiſiroient-elles pas avidement la première occaſion de ſecouer le joug qu'elles portoient dès long-tems à regret, & ne ſuivroient-elles pas l'exemple d'une révolte, qui, ſans leur préſenter la crainte du danger, leur promettoit l'eſpoir de l'impunité? »

Deodatus s'y oppoſe.

Deodatus, homme doué d'une grande modération d'eſprit, jointe à une profonde connoiſſance du cœur humain & du gouvernement, répondit à cette harangue ſanguinaire. Ce perſonnage reſpectable avoit plaidé ſeul, dans l'aſſemblée précédente, la cauſe des Mithyléniens & celle de l'humanité. Il obſerva « que toute aſſemblée étoit ſujette à ſe laiſſer égarer, ſoit par la fureur du reſſentiment, ſoit par la foibleſſe de la comparaiſon. Nul homme, ajouta-t-il, n'eſt en ſûreté contre les propos vagues de la médiſance & de la calomnie; mais un vrai patriote doit apprendre à les mépriſer; & ferme dans ſon opinion, il doit craindre ſeulement que la colère & la précipitation l'empêchent de donner des conſeils utiles à la république.

Quant à moi, je ne paſſe point pour défendre ou pour accuſer les Mithyléniens. Ils nous ont outragés au dernier point; cependant je ne vous conſeillerois pas de les égorger, à moins que le ſalut de l'état en fît une néceſſité; & c'eſt le ſeul point ſur lequel nous ayions à délibérer en ce moment. Guidé par des préjugés vulgaires, Cléon a hautement aſſuré que la deſtruction des Mithyléniens étoit néceſſaire pour détourner les cités voiſines de la rébellion. Mais des ſujets éloignés doivent être maintenus dans l'obéiſſance par les voies de la douceur & de la circonſpection, non par la rigueur des exemples. Quel peuple ſeroit jamais tenté de ſe révolter, ſans eſpérer de faire valoir ſes prétentions, ou par ſes propres forces, ou par le ſecours des puiſſances étrangères [a]? Des hommes qui ont connu combien la liberté eſt douce, ne doivent point être punis trop ſévèrement pour avoir aſpiré à cette jouiſſance ineſtimable; mais il faut, en ſurveillant avec ſoin leur ſoumiſſion, faire

[a] C'eſt la manière de parler d'un orateur. On verra par la ſuite de ce diſcours, que Deodatus ne regardoit point l'innocence ou le crime des Mithyléniens comme une choſe indifférente.

en ſorte de les prévenir ſur le premier pas qu'ils voudroient faire hors du joug, & leur en faire ſentir l'impoſſibilité. »

« Telle eſt cependant la nature de l'homme, conſidéré individuellement ou collectivement, que jamais on ne pourra détruire ſes préventions par aucune loi. Ses préjugés innés ſont trop puiſſans pour s'éteindre par des craintes extérieures ; & la ſévérité des loix, augmentée dans ces derniers tems, n'a pas rendu les crimes moins fréquens que dans les ſiècles héroïques où les grands châtimens étoient rares. Tant que la nature humaine ſera la même, la foibleſſe ſera ſoupçonneuſe & méfiante, la néceſſité ſera audacieuſe, la pauvreté excitera l'injuſtice, le pouvoir conduira à la rapine, la misère à la baſſeſſe, & la proſpérité à la préſomption. Il y a d'autres cauſes encore qui enflamment tellement les paſſions, qu'elles les rendent indomptables, comme la haine, la colère & la vengeance. L'autorité du gouvernement ne peut ni changer la combinaiſon des événemens, ni interrompre le cours des circonſtances. Pouſſé par de tels agens, l'égoïſme entraînera les hommes dans le vice & dans la ſcélérateſſe, quelles que ſoient les punitions qui les at-

tendent. L'imagination ſe familiariſe avec les châtimens, quels qu'ils ſoient ; & l'eſpoir de l'impunité les rend preſque toujours inefficaces & impuiſſans. Lorſque les individus commettent des crimes, ils eſpèrent toujours éluder la vengeance de la loi. Lorſque les communautés ſe révoltent, elles ne s'attendent pas que leur rébellion deviendra une occaſion de triomphe pour leurs ennemis ; mais ils croient y trouver un moyen de ſe délivrer d'eux, & de travailler à leur propre ſécurité. »

« C'eſt pourquoi le châtiment ſévère de Mithylène ne peut produire les ſuites avantageuſes dont Cléon vous a flattés. Cette cruelle démarche au contraire fera un tort irréparable à vos intérêts ; elle aliénera l'affection de vos alliés, provoquera le reſſentiment de la Grèce, excitera l'indignation du genre humain ; & au lieu d'empêcher la rébellion, la rendra plus fréquente & plus dangereuſe. Lorſque toutes les eſpérances de ſuccès ſeront évanouies, vos ſujets rebelles ne ſe laiſſeront jamais perſuader de retourner à leur devoir. Ils chercheront plutôt la mort dans le combat, que de l'attendre de la main d'un bourreau. Quoique réduits à la dernière extrémité,

ils refuſeront de ſe ſoumettre ; & le déſeſpoir ramaſſant leur force, ou ils repouſſeront vos aſſauts, ou ils tomberont comme une proie inutile, foibles & épuiſés, incapables de vous indemniſer des frais de la guerre, ou de fournir ces ſubſides & ces contributions qui rendoient leur aſſerviſſement un objet important d'intérêt ou d'ambition. »

« La révolte de Mithylène a été l'ouvrage d'une faction ariſtocratique, fomentée par les Lacédémoniens & les Thébains. Le grand corps du peuple n'a pas été plutôt pourvu d'armes, qu'il a montré ſon affection pour Athènes. Ce ſeroit être monſtrueuſement ingrat & cruel que de confondre l'innocent avec le coupable, d'envelopper dans la même ruine les amis & les ennemis. Cette conduite odieuſe montreroit d'ailleurs plus de foibleſſe que de cruauté, plus de folie que d'injuſtice. Quel plus grand avantage les ennemis d'Athènes pourroient-ils deſirer ſur elle ? Quelle faveur plus grande les factions ariſtocratiques, ſi nombreuſes & ſi puiſſantes en Grèce, pourroient-elles demander au ciel ? Munies de votre décret ſanguinaire contre Mithylène, elles aliéneroient pour jamais de la république l'affection de ſes ſujets & de ſes confédérés ;

car les ayant une fois engagés à la révolte, elles pourroient les convaincre ſans réplique que leur ſûreté ne peut dépendre déſormais que de la perſévérance dans la rébellion ; & que rentrer dans le devoir, ce ſeroit ſe ſoumettre à la mort. »

La modération & le bon ſens de Deodatus, (telle étoit l'influence de Cléon) ne furent approuvés que par un petit nombre de voix. Il étoit incertain d'ailleurs ſi ce repentir tardif ſeroit de quelqu'utilité aux Mithyléniens, qui pouvoient être exécutés en conſéquence du premier décret, avant que l'avis du ſecond fût arrivé. On équipa ſur-le-champ une galère chargée de porter l'ordre de ſuſpendre l'exécution du premier décret. Les députés Mithyléniens promirent les plus grandes récompenſes aux rameurs ; mais le deſtin d'une communauté nombreuſe & floriſſante dépendoit encore de l'incertitude des vents & des courans.

Son opinion prévaut.

On venoit de lire la ſentence de mort, & les ordres même étoient déja donnés pour ſon exécution, lorſque l'arrivée critique de la galère Athénienne convertit les cris lamentables & le ſombre déſeſpoir de toute une répu-

Les Mithyléniens échappent à la mort.

blique en expreſſions de gratitude & de reconnoiſſance.

Rétabliſſement des affaires dans Lesbos. Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

Le châtiment de Mithylène fut cependant encore aſſez ſévère, même ſuivant les maximes rigoureuſes de la politique Grecque. Les priſonniers, qui avoient été envoyés à Ténédos, furent tranſportés à Athènes. Ils étoient au nombre de mille ; ils furent indiſtinctement condamnés à mort. Salæthus, général Spartiate, partagea le même ſort, après être deſcendu aux plus baſſes ſupplications pour ſauver ſa vie. Les murs de Mithylène furent démolis, ſa marine fut envoyée à Athènes, & ſon territoire diviſé en trois mille portions, dont trois cents furent conſacrées aux dieux, & le reſte diſtribué, par la voie du ſort, au peuple d'Athènes. On permit encore aux Leſbiens de cultiver, comme tenanciers, leurs propres champs, en payant, pour chaque portion, une rente annuelle d'environ cent quarante livres [a].

Mérite & perſécution de Paches.

Ainſi l'activité & la conduite de Paches effectuèrent une conquête importante pour ſa patrie. Quoique les affaires de Lesbos euſſent

[a] Thucydide, p. 173-206.

demandé

demandé toute ſon attention, il n'eut pas plutôt appris que la flotte Péloponnéſienne paroiſſoit, qu'il mit tout de ſuite en mer, protégea les alliés d'Athènes, & chaſſa l'ennemi de ces rivages. Il ſe conduiſit, pendant toute la durée de ſon commandement, avec fermeté & avec humanité; mais à ſon retour à Athènes, il trouva la récompenſe que devoient en attendre les hommes d'un mérite ſupérieur. Il fut accuſé d'inconduite; & voyant qu'on étoit prêt à prononcer contre lui, il fut tellement ſaiſi d'indignation, qu'il ſe tua lui-même en préſence des juges [a].

Opérations de la flotte Spartiate.

L'amiral Spartiate, Alcidas, reçut d'un autre côté (tel eſt l'aveuglement des préjugés populaires) un accueil beaucoup meilleur que ſa conduite ne méritoit. La flotte Péloponnéſienne de quarante voiles, confiée imprudemment à ſes ordres, s'étoit réfugiée dans des ports amis, après une expédition très-coûteuſe dont on n'avoit retiré ni gloire ni profit. Un vent de nord l'avoit chaſſée ſur les rivages de Crète, d'où elle arriva ſucceſſivement dans le port de Cyllène, devenu depuis ſon rétabliſſement le rendez-vous or-

[a] Plutarq. in Nicia & in Ariſtid.

dinaire de la flotte Péloponnéſienne. Alcidas y trouva treize galères, commandées par Braſidas, Spartiate, d'une valeur & d'une habileté diſtinguées, choiſi & envoyé exprès pour aider l'Amiral de ſes conſeils. Cette petite eſcadre avoit ordre de joindre le principal armement, avec lequel les confédérés, après avoir manqué leur deſſein pour ſecourir Lesbos, ſe proposèrent d'entreprendre une expédition ſur Corcyre, agitée alors par une ſédition générale.

Intrigues des Corinthiens avec les priſonniers Corcyréens.

Parmi les hoſtilités déja rapportées entre les républiques de Corinthe & de Corcyre, nous avons décrit les entrepriſes dans leſquelles les Corinthiens firent au-delà de douze cents Corcyréens priſonniers. Pluſieurs de ces captifs étoient deſcendus des premières familles de l'île; circonſtance ſur laquelle la politique de Corinthe fondoit un grand projet de ruſe & d'ambition. Les Corcyréens, au lieu de ſentir les rigueurs de la captivité, ou d'éprouver la dure ſévérité du reſſentiment républicain, étoient traités avec toute l'aménité & la politeſſe de l'hoſpitalité Grecque. Les Corinthiens ayant acquis leur confiance par de bons offices, leur inſinuèrent, au milieu de la joie des feſtins, le danger de leur

liaiſon avec Athènes, le tyran univerſel de ſes alliés, & leur repréſentèrent l'ingratitude honteuſe dont ils s'étoient rendus coupables, en abandonnant Corinthe à qui la colonie de Corcyre devoit non-ſeulement ſa première proſpérité, mais ſon exiſtence & ſon établiſſement originaire. Les Corcyréens recouvrèrent leur liberté, & retournèrent dans leur patrie; & tandis qu'ils avoient l'air de s'occuper à ramaſſer la ſomme de huit cents talents (environ quatre millions de livres) pour payer leur rançon, ils ne négligeoient rien pour détacher Corcyre du parti Athénien.

Excitent des factions dangereuſes dans Corcyre.

Le premier moyen dont ils ſe ſervirent pour accomplir ce projet, fut de traduire en juſtice les chefs du peuple, qui étoient les plus fermes partiſans de la république d'Athènes. Accuſations, délations, tous les artifices enfin & les chicanes d'une perſécution légale furent employés & dirigés contr'eux. Les démagogues, qui n'étoient pas d'humeur à ſouffrir de pareilles injures, rétorquèrent les argumens de leurs antagoniſtes avec autant d'adreſſe qu'eux & avec plus de ſuccès. Peithias, le plus diſtingué des défenſeurs du parti Athénien ou démocratique, accuſa cinq

chefs de la faction oppoſée d'avoir détruit la paliſſade qui entouroit le bois ſacré de Jupiter ; délit qui, ſuivant la loi Corcyréenne, étoit puni par une forte amende pécuniaire [a]. En vain les accuſés nièrent le fait ; en vain, après avoir été convaincus devant le ſénat, ils allèrent en ſupplians aux pieds des autels, ils ne purent obtenir aucune diminution de l'amende. Le démagogue fut inflexible ; & ſon influence ſur ſes collègues dans le ſénat, le décida à exécuter la loi dans toute ſa rigueur.

Aſſaſſinat des démagogues.

Aigri par cette ſévérité, & ne doutant pas que pendant l'adminiſtration du ſénat actuel on n'élevât de ſemblables perſécutions contre lui, le parti ariſtocratique forma une conſpiration pour ſe défendre de l'injuſtice oppreſſive d'Athènes. Les membres de la conjuration ſe conduiſirent dans cette occaſion comme des hommes qui connoiſſoient le dan-

---

[a] L'amende étoit, pour chaque pieu, d'un ſtatère (34 liv. t.). Ces cas étoient fréquens dans les autres parties de la Grèce, comme nous l'apprenons de l'oraiſon de Lyſias, dans la défenſe d'un citoyen accuſé d'avoir coupé un olivier conſacré. Voyez la traduction de Lyſias & d'Iſocrates, p. 377.

ger des lenteurs. Ayant renforcé leur parti d'un nombre ſuffiſant de ſéditieux, ils s'armèrent de poignards cachés ſous leurs habits, fondirent ſubitement dans la ſalle du ſénat, & aſſaſſinèrent Peithias avec ſoixante de ſes amis. Cette hardieſſe frappa de terreur leurs antagoniſtes; ceux qui ſe ſentoient les plus oppoſés aux conſpirateurs, s'embarquèrent & firent voile pour Athènes.

Sédition dans Corcyre. Olymp. LXXXVIII. 2. A. C. 427.

Le peuple de Corcyre, ainſi privé de ſes chefs par un événement auſſi atroce qu'inattendu, fut ſaiſi d'un tel étonnement, qu'il n'eut pas la faculté d'agir. Avant même qu'il pût s'occuper des moyens de ſe venger ou de ſe défendre, des envoyés Lacédémoniens & un vaiſſeau Corinthien arrivèrent & excitèrent les rebelles à la deſtruction de leur patrie. L'attaque eut lieu au moment de l'aſſemblée générale: le forum ou place publique préſentoit une ſcène d'horreur; les rues de Corcyre ruiſſeloient de ſang: les citoyens, qui n'étoient point ſur leurs gardes, ne purent réſiſter à cette irruption imprévue; cependant pluſieurs s'emparèrent de la citadelle, d'autres du port Hillæen, & tous en général occupoient avant le ſoir les parties les plus élevées de la ville. Les ariſtocrates prirent

poſſeſſion de la place du marché & du port principal qui regardoit l'Epire, d'où ils attendoient du ſecours. Le jour ſuivant ſe paſſa en petits combats qui ne décidèrent rien, & à ſolliciter, de part & d'autre dans la campagne, le ſecours des payſans ou plutôt des eſclaves, par qui les champs de l'île étoient principalement cultivés. Ceux-ci ſe rangèrent naturellement du côté du peuple; les femmes Corcyréennes embraſsèrent avec zèle le même parti, & montrèrent un courage au-deſſus de leur ſexe. Un jour entier ſe paſſa dans l'inaction. Les partiſans de l'ariſtocratie furent renforcés par un corps de huit cents auxiliaires du continent de l'Epire. Mais le jour ſuivant, le nombre & la furie des eſclaves, qui ſaiſirent l'occaſion de ſe venger de la cruauté barbare de leurs maîtres, & l'ardeur généreuſe des femmes, rendirent les amis de la liberté complètement victorieux. Les vaincus s'enfuirent vers le forum & le grand port. Ils déſeſpérèrent même bientôt de pouvoir ſe maintenir dans ces poſtes; & afin d'échapper à la mort, ils mirent le feu aux maiſons qui environnoient la place, pour oppoſer un obſtacle impénétrable à la rage des aſſaillans. La plus belle

partie de Corcyre fut ainſi détruite en une nuit ; les maiſons, les boutiques, les magaſins & une quantité conſidérable de marchandiſes de prix furent entièrement conſumés ; & ſi le vent d'eſt eût ſoufflé dans ce moment, toute la ville auroit été réduite en cendres en peu de tems. Au milieu de cette ſcène d'horreur & de confuſion, la galère Corinthienne & les troupes auxiliaires d'Epire ſe retirèrent d'une place qui ſembloit dévouée à une deſtruction inévitable.

Une eſcadre Athénienne arrive à Corcyre.

Le lendemain, douze galères Athéniennes arrivèrent de Naupacte, contenant, outre leur équipage ordinaire, cinq cents Meſſéniens peſamment armés. Nicoſtrate, qui commandoit cet armement, avoit, au premier avis de la ſédition, hâté ſa marche pour ſoutenir la cauſe d'Athènes & de la démocratie. Il eut le bonheur non-ſeulement de dépaſſer l'eſcadre Péloponnéſienne qui étoit attendue avec tant d'impatience par l'ennemi, mais de trouver des amis triomphans. Ils avoient obtenu néanmoins une victoire bien triſte, puiſque leur patrie étoit menacée d'une ruine totale, ſi les factions oppoſées ne s'empreſſoient de ſe réconcilier. Nicoſtrate n'oublia rien de ce qui lui parut propre à

adoucir les maux de cette malheureuſe république. Il employa l'autorité, les ſupplications & les menaces, pour perſuader aux différens partis de ſe réunir & de renouveler leur alliance avec Athènes. Sa miſſion heureuſement terminée, il ſe préparoit à partir; mais les défenſeurs de la démocratie lui proposèrent de laiſſer cinq de ſes vaiſſeaux pour prévenir une nouvelle émeute, & d'en prendre en échange cinq des leurs qu'on alloit équiper ſur-le-champ pour le ſuivre dans ſa ſtation. Il y conſentit, & les Corcyréens choiſirent les matelots qui devoient faire voile avec Nicoſtrate. Ceux qui furent nommés pour ce ſervice étoient tous des partiſans de l'oligarchie & de Lacédémone; circonſtance qui leur inſpira la juſte crainte d'être tranſportés à Athènes & condamnés à la mort, malgré la foi des traités. Ils ſe réfugièrent dans le temple de Caſtor & Pollux. Les aſſurances de Nicoſtrate ne purent les engager à ſortir de ce ſanctuaire; & toutes ſes proteſtations & ſes ſermens furent incapables de les déterminer à s'embarquer. Le parti oppoſé ſe perſuada que ce défaut de confiance trahiſſoit non-ſeulement la conſcience du paſſé, mais déceloit le projet d'un crime futur; & il les

auroit poignardés ſur-le-champ, ſi Nicoſtrate n'eût interpoſé ſon autorité. Epouvantées de ces menaces, les malheureuſes victimes des ſoupçons & de la fureur de la populace s'aſſemblèrent au nombre de quatre cents, & ſe retirèrent comme ſupplians dans le temple de Junon. On leur perſuada enſuite de ſortir de ce ſanctuaire & de ſe tranſporter dans une île voiſine, ou plutôt ſur un petit rocher aride & inhabité. Ils y reſtèrent quatre jours, munis de quelques proviſions, en attendant quel ſeroit leur ſort.

La flotte Péloponnéſienne paroît ſur les côtes.

On vit dans le même tems une nombreuſe flotte s'avancer du côté du midi. C'étoit l'eſcadre commandée par Alcidas & Braſidas. Cet armement arrivoit trop tard pour ſoutenir la cauſe des partiſans de la confédération; cependant les commandans Péloponnéſiens eſpéroient encore tirer vengeance de leurs ennemis. Pour accomplir ce deſſein, ils ſe préparèrent à attaquer le port de Corcyre, pendant que tout étoit en déſordre & en confuſion. Les inſulaires avoient ſoixante vaiſſeaux propres à tenir la mer, dans leſquels ils s'embarquèrent à la hâte, & s'éloignèrent ſans ordre. Ils dédaignèrent,

dans leur impatience, le conſeil judicieux de Nicoſtrate, qui, ſeul, calme & imperturbable au milieu d'un danger inattendu, les exhortoit à reſter au port juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous préparés à avancer en ligne de bataille, offrant généreuſement de ſoutenir les premiers aſſauts de l'ennemi avec ſes douze galères Athéniennes.

Combat naval dans lequel les Péloponnéſiens ont l'avantage.

Les Péloponnéſiens, obſervant que l'armement de Corcyre étoit épars & à découvert, diviſèrent leur flotte en deux eſcadres : la première, compoſée de vingt galères, attaqua les Corcyréens ; la ſeconde diviſion s'efforça d'entourer les Athéniens ; mais l'adreſſe des matelots d'Athènes ſut éluder cette manœuvre, & aſſaillir à-la-fois, en développant leur front de bataille avec célérité, les ailes oppoſées de la flotte Péloponnéſienne. Les navires qui pourſuivoient les Corcyréens, appercevant ces manœuvres, les abandonnèrent pour réunir toutes leurs forces, & fondre ſur les Athéniens. Ceux-ci évitèrent prudemment l'attaque ; mais la gloire de leur retraite fut égale à la victoire. Ils changèrent la direction de leurs gouvernails, ſe retirèrent en bon ordre, & couvrirent ainſi la retraite de leurs alliés de Corcyre,

qui, ayant déja perdu treize vaiſſeaux, étoient entièrement hors d'état de recommencer l'action.

La timidité d'Alcidas ſauve Corcyre.

Arrivés au port, les Corcyréens craignoient encore que l'ennemi, en pourſuivant ſa victoire, ne fît une deſcente ſur la côte, & ne vînt aſſaillir la ville. Mais les conſeils de Braſidas, qui recommandoient fortement le dernier parti, furent déſapprouvés par la timidité & l'ineptie d'Alcidas; c'eſt pourquoi les Corcyréens eurent le tems de ramener les ſupplians de l'île inhabitée dans le temple de Junon, pour qu'ils fuſſent moins expoſés à être découverts & à être pris par la flotte Péloponnéſienne. Le jour ſuivant, ils entrèrent en accommodement avec ces malheureux, & en admirent même pluſieurs dans les équipages des vaiſſeaux qu'ils préparoient à la hâte, au nombre de trente, pour la défenſe de l'île. Pendant ce tems-là, les Péloponnéſiens, toujours détournés par Alcidas du projet d'attaquer la ville, ſe contentoient de ravager le territoire; mais le lendemain, avant le point du jour, ils furent alarmés par des feux qu'ils apperçurent le long du rivage ſeptentrional de Leucadie, & qui,

par leur nombre & leur disposition, annonçoient l'approche d'une flotte Athénienne.

Les Athéniens viennent au secours.

La situation des Péloponnésiens étoit alors extrêmement critique: s'ils prenoient le large, ils se trouvoient obligés de faire face aux Athéniens, dont la supériorité en nombre & l'habileté ne leur promettoient qu'une défaite; s'ils croisoient vers la côte, ils étoient forcés de combattre, non-seulement contre la puissance d'Athènes, mais contre le ressentiment des Corcyréens. Il n'y avoit pour eux qu'un seul moyen d'échapper, & il fut adopté sur-le-champ. Ayant prolongé la côte jusqu'à Leucadie, ils transportèrent leurs vaisseaux à travers l'Isthme, (qui fut ensuite englouti dans la mer, & qui joignoit alors la péninsule, aujourd'hui l'île de Leucas) dans l'Acarnanie. De-là naviguant dans les mers étroites qui séparent les îles voisines du continent, ils s'échappèrent sans être découverts, & arrivèrent en sûreté dans le port de Cyllène.

Les Péloponnésiens se retirent de Corcyre.

Massacre des partisans Lacédémoniens.

Le parti démocratique s'apperçut bientôt de la fuite de l'ennemi, & découvrit l'approche de la flotte Athénienne commandée par Eurymedon. Ces heureux événemens, qui

auroient effacé dans des cœurs généreux les ſombres impreſſions de la haine & de la vengeance, ne ſervirent aux Corcyréens qu'à déployer la profonde méchanceté de leur caractère. Cinquante des principaux citoyens, qui tenoient encore les autels embraſſés dans le temple de Junon, en furent arrachés & maſſacrés à l'inſtant même.

Méchanceté des Corcyréens.

La politique & l'eſprit de parti étoient les prétextes de cette violence, tandis que les vengeances particulières en étoient le vrai motif. La ſédition devenoit à chaque inſtant plus tumultueuſe & plus féroce. La confuſion augmentoit ; toute la cité étoit plongée dans la conſternation & l'horreur. Les autels & les images des dieux étoient environnés de ſupplians, que les terreurs même de la ſuperſtition ne pouvoient garantir de la mort. Les malheureuſes victimes étoient traînées dans les temples, dont les murs & le pavé furent teints pour la première fois du ſang des citoyens. Pluſieurs ſe délivrèrent, par une mort volontaire, de la rage de leurs ennemis. Dans chaque maiſon, dans chaque famille, il ſe paſſoit des ſcènes trop horribles pour être décrites. L'inſenſible Eurymedon (dont le caractère fut une calamité

pour la nature humaine) ne montra ni ſenſibilité, ni volonté pour arrêter le carnage. Durant l'eſpace de ſix jours que ſa flotte reſta dans le port de Corcyre, les acteurs de cette tragédie lamentable ne ceſsèrent d'aggraver l'énormité de leurs crimes, & de rafiner de cruautés en cruautés. Un calme affreux ſuccéda à cette violente agitation. Cinq cents partiſans de l'ariſtocratie s'enfuirent ſur la côte d'Epire, & la flotte Athénienne ſe retira.

Le parti ariſtocratique reçoit des ſecours d'Epire.

Les fugitifs, au lieu de ſe réjouir d'être en ſûreté, ne ſongèrent qu'à la vengeance. Ils envoyèrent des agens à Lacédémone & à Corinthe. En peignant l'horreur de leurs ſouffrances aux Epirotes étonnés, ils excitèrent leur compaſſion & obtinrent leur ſecours. La ſévérité du parti dominant dans Corcyre augmenta le nombre des proſcrits: ceux-ci ſe trouvant à la longue aſſez puiſſans pour attaquer & conquérir l'île qu'ils avoient infeſtée, dès le moment de leur banniſſement, par des deſcentes répétées, s'embarquèrent à cet effet avec toutes leurs forces dans des bateaux fournis par les Barbares. En abordant à Corcyre, les rameurs pouſsèrent avec tant de violence contre le rivage,

qu'ils mirent pluſieurs de leurs navires en pièces ; ils brûlèrent le reſte ſur-le-champ, dédaignant toute autre sûreté que celle de la victoire. Ce parti déſeſpéré intimida leurs adverſaires. Ils s'avancèrent, ſaiſirent & fortifièrent le mont Iſtoné, poſte très-important dans le voiſinage de la ville, d'où ils ravageoient le territoire, & tenoient leurs ennemis dans la double crainte d'être égorgés ou de périr par la famine.

Les Athéniens reviennent dans l'île. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 425.

Une maladie épidémique mit le comble à leurs calamités. Les flammes de la diſcorde civile, qui n'avoient jamais été entièrement éteintes, ſe rallumèrent au ſein de la cité. La misère des Corcyréens ne leur laiſſoit plus aucun eſpoir, lorſqu'une flotte Athénienne de quarante voiles parut près des côtes. Cet armement étoit commandé par Eurymedon & Sophocles. Il étoit principalement deſtiné contre la Sicile ; mais il avoit ordre de toucher à Corcyre & d'y régler les affaires de cette île. Ce ſecours inattendu mit les aſſiégés dans le cas de devenir aſſiégeans à leur tour. Les ouvrages avancés & les redoutes du mont Iſtoné furent emportés ſucceſſivement ; les partis qui les défendoient ſe repliant par degrés ſur les parties les plus élevées de la

montagne, & à la fin ſur le ſommet, ils étoient ſur le point d'en être chaſſés & de tomber dans les mains de ceux qu'ils avoient ſi outrageuſement irrités. Alarmés de cette réflexion, ils demandèrent quartier aux Athéniens, & ſe rendirent à Eurymedon & à Sophocles, à condition que leur deſtin ſeroit décidé par le peuple d'Athènes. On les envoya priſonniers dans la petite île de Ptychia, juſqu'à ce qu'ils fuſſent tranſportés à Athènes, & on leur défendit de faire aucune tentative pour s'en échapper, ſous peine d'annuller la capitulation qu'on leur avoit accordée.

Perfide cruauté des Corcyréens.

Si la méchanceté de la populace Corcyréenne n'eût pas été aveugle, ſon reſſentiment ſe ſeroit adouci par la révolution ſubite qui s'étoit faite en ſa faveur. Mais ſon premier ſoin fut de rendre inutile la clémence d'Athènes, & d'aſſurer la deſtruction de ſes adverſaires. Ce deſſein atroce fut exécuté par une ruſe déteſtable, qui réuniſſoit tout ce qu'il y a de ſauvage dans la férocité, & d'infame dans la perfidie. Par le moyen de leurs propres agens, envoyés ſecrètement à Ptychia, les chefs de la faction populaire donnoient avis à ceux des priſonniers, avec leſquels

lesquels ils avoient eu, dans les tems de paix, quelque liaison, que les Athéniens étoient déterminés à les livrer indistinctement à la fureur du peuple. Affectant de regretter que des personnes pour lesquelles ils avoient eu autrefois un si tendre attachement, partageassent la calamité commune, ils les exhortoient à tenter, par tous les moyens possibles, de s'échapper, & leur offroient une barque à cet effet. La cruauté reconnue d'Eurymedon fit réussir l'artifice : la barque alloit quitter le rivage de Ptychia, & les termes de la capitulation se trouvoient ainsi violés. Les victimes trompées furent arrêtées au moment de leur départ, saisies, liées & livrées à leurs inflexibles ennemis.

Et des commandans Athéniens, Eurymedon & Sophocles.

Les commandans Athéniens, Eurymedon & Sophocles, favorisèrent la fourberie, parce qu'étant obligés de continuer leur route vers la Sicile, ils ne vouloient pas laisser à leurs successeurs l'honneur de conduire les captifs à Athènes. C'est pour satisfaire à cette bassesse d'ame sans exemple, qu'ils permirent des cruautés au-delà de toute croyance.

Barbaries sans exemple commises dans Corcyre.

Les malheureux prisonniers furent renfermés dans un donjon : traînés ensuite les uns

après les autres, on les força de paſſer deux à deux, les mains liées ſur le dos, entre deux files de leurs ennemis, armés de fouets, de fourches & de toutes ſortes d'inſtrumens de torture. Ceux qui devoient ſouffrir les derniers ce genre de tourment, ignorèrent long-tems les cruautés ignominieuſes qu'on exerçoit ſur leurs compagnons; mais auſſitôt qu'ils apprirent les ſcènes abominables qui ſe paſſoient au dehors, ils refusèrent de ſortir de leur cachot, en gardèrent l'entrée, & ſupplièrent, tous enſemble, les Athéniens de les tuer de leurs propres mains. Mais les Athéniens manquèrent ou d'humanité ou de fermeté pour leur rendre ce cruel ſervice. La populace de Corcyre ne haſarda point de forcer un paſſage gardé par le déſeſpoir. Elle monta ſur les murs de la priſon, découvrit le toit, & accabla les malheureux, de pierres, de flèches & de dards. Ces armes en tuèrent pluſieurs, & fournirent aux autres les moyens de ſe détruire eux-mêmes, ou l'un par l'autre. Ils baiſſoient la tête, ouvroient leurs poitrines, préſentoient leurs cols, ſe demandoient réciproquement, par des accens plaintifs ou des cris de rage, le coup fatal. Toute la nuit (car

la nuit étoit ſurvenue) ſe paſſa dans cette horrible ſcène ; & la lumière du jour vint éclairer un ſpectacle trop triſte & trop révoltant pour être décrit. Les cœurs endurcis des Corcyréens étoient incapables de pitié ou de remords ; ils ne purent cependant ſupporter la vue de tant d'horreurs : on ordonna que les corps morts ou expirans fuſſent tranſportés hors des murs.

Ainſi finit la ſédition de Corcyre[a] ; mais ſes ſuites influèrent ſur la conſtitution de la Grèce entière. Le gouvernement ariſtocratique de cette contrée, & plus encore le démocratique, avoient toujours été ſujets à des factions ; mais ce mal, inhérent à la conſtitution des républiques, prit dès-lors une apparence plus dangereuſe, & ſe déclara par des ſymptômes plus alarmans. Dans chaque république, & preſque dans chaque ville, les ambitieux & les intrigans trouvoient toujours, ſous la protection d'Athènes ou de Sparte, un moyen de faire valoir leur intérêt perſonnel & leurs deſſeins coupables, en prétendant maintenir les prérogatives des

Les conſéquences de la ſédition.

[a] Thucydid. p. 220-285.

nobles, ou affurer les priviléges du peuple. Une ariſtocratie modérée & vertueuſe, une liberté égale pour tous, telles étoient les couleurs dont ils ſe ſervoient pour juſtifier la violence & cacher le crime. Sous ces prétextes ſpécieux, & ſous ces beaux noms de gloire & de patrie, le prodigue ſe défaiſoit, par l'aſſaſſinat, d'un créancier importun; le père puniſſoit, avec une cruauté dénaturée, la licence extravagante de ſon fils; le fils ſe vengeoit, par un parricide, de la ſombre ſévérité de ſon père; les débats de l'aſſemblée publique ſe décidoient par l'épée. Ce déſordre général étouffoit toutes les voix humaines & divines. Les ſentimens perdoient leur force naturelle, & les mots leur ſignification d'uſage [a]. La férocité prenoit le nom de courage, l'eſprit de faction & l'ambition paſſoient pour patriotiſme & grandeur d'ame. Le ſtratagême étoit appelé prudence, la fourberie ſageſſe; chaque vice étoit revêtu de la couleur d'une vertu; tandis que la juſtice, la modération & la candeur étoient montrées au doigt comme foibleſſe, lâcheté, baſſeſſe d'ame,

[a] Thucydid. p. 227 & ſuiv.

& indifférence du bien public. Telles furent les effets funeſtes que produiſirent les factions turbulentes de la Grèce ; effets qui ſe ſont reproduits pluſieurs fois dans l'hiſtoire des peuples modernes.

CHAPITRE XVII.

Les calamités physiques se joignent aux maux de la guerre. — Expédition des Athéniens dans l'Etolie. — Victoires de Démosthènes. — Il fortifie Pylos. — Bloque les Spartiates dans Sphacterie. — Les Spartiates demandent la paix. — Artifices & impudence de Cléon. — Ses succès non mérités. — Il est tourné en ridicule par Aristophanes. — Conquêtes des Athéniens. — Bataille de Dalaun. — Emeutes en Thrace. — Expédition de Brasidas. — Tréve pour un an. — La guerre renouvellée. — Bataille d'Amphipolis. — Paix de Nicias. — Mécontentement des alliés de Sparte.

Les calamités physiques se joignent aux maux de la guerre. Olymp. LXXXVIII, 1. A. C. 427.

POUR diversifier les scènes lugubres & mélancoliques de la guerre du Péloponnèse, il seroit consolant sans doute de présenter au lecteur des événemens & des actions d'un genre différent. Mais telle est malheureusement la couleur sombre du sujet que nous traitons, que les épisodes même réfléchissent presque toujours les teintes rembrunies de

l'action principale. La malheureuse période que nous parcourons, déja marquée par des séditions & des révoltes, devint bien plus affreuse encore par le retour de la peste & par de continuels tremblemens de terre. Les ravages du premier de ces fléaux durèrent pendant une année, & firent périr un grand nombre de citoyens & de soldats. Sa force diminua insensiblement, & on le vit disparoître par une dégradation lente & successive, semblable à ce qu'on observe dans le Levant & dans les autres parties du monde, chez lesquelles cette calamité affreuse se renouvelle trop souvent [a]. Les tremblemens de terre répandirent la terreur dans l'Attique & dans la Béotie; mais ils furent bien plus destructifs dans les îles voisines. Les secousses effrayantes de la terre étoient accompagnées d'une violente agitation de la mer. Le reflux des vagues engloutit la cité florissante d'Orobia, sur la côte occidentale de l'Eubée. Les petites îles d'Atlante & de Pépérathe éprouvèrent le même désastre. Ces événemens funestes ne furent pas les seuls qui désolèrent les Grecs; Olymp. LXXXVIII. 3. A. C. 426.

[a] Voyage de Tournefort, vol. II. Discours sur la peste, dans les Transact. philosoph. vol. LXIV.

car la nature, comme ſi elle eût pris plaiſir à déployer dans le même tems tout ce qu'elle a de plus terrible, fit jaillir de l'Ethna des torrens de feu qui ravagèrent & détruiſirent les champs & les plantations des induſtrieux Catanéens. Cinquante ans avant cette époque il y avoit eu une pareille éruption; celle-ci fut la troiſième & la plus mémorable qui eût jamais agité & embraſé la Sicile, depuis que les côtes de cette île ſe trouvoient habitées & embellies par des colonies Grecques [a].

Expédition de Démoſthènes en Etolie. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 425.

Si la guerre du Péloponnèſe n'eût pas été pouſſée avec un acharnement dont on a peine à ſe faire une idée aujourd'hui, les longues ſouffrances des nations rivales les auroient portées à deſirer ardemment le retour heureux de la paix. Mais le poiſon de la haine & des rivalités funeſtes qui agitoient Athènes & Sparte étoit ſi violent, que tandis que la ſomme de leurs calamités étoit à peu près égale, nul événement, quelque malheureux qu'il fût, n'étoit capable de déterminer l'un ou l'autre parti à acheter le repos par la plus légère ceſſion de ſes prétentions. Cependant Sparte ſe vit réduite à cette néceſſité par une

[a] Thucydid. p. 250.

ſuite d'événemens auſſi imprévus que ſinguliers. Démoſthènes, général habile & entreprenant, commandoit les forces Athéniennes à Naupacte. Cette ville avoit été donnée, comme on l'a dit ci-devant, aux malheureux Meſſéniens. Avec le ſecours de ces derniers & des alliés que les Athéniens avoient dans l'Acarnanie, à Céphalonie & à Zacynthe, Démoſthènes entreprit de réduire les provinces d'Etolie, d'Ambracie & de Leucadie. Mais les opérations néceſſaires pour la réuſſite de ce projet, furent contrariées par les diſſentions qui s'élevèrent entre les confédérés, chaque état voulant que toute la force de la guerre fût dirigée d'abord contre ſes ennemis particuliers.

Méſintelligence entre les confédérés Athéniens.

L'armée alliée ainſi diviſée par des intérêts contraires, & affoiblie par la défection, n'opéra rien de déciſif contre Leucadie & Ambracie; elle éprouva les plus grands malheurs en Etolie. Les Meſſéniens, qui étoient ſans ceſſe harcelés par les naturels de cette province barbare, perſuadèrent à Démoſthènes qu'il ſeroit aiſé d'envahir cette contrée, avant que lès habitans qui vivoient épars dans des villages fort éloignés les uns des autres, puſſent réunir leurs forces, ou

tenter ſeulement de lui réſiſter. Démoſthènes entra dans l'Etolie, prit & pilla les villes, & chaſſa devant lui les habitans. Il marcha pluſieurs jours ſans trouver la moindre réſiſtance ; mais s'étant avancé juſqu'à Egitium, la principale, ou plutôt la ſeule ville de la province, il vit que ſon projet avoit été découvert par l'ennemi. Egitium eſt ſituée au milieu de hautes montagnes, à environ dix milles du golfe de Corinthe. La fleur de la nation Etolienne s'étoit poſtée ſur ces hauteurs pleines de défilés & preſqu'inacceſſibles. Les tribus même les plus éloignées s'y étoient réunies, avant que l'armée confédérée eût atteint les frontières.

Singulière manière de combattre.

Egitium fut forcée ; mais ſes habitans s'empreſsèrent d'aller rejoindre leurs compatriotes cachés dans les montagnes. Tandis que les Athéniens & leurs alliés les pourſuivoient, les Etoliens, ſéparés en pluſieurs corps, fondirent impétueuſement du ſommet des montagnes, & arrêterent les vainqueurs dans leur pourſuite par une grêle de dards & de javelots. Dès qu'ils eurent lancé leurs armes de trait, ils ſe retirèrent, n'étant armés qu'à la légère, & hors d'état de ſoutenir le choc des ennemis armés de piques. De

nouveaux détachemens ſe ſuccédoient ſans ceſſe du ſein des montagnes, & de tous côtés harraſſoient les confédérés. Ceux-ci ne perdirent point de terrain, tant que leurs archers eurent des dards & purent s'en ſervir. Mais quand la plus grande partie de leurs troupes légères eut été tuée ou bleſſée, les troupes peſamment armées commencèrent à plier. Elles ſe maintinrent cependant en ordre, & le combat continua long-tems en pourſuites & en retraites alternatives, les Etoliens fuyant toujours devant l'ennemi auſſi-tôt qu'ils avoient lancé leurs traits; mais à la fin les alliés, épuiſés par des attaques ſi ſouvent réitérées, furent totalement défaits par un ennemi qui n'oſoit pas ſeulement attendre leur approche.

Malheureuſe iſſue de l'expédition.

Leurs guides avoient tous péri dans cette contrée impraticable : les reſtes de l'armée ne purent retrouver la route de la mer. Ils furent pourſuivis par un ennemi qui étoit ſur ſon propre territoire. Pluſieurs tombèrent dans des cavernes ou le long des précipices. Un corps conſidérable s'égara dans un bois où il n'y avoit point de chemin. Les Etoliens y mirent le feu & les firent périr dans les flammes. Quelques miſérables reſtes de l'armée

gagnèrent Naupacte, désespérés de la perte de leurs compagnons, & cruellement humiliés d'avoir été vaincus par des barbares aussi ignorans dans l'art de la guerre que dans les loix de la société, qui parloient une langue inconnue, & qui se nourrissoient de chair crue [a].

Demosthènes défend Naupacte, &c.

Ce désastre empêcha Démosthènes de retourner à Athènes, jusqu'à ce que la fortune lui eût fourni l'occasion de rétablir l'honneur de ses armes. Les Etoliens & les Ambraciotes, les plus formidables ennemis qu'eut la république sur cette côte occidentale de la Grèce, sollicitèrent & obtinrent des secours de Lacédémone & de Corinthe : ils attaquèrent vigoureusement les villes de Naupacte & d'Argos Amphilocième, & menacèrent de réduire toute la province d'Acarnanie où étoit située la dernière de ces deux villes. La vigilance & l'activité de Démosthènes, non-seulement sauvèrent ces importantes cités, mais obtinrent encore sur les assaillans les avantages les plus signalés. Il sut, en général habile, diviser les forces de l'ennemi ; & par un stratagême bien combiné, il défit tota-

[a] Thucydid., p. 237 & suiv.

lement les Ambraciotes au milieu des montagnes d'Idomenée. Un détachement considérable de cette nation vaillante s'étoit avancé le jour précédent vers Olpa, place fortifiée par les Acarnaniens & le siège de leur cour de justice. Démosthènes les força de se retirer avec une perte considérable, & intercepta leur retour chez eux. Cependant les forces réunies des Ambraciotes s'avançoient pour soutenir leur détachement, dont ils ignoroient absolument la défaite. Démosthènes, instruit de leur dessein, environna les passages, s'empara des postes les plus avantageux; & avec le reste de son armée, il s'avança pour les attaquer de front. Les Ambraciotes étoient déja parvenus à Idomenée, & s'étoient campés sur la crête la moins élevée de cette montagne [a].

Il défait les Etoliens & les Ambraciotes.

Démosthènes plaça ses Messéniens à l'avant-garde, & leur ordonna de discourir, en marchant, dans le dialecte dorique. Comme l'aurore n'avoit pas encore fait place au jour, cette circonstance empêcha les gardes avancées de les prendre pour ennemis. Alors Démosthènes s'avança précipitamment avec les

Il surprend leur camp.

[a] Thucydid., p. 244 & suiv.

Meſſéniens & les Acarnaniens. Les Ambraciotes furent ſurpris, tués, ou mis en fuite ; la déroute fut complète ; & pour comble de malheur, ils trouvèrent les poſtes occupés. Quelques-uns coururent vers la mer, & éprouvèrent de nouvelles craintes en voyant croiſer des vaiſſeaux Athéniens ſur la côte. Dans cette perplexité, ils prirent le parti de ſe précipiter dans les eaux, & nagèrent vers ces vaiſſeaux, aimant mieux périr de la main des Athéniens que de celle des ennemis devant leſquels ils fuyoient [a].

Démoſthènes fait voile vers le Péloponnèſe. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 425.

Ces ſuccès mirent Démoſthènes en état de reparoître avec honneur à Athènes. Le terme de ſon commandement militaire étoit expiré, mais ſon eſprit ne pouvoit reſter dans l'inaction : c'eſt pourquoi il ſollicita la permiſſion d'accompagner comme volontaire l'eſcadre qui cingloit vers Corcyre, & d'employer les Meſſéniens qu'il menoit avec lui ſur la côte du Péloponnèſe, ſi quelqu'occaſion s'y offroit de rendre ſervice à la république. Tandis que la flotte avançoit lentement le long des côtes méridionales de cette péninſule, les Meſſéniens contemploient, avec

[a] Thucydid., p. 244 & ſuiv.

une joie mêlée de douleur, ces rivages toujours chéris, habités autrefois par leurs ancêtres, & perdus depuis si long-tems pour eux. Ils regrettoient sur-tout la décadence de l'ancienne Pylos, où vécut & régna leur célèbre Nestor, dont la jeunesse avoit été ornée des dons de la valeur, & le grand âge si renommé pour ceux de la sagesse. Leur ressentiment contre Sparte s'enflammoit encore à la vue de Messéné. Mille pensées diverses & une foule de sentimens confus que le tems avoit affoiblis, reprirent une force nouvelle à l'aspect du berceau de leur nation.

Emotion des Messéniens à la vue de leur pays natal.

Quand le premier trouble de leur ame fut appaisé, ils se communiquèrent l'un à l'autre leurs sentimens, & en firent part à Démosthènes qui les encouragea à prendre terre & à rebâtir Pylos que les Spartiates avoient abandonnée, quoiqu'elle eût un bon port, & que la nature l'eût singulièrement fortifiée. Démosthènes proposa ce plan à Eurymedon & à Sophocles, qui lui répondirent avec l'insolence naturelle à leur caractère, « que les côtes du Péloponnèse ne manquoient pas de promontoires stériles pour occasionner des dépenses inutiles à la patrie en les fortifiant. » Démosthènes s'adressa en-

Les Athéniens & les Messéniens fortifient Pylos.

ſuite à différens capitaines de l'eſcadre, & même aux officiers inférieurs, mais ſans ſuccès. Il avoit renoncé à ce projet, lorſqu'une tempête pouſſa la flotte vers le havre de Pylos. Cet événement lui donna occaſion de renouveler ſes inſtances avec plus de force. Les matelots & les ſoldats, fatigués de l'inaction à laquelle le mauvais tems les forçoit, travaillèrent d'eux-mêmes & d'un commun accord à rétablir cette ville, & ils y mirent tant de vigueur & d'activité, qu'en ſix jours la place fut fortifiée de tous côtés [a]. La flotte Athénienne cingla alors vers Corcyre, ne laiſſant à Démoſthènès que cinq vaiſſeaux pour garder ſa nouvelle acquiſition.

Les Spartiates font des tentatives pour les déloger.

A peine les Spartiates furent-ils inſtruits de cette entrepriſe hardie, qu'ils retirèrent leur armée de l'Attique, où elle étoit occupée à ſes incurſions accoutumées, & rappelèrent leurs forces de Corcyre. Les citoyens qui reſtoient à Sparte, coururent aux armes, & marchèrent à Pylos qui n'étoit éloigné de leur capitale que de cinquante milles. Ils trouvèrent la nouvelle fortereſſe ſi bien préparée à la défenſe, qu'il leur fut impoſſible

[a] Thucydid., p. 256 & ſuiv.

de

de rien entreprendre, avec quelqu'apparence de ſuccès, avant d'avoir réuni toutes leurs forces. Le délai fut court, & bientôt Pylos fut vigoureuſement attaquée par terre & par mer. Le côté le plus foible des murs étoit vers le port, dont l'entrée cependant ſe trouvoit ſi étroite, qu'à peine deux vaiſſeaux pouvoient y paſſer de front. Ce fut-là que l'attaque devint la plus furieuſe & la réſiſtance la plus obſtinée.

Vaillance de Braſidas.

Démoſthènes encourageoit les ſiens de ſa voix & de ſon exemple. Le vaillant Braſidas, deſtiné à jouer un ſi beau rôle dans les ſuites de la guerre, crioit aux pilotes Lacédémoniens de ſe jeter à la côte, & de ſauver, par la perte de leurs vaiſſeaux, l'honneur de leur patrie. Il ſoutint bientôt de ſa propre bravoure cette entrepriſe hardie; mais en combattant, il reçut une bleſſure qui lui fit perdre connoiſſance. Son corps, qui ſembloit privé de vie, tomba dans la mer; il en fut retiré auſſi-tôt par le zèle de ceux qui l'accompagnoient. Quand il fut revenu à lui, il s'apperçut de la perte de ſon bouclier; perte que les loix de Sparte auroit punie ſévèrement, ſi Braſidas ne l'eût pas perdu

avec plus de gloire qu'aucun autre n'en a jamais acquiſe en défendant le ſien [a].

Quatre cents Spartiates environ ſe retirent dans Sphacterie.

Démoſthènes réſiſtoit depuis trois jours, malgre l'inégalité de ſes forces, quand la flotte Athénienne, qu'il avoit inſtruite de ſon danger, parut ſur la côte, & termina ſes travaux & ſes inquiétudes. Il s'enſuivit un combat naval, dans lequel les Lacédémoniens furent vaincus. Mais, ni cette défaite, ni la perte de cinq vaiſſeaux, ni l'entière diſperſion de leur flotte, ni la délivrance inattendue de Pylos ne furent auſſi ſenſibles aux Spartiates qu'un événement occaſionné par leur propre imprudence. L'île de Sphacterie, dont la circonférence eſt à peine de deux milles, ſtérile, inhabitée & couverte de bois, ſe trouve ſituée devant le havre de Pylos. Les Spartiates y avoient poſté quatre cents vingt hommes peſamment armés, avec un nombre beaucoup plus conſidérable d'Ilotes, ſans réfléchir qu'auſſitôt que les Athéniens auroient repris la ſupériorité ſur la mer d'alentour, ils ſeroient également maîtres de l'île & du corps qui y étoit placé. Cette conſidération

[a] Thucydid., p. 258.

ne ſe préſenta à l'eſprit des Lacédémoniens qu'après leur défaite ; & elle les affecta d'autant plus profondément alors, que la jeuneſſe guerrière, renfermée dans Sphacterie, appartenoit aux premières familles de la république.

Conſterna-tion dans Sparte.

On envoya auſſi-tôt porter cette nouvelle à Sparte. Les magiſtrats en place, accompagnés d'une députation du ſénat, ſe hâtèrent d'examiner cette circonſtance. Le mal parut ſans remede ; & ce corps de Spartiates étoit ſi important à la république, que tous ceux qui ſe trouvoient préſens reconnurent d'une voix unanime la néceſſité de ſolliciter une trève, juſqu'à ce qu'on eût envoyé des ambaſſadeurs à Athènes pour traiter d'une paix générale. Les Athéniens accordèrent une ſuſpenſion d'armes, à condition que les Spartiates remettroient, pour gage de leur ſincérité, toute leur flotte, compoſée de ſoixante vaiſſeaux, dans le havre de Pylos. On accepta cette condition, toute humiliante qu'elle étoit. L'ambaſſade employa vingt jours, pendant leſquels les troupes bloquées dans Sphactérie reçurent une quantité convenue de pain, de viande & de vin [a] ; la portion des hommes

[a] Thucydides ne détermine pas la quantité de

libres étant le double de celle accordée aux eſclaves.

Les Spartiates ſollicitent la paix.

Dans toutes leurs négociations avec les Grecs, les Spartiates avoient toujours affecté un laconiſme de dignité [a] que leur inſpiroit la confiance de leur prééminence; mais dans la circonſtance préſente, leurs ambaſſadeurs, admis à l'audience des Athéniens, détaillèrent les avantages qui réſulteroient pour toute la Grèce d'une alliance ſincère entre Athènes & Sparte. Ils ne prétendoient ni cacher, ni chercher même à atténuer la grandeur de leur infortune; mais les Athéniens devoient ſe ſouvenir auſſi des viciſſitudes de la guerre. Il étoit tems enfin de ſonger à une réconciliation cordiale, & de terminer les calamités de leur commune patrie. La rivalité de gloire, plutôt que la haine, avoit prolongé la guerre; aucun des deux partis n'é-

---

viande. Il dit ſeulement deux chemices de farine & deux cotyles de vin; c'eſt-à-dire, deux pintes de farine & une pinte de vin; mais les Athéniens craignoient que les aſſiégés n'économiſaſſent leurs proviſions, afin de tenir plus long-tems dans la place, en cas que la négociation vînt à manquer.

[a] Imperatoria veritas. Tacite.

toit réduit à l'extrémité ; nul n'avoit porté ni reçu de bleſſure incurable. Un accommodement rendroit plus brillante encore la gloire d'Athènes, s'il étoit accordé dans le moment même de ſa victoire : s'il étoit rejeté, il n'y auroit plus de doute ſur les auteurs de la guerre, ſur ceux à qui on devroit imputer la ſuite des malheurs publics, puiſqu'il étoit bien avéré que ſi Athènes & Sparte étoient unies, nulle puiſſance daus la Grèce ne haſarderoit jamais de leur conteſter la ſupériorité [a].

Demandes arrogantes des Athéniens.

Ce diſcours ne fit que découvrir aux Athéniens toute l'étendue de leurs avantages, & ils réſolurent d'en profiter. Pouſſés par le caractère emporté de Cléon, ils proposèrent aux ambaſſadeurs des conditions inadmiſſibles; ils exigeoient, pour préliminaires du traité, que les Spartiates bloqués dans Sphacterie fuſſent envoyés à Athènes, & que pluſieurs places très-importantes, qui appartenoient à Lacédémone ou à ſes alliés, fuſſent remiſes dans leurs mains. Ces prétentions altières, & qui ne ſe trouvoient nullement juſtifiées par de grands ſuccès militaires, parurent

[a] Thucydid., p. 262 & ſuiv.

injurieuſes aux ambaſſadeurs qui retournèrent très-irrités au camp des Lacédémoniens.

La négociation inutile.

Il étoit évident qu'on n'avoit rien à eſpérer de la modération d'Athènes ; mais on attendoit de ſa juſtice qu'elle rendroit aux Spartiates la flotte qui ne leur avoit été remiſe que comme un ôtage du traité. Ils la refusèrent ſous divers prétextes [a]. Chaque parti ſe prépara donc à la guerre, les Athéniens pour ſoutenir leur arrogance, les Spartiates pour s'en venger.

Défenſe opiniâtre de Sphacterie.

Les premiers employèrent la famine comme le moyen le plus court & le moins dangereux pour réduire les ſoldats de Sphacterie. La flotte Athénienne, conſidérablement augmentée alors, gardoit ſoigneuſement cette île nuit & jour ; mais, malgré leur extrême vigilance, de petits bâtimens profitoient des brumes ou des momens de tempête pour jeter des proviſions dans la place. Les eſclaves s'expoſoient pour obtenir la liberté qu'on leur avoit promiſe, & les hommes libres, dans

[a] Les Athéniens objectoient, « une incurſion qu'on avoit faite contre leur forteresſe pendant la trêve, καὶ ἄλλα τινὰ ἀμφιλογίας », & d'autres tentatives paſſagères, dit Thucydides avec ſon impartialité accoutumée, p. 266.

l'eſpoir de grandes récompenſes pécuniaires. Les Athéniens redoublèrent de vigilance, & ſouvent interceptèrent les ſecours; mais il leur fut plus difficile d'empêcher les plongeurs, qui, s'enfonçant ſous les eaux, traînoient après eux des bouteilles de cuir remplies de miel & de farine. Le blocus fut ainſi vainement prolongé durant pluſieurs ſemaines. Démoſthènes ne vouloit point attaquer une île de difficile accès, couverte de bois, ſans aucun chemin praticable, & défendue du côté de Pylos par une fortification naturelle que l'art avoit augmentée. Dans cet intervalle les Athéniens commençoient à leur tour à éprouver quelques déſavantages. Leur garniſon de Pylos étoit vivement preſſée par l'ennemi; il n'y avoit dans la place qu'une ſeule ſource d'eau vive, & cette ſource n'étoit pas abondante. Les proviſions diminuoient; la ſtérilité des environs ne pouvoit fournir aucun ſecours; & tandis qu'ils aſſiégeoient les Spartiates, ils ſe trouvoient eux-mêmes expoſés aux incommodités d'un ſiège.

Artifices & impudence de Cléon.

Quand leur ſituation fut annoncée à Athènes, l'aſſemblée devint très-tumultueuſe: pluſieurs ſe plaignoient de Démoſthènes, d'autres accuſoient Cléon. L'artificieux déma-

gogue, dont l'oppoſition avoit été le principal obſtacle à une paix avantageuſe, affecta de ne pas croire le rapport. Son avis fut qu'on envoyât à Pylos des perſonnes d'une confiance éprouvée pour découvrir l'impoſture. La populace lui cria « de ſe charger lui-même de cette commiſſion. » Mais le fourbe craignit de devenir la dupe de ſon propre artifice. Il ſentit que s'il alloit à Pylos, il faudroit à ſon retour, ou qu'il avouât la vérité du rapport, ce qui le couvriroit de honte, ou qu'il fabriquât un faux avis, ce qui l'expoſeroit à être puni. En conſéquence il éluda ſa propre propoſition, en déclarant « qu'il ne convenoit pas à la dignité d'Athènes de s'abaiſſer aux formalités & aux lenteurs d'un tel examen; & que, quelque fût l'état de l'armée, ſi les chefs ſe conduiſoient en braves gens, ils devoient emporter Sphacterie en peu de jours; que s'il avoit l'honneur d'être général, il s'y rendroit avec un foible corps d'infanterie légère, & l'enlèveroit au premier aſſaut. »

Caractère de Nicias.

Ces obſervations malignes étoient principalement dirigées contre Nicias, un des généraux alors préſent à l'aſſemblée; homme vertueux, mais d'un caractère timide; très-

prudent, mais peu entreprenant, n'ayant que de foibles talens & d'immenſes richeſſes; partiſan zélé de l'ariſtocratie, & l'ennemi déclaré de Cléon qu'il regardoit comme le plus dangereux ennemi de ſa patrie.

Il cède le commandement à Cléon.

Un homme de ce caractère étoit peu diſpoſé à s'engager dans l'entrepriſe haſardeuſe de Sphacterie. Quand les Athéniens, avec la licence qui régnoit ordinairement dans leurs aſſemblées, crièrent à Cléon « que ſi l'entrepriſe étoit ſi aiſée, elle étoit plus à portée de ſes propres talens. » Nicias ſe leva & offrit à l'inſtant de lui céder le commandement. Cléon l'accepta d'abord, imaginant que la propoſition de Nicias n'étoit qu'une feinte; mais dès qu'il reconnut qu'elle étoit ſincère, il voulut s'en défendre, en répétant « qu'il n'étoit pas général. » Plus il s'en défendoit, plus le peuple le preſſoit, animé par cet eſprit de plaiſanterie maligne qui caractériſoit les Athéniens. Cléon fut enfin obligé de céder à l'obſtination du peuple, mais ſon impudence ne l'abandonna pas [a]. « Eh bien, dit-il, en s'avançant au milieu de l'aſſemblée, je ne redoute point les Spar-

Fanfaronade de ce dernier.

[a] Thucydid., p. 271.

tiates, & je réponds d'amener priſonniers à Athènes, dans l'eſpace de vingt jours, tous ceux de Sphacterie, ou de mourir dans l'entrepriſe [a]. » Ce langage avantageux excita le rire de la multitude, & les gens ſages s'en réjouirent intérieurement, en ſongeant qu'un des deux événemens étoit toujours un grand avantage, ou la perte d'un démagogue turbulent, ce qu'ils ſouhaitoient le plus, ou la priſe des Lacédémoniens de Sphacterie, ce qu'ils n'eſpéroient pas.

Qui réuſſit par un accident. Olymp. LXXXVIII. 4. A. C. 425.

Un accident néanmoins hâta ce dernier événement. Des ſoldats, en préparant leur repas, mirent le feu à la forêt qui brûla long-tems ſans qu'on s'en apperçût, juſqu'à ce qu'une briſe s'étant élevée, l'incendie devint ſi violent qu'il menaçoit d'embraſer l'île entière. Ce déſaſtre imprévu découvrit la force & la poſition des Spartiates; & Démoſthènes ſe préparoit à les attaquer, quand Cléon, avec ſa troupe armée à la légère, arriva au

[a] Η αυτους αποκτειναι, ou « les tuer ſur la place. » Une petite altération dans le texte donnera le ſens que j'ai préféré, comme plus conforme à ce qui ſuit; mais l'autre traduction convient mieux au caractère fanfaron de Cléon.

camp. On attaqua l'île pendant la nuit ; les gardes avancées furent priſes ou tuées. A la pointe du jour, les Athéniens, portés par ſoixante-dix vaiſſeaux, firent une deſcente. Le gros des ennemis ſe retira dans le poſte fortifié vis-à-vis Pylos ; mais harcelé dans ſa marche par une pluie de flèches, de pierres & de javelots, couvert par les cendres de la forêt en feu, qui montant & ſe développant dans l'air, leur interceptoient la vue de tous côtés, & redoubloient encore l'horreur de l'attaque. Les Spartiates ſerrés en un ſeul corps, préſentant un front redoutable aux aſſaillans, vinrent à bout de faire leur retraite. Parvenus au poſte où ils vouloient ſe rendre, ils le défendirent avec intrépidité, & firent face par-tout où l'ennemi ſe montra ; car la nature du terrain les empêchoit d'être environnés. Les Athéniens firent les derniers efforts pour les déloger & les vaincre ; & durant la plus grande partie du jour, les deux armées perſévérèrent dans leurs deſſeins, & ſupportèrent également les fatigues du combat, l'ardeur de la ſoif & les rayons d'un ſoleil brûlant. Enfin, les Meſſéniens, dont la bravoure s'étoit ſignalée à chaque occaſion dans cette entrepriſe, décou-

vrirent un ſentier inconnu, conduiſant à la hauteur qui défendoit l'arrière-garde Lacédémonienne. Les Spartiates ſe virent alors entourés de toutes parts, & dans une ſituation ſemblable à celle où périrent leurs illuſtres compatriotes au Pas des Thermopyles.

Les Spartiates de Sphacterie emmenés priſonniers à Athènes.

Leurs chefs ne démentirent point la patrie de Léonidas. Epitades, leur premier général, fut tué ; Hippagretes, le ſecond, étoit bleſſé très-dangereuſement ; Styphon, qui commandoit après les deux premiers, exhortoit ſes compagnons à ne pas perdre courage. Mais Démoſthènes & Cléon, qui aimoient mieux les conduire priſonniers à Athènes que de les tuer, leur firent crier par un héraut de mettre bas les armes. La plupart jetèrent leurs boucliers, & tendirent les mains en ſigne de conſentement. Il s'enſuivit une conférence entre les généraux Athéniens & Styphon. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'envoyer ſur le continent pour co nulter ſes compatriotes. Leur réponſe fut : « Les Lacédémoniens vous permettent de conſulter votre propre avantage, pourvu que vous ne vous ſoumettiez à rien de honteux. » D'après cette détermination, ils livrèrent leurs armes & leurs perſonnes. Ils furent conduits à

Athènes dans le tems assigné par Cléon, ayant tenu l'espace de cinquante-deux jours après l'expiration de la trève ; pendant lequel tems ils avoient si bien su économiser les provisions qui leur étoient fournies par les moyens extraordinaires que nous avons rapportés, que quand la place fut prise, ils en avoient encore en réserve [a].

Les Athéniens retirèrent leur flotte, laissant à Pylos une forte garnison qui se vit bientôt renforcée par un vaillant corps de Messéniens arrivés de Naupacte. Quoique les Messéniens ne possédassent dans leur contrée natale, heureuse & florissante autrefois, qu'un stérile promontoire, ils reprirent toute leur haine contre les Spartiates dont ils infestoient le territoire par des incursions continuelles, & qu'ils tenoient sans cesse en alarmes. Cette espèce de guerre, destructive par elle-même, devint plus dangereuse encore par la rébellion des Ilotes, en qui mille motifs d'affection rappeloient leur consanguinité avec les Messéniens, & que le ressentiment le plus vif animoit contre des maîtres tyrans. Dans le même tems, la flotte Athénienne renou- Humiliation de Sparte.

[a] Thucydid., p. 271-279.

veloit & multiplioit ſes ravages ſur la côte du Péloponnèſe. Réduits à l'extrémité, les Spartiates envoyèrent à Athènes diverſes propoſitions d'accommodement. Mais les ſuccès des Athéniens n'avoient fait qu'enflammer leur ambition. A l'inſtigation de Cléon, ils renvoyèrent les ambaſſadeurs de Sparte avec plus d'inſolence que jamais [a]. Telle étoit leur déférence pour l'opinion de cet arrogant démagogue; dans le tems même qu'avec la légèreté la plus inconſéquente ils écoutoient gaiement les comédies d'Ariſtophanes, dont la ſatyre hardie & ſévère leur préſentoit le caractère & l'adminiſtration de Cléon ſous les traits burleſques du plus ſanglant ridicule.

Autorité & inſolence de Cléon.

La priſe de Sphacterie & le retour triomphant de Cléon, homme d'une lâcheté notoire, & qu'un caprice & le haſard avoient transformé en général brave & heureux, fourniſſoient un ſujet bien propre à la verve comique d'Ariſtophanes. L'impérieux démagogue avoit d'ailleurs mérité le reſſentiment perſonnel du poëte, en refuſant de recon-

Expoſées par Ariſtophanes.

[a] Ariſtoph. equit. v. 794.

noître la légitimité de sa naissance [a], & en lui contestant ainsi le droit de voter dans l'assemblée. Aristophanes, dans d'autres occasions, avoit déja désigné l'incapacité & l'insolence de Cléon, sans oublier que le perfide égoïsme du démagogue l'avoit porté à embrouiller les affaires de la république. Dans la comédie [b] représentée pour la première fois, la septième année de la guerre, il l'attaqua au moment de la victoire, quand la fortune l'avoit rendu l'idole d'une multitude effrénée, quand nul acteur n'étoit assez hardi pour en jouer le personnage, ni aucun peintre assez osé pour en dessiner le masque [c].

Sa comédie intitulée : Les Ecuyers.

C'est pourquoi la première fois qu'Aristophanes parut sur la scène, il ne fit que déguiser son visage, pour représenter le mieux possible le rôle de Cléon. Dans cette pièce burlesque, qui paroît avoir été plus célébrée qu'elle ne le mérite en effet, le peuple d'Athènes est figuré sous l'allégorie d'un vieux radoteur plein de caprices, dont la crédulité,

---

[a] Vit. anonym. Aristoph.

[b] Les ἱππεῖς.

[c] Ὑπὸ τῆς γὰρ αὐτοῦ ὀδόντος ἠδέλε
Τῶν σκευοποιῶν εἰκάσαι. Equites, v. 231.

abuſée par un méchant eſclave nouvellement à ſon ſervice [a], perſécute & tourmente ſes anciens & fidèles ſerviteurs. Démoſthènes ſe plaint amèrement de ce qu'ayant apporté de Pylos un morceau friand pour ragoûter le palais du vieillard, il lui a été dérobé par Cléon. Après avoir déploré avec ſon camarade Nicias les malheurs de leur condition, ils conſultent enſemble & imaginent divers moyens pour mettre fin à leurs diſgraces. Nicias déſolé propoſe d'avaler, à l'exemple de Thémiſtocles, le ſang d'un taureau. Démoſthènes, plus courageux, propoſe d'y ſubſtituer un bon verre de vin. Rencontrant Cléon endormi, ils ſaiſiſſent cette occaſion, non-ſeulement de voler le vin, mais encore de vider ſes poches dans leſquelles ils trouvent quelques anciens oracles, préſentant, par des étymologies emblématiques, la ſucceſſion des magiſtrats Athéniens. Vers la fin de la prophétie, il étoit annoncé que le dragon l'emporteroit ſur le vautour dévorant. L'avarice & la rapacité de Cléon étoient déſignées ſous l'emblême du vautour, & le dragon

[a] Νεοκτητοι κακοι, « la mauvaiſe acquiſition nouvellement faite. »

repréſentoit

repréſentoit Agoracrite, fameux faiſeur de boudins & de ſauciſſes, dont la taille & le coſtume répondoient à la figure de ce terrible ſerpent. Nicias & Démoſthènes ſaluent ce favori de la fortune comme le maître que les deſtins promettent à la république. Agoracrite allegue en vain qu'il n'entend abſolument rien aux affaires politiques, qu'il n'a reçu nulle éducation, qu'à peine a-t-il appris à lire. Ils lui répliquent, en lui annonçant l'oracle, & en lui démontrant que c'étoit juſtement par ſes prétendues imperfections qu'il eſt plus digne de gouverner Athènes. Cette charge ne demandoit aucun des talens qu'il ſe plaignoit de ne pas avoir. Il égaloit Cléon en impudence, & le ſurpaſſoit pour la force des poumons : ſa profeſſion lui avoit enſeigné à preſſurer, entaſſer, hacher, mêlanger, & une longue expérience le rendoit accompli dans toutes les fraudes & les chicanes de la place au marché [a]. Il pouvoit donc hardiment entrer en concurrence avec Cléon, d'autant mieux qu'il devoit compter ſur les ſuffrages

[a] Le même mot en Grec ſignifie le marché & le forum ; en effet, la même place ſervoit ordinairement aux deux objets.

de tout le corps des chevaliers Athéniens [a]. Agoracrite, ainſi encouragé, ſe diſpoſe à combattre ſon adverſaire. Le débat, long-tems douteux, ſe ſoutient dans un ſtyle de la plus plate bouffonnerie, toujours burleſque & toujours indécent. Le vieux radoteur, ou plutôt les Athéniens qu'il repréſente, reconnoiſſent enfin leurs erreurs paſſées ; ils regrettent d'avoir été ſi long-tems les jouets d'un eſclave parvenu, dont l'entêtement, à continuer la guerre, les avoit empriſonnés dans les murs d'une ville mal-ſaine, & les avoit empêchés de jouir de leurs délicieuſes campagnes & du bonheur de la vie champêtre. Agoracrite ſaiſit ce moment favorable pour produire deux anciens traités avec les Lacédémoniens, perſonnifiés par deux belles femmes, qu'il a trouvées renfermées dans la maiſon de Cléon. Le vieil Athénien devient ſubitement amoureux de ces deux femmes, & ils ſe retirent enſemble à la campagne.

Les Athéniens prennent Cythère. Olymp. LXXXIX. 1. A. C. 424.

Le peuple d'Athènes permit & même approuva la hardieſſe licencieuſe d'Ariſtophanes ;

[a] Les ἱππεῖς, ou écuyers, la ſeconde claſſe de citoyens à Athènes, qui déteſtoient Cléon, & deſquels la comédie prend le nom.

mais, ni la force de la raiſon, ni la dureté de la ſatyre ne purent réſiſter à la violence de leur ambition. Le ſuccès avoit rendu la guerre agréable au peuple ; on ſe prépara à la continuer avec plus de vigueur que jamais. Les premières opérations de l'été ſuivant répondirent entièrement à leurs eſpérances. La principale diviſion de la flotte, dirigée par la prudence de Nicias, s'empara de Cythère, île fertile & peuplée, qui s'étendoit du promontoire ſud de la Laconie vers la mer de Crète, & qui s'enrichiſſoit depuis longtems par le commerce de l'Egypte & de la Lybie. La garniſon Lacédémonienne & les magiſtrats Spartiates de cette île ſe rendirent priſonniers de guerre. Ceux des habitans qui étoient le plus à craindre furent diſperſés dans les îles Athéniennes ; le reſte fut aſſujetti à un tribut annuel d'environ dix-huit mille livres tournois ; & une garniſon Athénienne prit poſſeſſion de la forteresſe.

Réduiſent Niſée & ravagent le Péloponnèſe.

Auſſi-tôt après cette importante conquête, les armes de Démoſthènes & d'Hippocrates réduiſirent la ville de Niſée, le principal port de mer des Mégaréens ; & l'eſcadre Athénienne ravagea impunément différentes villes maritimes ſur la côte orientale du Pélopon-

nèſe. Thyrea devoit ſubir une deſtinée plus cruelle encore. Cette cité & ſon diſtrict avoient été accordés, par la compaſſion des Spartiates, aux malheureux citoyens d'Egine, qui, comme on l'a rapporté plus haut, avoient été expulſés de leur île, autrefois puiſſante, par la cruauté des Athéniens. Cette même cruauté continuoit de les pourſuivre. Leurs murs, nouvellement élevés, furent emportés d'aſſaut, leurs maiſons réduites en cendres, & tous les habitans, ſans diſtinction, paſſés au fil de l'épée.

Ils tâchent d'opérer une révolution dans la Béotie.

Juſqu'ici le ſuccès avoit couronné toutes les entrepriſes des Athéniens. La fortune les abandonna pour la première fois en Béotie. Durant pluſieurs mois leurs généraux, Démoſthènes & Hippocrates, profitant des factions politiques de cette province, avoient entretenu des intrigues ſecrètes avec Chéronée, Sipha & Orchomène, cités remplies de partiſans déclarés de la démocratie, & de tout tems les ennemis de Thèbes. Les ſéditieux étoient convenus de prendre les armes, afin de livrer les parties occidentales de la Béotie à Démoſthènes, qui étoit parti de Naupacte avec quarante galères; tandis qu'Hippocrates, à la tête de ſept mille Athéniens, peſamment

armés, & d'un plus grand nombre de troupes légères auxiliaires, attaquoit les frontières de cette province du côté de l'eſt. On eſpéroit qu'avant que les Thébains euſſent mis en campagne une armée ſuffiſante, les Athéniens & leurs partiſans s'avançant des extrémités oppoſées de la Béotie, pourroient ſe réunir dans le centre, & peut-être ſoumettre Thèbes elle-même, l'alliée la plus puiſſante & la plus zélée de Sparte.

Leur plan trop compliqué pour l'exécution.

Ce plan, quoique très-habilement concerté, ſe trouva trop compliqué pour l'exécution. Démoſthènes marcha vers Sipha avant que ſon adjoint fût prêt à entrer en campagne. Il y eut auſſi, dit-on, quelqu'erreur ſur le tems marqué pour l'action; & tout ce complot fut découvert aux Spartiates par un Phocéen appelé Nicomachus, & ceux-ci le communiquèrent aux Béotiens. On s'aſſura des villes qui méditoient une révolte, avant que Démoſthènes eût paru devant Sipha, & qu'Hippocrates eût quitté l'Attique.

Ils ſont défaits à la bataille de Delium. Olymp. LXXXIX. 1. A. C. 424.

Ce dernier entra enfin ſur les frontières de la Béotie; & comme le principal projet étoit avorté, il ſe contenta de prendre & de fortifier Delium, place conſacrée à Apollon. Ayant mis une garniſon dans ce

poſte, il ſe prépara à retourner en Attique. Mais tandis que ſon armée étoit encore dans le voiſinage de Delium, les Thébains, animés par le vaillant Pagondas, leur chef, marchèrent de Tanagra avec la plus grande diligence pour lui couper la retraite. Leurs forces montoient à dix-huit mille hommes; l'armée Athénienne étoit un peu moins nombreuſe. Le combat s'engagea; la jalouſie nationale rendit l'action opiniâtre & ſanglante. Avant la bataille, Pagondas avoit détaché un petit eſcadron de cavalerie, avec ordre d'arriver au galop au moment de l'action. Ce ſtratagême fut déciſif. Les Athéniens, effrayés à la vue de ce renfort, que la crainte qui le groſſiſſoit à leurs yeux leur faiſoit prendre pour une nouvelle armée, combattirent en déſordre, & prirent bientôt la fuite. La nuit qui approchoit les ſauva d'une entière deſtruction. Ils ſe retirèrent honteuſement dans l'Attique, laiſſant ſur le champ de bataille mille ſoldats & Hippocrates leur général.

Les Thébains prennent Delium par le moyen d'une machine inventée pour cet objet.

L'armée victorieuſe forma auſſi-tôt le ſiège de Delium, & emporta cette ville par le moyen d'une machine qui fut alors inventée pour cet effet. Pluſieurs parties de la fortification qu'on avoit élevée à la hâte, étoient

principalement compoſées de bois. Les aſſiégeans joignant donc enſemble pluſieurs fortes poutres, en compoſèrent un mât énorme qu'ils perforèrent d'un bout à l'autre. Ils attachèrent enſuite une maſſe conſidérable de poix & de ſoufre à une des extrémités. Dès que ce nouvel inſtrument de deſtruction eut été élevé au-deſſus des remparts de bois, ils enflammèrent les matières combuſtibles ; tout fut bientôt en proie aux flammes. La garniſon Athénienne, réduite à deux cents hommes par la mort ou par la déſertion, mit bas les armes, & fut faite priſonnière de guerre [a].

Les Athéniens avoient à peine eu le tems de déplorer leurs pertes en Béotie, qu'ils reçurent d'un autre côté la nouvelle d'un malheur inattendu & plus alarmant encore. Cet événement eſt d'autant plus remarquable, qu'il dut ſon origine à la proſpérité précédente d'Athènes, & aux dernières infortunes de Sparte. La ſuite non-interrompue de ſuccès qui accompagna les armes de Nicias & de Démoſthènes, dans la huitième année de la guerre, alarma les citoyens d'Olynthe & des autres places de la Chalcidicée, qui, Emeutes en Thrace.

[a] Thucydide, p. 304-320.

ayant ſaiſi la première occaſion de ſecouer le joug d'Athènes, redoutoient avec raiſon la vengeance d'un peuple victorieux & irrité. Chaque coup de vent du nord les menaçoit de l'approche d'une flotte Athénienne. Leurs inquiétudes n'étoient pas moins cruelles du côté de la Theſſalie. Le moindre mouvement dans cette province leur faiſoit craindre de voir une armée d'Athéniens, qui, vainqueurs au midi, pouvoient s'avancer pour châtier leurs ennemis au nord. Mais comme aucun de ces dangers ne ſe réaliſoit, les habitans de la Chalcidicée reprirent peu à peu courage, mirent leur ville en état de défenſe, & demandèrent du ſecours à leurs alliés du Péloponnèſe. Dans le même tems, Perdiccas, Roi de Macédoine, qui regardoit depuis longtems les Athéniens comme ſes ennemis naturels, répandit de l'argent dans le ſud de la Grèce pour ſoudoyer des ſoldats, afin de s'oppoſer aux uſurpations de ce peuple ambitieux, & de ſubjuguer en même tems les Eliméens, les Lynceſtes, & quelques autres tribus barbares qui n'étoient pas encore incorporées au royaume de Macédoine.

Fomentées par les Spartiates.

Tels étoient les ennemis que la proſpérité d'Athènes lui ſuſcitoit; tandis que d'un autre

côté les malheurs de Sparte déterminoient cette république à accorder promptement le renfort de troupes que demandoient Perdiccas & les Chalcidicéens. Pendant la ſeptième & la huitième année de la guerre, ils éprouvèrent la vérité de cette maxime de Périclès : « que l'empire de la mer pouvoit auſſi donner celui de la terre. » Les flottes Athéniennes regnoient ſur toute la côte du Péloponnèſe : il étoit impoſſible de prévoir quelles places ſeroient les premiers objets de leurs deſcentes. Les villes maritimes étoient ſucceſſivement ravagées & enfin abandonnées par leurs habitans, dont la réſiſtance étoit toujours inutile & infructueuſe. Ces malheurs s'accroiſſoient encore par les fréquentes déſertions des Ilotes qui fuyoient dans les garniſons voiſines de Pylos & de Cythère, & par la crainte d'une révolte générale de ces nombreuſes & infortunées victimes de la tyrannie Spartiate. Pour prévenir cette rébellion, les Lacédémoniens eurent recours à un expédient qui excite autant de ſurpriſe que d'horreur. Ils ordonnèrent aux Ilotes de choiſir deux mille de leurs plus braves jeunes gens, & qui, de l'aveu unanime de leurs compa-

gnons, fuſſent dignes d'obtenir la couronne de la liberté ; & quand ces nouveaux affranchis, revêtus de cet ornement perfide, ſe furent montrés en cérémonie dans les rues, & eurent ſacrifié dans les temples ; en reconnoiſſance de ce bienfait, ils diſparurent peu à peu ; & l'on n'a jamais ſu quels moyens furent employés pour les détruire. Mais le voile du myſtère qui couvroit ce noir & ſanglant ſtratagême, n'empêcha ni le reſſentiment des eſclaves, ni les ſoupçons de leurs maîtres. Ceux-ci ſaiſiſſoient avidement tous les moyens qui pouvoient délivrer leur pays de ces dangereux ennemis domeſtiques. C'eſt pourquoi ils envoyèrent avec empreſſement ſept cents Ilotes, ſous les étendards de Braſidas, que ſon mérite avoit fait diſtinguer par Perdiccas & les Chalcidicéens, comme le général le plus propre à conduire la guerre de Macédoine. On leva environ mille ſoldats dans les villes voiſines du Péloponnèſe : pluſieurs Spartiates accompagnèrent avec joie un chef qu'ils admiroient. Vers le commencement de l'automne, Braſidas, à la tête de ce peu de troupes, entreprit une expédition qui fut de la plus haute importance par ſes

ſuites, & la conduiſit avec un courage & une prudence conſommés [a].

Ayant traverſé les provinces amies de Béotie & de Phocide, il arriva au pied du mont Oeta, & pénétra à travers les étroits défilés, reſſerrés entre cette chaîne de montagnes eſcarpées & couvertes de bois, & les vagues toujours agitées du golfe de Malée. La vue des Thermopyles anima l'enthouſiaſme des Spartiates, & les encouragea à preſſer la marche vers les plaines de la Theſſalie. Cette contrée étoit alors en proie aux diſſentions domeſtiques, mais toujours affectionnée aux Athéniens. La célérité de Braſidas prévint la foible réſiſtance d'un ennemi diviſé. Ayant atteint la ville Macédonienne de Dium, il joignit ſa troupe à celle de Perdiccas, qui propoſa de diriger les premières opérations de l'armée combinée contre Arribée, roi ou chef des barbares Lynceſtes. Mais ce barbare même connoiſſoit la valeur des Spartiates & l'équité de Braſidas. Il offrit de ſoumettre au jugement du général Grec l'objet qui l'armoit contre Perdiccas, & s'engagea d'en paſſer par ſa déciſion, quand même elle lui

Expédition de Braſidas en Thrace. Olymp. LXXXIX. 2. A. C. 424.

[a] Thucydid., p. 304.

ſeroit défavorable. Le Spartiate écouta une propoſition très-raiſonnable en elle-même, quoique tout-à-fait contraire aux vues ambitieuſes du roi de Macédoine, qui dédaigna d'accepter pour juge l'homme qu'il ſtipendioit comme auxiliaire. D'un autre côté, Braſidas refuſa en termes décens, mais fermes, d'employer ſon bras contre un peuple qui imploroit ſa juſtice. Le roi de Macédoine & le général Spartiate ſe ſéparèrent ainſi mécontens l'un de l'autre. Dès ce moment, Perdiccas réduiſit le ſubſide qu'il lui payoit à la moitié, puis au tiers; & ce fut même la crainte plus que la généroſité qui lui arracha cette contribution.

Son traité avec les Acanthiens.

Braſidas ſe hâta de joindre les Chalcidicéens, qui le reçurent avec une joie proportionnée à l'impatience avec laquelle ils l'avoient attendu. Dans la défection générale de leurs voiſins, les villes d'Acanthe & de Stagire étoient demeurées fidèles aux Athéniens. Braſidas parut devant les portes d'Acanthe, dans le tems où ſes paiſibles habitans ſe préparoient à leurs vendanges. Il envoya un meſſager demander qu'on lui permît d'entrer dans la ville & de parler à l'aſſemblée. Les Acanthiens ſe diviſèrent

d'opinions ; mais le plus grand nombre craignant d'expoſer leurs campagnes aux ravages d'une armée irritée, conſentit à l'admettre dans la ville, ſeul & ſans ſuite, & d'entendre ce qu'il avoit à propoſer. Braſidas, quoique Spartiate, étoit orateur. Il obſerva aux Acanthiens, dont l'aſſemblée générale avoit été convoquée, « que pour obéir à la généreuſe réſolution de Sparte, il avoit entrepris & enfin terminé un long & dangereux voyage, dans l'intention de les délivrer de la tyrannie des magiſtrats Athéniens. Il venoit leur rendre cette liberté précieuſe, dont les oppreſſeurs de toute la Grèce les avoient ſi long-tems privés, & la jouiſſance de leurs propres loix ; que c'étoit-là l'objet que les Spartiates, au milieu des calamités de la guerre, avoient toujours eu en vue, & le deſſein qu'avant de quitter ſa patrie, les principaux magiſtrats avoient juré unanimement d'accomplir ; que ſes compatriotes n'avoient d'autre ambition que de procurer à leurs alliés cette indépendance qui faiſoit le bonheur domeſtique de Sparte. Mais que ſi les Acanthiens refuſoient de partager ce bienfait général, ils ne devoient pas ſe plaindre d'éprouver les triſtes effets de leur obſtination ; que

les armes de Sparte contraindroient ceux que ſes motifs ne ſauroient perſuader ; qu'on ne pourroit les taxer d'injuſtice, premièrement parce que les ſecours que les Acanthiens fourniſſoient à Athènes, ſous le nom ignominieux de tribut, contribuoient à reſſerrer les chaînes de la Grèce ; & en ſecond lieu, parce que l'exemple d'un peuple riche & renommé depuis long-tems par ſes lumières & ſa prudence, pouvoit influer ſur les réſolutions des états voiſins, & les empêcher de concourir aux meſures néceſſaires pour établir la sûreté publique. »

Son mérite & ſes ſuccès.

Ce diſcours judicieux, dont la terreur qu'inſpiroit la préſence de l'armée Spartiate augmentoit encore la force, engagea les Acanthiens à accepter l'amitié de Braſidas. Stagire, autre ville ſur le golfe Strimonien, ſuivit bientôt cet exemple, & ouvrit ſes portes à ſon libérateur. L'hiver ſuivant, le général Spartiate dirigea ſes meſures avec autant d'habileté que de courage. Le ſuccès de ſes opérations contre les villes de l'intérieur facilita la reddition des places qui, étant ſituées dans des îles ou ſur les bords de la mer, étoient le plus expoſées à la vengeance d'Athènes, & par conſéquent moins

diſpoſées à en ſecouer le joug. L'uſage modéré de la victoire aſſuroit à Braſidas l'amitié des vaincus. Les différentes parties d'un plan ſi ſagement combiné ſe ſoutenoient mutuellement l'une par l'autre, & le ſuccès d'une entrepriſe contribuoit à celui de l'opération qui la ſuivoit. Enfin, ſans aucune perte remarquable, il ſe rendit maître de la plupart des places dans les péninſules d'Aeta, de Sythonie & de Pallené.

Amphipolis ſe révolte en faveur de Braſidas.

La perte d'Amphipolis fut ce qui affecta le plus profondément Athènes. Cette ville riche & peuplée étoit bâtie dans une île petite, mais bien cultivée, environnée par le fleuve Strymon, dont les rives fourniſſoient d'excellens bois de conſtruction & les autres matériaux néceſſaires à une puiſſance navale. La poſſeſſion de cette ville rendoit les Spartiates maîtres des deux branches du fleuve, & leur donnoit la facilité de paſſer, ſans ſe détourner, dans les colonies Athéniennes de la côte de Thrace. Ils pouvoient s'emparer des mines d'or placées en face de l'île de Thaſos, ou les piller & ravager les fertiles campagnes de la Cherſonèſe Thracienne. La conquête d'une place auſſi eſſentielle à l'ennemi avoit exercé le courage, l'éloquence &

l'adreſſe de Braſidas. Dans la ville, il ſe forma un parti parmi les mécontens, diſpoſa habilement ſon armée devant les murs, & harangua l'aſſemblée du peuple. Une célérité toujours employée à propos diſtinguoit toutes ſes meſures ; cependant l'Athénien Euclée, qui commandoit la garniſon, trouva le tems d'envoyer un vaiſſeau à Thaſos pour demander un ſecours prompt & effectif.

Malgré l'activité de Thucydides l'hiſtorien.

Les Athéniens avoient confié le gouvernement de cette île, ainſi que la direction des mines d'or ſur le continent oppoſé, au célèbre hiſtorien d'une guerre où il ſe comporta avec ſageſſe, mais dans laquelle il ne fut pas heureux. Sans perdre un ſeul inſtant, Thucydide mit ſept galères en mer, & arriva, à l'embouchure du Strymon, le même jour qu'on avoit demandé ſon aſſiſtance ; mais il étoit déja trop tard pour ſauver Amphipolis [a]. Le général Spartiate, qui étoit exactement informé de toutes les meſures des aſſiégés, connoiſſoit parfaitement de quelle importance il étoit pour lui de prévenir l'arrivée de Thucydide, dont le nom étoit particulièrement reſpecté des colonies Grecques

[a] Thucydid., p. 522.

de

de Thrace, & dont l'influence étoit considérable parmi les barbares habitans de ce pays. C'eſt pourquoi Braſidas propoſa aux Amphipolitains une capitulation telle qu'il eût paru imprudent de ne pas l'accepter. Ils devoient être affranchis du tribut qu'ils avoient payé juſqu'alors aux Athéniens, & jouir dans toute ſon extenſion de l'indépendance politique, autant qu'elle ne ſeroit pas incompatible avec l'alliance de Sparte. La garniſon Athénienne même, ſi elle vouloit continuer de reſter dans Amphipolis, jouiroit de tous les droits de citoyens; & quant à ceux qui voudroient ſe retirer, on leur accordoit un tems convenable pour en faire ſortir leurs familles & leurs effets. Les Athéniens & leurs partiſans les plus déterminés acceptèrent cette dernière condition. Ils ſe retirèrent dans Eion, ville voiſine, ſituée près de la mer ſur la branche ſeptentrionale du Strymon, & que les talens & l'activité de Thucydide avoient mis à l'abri de toute attaque.

Qui ſauve Eion.

Vers la fin de l'hiver on fut inſtruit à Athènes de tous les ſuccès de Braſidas: l'aſſemblée fut tumultueuſe; & le peuple étoit d'autant plus furieux de ſes pertes, qu'il paroiſſoit alors qu'on auroit pu très-facile-

Les ſuccès de Braſidas occaſionnent du tumulte dans Athènes.

ment les prévenir, ſoit en gardant les défilés étroits qui conduiſoient aux poſſeſſions Athéniennes dans la Macédoine, ſoit en envoyant la flotte pour renforcer les garniſons qui ſe trouvoient de ce côté-là. Leur propre négligence avoit cauſé le malheur public ; mais les Athéniens agiſſant preſque toujours avec l'injuſtice & l'abſurdité qui accompagnent ordinairement les mécontentemens populaires, ils ſe diſculpèrent eux-mêmes & bannirent leurs généraux. Thucydide fut enveloppé dans cette cruelle ſentence. On envoya une armée en Macédoine, & on nomma d'autres généraux pour s'oppoſer à Braſidas.

Les Spartiates en profitent pour obtenir une trève d'un an.

Mais les projets de ce commandant, qui avoit déja commencé à conſtruire des vaiſſeaux ſur le Strymon, & qui n'aſpiroit à rien moins qu'à ſuccéder à l'autorité d'Athènes ſur ces contrées étendues, ſans en exercer l'oppreſſion, trouvèrent une oppoſition plus dangereuſe dans la jalouſie des magiſtrats de Sparte. L'orgueil de la nobleſſe étoit offenſé de la gloire d'une expédition à laquelle elle n'avoit point de part ; & leur amour-propre, en s'obſtinant à empêcher qu'on envoyât des renforts à Braſidas,

n'en étoit pas moins ardent à recueillir le fruit de ſes ſuccès paſſés. La délivrance de leurs parens, faits priſonniers à Sphacterie, étoit l'objet qui les intéreſſoit davantage; & ils ſe flattèrent que les Athéniens écouteroient les propoſitions qu'on leur feroit à cet égard pour recouvrer les places qu'ils avoient perdues, & arrêter tout d'un coup les ſuccès de Braſidas. Les Athéniens y conſentirent volontiers, & on convint d'une trève d'un an, pour diſcuter à loiſir & avec impartialité les conditions reſpectives du traité.

Ce traité fut conclu le neuvième été de la guerre. Braſidas, qui ne s'y attendoit nullement, venoit de recevoir la ſoumiſſion volontaire de Scioné & de Menda, deux places très-importantes dans la péninſule de Pallené. La première ſe rendit avant qu'il fût informé de la ſuſpenſion d'armes; mais il en étoit inſtruit lorſqu'il accepta la ſoumiſſion de la dernière. Olymp. LXXXIX 2. A. C. 423.

Tandis que la valeur active de Braſidas empêchoit la confirmation de la paix, l'eſprit turbulent de Cléon, qui ſentoit ſa nullité, provoquoit le renouvellement, ou plutôt la continuation de la guerre. La gloire d'Athènes étoit le ſujet continuel de ſes diſcours. La guerre renouvellée. Olymp. LXXXIX. 3. 2. A. C. 422.

Il exhortoit ſes compatriotes à punir la perfidie de Sparte, en réprimant la révolte inſolente de Menda & de Scioné, & d'employer ſa bravoure & ſon habileté, qui s'étoient montrées avec tant de ſuccès ſur la côte du Péloponnèſe, à réparer leur mauvaiſe fortune en Macédoine. Les Athéniens ſe laiſsèrent perſuader par ce déclamateur turbulent, qui, au printems ſuivant, fit voile pour la côte Macédonienne avec une flotte de trente galères, douze cents citoyens peſamment armés, un eſcadron de trois cents chevaux, & un corps puiſſant d'auxiliaires armés à la légère. La reddition de Menda & de Torone, dont les habitans furent traités avec tous les excès de la cruauté, l'encouragea à attaquer Amphipolis. Dans ce deſſein, ayant raſſemblé ſes forces à Eion, il attendit l'arrivée de quelques troupes Macédoniennes, promiſes par Perdiccas, qui, s'étant brouillé avec le général Spartiate, flattoit par fourberie les eſpérances de ſon antagoniſte.

Bataille d'Amphipolis.

L'armée de Cléon étoit compoſée de la plus belle jeuneſſe Athénienne, dont la bouillante ardeur dédaignoit le ſecours précaire d'un barbare. Elle accuſa la lâcheté de

ſon chef, qui ne pouvoit être égalée que par ſon incapacité, & ſe plaignit hautement d'être ſoumiſe à l'autorité d'un homme ſi peu digne de commander. Le caractère impatient de l'arrogant démagogue étoit peu propre à endurer ces plaintes ſéditieuſes. Il conduiſit ſur-le-champ ſes troupes devant la place, ſans examiner auparavant la force des murailles, la poſition du terrain, le nombre ou la diſpoſition des ennemis. Braſidas, pendant ce tems, avoit pris ſes meſures pour profiter de l'imprudence bien connue de ſon adverſaire. La plus grande partie de ſon armée étoit ſous les armes, & diſtribuée aux différentes portes de la ville. Cléaridas, qui y commandoit, avoit ordre de faire au premier ſignal une bruſque ſortie, tandis que Braſidas en perſonne, conduiſant une troupe choiſie & intrépide, ſaiſiroit la première occaſion d'attaquer l'ennemi en flanc. Ce plan ſi bien concerté fut exécuté avec autant d'habileté que de préciſion. Confondus de la rapidité de tant d'attaques inattendues, les Athéniens s'enfuirent, abandonnant leurs boucliers, & s'expoſant aux épées & aux piques de ceux qui les pourſuivoient. Les forces montoient des deux côtés à environ trois mille

hommes. Six cents Athéniens furent les victimes de la folie de Cléon, qui, quoique le plus avancé dans la fuite, fut arrêté par le trait mortel d'un archer Myrcinien.

Mort de Cléon.

Mort de Brasidas & honneurs rendus à sa mémoire.

Sa mort pouvoit appaiſer les mânes de ſes infortunés compatriotes ; mais rien ne pouvoit conſoler les vainqueurs de la perte de leur vaillant Braſidas, qui reçut une bleſſure mortelle en s'avançant pour attaquer. Il fut porté encore vivant à Amphipolis, & jouit un moment de la conſolation qu'il pouvoit trouver dans ſa dernière victoire, qui ne coûta que ſept hommes aux Spartiates. Ses funérailles furent accompagnées de toute la magnificence & de toute la pompe militaires ; mais ce qui fut plus honorable pour lui, ce furent les larmes & les gémiſſemens d'une foule de communautés qui regardoient ſes vertus & ſes talens comme les plus sûrs garans de leur bonheur & de leur sûreté. Les citoyens d'Amphipolis payèrent un tribut extraordinaire à ſa mémoire. Ayant démoli tous les monumens de leurs anciens chefs & patriotes, ils érigèrent la ſtatue de Braſidas dans le lieu le plus apparent de la cité, déterminèrent qu'on célébreroit tous les ans des jeux funèbres ſur ſon tombeau, & ſa-

crifièrent à ſon ombre révérée, comme au héros & au prémier fondateur de leur communauté [a].

La bataille d'Amphipolis écarta les principaux obſtacles à la paix. Il n'y avoit aucun général Spartiate capable de ſuivre les projets de Braſidas. Les Athéniens abattus par leur défaite, & humiliés par leur diſgrace, avoient beſoin de l'éloquence audacieuſe & impoſante de Cléon pour ſe diſſimuler leur foibleſſe & leurs malheurs; les foibles reſtes de l'armée ne pouvoient leur rendre leurs anciennes poſſeſſions en Macédoine; auſſi la plus grande partie de leurs guerriers & de leurs matelots revint à Athènes, très-diſpoſée à faire la paix avec l'ennemi. Cette réſolution fut ſoutenue par le caractère pacifique de Niciàs, dont l'influence avoit ſuccédé à celle de Cléon, & qui découvrit heureuſement dans la modération de Pleiſtoanax, roi de Sparte, les mêmes vues & les mêmes diſpoſitions. Les députés des deux républiques tinrent pluſieurs conférences amicales entre eux pendant l'hiver; & vers le commencement du printems ſuivant, on fit un traité

Paix de Nicias. Olymp. LXXXIX. 4. A. C. 421.

[a] Thucyd., p. 307.

de paix, & enſuite une alliance défenſive, pour cinquante ans, qui fut ratifiée par les rois & les éphores de Sparte, & par les archontes & les généraux d'Athènes. Dans ce traité, les alliés reſpectifs des puiſſances contractantes étoient compris; toutes les places & les captifs, pris dans le cours de la guerre, devoient être mutuellement rendus. Il y fut mention ſpécialement des cités rebelles de Macédoine; mais il fut réglé que les Athéniens n'exigeroient d'elles d'autre contribution que celle qui avoit été déterminée par l'équité d'Ariſtides [a].

Mécontentemens des alliés de Lacédémone.

Les Grecs, dans toutes leurs négociations, étoient toujours prodigues de promeſſes, mais toujours lents à les accomplir; & au milieu des changemens de l'adminiſtration, les magiſtrats trouvoient aiſément des excuſes pour violer les conditions accordées par leurs prédéceſſeurs. Les variations connues de l'inconſtance républicaine, toujours prête à ſe livrer à une animoſité exceſſive, ou à une amitié immodérée, pouvoient bien ſans doute ſuggérer un motif de convertir le traité de paix en traité d'alliance. Mais cette précaution,

[a] Thucydid., p. 354 & ſuiv.

dans le cas dont il s'agit ici, fut l'effet de la néceſſité. Athènes & Sparte pouvoient ſe faire des reſtitutions mutuelles, parce que leurs intérêts reſpectifs l'exigeoient ; mais aucun motif d'intérêt n'engageoit la première puiſſance à rendre Niſée aux Mégaréens, ou les villes de Solium & d'Anactorium à Corinthe. Les Thébains, peu de tems avant la paix, s'étoient emparés de la fortereſſe Athénienne de Panactum, ſituée ſur la frontière de la Béotie. Ils étoient encore maîtres de Platée. Exaltés par leur victoire ſignalée à Delium, on ne pouvoit ſuppoſer qu'ils vouluſſent abandonner leurs conquêtes, ou même qu'ils inclinaſſent beaucoup à la paix. Il étoit encore moins à préſumer que les cités Macédoniennes, pour plaire à Sparte, ſe ſoumettroient au joug ſévère des Athéniens, qu'ils venoient de ſecouer tout récemment, ni que les états inférieurs du Péloponnèſe mettroient lâchement les armes bas, ſans obtenir aucun des avantages dont les Spartiates leurs alliés les flattoient depuis longtems.

CHAPITRE XVIII.

Mécontentemens fomentés par les Corinthiens. — Alliance des Argiens. — A laquelle Athènes accède. — Naiſſance & éducation d'Alcibiade. — Son amitié avec Socrate. — Son caractère. — Ses vues. — Favoriſées par la ſituation de la Grèce. — Il trompe les ambaſſadeurs de Sparte. — La guerre du Péloponnèſe ſe renouvelle. — Bataille de Mantinée. — Tumultes dans Argos. — Maſſacre des Scyoniens. — Conquête cruelle de Mélos.

Mécontentemens fomentés par les Corinthiens.

LES voluptueux & turbulens citoyens de Corinthe jouiſſoient de l'odieuſe diſtinction d'avoir renouvelé une guerre que leurs intrigues & leurs animoſités avoient originairement allumée, ſous le prétexte d'avoir fait ſerment de n'abandonner jamais les villes Macédoniennes ; ils refuſèrent d'être compris dans le traité général de paix. Les Corinthiens affectèrent, avec quelque raiſon, de regarder comme une conſpiration contre la

liberté de la Grèce [a], l'alliance faite entre Athènes & Sparte, dans laquelle il étoit ſtipulé, que les puiſſances contractantes ſeroient en droit de faire au traité les changemens que pourroient exiger les circonſtances. Ils ſe hâtèrent d'inſpirer aux Argiens les mêmes idées qui les occupoient. Ayant réveillé l'ambition des magiſtrats, ils repréſentèrent adroitement au peuple la gloire d'Agamemnon, rappelèrent aux Argiens leur ancienne & juſte prééminence dans le Péloponnèſe, & les engagèrent à maintenir l'honneur de cette illuſtre péninſule, qui avoit été ſi honteuſement abandonnée par la puſillanimité, ou trahie par l'égoïſme de Sparte.

Alliance des Argiens. Olymp. XC. 4. A. C. 421.

Ce n'étoient ni le pouvoir ni la bonne volonté qui manquoient aux Argiens pour ſeconder les projets de Corinthe; ils avoient obſervé, pendant la guerre du Péloponnèſe, une neutralité prudente, également favorable à leur population & à leurs richeſſes. Leur protection étoit ſollicitée avec empreſſement par Mantinée, la plus puiſſante ville

[a] La clauſe étoit conçue de manière à exciter naturellement l'alarme. Προσθεναι και αφελειν ει τι αν ΑΜΦΟΙΝ τοις πολεσι δοκη. Thucydid., l. V, p. 284.

de l'Arcadie, qui avoit tout récemment conquis, dans ſon voiſinage, quelques villages, ſur leſquels Sparte avoit des prétentions. Les Eliens, long-tems ennemis de Sparte, embraſsèrent avec ardeur l'alliance des Argiens, qui fut fortifiée par l'acceſſion des villes Macédoniennes, dont les habitans étoient moins ſollicités encore par le zèle de Corinthe, qu'excités par l'indifférence de Sparte. Thèbes & Mégare ſe plaignoient également des Lacédémoniens leurs alliés, & étoient diſpoſés à la guerre. Une ariſtocratie ſévère prévalut néanmoins dans ces états, dont les magiſtrats ambitieux, tremblans pour leur autorité perſonnelle & celle de leurs familles, refusèrent d'entrer en confédération avec des républiques qui jouiſſoient de toute la liberté démocratique [a].

A laquelle Athènes accède. Olymp. XC. 1. A. C. 420.

Cette confédération démocratique fut encore fortifiée par l'alliance d'Athènes. Les moyens opérèrent cette union ſi extraordinaire, que nous croyons néceſſaire de les développer.

Naiſſance & éducation d'Alcibiade.

Les factions qui agitoient Athènes, empêchoient qu'on ne ſe fixât à aucune réſolution,

a Thucydid., l. V, p. 371.

les uns s'oppoſant ſans ceſſe à ce que les autres propoſoient. Pluſieurs déſapprouvoient la paix de Nicias [a]. Cette oppoſition fut ſoutenue par les talens d'un homme qui montra pour la première fois tout ce que la république devoit attendre un jour de lui. Alcibiade n'avoit pas encore atteint ſa trentième année, âge preſcrit par la ſageſſe de Solon, pour avoir le droit de parler dans l'aſſemblée ; mais tous les avantages de la naiſſance & de la fortune, les talens naturels & acquis, les qualités du corps & de l'eſprit, demandoient une exception en faveur de ce perſonnage extraordinaire, qui réuniſſoit à la vivacité impétueuſe de la jeuneſſe, la ſageſſe réfléchie de l'expérience [b]. Son père, le riche & généreux Clinias, tiroit ſon origine du célèbre Ajax, & avoit montré ſa valeur & ſon patriotiſme dans les ſcènes glorieuſes de la guerre des Perſes. Du côté des femmes, le fils de Clinias étoit allié à l'éloquent & magnanime

---

a Les Grecs diſtinguoient quelquefois les traités par les noms de ceux qui les avoient faits ; la paix de Cimon, la paix de Nicias ; & comme nous le verrons par la ſuite, la paix d'Antalcidas.

b Plut. & Nepos dans la vie d'Alcibiade.

Périclès, qui, comme ſon plus proche parent, fut chargé, après la mort de ſon père, du ſoin de ſa minorité. Mais l'homme d'état qui gouvernoit avec une autorité abſolue les affaires d'Athènes & de la Grèce, ne pouvoit donner beaucoup d'attention à cette charge domeſtique. Les premières années d'Alcibiade furent confiées aux ſoins intéreſſés de précepteurs mercenaires; ſa jeuneſſe & ſon inexpérience furent livrées à l'adulation & à la baſſeſſe de ceux qui l'entouroient [a].

Il s'attache de bonne heure à Socrate.

La lecture d'Homère lui inſpira bientôt ce deſir avide de la gloire & de la perfection, qui eſt la grande leçon de ce poëte immortel. Ayant atteint l'âge viril, il diſtingua de bonne heure, parmi la foule des rhétoriciens & des ſophiſtes, le mérite ſupérieur de Socrate, qui, rejetant toutes les études factices & abſtraites, bornoit ſes ſpéculations à des matières d'une importance & d'une utilité réelles; qui, ſans avoir jamais voyagé dans l'Egypte ni dans l'Orient, pour courir à la recherche des connoiſſances myſterieuſes, raiſonnoit avec une clarté & une liberté at-

a Plut. ibid.

tiques ; & qui, ſans être entraîné par aucun ſyſtême, penſoit, parloit & agiſſoit avec autant d'indépendance que de dignité. Un écrivain aimable & très-inſtructif, le diſciple & l'ami de Socrate, a laiſſé un panégyrique admirable de la modération conſtante, de la probité inaltérable, de la bienveillance étendue que ce philoſophe vertueux déploya invariablement dans tout le cours de ſa vie, qui fut de ſoixante-dix ans [a]. Ses vertus diſtinctives ſont appréciées avec ſagacité par Xénophon, élève digne de ſon maître [b] ; mais l'éclat de ſes actions particulières étoit ce qui charmoit le plus la légèreté peu réfléchie du jeune Alcibiade ; car rarement la jeuneſſe eſt capable de ſentir le plus grand des mérites, l'uniformité conſtante d'une vie innocente & utile.

L'éloquence, plutôt que l'innocence de Socrate, excitoit ſon admiration. Il étoit entraîné par cette manière piquante, par cette logique claire & énergique, qui confondoit les ſophiſtes les plus ſubtils des écoles Athé-

---

[a] Xenoph. memorabil. Socrat.

[b] Voyez particulièrement Xénoph. apolog. Socrat.

niennes [a]. Cette noble indépendance d'eſprit, qui dédaignoit l'inſolence du pouvoir, l'orgueil de la richeſſe & la vanité de la réputation populaire, étoit bien propre à obtenir l'eſtime d'Acibiade, qui aſpiroit aux diſtinctions & à la célébrité. Enfin le courage bouillant de ce jeune citoyen n'étoit pas moins excité par l'invincible intrépidité de Socrate, quand, quittant la tranquillité de la vie ſpéculative, & couvert du caſque & de la cuiraſſe, il juſtifioit, par la hardieſſe de ſes exploits ſur le champ de bataille, les utiles leçons de ſa philoſophie [b].

Leurs obligations & leur amitié mutuelles.

Socrate, à ſon tour, (car il eſt plus aiſé au ſage de corriger les erreurs de la raiſon, que de ſurmonter les illuſions du ſentiment) étoit profondément affecté de la beauté d'Alcibiade [c]; beauté qui ne dépendoit pas de

---

[a] Plato paſſim.

[b] Xenoph. memorab. Socrat. p. 409-804-818.

[c] Voyez Xenoph. & Platon, paſſim. Socrate reconnoît ſouvent le danger de la beauté, & ſon pouvoir ſur lui-même; mais il ne laiſſe échapper aucune occaſion de précautionner ſon diſciple contre les paſſions honteuſes & les vices abominables qui découlent

la

la fleur paſſagère de la jeuneſſe, & de la délicateſſe ſéduiſante des graces efféminées, mais de l'harmonie parfaite de ſes formes, qui réaliſoit les idées ſublimes que ſe faiſoient Homère & Phidias de leurs divinités fabuleuſes, & qu'il conſerva juſques dans ſon automne [a]. L'affection de Socrate, quoique bien éloignée d'avoir rien d'impur, reſſembloit plutôt à l'ardeur de l'amour qu'à la modération & au calme de l'amitié. Ce ſage, recherché & environné d'un grand nombre de diſciples, recherchoit lui-même la ſociété d'Alcibiade; & quand l'ingrat jeune homme ſe déroboit quelquefois à ſes compagnons de débauche, le philoſophe le pourſuivoit avec l'empreſſement d'un père ou d'un maître, jaloux de recouvrer un fils ou un eſclave fugitif [b]. A la bataille de Potidée, il ſauva la vie de ſon pupille; & afin de ſatisfaire l'amour de la gloire militaire qui animoit ſon jeune cœur, le philoſophe obtint pour Alcibiade le prix de la valeur, que le con-

---

de cette ſource agréable. V. memorabil. Socrat. l. II, paſſim, & l. V, c. VIII. Sympoſ. c. IV, p. 246.

[a] Plut. dans la vie d'Alcibiades.

[b] Plut. ibid.

ſentement unanime des Athéniens lui adjugeoit à lui-même. Au fatal combat de Delium, Alcibiade, dit-on, eut occaſion de reconnoître ce ſervice eſſentiel, en ſauvant la vie précieuſe de Socrate [a]. On peut bien ſuppoſer d'après cela qu'un échange de ſervices auſſi importans ait dû reſſerrer les nœuds de leur amitié mutuelle.

Caractère fourbe d'Alcibiade.

Mais Alcibiade, malgré tant d'avantages, avoit un défaut qui ne pouvoit être compenſé par la plus haute naiſſance, par la fortune la plus brillante, par les qualités les plus nobles du corps & de l'eſprit, ni même par l'amitié de Socrate; il lui manquoit un cœur honnête [b]. Nous ſommes en droit de l'affirmer d'après l'autorité des auteurs contemporains, qui reconnoiſſent que l'admiration d'abord, enſuite l'intérêt, furent le fondement de ſon attachement pour cet illuſtre ſage, dont il recherchoit les leçons, non pour devenir plus vertueux, mais pour être plus conſidéré. Il eſt poſſible que la morale pure

---

[a] Strabon, p. 330, & Plut. dans la vie d'Alcibiade.

[b] Lyſias cont. Alcibiad., & Xenoph. memorab. Socrat. l. I, p. 715.

de Socrate & ſes exemples aient excité en lui quelques mouvemens de vertu, mais plus probablement il la feignoit ; & le diſcernement le plus ſubtil pouvoit ſe tromper ſur le vrai caractère d'un homme qui étoit capable de ſe plier aux mœurs les plus oppoſées, & qui, comme on le verra par les divers événemens de ſa vie, étaloit le luxe le plus outré à Athènes, & ſe ſoumettoit à Sparte à la plus rigide frugalité ; qui ſavoit ſe conformer, ſelon que ſon intérêt l'exigeoit, aux exercices laborieux des Thébains, ou à la voluptueuſe indolence de l'Ionie ; prendre la molleſſe efféminée d'un prince d'Orient, ou ſe livrer aux vices brutaux des habitans de la Thrace [a].

Ses vues.

Le premier eſſai de ſa conduite politique découvrit les reſſources extraordinaires de ſon eſprit mobile. Il s'oppoſa à la paix de Nicias, parce que c'étoit l'ouvrage d'un rival qu'il vouloit perdre. Son ambition lui faiſoit deſirer ardemment la guerre ; & les Spartiates s'étoient attiré ſon reſſentiment, pour avoir, dans tout le cours de leurs négociations avec Athènes, témoigné le plus grand reſpect pour

[a] Nepos, dans la vie d'Alcibiade.

Nicias, ſans cacher le peu de conſidération qu'ils avoient pour lui, quoique ſa famille eût été liée long-tems avec leur république par les nœuds ſacrés de l'hoſpitalité, & que lui-même eût travaillé à reſſerrer cette union par les bons offices qu'il avoit rendus perſonnellement aux Lacédémoniens, faits priſonniers dans Sphacterie. Voulant ſatisfaire à-la-fois ſon reſſentiment, ſon ambition & ſa jalouſie, il ſe détermina à renouveler la guerre avec Sparte ; entrepriſe peu difficile dans les conjonctures du moment.

Favoriſées par l'état où ſe trouvoit alors la Grèce. Olymp. XC. 1. A. C. 420.

Les Spartiates retirèrent leurs troupes d'Amphipolis, pour ſe conformer à la paix de Nicias ; mais ils ne pouvoient ſe réſoudre à remettre ni cette ville, ni les places voiſines en Macédoine, ſous la domination d'Athènes. Les Athéniens, conformément au traité, permirent aux captifs pris à Sphacterie de ſatisfaire leur empreſſement à revoir leurs parens & leurs amis ; mais la bonne politique les empêchoit de rendre Pylos, juſqu'à ce que l'ennemi eût exécuté quelques-unes des conditions ſtipulées pour l'échange. Une mauvaiſe volonté réciproque, ou l'impoſſibilité d'accomplir les articles de paix, fomenta l'animoſité de ces républiques, qui n'étoient que

trop disposées à secouer le joug. L'autorité des magistrats, qui avoient secondé les mesures pacifiques de Nicias & de Pleistoanax, étoit expirée. La jeunesse Spartiate vouloit, par de nouvelles hostilités, détruire le souvenir d'une guerre entreprise sans utilité, & terminée sans honneur; mais la portion la plus sage des citoyens sentoit bien que l'on ne pouvoit espérer de plus grands avantages, tant que les Athéniens posséderoient Pylos. Le desir ardent de recouvrer cette forteresse, leur fit renouveler leur alliance avec les Thébains, de qui ils reçurent Panactum qu'ils espéroient échanger contre Pylos; mais ils oublièrent, dans cette négociation, une clause importante de leur traité avec Athènes, « qu'aucune des puissances contractantes ne pourroit, sans la participation & le consentement des autres, conclure une nouvelle alliance. » Les Thébains se flattèrent de brouiller Athènes & Sparte; les Corinthiens, guidés par la même inimitié, se réunirent aux Thébains, & rentrèrent ouvertement dans la confédération Lacédémonienne [a].

Après avoir conclu cette négociation, les

ils trompa les ambassa

[a] Thucydid., l. V, passim.

deurs d'Athènes. Olymp. XC. 1. A. C. 420.

Spartiates, qui ne le cédoient à perſonne dans l'art de diſſimuler, dépêchèrent à Athènes des ambaſſadeurs, pour excuſer leur infraction apparente au traité, & engager cette république à accepter en échange de Pylos la ville de Panactum qui avoit été démantelée avec ſoin. Le ſénat d'Athènes écouta leur propoſition ſans en ſoupçonner l'artifice, ſur-tout quand les ambaſſadeurs déclarèrent qu'ils étoient revêtus de pleins pouvoirs pour embraſſer tous les plans raiſonnables propres à terminer leurs différends actuels, & aſſurer entr'eux une amitié permanente. Il ne reſtoit plus aux ambaſſadeurs qu'à propoſer leur demande dans l'aſſemblée du peuple, qu'ils eſpéroient avec raiſon pouvoir tromper plus facilement encore que le ſénat; mais ils furent trompés eux-mêmes dans leur attente par un ſtratagême d'Alcibiade, auſſi ſingulier que hardi. Ayant invité les ambaſſadeurs à un feſtin, pendant lequel il parla de leur république avec reſpect, & témoigna la plus grande ſollicitude pour le ſuccès de leur négociation, il obſerva qu'une ſeule circonſtance l'alarmoit, c'étoit de leur avoir entendu parler de pleins pouvoirs. Il leur conſeilla de n'en point faire mention dans l'aſſemblée, parce que la ra-

pacité naturelle du peuple ne manqueroit pas de ſe prévaloir de cette circonſtance pour inſiſter ſur des conditions qui pourroient être incompatibles avec l'honneur de Sparte. S'ils cachoient l'étendue de leur commiſſion, dont la publicité ne ſerviroit qu'à indiquer la timidité d'un côté, & à provoquer l'inſolence de l'autre, il s'engageoit à obtenir la reddition de Pylos, & à leur faire accorder les conditions les plus avantageuſes. Les Spartiates eurent dans ce moment l'indiſcrétion de ſe livrer à un homme qui n'avoit point oublié les marques d'indifférence & d'ingratitude qu'il avoit reçues de leur république. Quand ils parurent le lendemain dans l'aſſemblée, Alcibiades demanda à haute voix l'objet & l'étendue de leur commiſſion. Ils nièrent alors, conformément au plan concerté, qu'ils euſſent des pleins pouvoirs. L'artificieux Athénien, affectant un tranſport d'indignation, ſe récria contre l'audace & la baſſeſſe d'un peuple qui avoit indignement abuſé de la candeur de ſon caractère. « Mais hier ils ont déclaré leurs pleins pouvoirs dans le ſénat, & aujourd'hui ils dénient ce qu'ils annonçoient hier avec tant d'oſtentation. Telle eſt (à ce que je vois actuellement) la duplicité de leur

république. C'eſt ainſi qu'ils ont rendu Amphipolis. C'eſt ainſi, Athéniens ! qu'ils ont rendu les villes voiſines de Macédoine. Ils vous ont mis, à la vérité, en poſſeſſion de Panactum, mais avec la précaution d'en faire démolir les murs ; & après avoir conclu avec Athènes une alliance ratifiée par un ſerment ſolemnel, ils oſent l'enfreindre de la manière la plus perfide, en entrant dans une ligue avec Thèbes, votre ennemie déclarée. Pouvez-vous encore, citoyens d'Athènes, ſouffrir en ſilence de telles indignités ? Ne chaſſerez-vous point ces traîtres (en montrant les ambaſſadeurs) de votre préſence & de votre ville ? » Cette harangue extraordinaire déconcerta totalement les Spartiates. Quand même la confuſion leur eût permis de diminuer leur faute, en déclarant la vérité, la moindre réflexion leur auroit ſuffi pour voir qu'Alcibiade préſenteroit le fait, quoique très-ſimple, comme un nouveau détour & un artifice ingénieux. Ils ſe retirèrent bruſquement de l'aſſemblée [a] ; Nicias & les

[a] Thucydide parle d'une ſecouſſe de tremblement de terre, qui occaſionna la diſſolution de cette aſſemblée avant de prendre aucune concluſion.

autres partiſans de Sparte partagèrent leur diſgrace ; & Alcibiade n'eut pas de peine bientôt après à perſuader aux Athéniens d'embraſſer l'alliance des Argiens [a].

La guerre du Péloponnèſe renouvelée. Olymp. XC. 2. A. C. 419.

On pourroit croire que le poids d'une confédération auſſi puiſſante auroit dû bientôt écraſer la foibleſſe de Sparte, déja épuiſée par les premières guerres ; mais les opérations militaires de la Grèce dépendoient moins de la force relative des puiſſances belligérantes, que de la prépondérance alternative des factions domeſtiques. Dans l'année qui ſuivit le traité, les Athéniens envoyèrent un petit corps de troupes pour aider leurs alliés du Péloponnèſe à réduire Epidaure, Tegée & d'autres villes ennemies dans l'Argolide & l'Arcadie. Cependant, l'année ſuivante, quand les Spartiates, craignant la perte de quelques villes & la défection d'un plus grand nombre, firent des efforts pour reprendre leur prépondérance dans le Péloponnèſe, les Athéniens ſeuls montrèrent peu de volonté à s'oppoſer à leurs meſures, & ne ſe mirent nullement

[a] Thucydide, l. V, p. 374 & ſuiv. Plut. dans la vie d'Alcibiade.

en devoir d'agir. Pleiſtoanax étant partiſan de la paix de Nicias, les Spartiates confiè-rent le commandement à Agis ſon collègue, qui étoit d'un caractère plus belliqueux. Tous les Lacédémoniens en âge de porter les armes, eurent ordre de marcher. L'expédient dange-reux d'armer les Ilotes fut adopté dans cette occaſion importante. Les alliés de Sparte montrèrent une ardeur peu commune à dé-fendre leur cauſe. Les Thébains fournirent dix mille hommes de pied & mille cava-liérs [a]; les Corinthiens deux mille hommes peſamment armés; les Mégariens preſqu'au-tant; les anciennes villes de Pallené & de Sicyone dans l'Achaïe fournirent des ſecours prompts & puiſſans; tandis que la petite, mais généreuſe république de Phlius, dont le territoire, limitrophe de l'Argolide, étoit aſſigné pour le rendez-vous des confédérés,

[a] Ils n'avoient cependant que cinq cents chevaux; ἱππεις πεντακοσιοι και ανιπποι ἰσοι. Peut-être les ανιπποι, ceux qui n'avoient pas de chevaux ſervoient à la ſuite des cavaliers. Le mélange de l'infanterie légère avec la cavalerie fut fréquent dans les derniers tems; mais nous aurons occaſion de le remarquer par la ſuite.

ſe mit en campagne avec tout ce qu'elle avoit de citoyens & d'eſclaves capables de porter les armes [a].

Les armées de Sparte & d'Argos ſont en préſence ; mais elles ſe ſéparent ſans engager de combat. Olymp. XC. 3. A. C. 418.

Les Argiens virent l'orage qui les menaçoit, & ſe préparèrent à y réſiſter. Les Eléens & les Mantinéens ſe joignirent à eux ; & quoique les Athéniens ſe fiſſent attendre longtems en vain, les Argiens ne perdirent pas courage ; ils entrèrent hardiment en campagne pour s'oppoſer à tant d'ennemis puiſſans. Les diſpoſitions ſavantes du roi Agis interceptèrent leur retour à Argos : les hauteurs dont ils étoient entourés, furent occupées par les Corinthiens & les Phliaſiens ; leur retraite vers Nemée fut coupée par les Béotiens & les Mégariens. Une bataille ſembloit inévitable dans la vallée ſinueuſe d'Argos ; mais il eſt plus aiſé d'admirer que d'expliquer la conduite ſubſéquente des deux armées. Soit que les commandans Argiens [b] fuſſent déconcertés par la poſition avantageuſe de l'ennemi, ou que la compaſſion eût

---

[a] Thucydid, l. V, p. 384 & ſuiv.

[b] Ou plutôt Thraſyllus, l'un des cinq généraux, qui ſemble avoir joui de quelque prééminence ſur ſes collègues ; peut-être c'étoit ſon tour à commander.

touché leurs ames, en voyant des armées auſſi nombreuſes, compoſées ſpécialement d'hommes originaires de la même péninſule, ſortis du même ſang, & parlant la même langue Dorique, prêts à ſe détruire mutuellement ; ou qu'étant ſecrètement partiſans de l'ariſtocratie [a], ils ne vouluſſent pas en venir à des extrémités avec Sparte, il eſt certain qu'au lieu de livrer bataille, ils entrèrent en conférence avec le roi de Lacédémone. En conſéquence de cette démarche inattendue, une trève fut conclue entre les chefs ſans le concours des officiers ni des ſoldats des deux armées, ni même ſans qu'ils en euſſent connoiſſance. Les Argiens, Thraſyllus & Alciphron, promirent que leurs concitoyens donneroient une ſatisfaction complète pour les injures dont ils étoient accuſés ; & le roi Agis, à qui les loix Spartiates donnoient une autorité abſolue dans le camp, fit retirer ſon armée.

Mécontentemens occaſionnés par-là dans les deux états.

Quelque pût être la cauſe de cette conven-

[a] Alciphron, qui, avec Thraſyllus, fut le principal agent dans cette affaire, étoit le « προξενος Λακεδαιμονων » l'hôte public des Lacédémoniens. Thucydid. p. 386.

tion, elle occaſionna (après les premiers inſtans de ſilence & d'étonnement) un mécontentement général, ſuivi de clameurs violentes & licencieuſes. Les Spartiates ſe plaignoient, « qu'après avoir aſſemblé un corps de troupes, tel que le Péloponnèſe en avoit rarement vu, dont l'attachement pour leur cauſe étoit plein d'ardeur, dont le nombre & le courage étoient invincibles; & qu'après avoir enfermé leurs ennemis de tous côtés, & les avoir privés de toute reſſource, l'eſpérance glorieuſe, ou plutôt la certitude de la victoire la plus complète & la plus importante s'étoit évanouie en un moment par le caprice, la lâcheté ou la corruption de leur général. » Les Argiens, de leur côté, regrettoient « d'avoir laiſſé échapper de leurs mains, par une convention précipitée & indiſcrète, leurs nombreux ennemis qu'ils avoient une ſi belle occaſion de combattre dans leur propre pays. » Ils ne bornèrent pas leur reſſentiment à de vaines plaintes. Les plus entreprenans & les plus ſéditieux attaquèrent & pillèrent les maiſons de Thraſyllus & d'Alciphron, qui ne ſauvèrent leurs vies qu'avec beaucoup de peine, en ſe retirant dans le ſanctuaire reſpecté de Junon Argienne.

Alcibiade persuade aux Athéniens de rompre la trêve. Olymp. XC. 3. A. C. 418.

Quoique les Grecs en général employaſſent rarement des ambaſſadeurs réſidens chez les étrangers, Alcibiade néanmoins fut revêtu de ce caractère auprès des Argiens. Son activité ne vouloit pas laiſſer échapper l'occaſion d'exciter les mouvemens populaires dans leſquels il trouvoit ſon intérêt & celui des Athéniens. Il prétendit enſuite que ſes inſtigations avoient décidé les Argiens & leurs alliés à rompre la trève ; entrepriſe devenue bien plus facile depuis l'arrivée ſi long-tems attendue des troupes que les Athéniens avoient promiſes, & qui étoient de douze cents ſoldats & d'un corps de trois cents chevaux. Encouragés par ce ſecours, les Argiens attaquèrent l'ancienne & opulente ville d'Orchomenus en Arcadie, qui, après une foible réſiſtance, ſe ſoumit à leurs armes. Ils s'avancèrent enſuite pour mettre le ſiège devant la ville de Tégée, contre la volonté des Eléens, qui deſiroient ardemment châtier les habitans de Lepreum, diſtrict ſitué ſur leurs frontières. Les Argiens n'eurent aucun égard à leurs demandes ; & les Eléens, offenſés par cette marque de mépris, ſe retirèrent très-mécontens.

Les Spartiates

Les Lacédémoniens apprirent avec indigna-

tion la prise d'Orchomenus, le siège de Tégée & l'infraction manifeste du traité. Ils avoient d'abord murmuré contre l'imprudence ou la perfidie du roi Agis ; mais quand ils virent les effets de sa mauvaise conduite, leur ressentiment devint fureur. Dans les premiers mouvemens de leur animosité, ils résolurent de détruire sa maison, & de le condamner à une amende très-forte, que vraisemblablement il n'auroit pu payer. Mais son adresse & son éloquence appaisèrent les clameurs générales ; & comme la colère des assemblées populaires se convertit aisément en pitié, il regagna même la faveur du peuple. Ses talens connus pour la guerre lui firent donner le commandement de l'armée, & il assura ses compatriotes que ses services futurs effaceroient bientôt la tache que sa première conduite avoit faite à sa réputation. Les Spartiates cependant élurent, pour la première fois en cette occasion, dix conseillers qui devoient suivre leurs rois à la guerre, arrêter leurs résolutions trop précipitées, & réprimer leur autorité trop absolue.

Le motum Campum.

Après avoir pris cette précaution, dont la nécessité sembloit justifiée par ce qu'ils venoient d'éprouver récemment, ils deman-

Bataille de Mantinée.

dèrent des ſecours à leurs alliés, qui ne deſiroient pas moins ardemment qu'eux de renouveler les hoſtilités. Ils s'avancèrent avec une armée nombreuſe (quoiqu'inférieure à celle qu'ils avoient aſſemblée précédemment, leurs confédérés au-delà de l'Iſthme n'ayant pas encore eu le tems de les joindre), & marchèrent directement à Mantinée, eſpérant prendre cette place, ou obliger l'ennemi à retirer ſes troupes du ſiège de Tégée, pour la ſecourir. L'approche des Argiens prévint la ſurpriſe de Mantinée; & les deux armées, dont l'ambition & le reſſentiment avoient été trompés, en perdant l'occaſion de déployer leur valeur & leur vengeance, ſe préparèrent à une action.

Harangues militaires.

Suivant l'uſage des anciens, les chefs des différentes nations haranguoient leurs troupes reſpectives. Les Mantinéens furent animés « par la vue de leur ville, pour la défenſe de laquelle ils étoient exhortés à combattre vaillamment, ainſi que pour le ſort de leurs femmes & de leurs enfans. L'événement de la bataille devoit decider l'alternative importante, dans laquelle ils étoient, & leur aſſurer l'empire qu'ils avoient acquis auparavant ſur différentes villes de l'Arcadie, ou les condamner

à

à la ſervitude qu'ils avoient déja ſoufferte ſous la cruelle tyrannie de Sparte. » On rappela aux Argiens « leur ancienne prééminence dans le Péloponnèſe, qu'ils avoient regagnée depuis peu, & qu'il étoit de leur honneur de ſoutenir dans cette circonſtance. On leur remit ſous les yeux les guerres longues & ſanglantes qu'ils avoient eu a ſoutenir précédemment, pour repouſſer l'uſurpation d'un voiſin ambitieux & puiſſant. C'étoit le même ennemi qui les attaquoit alors & qui leur donnoit occaſion de venger, en un ſeul jour, les injuſtices accumulées de pluſieurs ſiècles. » Les Athéniens entendirent & répétèrent, « qu'il étoit glorieux de marcher à la tête d'alliés courageux & fidèles, & de ſe montrer dignes de leur réputation héréditaire. Ils ne le cédoient à perſonne en bravoure; ils n'avoient point de rivaux pour la puiſſance; & quand ils auroient vaincu les Lacédémoniens juſques dans le Péloponnèſe, leur domination ſeroit plus étendue & plus aſſurée. »

Les Spartiates exhottèrent en peu des mots leurs troupes, & s'excitèrent mutuellement, « à déployer cette valeur, dont ils avoient été animés, & qui ne pouvoit recevoir de nouvelles forces d'un ennuyeux étalage de paroles

Les Spartiates ſont victorieux.

inutiles. » En parlant ainſi, ils marchèrent au ſon de la flûte à pas lents, mais aſſurés, pour recevoir le choc impétueux [a] des Argiens & des Athéniens. Depuis les premières diſſentions occaſionnées par la paix de Nicias, on avoit exercé conſtamment au métier des armes plus de mille jeunes gens choiſis parmi la jeuneſſe d'Argos, pour ſoutenir les prétentions honorables de leur pays. Ils ſe conduiſirent avec une bravoure ſignalée. Les Athéniens ne démentirent pas leur ancienne réputation. Les Mantinéens défendirent avec acharnement tout ce qu'ils avoient de plus cher. Mais l'armée alliée avoit été conſidérablement affoiblie par la déſertion des Eliens ; & l'enthouſiaſme martial du roi Agis, ſecondé de la valeur

---

[a] Les vers admirables de Milton, qui étoit grand admirateur de Thucydides, ſont le meilleur commentaire ſur cette bataille.

Anon they more
In perfect phalanx to the Dorian mood
Of flutes and ſoft recorders, ſuch aſrais'd
To heighs of nobleſt tempe· heroes old,
Arming to battle ; and inſtead of rage,
Deliberate valour breath'd firm and un mov'd, &c.

PARAD. PERDU, l. I.

inébranlable des Spartiates[a], décida le ſort de la bataille. Les alliés furent repouſſés, rompus, mis en déſordre & obligés de prendre la fuite. Les Spartiates, ne voulant pas irriter leur déſeſpoir, ou obſervant ſuperſti-

---

[a] Si le texte n'eſt pas altéré, les paroles de Thucydides ſont très-remarquables : αμα μαλιστα δη κατα παντα τη εμπειρια λακεδαιμονιοι ελαττωθεντες, τη ανδρεια ενικων και ἱσσον περιγενομενοι, p. 394. « que les Lacédémoniens ſe montrèrent auſſi ſupérieurs à l'ennemi par leur courage vraiment héroïque, qu'ils lui parutent dans cette occaſion inférieurs pour la tactique, » Il paroît, par la deſcription de la bataille, que ce ne fut pas de talens, mais de diſcipline que manquèrent les Lacédémoniens. En approchant de l'ennemi, leur aile droite s'étendit trop, ce qui arrivoit fréquemment, par le deſir qu'avoit chaque ſoldat de couvrir ſon côté deſarmé pat le bouclier de celui qui étoit à ſa droite; en conſéquence de cette tendance, l'aile gauche des Lacédémoniens fut coupée par la droite de l'ennemi. Agis ordonna aux Skirites & aux Braſidiens de s'avancer vers la droite, & d'alonger le front de l'aile gauche, commandant aux bataillons d'Hipponoïdas & d'Ariſtocles de rempiir le vide occaſionné pat ce mouvement; mais ces généraux refuſèrent abſolument d'obéir à cet ordre, & furent dans la ſuite bannis de Sparte pour cette raiſon. Thucydides, p. 393 & ſui..

tieuſement une ancienne maxime, qui leur enjoignoit « de favoriſer l'ennemi qui fuit, » ne continuèrent pas la pourſuite, mais retournèrent chez eux en diligence pour célébrer les fêtes carnéennes, ſatisfaits d'avoir rétabli la gloire de leurs armes, & d'avoir recouvré leur autorité dans le Péloponnèſe.

Tumultes dans Argos.

Telles furent en effet les conſéquences immédiates d'une bataille qui ne fut pas auſſi ſanglante qu'elle auroit pu l'être, les vaincus ayant perdu onze cents hommes, & les vainqueurs trois cents. Mais les révolutions de la Grèce dépendoient principalement de la politique changeante des factions domeſtiques. Les Spartiates avoient dans Argos même de nombreux partiſans, qui, enhardis par la victoire récente de leurs amis, prirent les armes ſur-le-champ, abolirent le gouvernement populaire, attaquèrent les partiſans d'Athènes, renoncèrent à la ligue qu'ils avoient faite avec cet état, & entrèrent dans une nouvelle confédération avec Sparte. Cet événement eut lieu peu de jours après l'action, & ſur la fin du quatorzième hiver de la guerre du Péloponnèſe. Les deux années ſuivantes, Argos paya cher un moment de ſplendeur, ayant éprouvé trois révolutions ſanglantes, qui

renouvelèrent les atrocités de la ſédition Corcyrénne. La conteſtation ſe termina comme à Corcyre, en faveur des Athéniens & de la démocratie.

Les affaires du Péloponnèſe avoient long-tems occupé l'attention d'Athènes ſans l'abſorber entièrement. Dans l'année qui précéda ſon alliance avec Argos, les Athéniens réduiſirent la ville rebelle de Scioné, dans la péninſule de Pallené, contre laquelle leur reſſentiment avoit été porté au dernier période, par la révolte des Scioniens qui, quoique habitant un pays preſque enfermé par la mer, avoient oſé défier la puiſſance navale d'Athènes, & avoient profité des malheurs de cette république, pour ſe joindre à ſes ennemis. Les Scioniens devinrent les victimes d'une vengeance également cruelle & imprudente. Les mâles, au-deſſus de l'âge de puberté, furent paſſés au fil de l'épée; les femmes & les enfans traînés en ſervitude; le nom & les privileges de la ville furent abolis pour jamais; & le territoire repeuplé par une nouvelle colonie, compoſée principalement de Platéens exilés. Ces cruautés atroces éveillèrent la terreur, aigrirent le reſſentiment, & redoublèrent la réſiſtance des répu-

Maſſacre des Scioniens.

bliques voiſines. Perdiccas, roi de Macédoine, ayant entrepris de les défendre, les Athéniens irrités voulurent lui interdire l'uſage des mers Grecques. Mais ce peuple ambitieux avançoit ſi lentement dans ſon projet de réduire les côtes de Macédoine, qu'à la fin il y renonça, ſe contentant de garder les places qui lui étoient encore attachées, de rétablir l'ordre domeſtique, & de recueillir le tribut accoutumé ſur ſes nombreuſes colonies.

Les Athéniens attaquent Melos. Olymp. XCI. 1. A. C. 416.

L'induſtrie productive répandue dans toutes les claſſes de citoyens, l'égalité des fortunes particulières, l'abſence du luxe habituel, & d'autres cauſes non moins favorables, rendoient la Grèce floriſſante au milieu de guerres furieuſes & ſanglantes. Après un court intervalle de tranquillité, ſa population trop abondante étoit obligée de ſe répandre au dehors, & d'aller au loin fonder de nouvelles colonies, ou tenter des conquêtes. Après la paix de Nicias, Athènes goûta pendant cinq ans un calme heureux; les guerres de Macédoine & d'Argos n'ayant fait qu'exercer ſon activité ſans épuiſer ſes forces. La néceſſité d'employer le ſuperflu de ſa vigueur à quelque entrepriſe utile & honorable, devint funeſte l'année ſuivante à

la malheureuſe île de Mélos, une des plus grandes des Cyclades, placée ſur la rive oppoſée au cap Malée, promontoire méridional de la Laconie [a].

Deſcription de cette île.

Cette île, de ſoixante milles de circonférence, d'une température agréable, qui fourniſſoit en abondance toutes les productions des climats méridionaux, avoit reçu de bonne heure une colonie de Sparte; & cet heureux établiſſement avoit joui ſept cents ans de l'indépendance politique. On peut juger de la force & de l'importance de la capitale qui avoit le même nom que l'île, par l'armement que les Athéniens envoyèrent contre elle, & qui conſiſtoit en trente vaiſſeaux & en trois mille ſoldats. Avant de commencer les hoſtilités, ils envoyèrent des ambaſſadeurs aux Méliens, afin de les engager à ſe rendre ſans encourir les dangers & la punition d'une réſiſtance inégale & probablement inutile. Les ruſés inſulaires, qui connoiſſoient bien l'é-

[a] L'île de Mélos eſt par-tout imprégnée de fer, de bitume, de ſoufre, & d'autres minéraux. Tournefort la dépeint comme un grand laboratoire: on prétend que ſes feux ſouterrains donnent une force & une ſaveur particulière à ſes vins & à ſes fruits.

loquence & l'adreſſe des envoyés, leur refusèrent la permiſſion de parler devant l'aſſemblée publique, mais nommèrent une députation de magiſtrats pour entendre & examiner leurs demandes. Les ambaſſadeurs Athéniens furent reçus dans le ſénat où ſe tint cette intéreſſante & fameuſe conférence [a], qui fait connoître les ſentimens & l'opinion dominante des Grecs en matière de guerre & de gouvernement, & met dans tout ſon jour les principes tyranniques de la république Athénienne. Les ambaſſadeurs obſervèrent d'abord, « que puiſque la défiance des Méliens, qui provenoit vraiſemblablement du ſentiment qu'ils avoient de la foibleſſe de leur cauſe, leur avoit refuſé la liberté de ſe faire entendre à l'aſſemblée du peuple, ils emploieroient, dans cette conférence, la manière de procéder qui ſembloit la plus conforme au deſir des Méliens, & écouteroient patiemment les objections qu'on pourroit faire à leurs propoſitions. « Rien ne paroît plus juſte & plus raiſonnable, répondirent les Méliens ; » mais vous êtes venus ici avec une armée puiſſante, qui vous rend juges dans votre propre cauſe.

Conférence entre les commiſſaires d'Athènes & de Mélos.

[a] Thucydid., l. V, p. 400 & ſuiv.

Quoique vaincus dans cette conférence, vous pouvez encore vaincre par les armes; & nous, ſi nos raiſons ne vous perſuadent pas, nous ſommes obligés de nous ſoumettre à l'eſclavage. » *Les Athéniens*, « ſi vous prétendez parler de matières étrangères au ſujet que nous traitons, nous avons fini. » *Les Méliens*, « il eſt sûrement bien excuſable à des gens qui riſquent tout, de prendre toutes les précautions qui ſont en leur pouvoir, & d'expoſer leurs ſoupçons & leurs craintes; mais ſuivons dans la conférence le plan que vous avez propoſé. » *A.*, « &, de part & d'autre, omettons tous les raiſonnemens ſuperflus, ſoit que nous, qui avons repouſſé & vaincu les Perſes, ſoyons en droit de gouverner les Grecs; ou que vous, qui êtes une colonie de Lacédémone, ayez droit à l'indépendance. Parlons en hommes ſenſés & prudens, qui ſavent que les règles de la juſtice ne s'obſervent qu'entre des perſonnes d'une condition égale; mais qu'il appartient au fort de commander & au foible d'obéir, parce que tel eſt l'intérêt de tous deux. » *M.*, « comment accorder nos intérêts avec les vôtres? » *A.*, par la ſoumiſſion vous ſauverez vos vies; & en vous conſervant, nous

augmenterons notre propre pouvoir. » *M.*, « puiſque ſans égard pour la juſtice, vous n'êtes gouvernés que par votre intérêt, conſidérez donc auſſi que votre invaſion chez les Méliens n'étant point provoquée, vous attirera le reſſentiment de toute la Grèce, vous donnera pour ennemis tous les états neutres; & ſi jamais votre empire diminuoit (& quelle grandeur humaine n'eſt pas ſujette aux revers?) vous expoſera à une punition juſte & terrible. » *A.*, « la continuation de notre empire dépend de la fortune & des dieux; mais le peu que les hommes peuvent faire pour le conſerver, nous ne le négligerons pas. La liberté de Mélos offenſe l'orgueil des îles voiſines, & les anime à la rébellion. L'intérêt de notre pouvoir actuel doit l'emporter ſur la crainte du danger futur. » *M.*, « tandis que les Athéniens ſont ainſi préparés à braver tout danger pour la conſervation de leur empire, & les îles qui leur ſont ſoumiſes à défier la mort dans l'eſpérance de ſecouer le joug, ne ſeroit-ce pas de notre part, nous qui avons longtems joui de la liberté, la plus baſſe & la plus infame lacheté de redouter le péril pour conſerver la plus précieuſe & la plus glorieuſe de toutes les poſſeſſions humaines? » *A.*,

nous ne ſommes pas venus ici pour diſputer le prix de la valeur, mais pour offrir les conditions d'où votre ſalut dépend. » *M.*, « l'événement de la guerre eſt incertain ; il y a quelqu'eſpoir dans la réſiſtance, & aucun dans la ſoumiſſion. » *A.*, « la flatteuſe eſpérance trompe ſouvent l'heureux & le puiſſant ; mais elle perd toujours le foible & l'infortuné, qui, dédaignant les moyens naturels de conſervation, a recours aux vains rêves de l'imagination, aux préſages, aux oracles, aux prédictions & à toutes les illuſions trompeuſes d'une vaine ſuperſtition. » *M.*, « nous ſavons qu'il ſera difficile aux Méliens de réſiſter à la force & à la fortune d'Athènes ; cependant nous eſpérons que les dieux favoriſeront la juſtice de notre cauſe ; & que les Lacédémoniens, de qui nous ſommes deſcendus, animés par un ſentiment d'honneur, défendront leur propre ſang. » *A.*, « ne croyez pas qu'Athènes ſoit abandonnée des dieux. L'ambition eſt gravée dans le cœur de l'homme ; c'eſt la ſageſſe de la providence, & non un décret Athénien qui a établi l'inévitable loi, que le fort gouverneroit le foible. Quant aux ſecours des Lacédémoniens, nous vous félicitons ſincère-

ment ſur votre heureuſe ignorance de leurs principes. Quoique l'équité règne dans leurs inſtitutions domeſtiques, ils n'ont qu'une manière de ſe conduire avec leurs voiſins, qui eſt de régler toutes leurs démarches avec eux ſur leur intérêt perſonnel. » *M.*, « c'eſt-là la principale raiſon qui nous fait eſpérer qu'ils n'oublieront pas une île qu'ils ont peuplée; ce qui ſeroit d'ailleurs très-contraire à leurs intérêts, Mélos étant ſituée dans le voiſinage de leur territoire, & ne pouvant être qu'une poſſeſſion très-dangereuſe entre les mains d'un ennemi. » *A.*, « la prudence timide des Lacédémoniens leur permet rarement de ſe mettre en campagne, même contre leurs ennemis invétérés dans le Péloponnèſe, à moins d'avoir ſous leurs étendards une nombreuſe ſuite d'alliés. Il ne faut pas imaginer que, pour le ſalut d'une colonie, ils traverſeront ſeuls la mer de Crète, pour combattre la flotte ſupérieure d'Athènes. » *M.*, « ſi les Lacédémoniens eux-mêmes ne veulent pas ſe mettre en mer, ils peuvent tranſporter d'autres ſoldats à leur place; & l'étendue de la mer de Crète leur permettra d'éluder la vigilance de vos vaiſſeaux; ou en ſuppoſant que cette probabilité manque, les

Lacédémoniens peuvent attaquer vos ſujets ſur le continent, & accomplir les deſſeins du vaillant Braſidas.» *A.*, «vous êtes déterminés, à ce qu'il paroît, à apprendre, par une fatale expérience, ſi la crainte a jamais forcé les Athéniens à renoncer à leurs deſſeins, & ſur-tout à lever le ſiège d'une place qu'ils ont une fois inveſtie; car, dans tout le cours de cette longue conférence, vous n'avez annoncé aucun motif capable d'inſpirer une juſte confiance. Vous parlez d'honneur & d'indépendance, en rejetant les offres d'un état puiſſant, aux armes duquel vous êtes hors d'état de réſiſter, & dont vous pourriez obtenir la protection, au moyen d'un tribut modéré. De peur que la crainte n'ait quelque part à cette conduite peu prudente, nous vous laiſſerons réfléchir en particulier à nos propoſitions, en vous rappelant ſeulement encore une fois, que votre délibération actuelle décidera du ſort de votre pays.»

Les ambaſſadeurs Athéniens ſe retirèrent, & bientôt après les Méliens les rappelèrent, & déclarèrent «que leur réſolution unanime étoit de ne pas renoncer, même dans cet inſtant de détreſſe, à une liberté qu'ils avoient

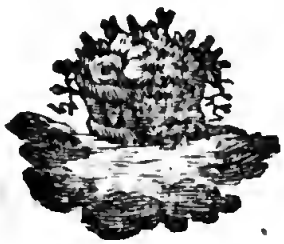
Magnanimité des Méliens.

conſervée ſept cents ans ; que leur eſpoir étoit fondé ſur l'aſſiſtance vigoureuſe des Lacédémoniens & dans cette providence divine qui les avoit ſi ſpécialement protégés juſqu'alors, au milieu des convulſions générales de la Grèce. Ils conjuroient les Athéniens d'accepter leur offre de neutralité, & de ne pas ſe permettre ſans raiſon aucune violence. » Les ambaſſadeurs ſe préparèrent à retourner au camp, & joignant le ſarcaſme à la menace, ils obſervèrent, en quittant les Méliens « qu'ils étoient les ſeuls qui, dans une ſituation auſſi preſſante, regardaſſent l'avenir plus certain que le paſſé ; mais qu'ils auroient tout lieu de ſe repentir de la folie, qui leur faiſoit préférer aux propoſitions d'une conſervation certaine & immédiate, des eſpérances trompeuſes, l'inſtabilité de la fortune, & l'attente inutile du ſecours des Lacédémoniens. » Les Athéniens, irrités de cette réſiſtance, inveſtirent ſans délai la capitale de Mélos, qui fut bloquée pluſieurs mois par mer & par terre. Les aſſiégés, après avoir ſouffert tous les fléaux de la guerre, firent pluſieurs ſorties en déſeſpérés, s'emparèrent des magaſins Athéniens, & détruiſirent une partie de leurs ouvrages : mais ſur la fin de l'hiver ils furent obligés

Conquête de Mélos & traitement cruel des habitans.

de céder aux efforts vigoureux de l'ennemi, joints à une trahiſon domeſtique. Les mâles au-deſſus de quatorze ans partagèrent le ſort malheureux des Scioniens; les femmes & les enfans furent condamnés à une ſervitude perpétuelle, & cinq cents nouveaux habitans, tirés des colonies voiſines d'Athènes, furent envoyés pour occuper les terres vacantes, qui avoient été cultivées & fertiliſées ſept cents ans par le travail des infortunés Méliens [a].

[a] Thucydides, l. V, p. 410 juſqu'à la fin.



CHAPITRE XIX.

Alcibiade détermine l'expédition de Sicile. — Révolutions dans cette île. — Ambaſſade à Athènes. — Vues extravagantes d'Alcibiade. — Nicias s'y oppoſe. — Les Athéniens ſe préparent à faire une deſcente en Sicile. — Leurs préparatifs éveillent le ſoupçon des états d'Italie. — Délibérations ſur la manière de conduire cette guerre. — Alcibiade prend Catane par ſtratagême. — Ses intrigues dans Meſſine. — Il eſt rappelé mal-à-propos à Athènes. — On l'accuſe de trahiſon & d'impieté. — Il s'enfuit à Sparte. — Nicias ſe détermine à attaquer Syracuſe. — Deſcription de cette ville. — Les Athéniens ont l'avantage dans une bataille. — Retour à Catane & à Naxos.

Alcibiade détermine l'expédition de Sicile.

LE maſſacre des Méliens a été attribué, par un biographe[a] érudit, quoique ſouvent inexact, à l'orgueil farouche d'Alcibiade.

[a] Plutarque, dans la vie d'Alcibiade.

Mais

Mais des écrivains [a] plus anciens & plus authentiques, dont le ſilence paroît diſculper le fils de Clinias de cette accuſation atroce, le repréſentent comme le principal auteur de l'expédition contre la Sicile; expédition auſſi injuſte dans ſon principe, que funeſte dans ſes conſéquences.

Révolution dans cette île.

L'union des princes de Syracuſe & d'Agrigente triompha, comme nous avons dit, de l'ambition & des reſſources de Carthage. La Sicile floriſſoit ſous l'adminiſtration vertueuſe de Gélon & de Théron; mais ſa tranquillité fut troublée par les diſſentions de leurs ſucceſſeurs immédiats. Hieron, roi de Syracuſe, fut victorieux dans une guerre longue & ſanglante, pendant laquelle l'incapacité & les infortunes de Thraſidée ſon rival enhardirent le reſſentiment de ſes ſujets, déja provoqué par ſon injuſtice & ſa cruauté [b]. Il échappa à la fureur du peuple, mais il fut victime de ſon propre déſeſpoir; & les Agrigentins, après avoir chaſſé la famille

[a] Thucydides, l. V. Lyſias, orat. cont. Alcib.

[b] Diodore, l. XI, c. LX & ſuiv.

d'un tyran odieux, adoptèrent le gouvernement républicain.

Règne d'Hieron dans Syracuſe.

Le faux, le cruel, l'avare Hieron (car c'eſt ainſi qu'on le dépeint [a], au moins dans les premières années de ſon règne) retira probablement peu d'avantage de ſes ſuccès. Mais ſon eſprit n'étoit pas incapable de réflexion; & dans le cours d'une longue maladie qui l'obligea à la retraite, il découvrit le vuide des objets que l'on apprend aux rois à admirer, & eut recours aux ſolides plaiſirs de l'étude. En converſant avec les philoſophes Grecs, il apprit la plus importante de toutes les leçons, celle de ſe connoître ſoi-même. Les ſentimens d'Hieron s'épurèrent à meſure que ſon eſprit ſe développa; il s'opéra un changement total dans ſon caractère & dans ſa conduite; & les dernières années de ſon règne embelliſſent l'hiſtoire de la Sicile, & du ſiècle dans lequel il vécut [b]. Les poëtes Simonides, Eſchiles & Bacchilides fréquentèrent ſa cour, & admirèrent la ſolidité de ſon eſprit plus que l'étendue de ſon pouvoir.

---

[a] Diodore de Sicile, l. XI, c. LXVI.

[b] Ælien, l. IX, c. VII.

Le génie ſublime de Pindare a célébré la généroſité magnifique de ſon illuſtre patron. Enfin, dans un âge où les écrits étoient la peinture de la converſation, parce que les hommes n'avoient rien à craindre en diſant ce qu'ils penſoient, le diſciple impartial de Socrate a repréſenté Hieron, dans le dialogue auquel il a donné le nom de ce Roi comme un modèle de ſageſſe & de vertu [a].

Tyrannie de Thraſybule, & établiſſement de la démocratie. Olymp. LXXXVIII. 3. A. C. 466.

Le règne glorieux d'Hieron fut ſuivi de la tyrannie ſanglante de Thraſybule, monſtre qui déshonorant le trône & l'humanité, fut chaſſé de Sicile par ſes ſujets indignés. Les Syracuſains oublièrent la renommée de Gélon, & le mérite récent d'Hieron; & pour n'être jamais aſſujettis à un tyran comme Thraſybule, ils changèrent le pouvoir odieux des rois en une forme de gouvernement, auſſi dangereuſe que turbulente, la démocratie [b].

Effets de cette révolution.

Les villes inférieures ayant imité ſucceſſivement l'exemple d'Agrigente & de Syracuſe, les colonies Grecques en Sicile éprouvèrent les déſordres de cette liberté tumultueuſe,

[a] Xenoph. Hieron.

[b] Ariſtot. de republ., l. V, c. XII.

qui avoit ſi long-tems regné dans la mère-patrie. Déchirées par des diſſentions inteſtines, & haraſſées par des hoſtilités au dehors, elles n'avoient ni le loiſir ni l'inclination de ſuivre la politique de la Grèce. La république de Syracuſe qui étoit ſeule en état de s'interpoſer efficacement dans les querelles de cette contrée, au lieu de les réprimer, imita l'ambition d'Athènes. Pluſieurs des établiſſemens Doriens étoient devenus confédérés ou plutôt tributaires des Syracuſains; & vers le commencement de la guerre du Péloponnèſe, ce peuple ambitieux, quoique déchiré par des factions domeſtiques, faiſoit reſſentir d'une manière vigoureuſe les effets de ſa valeur aux établiſſemens Ioniques de Léontium, Catane & Naxos.

Diſſentions en Sicile, dans leſquelles les Athéniens prennent part. Olymp. LXXXVIII. 3. A. C. 426.

Tandis que ces infortunés inſulaires luttoient contre l'agitation d'un gouvernement plus orageux que les gouffres de Scylla & de Charybde, ils jouiſſoient cependant des avantages particuliers de la démocratie, qui, de toutes les conſtitutions politiques, préſente le champ le plus vaſte à l'exercice des talens, & qui a toujours été la plus féconde en grands hommes. La fermentation active des aſſemblées populaires avoit procuré à Léon-

tium l'éloquence d'un Gorgias, & à Syracuſe les talens d'un Hermocrates. Dans la ſixième année de la guerre du Péloponnèſe, le premier vint à Athènes ſolliciter la protection de cette république contre l'injuſte uſurpation de la capitale de Sicile. Ses raiſons & l'harmonie brillante de ſon ſtyle émurent la ſenſibilité des Athéniens. Ils envoyèrent auſſi-tôt vingt vaiſſeaux de guerre au ſecours de leurs frères d'Ionie. Deux années après ils reçurent une ſemblable demande, & y ſatisfirent auſſi promptement; ils ſembloient diſpoſés à s'engager avec vigueur dans cette guerre, quand la prévoyance d'Hermocrates, alarmée de la préſence de ces républicains ambitieux, convoqua un congrès général des états de Sicile.

Appaiſées par Hermocrates. Olymp. LXXXIX. 1. A. C. 424.

Cette aſſemblée eut lieu dans la ville de Gela; elle fut compoſée des députés de toutes les villes Doriques & Ioniques. Hermocrates fut le repréſentant de Syracuſe, & il ſe montra digne de cette commiſſion importante & honorable. Tandis que les envoyés des autres états inſiſtoient ſur leurs griefs particuliers, & ne s'occupoient que de leurs intérêts ſéparés, Hermocrates ne vit jamais, ne recherca jamais que l'intérêt général de la

Sicile. Ses raiſons l'emportèrent enfin, & toutes les parties de la confédération conſentirent à terminer leurs conteſtations domeſtiques, pour empêcher l'île entière de devenir la proie d'une puiſſance étrangère [a].

Nouvelles diſſentions. Olymp. XCI 1. A.C. 416.

Mais un plan d'union, ſi avantageux & ſi ſalutaire, dépendoit de l'influence paſſagère d'un ſeul homme, tandis que les principes de diſcorde étoient innombrables & permanens. Peu d'années après cet événement, Leontium fut priſe & détruite, ſes habitans réduits à la malheureuſe condition de bannis, & les Egeſtéens ſes confédérés furent aſſiégés par les armées combinées de Selinus & de Syracuſe. Ces infortunées républiques envoyèrent de nouveau une ambaſſade à Athènes, pour réclamer les droits de conſanguinité, & alarmer l'intérêt de leurs puiſſans alliés. « Les Athéniens, diſoient-ils, ſont obligés, par tous les principes d'une ſaine politique, à réprimer les progrès rapides de Syracuſe, qui deviendroit ſans cela une alliée formidable pour la ligue du Péloponnèſe; & ils doivent profiter, pour tenter cette entrepriſe, du tems où leurs frères

Demandes des Egeſtéens.

[a] Thucydid. p. 290.

Ioniens en Sicile ſont encore en état de faire quelques efforts pour leur défenſe perſonnelle. » Afin d'appuyer ces conſidérations, les ambaſſadeurs d'Egeſta firent une deſcription auſſi fauſſe que pompeuſe de la richeſſe de leur république, qui, ſelon eux, étoit capable de ſubvenir à toutes les dépenſes de la guerre. Leurs concitoyens, par un artifice inexcuſable, déployèrent aux yeux des commiſſaires Athéniens, envoyés pour conférer avec eux, des richeſſes empruntées à leurs voiſins, & employèrent des expédiens extraordinaires pour lever la ſomme de ſoixante talens d'argent, deſtinée à entretenir pendant un mois une flotte Athénienne de ſoixante voiles, comme ſi leur intention eût été de répéter tous les mois cet énorme ſubſide [a].

Auxquelles les Athéniens ſe prêtent imprudemment.

La ſituation de ces alliés étoit ſans contredit de nature à faire beaucoup d'impreſſion ſur les Athéniens. Différentes raiſons néanmoins auroient dû diſſuader ce peuple ambitieux d'entreprendre, dans la conjoncture actuelle, une expédition contre la république puiſſante de Syracuſe. L'orage que Périclès avoit vu s'avancer avec tant de rapidité

[a] Thucydid., p. 444.

du Péloponnèſe, avoit été diſſipé à la fin par la valeur & la fortune des Athéniens; mais ce ne fut pourtant qu'après que les armes de Braſidas eurent ébranlé leur empire juſques dans ſes fondemens. Le même orage pouvoit ſe former de nouveau, ſi les Athéniens éloignoient leurs armées de leur territoire, ſur-tout s'ils étoient malheureux au dehors; car l'orgueil bleſſé de Sparte auroit alors ſaiſi avidement la première occaſion favorable de ſe venger. La rébellion des villes Macédoniennes n'étoit pas encore réprimée, & il étoit auſſi imprudent que dangereux de chercher à acquérir de nouveaux territoires, avant d'avoir repris la même autorité ſur ces anciennes poſſeſſions. Quand même le ſuccès le plus flatteur auroit dû couronner l'expédition des Athéniens, il auroit été très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de conſerver une conquête auſſi éloignée & auſſi étendue; & ſi le ſuccès ne la favoriſoit pas, comme il y avoit de bonnes raiſons de l'appréhender, les infortunes des Athéniens, dont la grandeur étoit à-la-fois un objet de terreur & d'envie, ne pouvoient manquer d'encourager l'eſprit rebelle de leurs alliés & des peuples qui leur étoient ſoumis, d'ex-

citer l'animoſité ſecrète des Péloponnéſiens, & de ranimer la haine de leurs anciens ennemis, fortifiée par le reſſentiment des Syracuſains & de leurs confédérés juſtement irrités des hoſtilités qu'on avoit oſé commettre dans leur île.

Vues extravagantes d'Alcibiade.

Ces conſidérations prudentes furent incapables de ralentir les réſolutions de l'aſſemblée Athénienne, enflammée par l'impétueuſe ardeur d'Alcibiade. C'eſt une obſervation également juſte & profonde de Machiavel, que le pouvoir réel du gouvernement eſt ſouvent plus concentré dans les républiques que dans les monarchies ; obſervation dont les troubles de ſa patrie lui avoient donné le ſujet, & qu'il auroit pu confirmer par l'hiſtoire des Grecs, dont les meſures politiques & même le caractère national dépendoient de l'influence paſſagère d'un petit nombre d'individus. Sous la direction d'Ariſtide & de Thémiſtocle, les Athéniens déployèrent la plus ſaine politique, fortifiée par une probité inébranlable & par une valeur héroïque. Cimon leur inſpira l'ambition généreuſe dont lui-même étoit animé : une grandeur pleine de dignité & une fermeté magnanime diſtinguèrent la longue adminiſtration, j'ai

preſque dit le règne, de Périclès. Le fils de Clinias ſuccéda au pouvoir & à l'autorité, ſans ſuccéder aux vertus de ces grands hommes, que ſon orgueil dédaignoit d'imiter. Sans égard pour l'ordre & la décence, il mêloit à une magnificence licencieuſe très-oppoſée à l'eſprit de l'égalité républicaine, une grace dans ſes manières, & une affabilité dans ſa conduite, qui non-ſeulement repouſſoient la cenſure, mais attiroient les éloges [a]. Quoiqu'il préférât ce qui étoit utile à ce qui étoit vertueux, il préféroit ce qui étoit brillant à ce qui étoit utile; & dédaignant les dons communs de la valeur & de la fortune, il aſpiroit à des entrepriſes extraordinaires. Le recouvrement des poſſeſſions Athéniennes, & le rétabliſſement d'un empire déja trop étendu, auroient ſatisfait l'ambition d'un politique entreprenant & actif; mais les vues inconſidérées d'Alcibiade ſe portoient bien plus loin. Il ne regardoit l'acquiſition de la Sicile elle-même, que comme une introduc-

[a] Voyez Plut. dans la vie d'Alcibiade. Iſocr. de pace, & ſur-tout le tableau animé (dans la république de Platon, l. VIII, c. CC. & ſuiv.), dont Alcibiade fut ſans contredit l'original.

tion néceſſaire à des conquêtes ultérieures & plus importantes. La ſituation intermédiaire de cette île agréable & fertile ouvroit une communication facile avec la côte orientale d'Italie, qui, depuis Brindes juſqu'au détroit de Sicile, étoit ornée de villes nombreuſes & floriſſantes, & aſſuroit de plus un paſſage court & facile aux côtes ſeptentrionales de l'Afrique, qui, pendant pluſieurs ſiècles, avoient été cultivées & enrichies par les travaux réunis des Grecs & des Carthaginois. Soit qu'il veillât ou qu'il dormît, Alcibiade dévoroit en imagination la vaſte étendue de ces poſſeſſions éloignées, dont il deſtinoit déja les ſecours à ſoumettre l'eſprit opiniâtre & la réſiſtance obſtinée des Péloponnéſiens. Ainſi, tranquille au-dedans, & ſouveraine de la mer, Athènes auroit pu incorporer dans ſes troupes celles des provinces conquiſes, & conſerver un empire inébranlable ſur la portion la plus délicieuſe de la terre, tandis que ſes heureux citoyens, délivrés de tous ſoins laborieux & mercenaires, & recevant les contributions des nations ſoumiſes, pourroient déployer dans toute ſon étendue ce goût pour la ſplendeur & la magnificence, cette grandeur d'ame & cette ſupériorité de

génie qui leur donnoient le droit de prétendre avec juſtice à l'empire de l'univers [a].

Nicias s'oppoſe à l'expédition de Sicile.

Séduits par ces projets de grandeur extravagans, mais flatteurs, les Athéniens, dans deux aſſemblées conſécutives, réſolurent de faire la guerre à la Sicile, & de lever toutes les forces de terre & de mer qui paroîtroient néceſſaires pour la pouſſer avec vigueur & la terminer avec ſuccès. Tandis qu'ils délibéroient, le vertueux Nicias, qui avoit été nommé avec Alcibiade & Lamachus au commandement de l'armement projeté, n'omit rien de ce qui pouvoit être ſuggéré par la prudence & fortifié par le patriotiſme, pour détourner ſes concitoyens d'un projet auſſi dangereux. Dans cette mémorable occaſion il ſe dépouilla de ſa timidité ordinaire, & ſe départit de cet attachement ſcrupuleux aux formes établies, qui étoit naturel à ſon âge & à ſon caractère. Quoique l'aſſemblée eût été convoquée pour déterminer la proportion des ſubſides & des troupes, & les moyens les plus faciles & les plus expéditifs pour les lever, il oſa, contre l'ancienne

[a] Iſocrat. de pace. Andocid. orat. III, p. 269, & Ariſtoph. veſp. vers 656.

coutume, proposer une question différente; assurant « que pour l'intérêt d'Athènes il falloit, non pas s'occuper de l'invasion de la Sicile, mais examiner de nouveau les avantages de cette guerre. L'assemblée ne devoit pas se laisser émouvoir par les sollicitations & les prieres des Egestéens persécutés, & des Léontins fugitifs, que le ressentiment portoit à l'exagération. Un vain fantôme de gloire & d'ambition ne devoit pas non plus engager Athènes dans une entreprise peut-être entièrement impraticable, & sur-tout déplacée dans la conjoncture actuelle; puisqu'il y auroit de la témérité à exciter les flammes d'une guerre nouvelle, avant que les cendres de l'ancienne fussent éteintes. Les raisons tirées de la crainte du danger & de la nécessité de se défendre lui paroissoient frivoles; car, quand même le pouvoir si redouté de Syracuse s'étendroit sur toute la Sicile, les Athéniens n'auroient rien à en appréhender: cet événement devoit plutôt augmenter leur sécurité. Dans l'état actuel de l'île, la crainte ou l'intérêt pouvoit engager des villes particulières à rechercher la protection de la confédération Péloponnésienne; mais Syra-

cuſe victorieuſe dédaigneroit de ſuivre l'étendard de Sparte. Quand même la première république, par un effort de généroſité peu commune, conſentiroit à ſacrifier les mouvemens particuliers de ſon orgueil à la sûreté générale & à l'honneur du nom Dorien, la ſaine politique l'empêcheroit d'expoſer l'empire précaire qu'elle avoit obtenu ſur ſes voiſins, en fortifiant la confédération du Péloponnèſe, dont le deſſein avoué étoit de donner l'indépendance & la liberté aux villes Grecques. Suppoſoit-on que ces vues éloignées de politique fiſſent peu d'impreſſion ſur les Syracuſains, la crainte immédiate les empêcheroit encore de provoquer le reſſentiment d'Athènes, dont à la vérité ils n'avoient pas encore éprouvé les effets, mais qu'ils devoient redouter davantage par cette raiſon même qu'ils leur étoient inconnus. Il étoit donc évident que l'on pouvoit ſans danger révoquer l'expédition de Sicile; mais ſi cette entrepriſe, réſolue avec tant de précipitation, étoit exécutée inconſidérement, ou s'il arrivoit quelques-uns de ces malheurs, qui ne ſont que trop fréquens dans la guerre, les Athéniens ſe verroient expoſés non-ſeulement à des pertes, mais encore

à un déshonneur certain & à une ruine totale. Le réſultat d'une délibération auſſi importante ne devoit donc pas être confié à la déciſion précipitée d'une jeuneſſe légère, qui ne voyoit dans la guerre de Sicile, qu'une occaſion de ſatisfaire la vanité, l'ambition & la cupidité, & qui ne ſongeant nullement aux frais & au danger auxquels on alloit expoſer la république, ne conſidéroit que le commandement militaire, ſeuls moyens de réparer des fortunes englouties par le luxe. Il avoit ſous les yeux un jeune homme de ce caractère, le principal auteur de cette expédition, environné d'une troupe nombreuſe de partiſans, déterminés à applaudir à toutes ſes actions & à favoriſer ſes meſures. Il étoit de la ſageſſe & de la dignité de l'aſſemblée de réſiſter avec fermeté à cette conſpiration. Dans une criſe auſſi dangereuſe, il étoit même du devoir du préſident de diſpenſer des formes ordinaires, & d'agir, non pas ſimplement comme l'organe, mais comme le médecin d'une république malade. On devoit débattre la queſtion une ſeconde fois; & les Athéniens devoient révoquer le décret contre la Sicile, qui avoit paſſé ſans examen ſuffiſant, en

l'abſence de différens citoyens reſpectables par leur âge & leurs lumières [a]. »

Alcibiade répond à ſon diſcours.

Ce diſcours exigeoit une réponſe immédiate d'Alcibiade, qui, préſumant de ſon crédit ſur l'aſſemblée, reconnut « qu'il avoit aſpiré en effet au commandement en Sicile, & qu'il ſe croyoit bien autoriſé à prétendre à cette dignité. L'extravagance dont on l'accuſoit avoit tourné au profit de ſon pays, puiſque ſa magnificence aux jeux Olympiques, quelque épithète qu'on lui donnât, avoit étendu la gloire d'Athènes, & mérité l'admiration de la Grèce. Sa jeuneſſe & ſon inexpérience avoient fait ce que les politiques les plus ſages avoient tenté en vain. Une confédération puiſſante s'étoit formée contre Sparte au ſein même du Péloponnèſe; & la terreur d'un ennemi domeſtique devoit empêcher pendant long-tems l'inimitié de cet état rival, d'interrompre les progrès de la grandeur Athénienne. Dans une expédition

[a] Thucydid., l. IV, p. 417 & ſuiv. L'expédition de Sicile eſt rapportée ſans interruption dans le reſte du ſixième & dans le ſeptième livre de Thucydide. L'autorité de Diodore, de Plutarque & des orateurs eſt de peu d'importance.

dirigée

dirigée évidemment à cette fin, on ne devoit compter pour rien la dépenſe & le danger, puiſque l'on ne pouvoit ſacrifier ſes richeſſes plus utilement que pour acquérir de la gloire & de la réputation, & que le ſeul moyen de conſerver ſon pouvoir étoit de ſaiſir toutes les occaſions favorables de l'augmenter. On ne pouvoit faire aucune objection raiſonnable contre l'entrepriſe qu'il conſeilloit; les dépenſes ſeroient fournies par les Egeſtéens & les autres confédérés; & le danger ne pouvoit être à craindre puiſque la Sicile, malgré ſon étendue & ſa population, étoit habitée par un mélange de nations diverſes, ſans armes & ſans diſcipline, ſans amour pour la patrie, & ſans diſpoſitions à ſe réunir [a]. »

Nicias explique les difficultés de la guerre.

L'aſſemblée applaudit avec tranſport, confirma ſon premier décret, & montra pour la guerre plus d'ardeur qu'auparavant. Nicias vit avec douleur l'impétuoſité de cette effervescence populaire: il voulut néanmoins encore s'oppoſer à ſa violence, mais ce fut inutilement. « Le ſuccès d'une invaſion, obſerva-t-il, depend ordinairement de la rapidité & de la force de ſa première im-

[a] Thucydid., p. 422-426.

preſſion, qui fortifie la confiance des amis, & répand l'épouvante & la terreur chez les ennemis. Si bravant toute difficulté & tout danger, on devoit entreprendre l'expédition en Sicile, il falloit donc la pouſſer avec la dernière vigueur. Les Athéniens pouvoient compter ſur le ſecours de Naxos & de Catane, qui étoient alliés des Egeſtéens & des Léontins. Mais il reſtoit ſept villes, & des villes bien plus puiſſantes, avec leſquelles ils devoient ſe diſpoſer à combattre; particuliérement Selinus & Syracuſe, places bien fournies en vaiſſeaux, en magaſins, cavalerie, archers, troupes peſamment armées, & à qui il ne manquoit rien de tous les objets & de toutes les reſſources néceſſaires pour une guerre défenſive. Un ſimple armement naval ne pouvoit être ſuffiſant pour faire tête à des forces de ce genre. Cinq mille piquiers, avec un nombre proportionné d'archers & de cavalerie, ne pouvoient aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe. Après être arrivé en Sicile, il faudroit aſſiéger les villes ou les prendre d'aſſaut; il falloit pour cela ramaſſer des ouvriers avec toutes ſortes de machines & d'outils, & les tranſporter dans une île, d'où un meſſager pourroit à peine revenir à

Athènes dans les quatre mois d'hiver. Ces approviſionemens néceſſaires, qui embarraſſeroient beaucoup la flotte & l'armée, devoient ſubſiſter dans un pays ennemi. Outre cent galères, il faudroit pour cette expédition un grand nombre de navires & de vaiſſeaux de tranſport. Des préparatifs auſſi conſidérables demandoient ſans contredit une ardeur & une perſévérance ſoutenues; mais ſi les Athéniens prétendoient employer des forces moins grandes, il ne pouvoit s'empêcher de refuſer l'honneur de les commander, puiſqu'il ne falloit rien moins que ce qu'il avoit décrit pour faire eſpérer la victoire, ou prevenir la certitude d'une défaite [a]. »

Les Athéniens ſe préparent à faire une deſcente en Sicile. Olymp. XCI. 2 A. C. 415.

La dernière tentative de Nicias pour diſſuader ſes concitoyens de cette fatale entrepriſe, en exaltant les difficultés de ſon exécution, produiſit un effet oppoſé. Les obſtacles qu'il étoit impoſſible de ſurmonter, ne firent qu'animer le courage de l'aſſemblée, & il fut arrêté que les généraux ſeroient revêtus d'une pleine autorité pour lever toutes les ſommes & les troupes néceſſaires, afin d'aſſurer le ſuccès de leurs armes. Les forces domeſti-

[a] Thucydid. p. 427-429.

ques des Athéniens ne répondoient pas à la grandeur de l'entrepriſe : on dépêcha des agens pour demander une contribution extraordinaire aux états de leur dépendance, ainſi que pour exiger les ſecours de leurs alliés, les plus belliqueux & vaincre leur répugnance. Ces eſcadres auxiliaires eurent ordre de faire voile vers Corcyre, où étoit le rendez-vous général & où les Athéniens furent prêts à joindre leurs confédérés, vers le milieu de l'été.

Grandeur de leurs préparatifs.

La grandeur des préparatifs augmentoit l'eſpoir & redoubloit l'ardeur de tous les ordres de citoyens dans la république. Les vieillards eſpéroient que rien ne pourroit réſiſter à une flotte auſſi nombreuſe & auſſi bien équipée. Les jeunes gens ſaiſiſſoient avec avidité l'occaſion de ſatisfaire leur curioſité & leur amour pour les connoiſſances, dans une navigation éloignée, & de partager l'honneur d'une entrepriſe auſſi glorieuſe. Les riches triomphoient en déployant leur magnificence ; les pauvres ſe réjouiſſoient dans la certitude de recevoir bientôt une paie ſuffiſante pour ſoulager leurs beſoins actuels [a], & dans l'eſ-

[a] Les marins les plus experts & les plus habiles re-

pérance d'obtenir par leurs armes les moyens d'assurer à l'avenir leur aisance & leur bonheur. Au lieu de trouver des difficultés à completter les levées, le grand embarras consistoit à décider la préférence du mérite & de la valeur parmi ceux qui sollicitoient du service ; & toutes les forces destinées à être employées par mer ou par terre, n'étoient composées que d'hommes choisis [a].

Empressement général à s'embarquer.

Au milieu de l'empressement général que prouvoient, ou au moins que témoignoient les citoyens de toute condition (car la crainte de s'exposer à la censure publique fit exprimer à plusieurs ce qu'ils ne sentoient pas), Socrate [b] seul osa condamner ouvertement

---

cevoient une drachme (quinze sols deux liards) pour leur paie journalière, outre les gratifications de leurs capitaines respectifs. Thucydide & Plut.

[a] Thucydid., p. 430-433.

[b] Plutarque joint Meton l'astrologue à Socrate ; mais l'histoire de Meton, qui affecta d'être fou, brûla sa maison, & conjura les Athéniens de ne pas lui enlever, au milieu de ses infortunes domestiques, son fils unique, sa seule consolation, est incompatible avec la narration de Thucydide, qui prouve que, au lieu de trouver de la résistance, on fut obligé de réprimer le trop grand empressement à s'embarquer.

& hardiment cette expédition, & prédire les calamités futures de ſon pays. Mais l'autorité d'un ſage n'étoit pas capable de réprimer cet enthouſiaſme, qui n'avoit point été interrompu par la fête anniverſaire d'Adonis ; cérémonie ancienne & ſiniſtre, qui, revenant peu de jours avant l'embarquement, étoit d'un mauvais augure. Pendant cette affreuſe cérémonie, les rues d'Athènes étoient remplies de ſpectres revêtus de robes funèbres ; les dômes & les temples retentiſſoient de cris lugubres ; tandis que les dames Grecques, marchant à pas lents en proceſſion, arrachoient leurs cheveux, ſe frappoient la poitrine, & déploroient par des accens lamentables la mort précipitée du bien-aimé de Vénus [a].

L'armement ſort du port d'Athènes.

Quand le jour déſigné fut arrivé, tous les habitans d'Athènes, citoyens & étrangers s'aſſemblèrent de bonne heure dans le Pyrée, pour admirer le plus grand ſpectacle que l'on eût jamais vu dans aucun port Grec. Cent galères étoient ornées de tout l'appareil d'une pompe navale : les troupes deſtinées à s'embarquer ſembloient vouloir ſe ſurpaſſer

[a] Plut. dans la vie de Nicias & d'Alcibiade.

par l'élégance de leurs habits, & le brillant de leurs armes. L'alégreſſe peinte ſur tous les viſages, & la magnificence déployée avec profuſion dans toutes les parties de leur équipage, repréſentoient une fête triomphale plutôt que l'image farouche de la guerre; mais la ſolidité & la grandeur de l'armement prouvoient qu'il étoit deſtiné pour l'uſage, & non pour l'oſtentation. Au milieu de l'éclat de cette pompe extérieure qui accompagnoit cette jeuneſſe audacieuſe, les amis & les parens ne purent retenir quelques larmes, ſur-tout quand ils conſidéroient la longueur du voyage, les dangers de la mer, & l'incertitude de revoir jamais les gages les plus chers de leur affection. Ces expreſſions momentanées de douleur furent bientôt interrompues par les ſons éclatans de la trompette guerrière, qui s'élevèrent à-la-fois de cent vaiſſeaux, & arrachèrent mille acclamations à ceux qui étoient ſur le rivage. Les capitaines offrirent alors aux dieux des prières ſolemnelles auxquelles répondirent les ſpectateurs, en adreſſant au ciel leurs vœux pour le même objet. Les libations accoutumées ſe firent dans des vaſes d'or & d'argent; & après que l'on eut chanté en chœur la chanſon

de triomphe, toute la flotte mit à la voile, & parut se disputer le prix pour l'adresse & la vîtesse des manœuvres, jusqu'à ce qu'elle fût à la hauteur des côtes escarpées d'Egine, d'où elle eut une heureuse traversée jusqu'au rendez-vous des confédérés [a].

Il passe en revue à Corcyre.

Arrivés à Corcyre, les commandans passèrent en revue leur flotte, qui étoit composée de cent trente-quatre vaisseaux de guerre, avec un nombre proportionné de bâtimens de transport. Les troupes, pesamment armées, au nombre de plus de cinq mille hommes, étoient suivies d'un corps suffisant d'archers & de frondeurs. L'armée, abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire à cette guerre, manquoit de chevaux dont le nombre ne montoit pas à plus de trente; mais, à un calcul modéré, nous pouvons estimer toutes les forces navales & militaires à vingt mille hommes, en y comprenant les esclaves & les valets.

Les Athéniens naviguent le long des côtes d'Italie.

Si les Athéniens, avec ces forces redoutables, eussent surpris & attaqué tout-à-coup

[a] Thucydid., l. VI, p. 432 & suiv. Plut. dans la vie de Nicias. Diodore, l. XI[illegible], p. 332.

Syracuſe, qui, ſe croyant en sûreté, n'avoit fait aucuns préparatifs, l'expédition, quoique haſardée & imprudente, auroit peut-être été couronnée d'un heureux ſuccès; mais les timides marins de la Grèce auroient tremblé à la ſeule propoſition d'expoſer une flotte auſſi nombreuſe ſur la vaſte étendue de la mer Ionienne. Ils ſe déterminèrent à traverſer dans ſa moindre largeur le paſſage entre l'Italie & la Sicile, après avoir longé les côtes de la première, juſqu'à ce qu'ils euſſent gagné le détroit de Meſſine. Afin d'exécuter ce projet avec plus de sûreté, ils dépêchèrent trois vaiſſeaux légers pour examiner la diſpoſition des villes d'Italie, & ſolliciter la permiſſion de mouiller dans leurs ports. La plus grande partie de la grande Grèce avoit à la vérité été peuplée par les Doriens, ennemis naturels d'Athènes; mais il étoit en Italie une ville dont les Athéniens avoient tout lieu d'attendre une réception favorable. L'efféminée Sybaris avoit été démolie, comme nous l'avons rapporté plus haut, par les habitans belliqueux de Crotone, vers le tems où les Athéniens devenant plus puiſſans que leurs voiſins, commencèrent à ſaiſir toutes les occaſions favo-

rables d'étendre leurs colonies & leur domination. Conduits par ces principes, ils ne purent voir avec indifférence l'heureuſe ſituation de Sybaris, près de laquelle ils formèrent de bonne heure un établiſſement qui prit le nom de Thuriuni, d'une fontaine ſalubre d'eau fraîche [a]; & la colonie fut augmentée par de nombreux renforts d'émigrans, qui, ſous des chefs Athéniens, ſortirent de Grèce, treize ans avant la guerre du Péloponnèſe [b].

Ils ſont regardés avec ſoupçon par les villes d'Italie.

Quelque ſoupçon que cet armement pût inſpirer aux autres villes, les Athéniens avoient droit à la gratitude de Thurium. Auſſi les commandans, ſans attendre le retour de leurs vaiſſeaux, ordonnèrent à la flotte d'avancer en trois diviſions vers la côte d'Italie; mais ni les liens du ſang, ni les obligations reconnues des colonies envers leur métropole, ne purent engager les ſoupçonneux Thuriens à ouvrir leurs portes, ou même à vendre des rafraîchiſſemens aux Athéniens

---

[a] Ὀνομασαν απο της κρηνης Θουριον. Diodore, l. XII, p. 295.

[b] Suid. ad voc. Lyſias.

leurs ancêtres. Les villes de Tarente & de Locres les empêchèrent de mouiller dans leurs ports, & refusèrent de leur fournir de l'eau. Ils côtoyèrent toute l'étendue de la côte, depuis le promontoire d'Iapigium jusqu'à celui de Rhegium, avant qu'aucune ville voulût leur permettre d'acheter les provisions dont ils avoient un besoin pressant. Les magistrats de Rhegium leur accordèrent cette faveur, mais rien de plus, malgré les pressantes sollicitations d'Alcibiade & de ses collègues, qui les exhortoient, comme colonie d'Eubée, à assister leurs frères de Léontium, dont les Athéniens étoient déterminés à rétablir & à défendre la république [a].

Les Rhégiens seuls leur fournissent des vivres.

Pendant le séjour de la flotte à Rhegium, les vaisseaux, qui avoient été dépêchés de Corcyre à ce sujet, apportèrent la nouvelle que les Egestéens, malgré l'état pompeux qu'ils avoient donné de leurs richesses, ne possédoient que trente talens dans leur trésor. Cette nouvelle désagréable, jointe au refus inattendu qu'avoient fait les villes d'Italie de fournir des secours, occasionna un conseil de guerre, où l'on examina quelles

Ils sont informés de l'artifice des Egestéens.

[a] Thucydid., p. 443.

Ils délibèrent sur les moyens de continuer la guerre.

mesures il falloit prendre pour continuer l'expédition de Sicile. L'opinion de Nicias fut, « qu'on ne devoit fournir aux Egestéens que le nombre de vaisseaux qu'ils étoient en état de défrayer ; & que la flotte Athénienne, après avoir réglé, par les armes ou par la persuasion, les querelles entr'eux & leurs voisins, devoit rentrer dans ses ports en longeant les côtes de Sicile, & en faisant connoître aux habitans de cette île avec quel zèle & quelle puissance leur république savoit protéger la foiblesse de ses alliés. »

Alcibiade déclara, « qu'il seroit honteux & déshonorant de licencier un armement aussi considérable, sans faire quelqu'exploit digne de la république ; que la perspective d'un secours prompt & effectif pourroit aisément engager les villes inférieures à renoncer à leur confédération forcée avec Selinus & Syracuse ; après quoi il falloit porter la guerre avec la dernière vigueur contre ces républiques, à moins qu'elles ne rétablissent les Léontins dans leur territoire, & ne donnassent une satisfaction complète pour l'injure faite aux Egestéens. »

Avis judicieux de Lamachus.

Lamachus non-seulement approuva l'avis d'Alcibiade, mais proposa un projet encore

plus hardi. « Les Athéniens ne devoient pas perdre le tems à des objets peu importans. Au lieu de frapper aux extrémités, c'étoit vers le centre des forces de l'ennemi qu'ils devoient porter leurs efforts. S'ils attaquoient Syracuſe ſur-le-champ, ce ſeroit non-ſeulement la première, mais encore la dernière ville qu'ils auroient occaſion d'aſſiéger. Le ſuccès n'étoit point douteux, s'ils entreprenoient ce ſiège ſans délai, avant que les Syracuſains euſſent le tems de ſe reconnoître & de ſe préparer à la défenſe, & tandis que les troupes Athéniennes, non encore humiliées par aucun échec, avoient toute l'intrépidité du courage & tout l'enthouſiaſme de l'eſpérance. »

Il eſt rejeté.

Cet avis, qui fait autant honneur au courage de Lamachus qu'à ſon jugement, fut rejeté par la timidité de Nicias, & probablement par la vanité d'Alcibiade. Ce dernier voyoit une occaſion flatteuſe d'employer toutes les reſſources de ſon éloquence & de ſon caractère intrigant, pour entrer en poſſeſſion des villes dépendantes, avant d'illuſtrer la gloire de ſes armes au ſiège de Syracuſe. La flotte ſortit de Rhegium pour exécuter ſon plan qui fut adopté par ſes collègues, comme

formant le milieu entre la différence des opinions reſpectives. Un détachement conſidérable fut envoyé pour examiner les préparatifs & la force de Syracuſe, & pour annoncer la liberté & offrir une protection à tous les captifs & les étrangers renfermés dans ſes murailles.

Alcibiade prend Catane par ſurpriſe.

Alcibiade, avec un autre détachement, fit voile pour Naxos, & perſuada aux habitans d'accéder à l'alliance d'Athènes. Le reſte de la flotte s'avança vers Catane, qui refuſa de recevoir les vaiſſeaux dans ſon port & les troupes dans ſes murailles; mais à l'arrivée d'Alcibiade, les Catanéens lui permirent de parler à l'aſſemblée, & de propoſer ſes demandes. L'artificieux Athénien tranſporta la populace & les magiſtrats eux-mêmes, par les charmes de ſon éloquence; les citoyens accoururent de tous les quartiers pour entendre un diſcours qui fut prolongé à deſſein pendant pluſieurs heures. Les ſoldats abandonnèrent leurs poſtes; & l'ennemi, qui étoit prêt à profiter de cette négligence, ſe précipita par les portes mal gardées, & ſe rendit maître de la ville. Ceux des Catanéens qui étoient le plus attachés aux intérêts de Syracuſe, ſe dérobèrent heureuſement à

la mort par la promptitude de leur fuite ; le reſte accepta l'amitié que les Athéniens leur offroient. Ce ſuccès auroit probablement été ſuivi de la reddition de Meſſine, qu'Alcibiade avoit remplie de cabales & de ſéditions ; mais, à la veille de l'exécution de ce complot [a], l'homme qui l'avoit formé, & qui ſeul pouvoit le conduire, fut déclaré inhabile à ſervir ſon pays. L'arrivée de la galère de Salamine rappela Alcibiade à Athènes pour y rendre compte de ſa conduite.

Ses intrigues dans Meſſine.

Il ſeroit ridicule de ſuſpendre le cours d'une narration intéreſſante, pour décrire les cauſes & les circonſtances de cet événement inattendu, ſi elles n'avoient une liaiſon immédiate avec l'hiſtoire de l'expédition de Sicile, & avec la deſtinée future d'Athènes. Ce peuple, après s'être engagé, ſur l'avis d'un ſeul homme, dans les projets de con-

Il eſt rappelé mal-à-propos à Athènes.

[a] Thucydide dit, « quand Alcibiade ſut qu'il ſeroit banni, il décela ſes complices au parti favorable à Syracuſe, qui les mit à mort ſur-le-champ ; » Thucydide, p. 462. Nous verrons par la ſuite des effets encore plus funeſtes de ſon reſſentiment contre ſa patrie ; mais rien ne peut atteſter plus fortement la baſſeſſe de ſon caractère.

quête les plus extrêmes que l'ambition ait jamais osé former, arrêta indiscrètement l'activité de ce même homme dans l'exécution de desseins si extraordinaires, que les ressources étonnantes de ce génie singulier, & hors de la classe ordinaire, pouvoient seules en assurer le succès. Il arriva que la nuit qui précéda l'embarquement pour la Sicile, toutes les statues de Mercure qui avoient été érigées dans les rues d'Athènes, pour servir de bornes aux différens édifices & aux possessions des particuliers, furent renversées, brisées & défigurées. Une seule image du dieu, d'une grandeur & d'une beauté peu communes, fut sauvée de la destruction générale; elle fut depuis appelée la statue d'Andocides, parce qu'elle se trouvoit devant la maison de l'orateur Athénien de ce nom. Cette insulte hardie fut attribuée d'abord aux artifices criminels des Corinthiens, que l'on supposa avoir pu employer un moyen aussi sacrilège pour empêcher l'armement Athénien d'aller attaquer leur colonie de Syracuse; mais les ennemis d'Alcibiade profitèrent de la légèreté [a]

Causes de son rappel.

[a] Démocrite, le principal auteur de la philosophie des atômes, étoit plus jeune qu'Anaxagoras, & plus de

de ſon caractère pour l'accuſer de cette impiété, & pour diriger la fureur du peuple contre lui. Sur le témoignage de quelques eſclaves, il fut accuſé d'avoir traité, avec une familiarité indécente, d'autres images adorées des dieux; & Theſſalus, indigne fils du magnanime Cimon, lui reprocha ſon peu de reſpect envers les déeſſes Cérès & Proſerpine, dont il avoit ſouillé & profané les cérémonies reſpectables, en prenant, ſans être initié, le nom & les vêtemens de grand-prêtre, appelant Polytion (dans la maiſon duquel cette ſcène s'étoit paſſée), le porte-flambeau, Théodore le héraut, & ſes autres compagnons de débauche, les frères ſacrés & les ſaints miniſtres de ces rits myſtérieux [a].

âgé que Socrate. Ses écoliers, Diagoras & Protagoras, répandirent ſon ſyſtême dans Athènes. Vers le commencement de la gueire du Péloponnèſe, ſoit qu'Alcibiade ait embraſſé la doctrine de cette ſecte, ou qu'il ait adhéré à la divine philoſophie de ſon maître Socrate, ou plus probablement, qu'il ait flotté entr'elles, il doit également, dans tous les cas, avoir été expoſé au ſoupçon d'impiété. Comp. Strabo, l. XV, p. 703. Sext. Empiric., l. LIX, 11. Laërt. l. II, in Democrit. Socrat. & Protag.

[a] Plutarque, dans la vie d'Alcibiade.

Il eſt accuſé d'impiété & de trahiſon. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

Une accuſation auſſi grave répandit la terreur parmi les Athéniens ; les aſſemblées ſe multiplièrent, & la frayeur devint plus générale encore, quand on ſut que, dans la même nuit où les ſtatues avoient été mutilées, un corps de troupes Péloponnéſiennes avoit marché vers l'Iſthme de Corinthe. Dans l'imagination confuſe du vulgaire, il paroiſſoit poſſible de réunir les intérêts incompatibles de la ſuperſtition & de la liberté ; & le peuple ſe laiſſa perſuader par Androcles & d'autres démagogues artificieux, que la profanation des myſtères, la mutilation des ſtatues de Mercure, le mouvement des troupes du Péloponnèſe, annonçoient une conſpiration pour renverſer la forme du gouvernement populaire, dont la sûreté avoit toujours été, depuis l'expulſion des Piſiſtratides, l'objet de la ſollicitude univerſelle.

Artifices de ſes accuſateurs.

Alcibiade ſe défendit avec ſon éloquence & ſon adreſſe ordinaires contre la malignité d'une accuſation qui n'étoit appuyée par aucune preuve raiſonnable. Les ſoldats & les matelots, dont l'avidité dévoroit déja la conquête de la Sicile, intercédèrent pour la délivrance de leur commandant, qu'ils regardoient comme l'ame de cette glorieuſe

entrepriſe. Mille Argiens & Mantinéens, qu'il avoit enrôlés dans cette occaſion ſous les drapeaux d'Athènes, déclarèrent leur intention de ne point mettre à la voile ſans être accompagnés par Alcibiade, dont la valeur & les talens les avoient ſeuls déterminé à s'engager dans cette expédition importante, mais dangereuſe. Cette puiſſante réunion en ſa faveur diminua pour le moment l'eſpoir de ſes ennemis, ſans déconcerter leurs meſures pour l'avenir. Ils ſentirent bien que tant qu'on s'obſtineroit à pourſuivre un jugement immédiat, il ſeroit impoſſible d'obtenir de ſentence contre lui; au lieu qu'en écartant d'Athènes ſa perſonne & ſon crédit, on pourroit tout attendre de la foibleſſe, de l'inconſtance & de la crédulité de la populace. Il fut donc réſolu, par cette cabale perfide, que les orateurs, qui avoient déguiſé juſqu'alors, ſous le maſque de l'amitié ou de l'admiration, leur envie & leur haine contre Alcibiade, déclareroient en pleine aſſemblée, « que ce ſeroit aller contre les maximes les plus évidentes de la prudence & de la ſaine raiſon, que d'envelopper dans les ennuyeuſes formalités d'une procédure criminelle, un citoyen qui avoit été élu gé-

néral par le ſuffrage unanime de ſon pays, & dont la préſence étoit vivement deſirée par l'ardente affection de ſes troupes. Les charges contre lui méritoient ſans doute d'être examinées ſérieuſement ; mais les circonſtances actuelles n'étoient pas favorables pour ces recherches, qui ne pourroient que ralentir le courage de ſes troupes, & interrompre le ſervice de la république. Qu'il parte donc pour la Sicile, & à ſon retour il prouvera ſon innocence, ou ſouffrira la punition de ſon crime. » Alcibiade apperçut le poiſon caché ſous cette douceur affectée, & témoigna ſa répugnance à laiſſer derrière lui une matière ſi favorable à la malice de ſes accuſateurs ; mais ſa demande d'être jugé ſur-le-champ fut rejetée par l'aſſemblée. Il mit donc à la voile, probablement dans l'eſpoir que par la gloire & le ſuccès de ſes armes, il impoſeroit ſilence aux clameurs de ſes adverſaires, & renverſeroit toutes leurs manœuvres.

Favoriſés par la crédulité du peuple.

Cette attente fut malheureuſement vaine. Dans un gouvernement républicain, il eſt auſſi difficile d'appaiſer que d'exciter la fermentation des mécontentemens publics, ſurtout s'ils ſont excités par la crainte réelle ou

ſuppoſée de quelqu'entrepriſe ſur la liberté. L'éloignement d'Alcibiade laiſſa un champ ouvert aux mouvemens populaires : les Athéniens étoient continuellement aſſemblés pour faire des informations ſur ceux qui avoient violé les ſtatues. Pluſieurs citoyens reſpectables furent arrêtés ſur des ſoupçons, pour avoir annoncé des principes oppoſés à la démocratie ; d'autres furent empriſonnés ſur le témoignage de Teucer, étranger obſcur, & de Diopeithes, démagogue calomniateur. La violence du déſordre public favoriſa les vengeances particulières. Par un décret inconſidéré de l'aſſemblée, qui offroit de grandes récompenſes à ceux qui dénonceroient les coupables, & aux coupables eux-mêmes qui dénonceroient leurs complices, chaque individu fut invité à mettre ſon ennemi perſonnel au nombre des criminels d'état.

Parmi ceux qui avoient été arrêtés ſur des ſoupçons, ſe trouvoient le ruſé & l'intrigant Timée, & le ſcélérat & impie Andocides, le même dont la ſtatue de Mercure avoit échappé à la mutilation générale. Le caractère connu de ces hommes les déſignoit comme les victimes particulières de la furie du peuple. Détenus dans la même priſon,

Alcibiade ſe ſauve à Sparte. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

ils eurent occaſion de ſe communiquer leurs craintes, & de chercher les moyens de ſe ſauver. Timée perſuada à ſon ami (car les liens du danger commun créent entre les ſcélérats une amitié momentanée), qu'il y auroit de la foibleſſe à mourir victimes d'une fauſſe accuſation, quand ils pouvoient ſe ſauver par un menſonge. Andocides devint calomniateur. Les priſonniers qu'il nomma furent bannis ou mis à mort ; le reſte fut mis en liberté. Les abſens, parmi leſquels étoit Alcibiade, furent rappelés pour ſe défendre ; mais ils n'obéirent point aux ordres que leur porta la galère de Salamine. On ignore leurs courſes & leurs infortunes. Quant à Alcibiade, il ſe ſauva à Thurium, & enſuite à Argos ; & ayant appris que les Athéniens avoient mis ſa tête à prix, il ſe retira à Sparte, où ſon génie actif ſaiſit la première occaſion qui ſe préſenta de conſeiller & de favoriſer ces meſures fatales, qui, en ſatisfaiſant ſon reſſentiment particulier, occaſionnèrent la ruine de ſa patrie [a].

[a] Plut. dans la vie d'Alcibiade, & Iſocrate & Lyſias, dans les oraiſons pour & contre le fils d'Alcibiade. Pluſieurs faits & pluſieurs circonſtances ſont re-

L'éloignement d'Alcibiade influa bientôt dans les opérations languiſſantes de l'armement Athénien. La timidité circonſpecte de Nicias, ſoutenue par les richeſſes, l'éloquence & l'autorité, prit un aſcendant abſolu ſur le caractère plus belliqueux & plus entreprenant de Lamachus que ſa pauvreté expoſoit au mépris. Au lieu d'effrayer Selinus & Syracuſe par un coup d'éclat, Nicias ſe contenta de prendre poſſeſſion de la colonie peu conſidérable d'Hyccara. Il ravagea ou mit à contribution quelques places moins connues, & obtint trente talens des Egeſtéens, qui, joints à la vente du butin, fournirent environ ſept cents mille livres tournois [a]; ſomme qui pouvoit être employée utilement dans le cours d'une guerre coûteuſe;

Opérations languiſſantes en Sicile.

préſentés différemment dans les oraiſons d'Andocides; mais cet orateur étoit partie intéreſſée.

[a] Trente talens des Egeſtéens montent à . . . . . 5,812 liv. ſterl.
La vente des eſclaves, &c. . . . 23,259

Somme. . . . . 29,071 liv. ſterl.
près de 700,000 livres tournois.

mais cet avantage ne compenſa pas le courage que ce délai inſpira aux Syracuſains, ni le déshonneur dont ſe couvrirent les troupes Athéniennes dans leurs tentatives infructeuſes contre Hybla & Hymera, ainſi que leur abattement en ſe voyant réduits à l'inaction pendant la plus grande partie de l'été, dans les quartiers de Naxos & Catane.

Nicias ſe détermine à attaquer Syracuſe.

Les Athéniens impatiens murmurèrent contre cette conduite lâche & timide, qui paroiſſoit abſolument indigne de la grandeur de leur armement, de l'ardeur généreuſe dont ils ſe ſentoient animés, & de l'ancienne gloire de leur république. Nicias, malgré les ſuggeſtions circonſpectes de ſes craintes ou de ſa prévoyance, ſe détermina à ſatisfaire l'inclination de ſes troupes par la vigueur de ſes opérations pendant l'hiver. La conquête de Syracuſe, contre laquelle il vouloit les conduire, étoit bien faite pour exciter l'émulation des combattans, puiſque cette ville puiſſante formoit le principal obſtacle à leur ambition, & le plus puiſſant boulevard, non-ſeulement de la Sicile, mais des côtes d'Italie & d'Afrique.

Deſcription de cette ville.

L'ancienne Syracuſe, dont les ruines atteſtent la grandeur, & attirent notre admi-

ration, étoit ſituée ſur un promontoire ſpacieux, baigné de trois côtés par la mer, & défendu à l'occident par des montagnes eſcarpées & preſqu'inacceſſibles. La ville étoit bâtie en forme de triangle, dont on peut concevoir le ſommet ſur les montagnes élevées d'Epipolé. La partie adjacente à ces fortifications naturelles étoit diſtinguée par le nom de Tycha, ou fortune, étant ornée d'un temple magnifique de cette divinité. Le triangle s'élargiſſant par degrés vers la baſe, comprenoit le vaſte quartier d'Achradina, qui s'étendoit depuis la côte ſeptentrionale du promontoire juſqu'à l'île méridionale d'Ortygie. Cette petite île, qui compoſe toute la Syracuſe moderne, ne formoit que la moins étendue des trois diviſions de l'ancienne, qui étoit fortifiée par des murailles de dix-huit milles de circuit, enrichie d'un triple port, & peuplée par environ deux cents mille citoyens belliqueux, ou eſclaves induſtrieux [a].

Quand les Syracuſains apprirent les premières nouvelles de l'invaſion des Athéniens, Caractère des Syracuſains.

[a] Strabon, p. 266 & ſuiv., & Thucydide, paſſim, l. VI.

ils les mépriſèrent, ou affectèrent de les mépriſer comme des menſonges fabriqués par des gens oiſifs, pour amuſer l'ignorance de la populace. La flotte ennemie étoit arrivée à Rhegium avant que le ſage Hermocrates eût pu leur perſuader de prendre des précautions contre un danger que leur préſomption regardoit comme imaginaire; mais quand ils eurent reçu des nouvelles indubitables que l'ennemi avoit paru à la hauteur des côtes d'Italie; quand ils virent ſa flotte nombreuſe couvrir la mer de Sicile, & prête à faire une deſcente dans leur île ſans défenſe, ils furent ſaiſis d'une juſte terreur & d'une alarme proportionnée à leur fauſſe ſécurité. Ils condamnèrent leur première incrédulité & leur indifférence funeſte, qui avoient été nourries par l'adulation intéreſſée d'Athénagoras, ce démagogue leur ayant aſſuré que la force de Syracuſe étoit en état non-ſeulement de braver les aſſauts des Grecs, mais de les détourner de la moindre tentative. De la préſomption la plus extravagante, ils tombèrent dans le déſeſpoir le plus accablant; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la voix d'Hermocrates, qui n'étoit pas moins intrépide dans le danger que prudent dans la proſ-

périté [a], parvint à les ranimer & à relever leurs eſprits abattus.

Encouragés par ſes diſcours, ils ſe diſpoſèrent à préparer leurs armes, à équiper leur flotte, à renforcer leurs garniſons, & à demander du ſecours à leurs alliés. Ces meſures furent priſes avec ardeur, & pouſſées avec une activité infatigable. Les opérations lentes de l'ennemi non-ſeulement diſſipèrent la terreur des Syracuſains, mais leur inſpirèrent encore une fermeté extraordinaire. Ils conjurèrent les généraux qu'ils avoient nommés, au nombre de quinze, de les conduire à Catane, afin qu'ils puſſent attaquer le camp ennemi. Leur cavalerie harcela les Athéniens par de fréquentes incurſions, battit leurs quartiers, intercepta leurs convois, détruiſit leurs poſtes avancés, & même s'approcha ſi près du gros de l'armée, qu'on l'entendit diſtinctement demander avec inſulte, ſi ces maîtres orgueilleux de la Grèce avoient quitté leur patrie pour venir former un établiſſement momentané au pied du mont Ætna [b]. Ils inſultent les Athéniens.

[a] Thucydid., p. 436 & ſuiv.

[b] Plutarque. L'ironie eſt exprimée différemment dans Thucydide : « s'ils n'étoient pas venus dans l'in-

Stratagême de Nicias pour s'emparer de Syracuſe.

Quoiqu'irrité par ces inſultes, & excité par le reſſentiment impatient de ſes troupes, Nicias n'oſa pas encore haſarder une tentative ouverte contre Syracuſe, tant il étoit effrayé par les difficultés qui ſe rencontroient dans cette entrepriſe. La diſtance entre Catane & la capitale de Sicile étoit de plus de trente milles; mais après le voyage le plus heureux, les Athéniens ne pouvoient eſpérer encore de faire, ſans un danger extrême, une deſcente ſur les côtes fortifiées d'un ennemi vigilant & redoutable. S'ils ſe déterminoient à marcher par terre, ils devoient s'attendre à être harcelés par la nombreuſe cavalerie de Syracuſe, qui épioit alors tous leurs mouvemens, & contre l'activité de laquelle la force des troupes peſamment armées auroit infiniment de déſavantage dans un pays coupé & de difficile accès. Pour éviter ces deux inconvéniens, Nicias eut recours à un ſtratagême. Un citoyen de Catane, également diſpoſé à la mort ou à réuſſir dans ſa ruſe, & dont le génie ſubtil & entreprenant auroit

---

tention de ſe procurer un établiſſement à eux-mêmes dans un pays étranger, plutôt que pour replacer les Léontins dans le leur. » Thucydide, p. 455.

dû ſauver ſon nom de l'oubli, parut dans Syracuſe comme déſerteur de ſa patrie. Il plaignit avec des larmes perfides, & les accens plaintifs d'une douleur affectée, le ſort malheureux de cette ville infortunée, ſoumiſe en ce moment aux ordres impérieux des Athéniens, & aux déſordres que cauſoit leur licence. « Il n'étoit pas le ſeul, diſoit-il, qui déplorât, avec une compaſſion filiale, les infortunes & l'ignominie de ſon pays. Une troupe nombreuſe de Catanéens, dont le reſſentiment étoit réprimé par la crainte, n'aſpiroit qu'au moment de prendre les armes pour ſe délivrer d'un joug honteux, & repouſſer la tyrannie des uſurpateurs. Leur projet ne pouvoit manquer d'avoir un plein ſuccès, ſi leur ardeur généreuſe étoit ſecondée par Syracuſe. Les Athéniens, malgré leur courage & leur ambition, étoient totalement dépourvus de ſageſſe & de diſcipline. Leurs poſtes étoient abandonnés, leurs vaiſſeaux mal gardés. Incapables de ſe conformer à la contrainte de la vie militaire, ils dédaignoient le ſervice du camp pour s'abandonner aux plaiſirs de la ville. A un jour nommé, il ſeroit facile aux Syracuſains, aidés par les conjurés de Catane, de les at-

taquer au dépourvu, d'eſcalader leurs remparts ſans défenſe, de détruire leurs retranchemens, & de brûler leur flotte. » Cette propoſition hardie s'accordoit parfaitement avec les ſentimens impétueux de vengeance, qui animoient les habitans de Syracuſe. Le jour fut nommé, le plan de l'entrepriſe concerté, & le traître Catanéen retourna dans ſa patrie pour ranimer les eſpérances, & confirmer la réſolution de ſes prétendus aſſociés.

Il échoue par l'activité des Syracuſains.

Le ſuccès de cette intrigue cauſa la plus grande ſatisfaction à Nicias, dont la flotte ſe prépara à faire voile pour Syracuſe, au jour nommé par les habitans de cette ville pour attaquer avec toutes leurs forces le camp Athénien. Déja ils s'étoient avancés dans cette vue juſqu'aux fertiles plaines de Leontium, quand, après douze heures de navigation, la flotte Athénienne arriva dans le grand port, débarqua ſes troupes, & fortifia un camp hors du rempart occidental, près du temple célèbre de Jupiter Olympien; ſituation qui avoit été indiquée par quelques exilés Syracuſains, & qui étoit très-favorable pour prendre toutes les diſpoſitions néceſſaires, & faire une vigoureuſe réſiſtance. Cependant

la cavalerie de Syracuſe étant arrivée au pied des murs de Catane, avoit découvert, à ſon grand regret, le départ des Athéniens. Cette nouvelle déſagréable fut portée avec la plus grande diligence à l'infanterie, qui retourna tout-à-coup ſur ſes pas pour défendre Syracuſe. Le retour rapide de cette belliqueuſe jeuneſſe rendit le courage aux vieux Syracuſains. Ils furent joints par les forces de Gela, Selinus & Camarina, & il fut réſolu d'attaquer le camp ennemi ſans perdre de tems [a].

Nicias défait les Syracuſains dans une bataille. Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

Peu de jours s'étoient écoulés quand les Athéniens leur fournirent une occaſion favorable de ſe venger. Les deux armées, enflammées reſpectivement par le reſſentiment & l'ambition, ſe diſposèrent au combat; l'une étoit formidable par le courage & le nombre, l'autre étoit enorgueillie par la ſupériorité de ſa diſcipline & l'habitude de la victoire. Les généraux Syracuſains rangèrent leurs troupes ſur ſeize hommes de hauteur, & les Athéniens ſur huit ſeulement. Mais les derniers avoient dans leur camp un corps de réſerve qui étoit prêt à agir au premier ſignal. Nicias traverſa les rangs, exhortant

[a] Thucydid., p. 445-457.

les ſoldats par une courte harangue, dans laquelle il leur obſervoit « que la force de leurs diſpoſitions actuelles étoit plus faite pour leur inſpirer de la confiance, que le diſcours le plus éloquent avec une armée foible, ſurtout ayant à combattre les Syracuſains; aſſemblage confus, dont la préſomption étoit fondée ſur l'inexpérience, & dont l'ardeur paſſagère, dangereuſe dans des incurſions où il ne s'agiſſoit que de piller, céderoit au premier choc d'une attaque régulière. Ils combattoient à la vérité pour la défenſe de leur ville; mais les Athéniens & leurs alliés n'avoient pas des motifs moins preſſans, puiſqu'il n'y avoit que leur valeur & leurs ſuccès qui puſſent aſſurer leur retour dans leurs pays reſpectifs [a]. » Ayant ainſi parlé, il conduiſit ſes troupes à l'ennemi, qui ne refuſa pas le combat. Les archers, armés à la légère [b], eſcarmouchèrent à l'avant-garde; les prêtres offrirent les ſacrifices

[a] Thucydid., p. 458 & 459.

[b] Thucydide parle, outre les archers (τοξοται) des λιθοβολοι & des σφενδονηται, « des lanceurs de pierres & des frondeurs, » p. 449. Ils étoient tous ψιλοι, comme il le dit immédiatement plus bas.

accoutumés,

accoutumés, les trompettes sonnèrent la charge générale.

L'attaque commença avec furie, & se soutint avec persévérance pendant plusieurs heures. Les deux partis étoient animés par tous les motifs qui peuvent inspirer & soutenir les efforts les plus vigoureux ; & la victoire étoit encore douteuse, quand il s'éleva tout-à-coup une tempête accompagnée d'un tonnerre affreux. Cet événement, qui affecta peu les Athéniens, confondit la crédulité inexpérimentée de l'ennemi, qui fut rompu & mis en fuite. Nicias arrêta l'ardeur de ses troupes dans la poursuite, de peur qu'elles ne fussent exposées à tomber dans un corps de douze cents chevaux Syracusains, qui n'avoient pas encore donné, mais qui épioient avec impatience une occasion de fondre sur la phalange en désordre. Les Syracusains se sauvèrent dans leur ville, & les Athéniens rentrèrent dans leur camp. Les vaincus ne perdirent que deux cents soixante hommes, & les vainqueurs cinquante ; nombre qui pourroit surprendre beaucoup, si on ne réfléchissoit pas que, pour repousser les armes offensives employées par les anciens, les soldats Grecs (si différens en tout des misérables

Cause de leur défaite.

payſans de l'Europe moderne, qui ſont, pour ainſi dire, tout nus, & dont la vie eſt ſacrifiée ſans défenſe, comme ſans remords, à l'ambition d'hommes que les Grecs auroient nommés tyrans) étant armés du caſque & de la cuiraſſe, du vaſte bouclier, du ſolide corſelet & des robuſtes cuiſſarts, ils déployoient ſouvent leur adreſſe, leur courage & leur amour de la liberté, ſans verſer beaucoup de ſang humain.

Les Athéniens retournent à Catane & à Naxos.

Le voyage, le campement & la bataille occupèrent l'activité dangereuſe des Athéniens, & ſatisfirent leur bouillante impétuoſité, mais ne facilitèrent pas la conquête de Syracuſe. Sans des préparatifs plus conſidérables, Nicias déſeſpéroit de prendre la place, ſoit par un aſſaut, ou par un ſiège régulier. Auſſitôt après ſa victoire, il retourna avec toute la flotte à Naxos & à Catane; conduite qui prouve ſuffiſamment que le général s'étoit prêté à cette entrepriſe, non en conſéquence d'un ſyſtême d'opérations ſuivies, mais par complaiſance pour le caractère [a] indomptable

[a] La conduite des généraux Grecs doit, en bien des occaſions, paroître inexplicable à quiconque n'a point fait cette remarque. La même obſervation s'ap-

de ſes troupes, dont les idées de ſubordination militaire ne s'étendoient pas au-delà du champ de bataille.

---

plique à l'hiſtoire moderne qui précède la paix de Munſter. Ce fut dans la fameuſe guerre de trente ans, qui finit à cette paix, que l'on jeta les fondemens de cette ſubordination militaire ſi rigide, qui diſtingue notre ſiècle. Voyez le père Bougeant, hiſtoire de la guerre de trente ans.

CHAPITRE XX.

Préparatifs pour la campagne ſuivante. — Les Athéniens commencent le ſiège avec vigueur. — Détreſſe & ſédition dans Syracuſe. — Arrivée de Gylippus. — Qui défait les Athéniens. — Evénemens en Grèce. — Un ſecond armement arrive à Syracuſe. — Il réuſſit dans ſes premières opérations. — Les Athéniens ſont defaits. — Ils ſe préparent à lever le ſiège. — Combat naval dans le grand port. — Découragement des Athéniens. — Stratagême d'Hermocrates. — Les Athéniens lèvent leur camp. — Fermeté de Nicias dans cette cruelle extrémité. — Démoſthènes capitule. — Nicias ſe rend. — Cruel traitement fait aux captifs Athéniens. — Exception ſinguliére.

Nicias ſe prépare pour la campagne ſuivante.

Olymp. XCI. 2. A. C. 415.

NICIAS devoit ſe flatter que ſa victoire ſur les Syracuſains lui obtiendroit des ſecours des villes inférieures de Sicile. Ses émiſſaires ſe répandirent dans l'île & ſur la côte voiſine d'Italie ; il en envoya même juſqu'à Piſe &

auprès d'autres villes qui devoient leur fondation à des colonies Grecques [a]. Une ambaſſade fut dépêchée à Carthage, la rivale & l'ennemie de Syracuſe. Nicias donna ordre de ramaſſer des matériaux pour la circonvallation : il demanda des chevaux aux Egeſtéens, des renforts & de grandes ſommes à Athènes, & ne négligea rien de ce qui pouvoit le mettre en état d'ouvrir la campagne ſuivante avec vigueur & ſuccès [b].

Les Syracuſains ſe préparent à la défenſe.

Tandis que les Athéniens ſe préparoient ainſi à attaquer Syracuſe, les citoyens de cette capitale ne déployoient pas moins d'activité à pourvoir à leur défenſe. Par l'avis d'Hermocrates, au lieu de quinze généraux ils en nommèrent trois, qui furent Héraclides,

[a] Strabon, p. 243, 283 & ſuiv.

[b] C'eſt une choſe remarquable que, quoique Nicias, après l'éloignement d'Alcibiade, eût le principal ou plutôt le commandement entier de l'armée, il tint néanmoins une conduite entièrement oppoſée à l'opinion qu'il avoit déclarée au commencement de l'expédition. Le plan qu'il ſuivit fut celui d'Alcibiade, & non le ſien. Les vues du général banni réglèrent toujours les démarches de l'armée ; mais cet eſprit ardent, qui pouvoit ſeul en aſſurer le ſuccès, n'y dominoit plus.

Sicanus & lui-même. Les commandans nouvellement élus furent revêtus, tant pour le civil que pour le militaire, d'un pouvoir illimité, qui fut employé utilement à acheter ou préparer des armes, à exercer journellement les troupes, & à augmenter les fortifications de Syracuſe. Ils dépêchèrent également des ambaſſadeurs à toutes les villes & les républiques avec leſquelles ils avoient été unis pendant la paix, ou alliés pendant la guerre, pour ſolliciter la continuation de leur amitié, & prévenir les deſſeins dangereux des Athéniens.

Les deux partis recherchent l'amitié des Camérinéens. Olymp. XCI. 1. A. C. 411.

L'importance de la ville de Camérina, ſituée ſur la côte méridionale de la Sicile, demandoit la préſence d'Hermocrates lui-même. Les Camérinéens n'avoient donné à leurs alliés de Syracuſe qu'un très-foible ſecours & même à regret. L'orateur Euphemus employoit toutes les reſſources de ſon génie pour les unir à la confédération Athénienne.

Argumens des Syracuſains.

L'aſſemblée ayant été convoquée, Hermocrates lui dit, « que c'étoit le deſir d'empêcher les Camérinéens de donner dans les piéges qu'on leur tendoit, & non la crainte du pouvoir des Athéniens, qui avoit été l'objet de ſon voyage. Cette nation remuante & am-

bitieuſe, qui avoit ſi ſouvent allumé le flambeau de la guerre ſur le continent de la Grèce, étoit venue débarquer tout récemment en Sicile, ſous le prétexte de rétablir les affaires des Léontins & des Egeſtéens, mais pour des motifs qu'il étoit aiſé de conjecturer, & ſur leſquels il étoit impoſſible de ſe méprendre. Leur deſſein unique & réel étoit de ſemer la diſſention & la diſcorde parmi les états de la Sicile, qui, combattant ſéparément, pourroient être ſoumis ſucceſſivement. Comment pouvoit-on porter l'effronterie juſqu'à affirmer, & la ſimplicité juſqu'à croire que les Athéniens euſſent entrepris cette expédition dans la ſeule vue de rétablir la liberté d'Egeſte; eux qui avoient fait ſentir toutes les rigueurs de l'eſclavage aux malheureux inſulaires de l'Eubée, par qui Egeſte avoit été bâtie. Sous le prétexte de délivrer de la tyrannie du grand roi les Grecs d'Aſie, de l'Helleſpont, de la Thrace & de la mer Egée, ils avoient conquis & aſſervi ces différentes contrées. Ils employoient actuellement la même perfidie contre la liberté des Siciliens; mais il eſpéroit que leur entrepriſe, quoique ſoutenue des mêmes artifices, ſeroit ſuivie d'un ſuccès bien différent, & qu'ils

apprendroient à connoître par expérience quelle différence il y a entre les efféminés Ioniens, affoiblis & avilis ſous le joug des Perſes, & les magnanimes Doriens de Sicile, vrais deſcendans du Péloponnèſe, la ſource de la valeur & de la liberté [a]. »

Des Athéniens. L'Athénien Euphemus repouſſa avec force & avec eſprit ces accuſations & ces reproches. « Les colonies d'Athènes ſe trouvoient dans une dépendance non moins avantageuſe pour elles-mêmes, qu'honorable pour la métropole. L'intérêt général de la Grèce exigeoit que la même république, qui avoit d'abord établi avec tant de bravoure l'indépendance nationale, continuât à la maintenir. L'autorité doit appartenir à ceux qui ſont chargés de protéger la cauſe commune; mais cette autorité, les Athéniens l'avoient employée d'une manière eſſentielle à leur ſûreté perſonnelle & au bien public: s'ils avoient ſoumis les côtes & les îles voiſines, leur intérêt pouvoit juſtifier cette démarche odieuſe, mais néceſſaire; & les mêmes principes de ſaine politique, qui les obligeoient à conquérir & à aſſervir les Grecs Helleſpontins & Aſiatiques,

[a] Thucydide, l. VI, p. 463 & ſuiv.

les engageroient à délivrer les Siciliens opprimés. C'étoit une démarche à laquelle ils avoient été invités par les Léontins & les Egeſtéens ; un devoir auquel ils étoient portés par les liens de l'amitié & de la conſanguinité ; une entrepriſe à laquelle ils étoient déterminés par les plus forts de tous les motifs, la crainte bien fondée que les habitans de Sicile (qu'il étoit impoſſible à Athènes de ſoumettre, en raiſon de leur nombre & de leur diſtance, bien loin de les retenir en eſclavage) ne devinſſent la proie de l'uſurpation vigilante de Syracuſe, & par ce moyen n'accédaſſent à la confédération Péloponnéſienne. »

Les Camérinéens redoutoient l'ambition éloignée d'Athènes ; mais ils redoutoient encore davantage le voiſinage & les hoſtilités de Syracuſe. La crainte les fit répondre aux deux partis en des termes doux & reſpectueux ; mais ils demandèrent la permiſſion de garder la neutralité entre les puiſſances belligérantes, eſpérant n'irriter par cet expédient le reſſentiment d'aucune d'elles ; & prévenir les mauvais deſſeins de toutes deux. Les Camérinéens ſe déterminent à reſter neutres.

Sur ces entrefaites, les renforts que l'on attendoit d'Athènes arrivèrent. Nicias, de Les Athéniens reçoivent un renfort, &

commencent le siège avec vigueur. Olymp. XCI. 3. A.C. 414.

son côté, avoit augmenté ses forces d'un corps de six cents chevaux, & levé une somme de quatre cents talens. L'activité des troupes & des ouvriers avoit completté tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre le siège de Syracuse. L'armement Athénien eut une traversée heureuse pour se rendre au port septentrional de Trogilée; & les troupes ne furent pas plutôt débarquées, qu'elles saisirent une occasion de signaler leur valeur contre un corps de sept cents hommes qui étoient en marche pour aller renforcer la garnison de Labdalus, fortereſſe importante située sur la plus haute des montagnes qui dominent & commandent la ville. Trois cents Syracusains furent tués dans la poursuite; le reste se réfugia derrière ses remparts, & le château de Labdalus fut pris & gardé avec soin par les vainqueurs. Le plan que Nicias adopta pour soumettre la ville, fut de tirer un rempart, commençant dans le voisinage de Labdalus, & allant joindre le port de Trogilée au nord, & au midi le golfe qui s'étendoit à deux lieues de circonférence, appelé avec raison le grand port. Il attendoit que ces circonvallations eussent enfermé toute la ville par terre, pour bloquer, au moyen de sa nom-

breuſe flotte, la vaſte étendue des ports de Syracuſe. Toutes les forces de l'armement Athénien furent employées à ces premières opérations ; & comme on s'étoit muni avec ſoin de tous les matériaux néceſſaires, les ouvrages s'élevèrent avec une rapidité qui ſurprit & épouvanta les aſſiégés. L'impreſſion encore récente de leur défaite dans un premier combat, les empêcha de s'oppoſer aux progrès de l'ennemi par une action générale ; mais Hermocrates leur conſeilla d'élever des murs qui traverſaſſent & interrompiſſent ceux des Athéniens [a]. Le danger redoubla l'activité des travailleurs ; les boulevards ennemis ſe rapprochoient ; ce qui donna lieu à de fréquentes eſcarmouches, dans l'une deſquelles le brave Lamachus fut malheureuſement victime de ſa valeur téméraire [b] ; mais les troupes Athéniennes conſervèrent leur ſupériorité ordinaire.

Encouragé par le ſuccès, Nicias pouſſoit l'ennemi avec vigueur. Les Syracuſains perdirent l'eſpérance de défendre leurs nouveaux ouvrages, ou d'empêcher l'entière circon-

Détreſſe & ſédition dans Syracuſe.

[a] Thucydide, l. VI, p. 482 & ſuiv.

[b] Plutarque, dans la vie de Nicias.

vallation de leur ville ; & ce déſeſpoir étoit augmenté par la vue des ſecours abondans qui arrivoient de toutes parts aux aſſiégeans, tandis que l'intérêt de Syracuſe ſembloit être univerſellement abandonné par l'indifférence ou la lâcheté de ſes alliés. Dans les turbulentes démocraties de la Grèce, le moment du danger public donnoit ordinairement le ſignal des ſéditions domeſtiques. La populace déclama, avec ſa licence accoutumée, contre la perfidie ou l'incapacité de ſes chefs, à qui ſeuls elle attribuoit ſes infortunes. De nouveaux généraux furent nommés à la place d'Hermocrates & de ſes collègues ; & ce changement inconſidéré redoubla les calamités de Syracuſe, qui ſe diſpoſoit enfin à capituler [a].

Les Syracuſains ſont ſecourus à l'inſtant où ils s'y attendoient le moins par leurs alliés du Péloponnèſe. Olymp. XCI. 3. A. C. 414.

Tandis que l'aſſemblée délibéroit ſur une démarche auſſi humiliante, mais qui étoit regardée comme indiſpenſable, une galère Corinthienne, commandée par Gongylus, entra dans le port central d'Ortygie, qui étant fortifié avec ſoin, & pénétrant juſques dans l'intérieur de la ville, étoit la principale & la plus sûre retraite de la flotte Sy-

[a] Thucydid. p. 487.

racuſaine. La nouvelle en fut portée ſur-le-champ à l'aſſemblée, & tous les ordres de citoyens accoururent avec empreſſement autour de Gongylus, pour apprendre l'objet de ſon voyage & les intentions de leurs alliés du Péloponnèſe. Gongylus annonça un ſecours prompt & effectif [a]. Il informa les Syracuſains que le député envoyé l'année précédente pour implorer l'appui des Péloponnéſiens, avoit eu le ſuccès le plus complet. Ses concitoyens avoient embraſſé avec chaleur la cauſe de la plus reſpectable de leur colonie. Ils avoient équipé une flotte conſidérable dont on pouvoit attendre l'arrivée à chaque inſtant. Les Lacédémoniens avoient auſſi envoyé une petite eſcadre, & tout l'armement étoit conduit par le Spartiate Gylippus, officier d'une valeur & d'une capacité reconnues.

Arrivée du Spartiate Gylippus.

Tandis que les citoyens de Syracuſe écoutoient cette nouvelle avec une ſurpriſe agréable, un courier arriva par terre de la part de Gylippus lui-même, qui, au lieu de cingler directement vers la Sicile, où il auroit pu être intercepté par la flotte Athénienne,

[a] Thucydid., p. 490.

étoit arrivé avec quatre galères sur la côte occidentale de l'île. Le nom d'un général Spartiate fixa l'irrésolution flottante des Siciliens. Les troupes d'Himera, de Selinus & de Gela accoururent sous ses étendards, & il s'approcha de Syracuse avec un corps de plusieurs milliers d'hommes, du côté d'Epipolé, où la ligne de contrevallation n'étoit pas encore achevée.

Qui défait les Athéniens.

Les plus courageux des citoyens sortirent de la ville pour aller au-devant de ce généreux & puissant protecteur. La jonction fut effectuée heureusement; le découragement des troupes se changea en enthousiasme, & elles signalèrent ce jour mémorable par la surprise de plusieurs postes importans des Athéniens. Ce premier succès ranima l'activité des soldats & des travailleurs. Les murs de traverse furent étendus avec la plus grande diligence; & dans une sortie vigoureuse, on enleva à l'ennemi le château fort de Labdalus. Nicias sentant que les délais ne pourroient que nuire aux intérêts des Athéniens en Sicile, voulut remettre le sort de la guerre à la décision d'une bataille. Gylippus ne refusa pas le combat. La première action ne fut pas favorable aux Syracusains, qui s'étoient

poſtés imprudemment dans des défilés entre leurs murs & ceux des ennemis ; ce qui rendit inutile leur ſupériorité en chevaux & en archers. Gylippus reconnut avec grandeur d'ame cette faute, qu'il expia complètement par ſa conduite judicieuſe dans les actions ſuivantes. Ses forces furent rangées ſur un terrein plus ſpacieux. Les piquiers reçurent le choc du front de l'ennemi. La cavalerie & les troupes légères attaquèrent & harcelèrent leurs flancs découverts. Les Athéniens furent mis en déſordre, repouſſés & pourſuivis juſques dans leur camp, avec une perte conſidérable & une honte plus difficile encore à réparer.

Ces ſuccès influèrent ſur les événemens du ſiège. Les Syracuſains étendirent bientôt leurs ouvrages au-delà de la ligne de circonvallation ; de ſorte qu'il étoit impoſſible de bloquer leur ville ſans forcer leurs remparts. Tant que les aſſiégeans avoient conſervé la ſupériorité de leurs armes, les territoires voiſins s'étoient empreſſés de leur fournir en abondance toutes les proviſions néceſſaires ; mais ils ne trouvèrent plus que des ennemis après leur défaite. Les ſoldats qui ſortoient du camp pour aller chercher du bois ou de

Suites de la victoire.

l'eau, étoient ſurpris & coupés par la cavalerie ennemie, ou par les renforts qui arrivoient de toutes parts au ſecours des Syracuſains, & ils ſe virent enfin réduits à dépendre, pour leurs proviſions en tout genre, de la bonté précaire des peuples qui habitoient les côtes d'Italie.

Nicias demande des renforts à Athènes.

Nicias, dont la ſenſibilité étoit profondément affectée des malheurs publics, écrivit à Athènes la lettre la plus affligeante. Il y décrivoit ſans déguiſement, & déploroit les infortunes & la ſituation de ſon armée. Les eſclaves déſertoient en grand nombre; les troupes mercenaires, qui ne ſe battoient que pour la paye & la ſubſiſtance, préféroient le ſervice plus sûr & plus lucratif de Syracuſe; les citoyens Athéniens même, dégoûtés de la longueur inattendue, & des fatigues inſupportables de la guerre, abandonnoient le ſoin des galères à des mains ſans expérience; abus toléré trop facilement par les capitaines, dont la foibleſſe & la partialité avoient interrompu la diſcipline & ruiné les reſſources de la flotte. Nicias reconnoiſſoit franchement ſon incapacité pour réprimer ce déſordre; obſervant qu'il écrivoit à des perſonnes qui connoiſſoient la difficulté de gouverner

verner l'esprit licencieux de leurs troupes domestiques. Il exhortoit donc l'assemblée, ou à les rappeler à Athènes sans délai, ou à envoyer sur-le champ un second armement aussi puissant que le premier.

Gylippus & Hermocrates (car ce dernier avoit repris l'autorité due à ses talens) furent informés de la détresse, ainsi que des espérances des assiégeans, qui pouvoient tirer de l'Attique, en conséquence de la lettre de Nicias, des secours plus effectifs que la ville assiégée ne pouvoit en attendre du Péloponnèse. L'intérêt les engagea donc, ainsi que leur inclination, à presser l'ennemi de tous côtés, & à l'attaquer à-la-fois par mer & par terre. Outre le mauvais état de la flotte Athénienne, l'absence d'un nombre considérable de galères, employées à escorter les convois de provisions, encouragea cette résolution. L'escadre Corinthienne, de douze voiles, attendue long-tems avec inquiétude, avoit échappé aux dangers d'un voyage fait pendant l'hiver; & au commencement du printems, les ports de Syracuse furent remplis de toutes les forces navales de la Sicile. Hermocrates persuada à ses concitoyens, « que la supériorité de la manœuvre & de

Opérations navales. Olymp. XCI. 4. A. C. 413.

l'expérience, qu'il accordoit volontiers aux Athéniens, ne pourroit compenſer leur terreur & leur confuſion, en ſe voyant attaqués tout-à-coup par des forces ſupérieures ſur un élément dont ils affectoient l'empire. C'étoit depuis qu'elle avoit repouſſé l'invaſion des Perſes, qu'Athènes avoit pris cette autorité ſur mer. Syracuſe avoit un motif ſemblable, mais plus puiſſant encore; & poſſédant d'ailleurs des forces plus conſidérables, elle avoit droit de prétendre à des ſuccès plus diſtingués. »

Succès alternatifs. Les principales eſcadres de Syracuſe étoient dans le port d'Ortygie, ſéparé par une île du même nom, de la ſtation de la flotte Athénienne. Tandis qu'Hermocrates mettoit à la voile avec quatre-vingt galères, pour engager un combat naval, Gylippus attaquoit les fortifications ennemies à Plemmyre, promontoire oppoſé à Ortygie, & qui formoit l'entrée du grand port. La défaite des Syracuſains par mer, où ils perdirent quatorze vaiſſeaux, fut balancée par leur victoire ſur terre, où ils prirent trois fortereſſes, contenant une grande quantité de proviſions navales & militaires, & une ſomme conſidérable d'argent. Dans les actions qui ſui-

virent & qui méritent à peine le nom de batailles, leur flotte fut encore malheureuſe; mais comme ils combattoient avec beaucoup de précautions, & trouvoient par-tout une retraite aſſurée ſur un rivage ami, leur perte étoit très-peu conſidérable. Les revers qu'ils eſſuyèrent dans leur première tentative, ne changèrent rien à la réſolution qu'ils avoient priſe de parvenir à l'empire de la mer. L'eſpérance de défendre leur pays excitoit leur induſtrie & animoit leur activité. Ils ne pouvoient à la vérité le diſputer aux Athéniens pour la rapidité des évolutions navales, ou pour l'adreſſe dans la manœuvre; mais dans l'emplacement où ſe livroient les combats, il y avoit peu d'occaſion de déployer ces avantages. Ils avoient équipé un grand nombre de petits bâtimens qui pouvoient approcher ſi près de la flotte ennemie, que les troupes légères, dont ils étoient remplis, lançoient aiſément leurs traits contre les matelots Athéniens.

Occupés ſans ceſſe à réunir toutes leurs reſſources, les Syracuſains parvinrent enfin à obtenir l'avantage d'une action générale qui eut lieu dans le grand port. Sept vaiſſeaux Athéniens furent coulés à fond; un plus grand nombre fut mis hors

Les Athéniens défaits ſur mer.

de ſervice, & Nicias ne ſauva les triſtes débris de ſa flotte, qu'en ſe retirant derrière une ligne de vaiſſeaux marchands & de tranſport, aux mâts deſquels étoient ſuſpendues de groſſes maſſes de plomb, nommées dauphins, à cauſe de leur forme, & d'un poids ſuffiſant pour écraſer en tombant les plus fortes galères des anciens. Cet obſtacle inattendu arrêta les progrès des vainqueurs; mais les avantages qu'ils venoient d'obtenir leur inſpirèrent les eſpérances les plus brillantes.

Evénemens en Grèce. Olymp. XCI 3. A.C. 414.

Les infortunes des Athéniens en Sicile furent ſuivies dans leur capitale de calamités plus effrayantes. Dans la dix-huitième année de la guerre, Alcibiade accompagna à Sparte les ambaſſadeurs de Corinthe & de Syracuſe, qui avoient ſollicité & obtenu des ſecours pour la ville aſſiégée. L'Athénien exilé acquit pour la première fois, dans cette occaſion, la confiance des Spartiates, en condamnant, dans les termes les plus forts, l'injuſtice & l'ambition de ſes ingrats concitoyens, « dont la cruauté à ſon égard, diſoit-il, égaloit leur haine invétérée contre la république de Lacédémone. Cette république pouvoit, en ſuivant ſes avis, rendre leur reſſentiment impuiſſant. La ville de Décélia étoit ſituée ſur

la frontière de l'Attique, éloignée également de quinze milles de Thèbes & d'Athènes. Cette place, qui commandoit une plaine étendue & fertile, pouvoit être surprise & fortifiée par les Spartiates [a], qui, au lieu de harceler leurs ennemis par des incursions annuelles, pourroient ainsi leur faire continuellement la guerre. La sagesse de Sparte avoit trop long-tems négligé un moyen aussi sûr & aussi décisif, quoique les craintes d'Athènes, lorsqu'elle voyoit des troupes étrangères dans son territoire, le lui eussent souvent désigné. »

Cet avis proposé par Alcibiade, & sur lequel il revenoit souvent, fut adopté au commencement du printems suivant, lorsque le belliqueux Agis conduisit une puissante armée dans l'Attique. Les habitans de la frontière se trouvant sans défense, s'enfuirent à la hâte; mais au lieu de les poursuivre jus-

Les Péloponnésiens élèvent une forteresse dans l'Attique. Olymp. XCI. 4. A. C. 413.

[a] Les Athéniens facilitèrent, par leur imprudence ordinaire, le succès des intrigues d'Alcibiade. Dans le tems où ils auroient dû appaiser les Spartiates, s'il eût été possible, ils les aigrirent à l'excès, en faisant de fréquentes incursions chez eux, depuis la ville de Pylos, & en assistant ouvertement les Argiens. Thucydide, l. VI, sur la fin.

ques dans le centre du pays, Agis s'arrêta à Décélia. On s'étoit muni des materiaux néceſſaires, & la place fut fortifiée promptement de tous côtés; les remparts de cette ville, que l'on pouvoit appercevoir diſtinctement de l'autre extrémité de la plaine, ſembloient défier ceux d'Athènes [a].

État déplorable de ce pays.

Cette dernière ville étoit dans des alarmes continuelles, par la vigilance avec laquelle la garniſon ennemie épioit l'occaſion de commettre des hoſtilités. Le plat pays étoit entièrement ravagé, & toute communication interrompue avec l'île d'Eubée, d'où les Athéniens, dans les tems de diſette, ou pendant les ravages de la guerre, tiroient ordinairement leurs proviſions de blé, de vin, d'huile, & de choſes les plus néceſſaires à la vie. Accablés des fatigues d'un ſervice continu, & manquant chaque jour de pain, les eſclaves murmuroient, ſe plaignoient hautement & ſe retiroient chez les ennemis. Leur défection priva l'état en cette occaſion de vingt mille artiſans utiles. Depuis les dernières années de Périclès, les Athéniens ne s'étoient pas trouvés dans une pareille ſituation. Leurs

[a] Thucydid. p. 500 & ſuiv.

maux actuels étoient bien plus graves que les précédens : les premiers avoient été occasionnés principalement par les ravages de la peste, dont on avoit toujours lieu d'attendre la fin; au lieu que ceux-ci étoient l'effet de la haine persévérante d'un ennemi cruel & implacable [a].

Les calamités domestiques de la république ne l'empêchèrent cependant pas de faire les efforts les plus vigoureux au dehors. Vingt galères, stationnées à Naupacte, épioient les mouvemens de la flotte Péloponnésienne, destinée au secours de Syracuse; trente continuoient la guerre de Macédoine, pour réduire les rebelles d'Amphipolis; une escadre considérable ramassoit des tributs & levoit des soldats dans les colonies d'Asie; une autre, plus puissante encore, ravageoit les côtes du Péloponnèse. Jamais aucun royaume, aucune république n'égala cette magnanimité d'Athènes; jamais, dans les tems anciens ou modernes, l'ambition d'aucun peuple n'inspira un courage aussi supérieur à son pouvoir, & ne fit des efforts aussi peu proportionnés à ses forces. Au milieu des difficultés & des dangers qui les accabloient de toutes parts,

Les Athénien font des efforts vigoureux au milieu de leurs calamités.

[a] Thucydide, p. 500 & suiv.

les Athéniens perſiſtèrent dans le ſiège de Syracuſe, ville peu inférieure à la leur; & ſans ſe laiſſer abattre par les ravages exercés alors dans leur pays, ou effrayer par les menaces qu'on leur faiſoit de les attaquer juſques dans leurs murs, ils envoyèrent ſans délai en Sicile des renforts capables de faire concevoir les eſpérances les plus flatteuſes, & d'aſſurer le ſuccès de leur première expédition [a].

L'armement Athénien commandé par Démoſthènes arrive à Syracuſe. Olymp. XCI. 4 A. C. 413.

Les Syracuſains eurent à peine le tems de ſe réjouir de leur victoire, & Nicias de déplorer ſa défaite, qu'un armement nombreux & formidable parut ſur les côtes de Sicile. La plupart des galères, avec leurs proues ornées de banderoles, s'avançoient en aſſurance vers les ports de Syracuſe. L'émulation des rameurs étoit animée par les ſons réunis des trompettes & des clairons; & la décoration régulière, la ſplendeur & l'élégance, qui diſtinguoient toutes les parties de l'équipage, offroient le ſpectacle pompeux d'un triomphe naval. Leur pavillon ſignala de très-loin le pays auquel ils appartenoient; & la joie des aſſiégeans, ainſi que la terreur des aſſiégés, faiſoient voir qu'Athènes étoit

[a] Thucydid., p. 501, & ſuiv.

la ſeule ville capable de mettre en mer un armement auſſi impoſant. Les Syracuſains ne tentèrent point des efforts inutiles pour arrêter la marche, ou empêcher l'approche de cette flotte, qui, outre une foule innombrable de bâtimens étrangers & de vaiſſeaux de tranſport, conſiſtoit en ſoixante-treize galères Athéniennes, commandées par la valeur expérimentée de Démoſthènes & d'Eurymedon. Il y avoit à bord plus de cinq mille piquiers: les troupes armées à la légère étoient preſque auſſi nombreuſes; & en y comprenant les rameurs, les travailleurs & les valets, ce nouveau ſecours pouvoit être égal à l'armement envoyé originairement avec Nicias [a], lequel ſe montoit à plus de vingt mille hommes.

Les forces combinées attaquent Syracuſe.

Les infortunes, qui avoient accompagné juſqu'alors les opérations en Sicile, avoient un peu abattu le caractère du général; & cette circonſtance, ainſi que les talens ſupérieurs de Démoſthènes, permirent à ce dernier de prendre un ton d'autorité dans les délibérations. Son avis, qu'Eurymedon

[a] Comp. Thucydid. cité plus haut. Diodore, l. XII[1], p. 336. Plut. dans la vie de Nicias.

approuva hautement, & auquel la circonſpection timide de Nicias acquieſça enfin, étoit clair & ſimple. « Ils devoient profiter de l'alarme que l'arrivée inattendue d'un renfort auſſi puiſſant avoit répandue chez l'ennemi ; & au lieu de ſe ſoumettre aux formalités ennuyeuſes d'un ſiège, donner tout d'un coup l'aſſaut aux murs de Syracuſe. Il eſpéroit, par la valeur de ſes troupes, obtenir en un jour la récompenſe précieuſe due à des travaux longs & pénibles ; mais ſi les dieux en avoient déterminé autrement, il ſeroit toujours tems de ſe déſiſter d'une entrepriſe dans laquelle un délai équivaloit à une défaite, & d'employer la bravoure de la jeuneſſe Athénienne à repouſſer les ennemis qui avoient pénétré juſques dans leur patrie [a]. »

Leurs premières opérations ſont heureuſes.

Après avoir ravagé les bords de l'Anapus, & fait quelque tentative infructueuſe de ce côté-là contre les fortifications, probablement dans le deſſein de détourner l'attention de l'ennemi, Démoſthènes choiſit la première heure d'une belle nuit, pour s'avancer, à la clarté de la lune, avec la fleur de l'armée contre les for-

[a] Thucydide, l. VII, p. 519.

tereſſes d'Epipolé. La célérité avec laquelle on fit cette marche, eut du ſuccès ; les poſtes avancés furent ſurpris, les gardes paſſés au fil de l'épée ; & trois camps ſéparés des Syracuſains, des Siciliens & des alliés, furent un foible obſtacle à la valeur Athénienne. Comme ſi leur victoire eût déja été complète, les aſſaillans commencèrent à abattre les creneaux de bois, & à preſſer les fuyards avec une rapidité qui mit le déſordre dans leurs rangs.

Action générale dans laquelle les Athéniens ſont défaits.

Cependant l'activité vigilante de Gylippus avoit aſſemblé toutes les forces de Syracuſe. A l'approche de l'ennemi, ſon avant-garde ſe retira : les Athéniens étoient embarraſſés dans les détours compliqués des remparts ; & leur attaque peu régulière fut bientôt arrêtée par la fermeté d'une phalange Thébaine. Une réſiſtance auſſi ſubite & auſſi inattendue auroit pu ſeule être déciſive ; mais d'autres circonſtances ſe réunirent contre les Athéniens. Ils ne connoiſſoient point le terrain ; & la lueur trompeuſe de la lune, qui donnoit contre le front des Thébains, réfléchiſſoit l'éclat de leurs armes, & redoubloit la terreur en multipliant leur nombre. Les premiers rangs, qui s'étoient abandonnés à l'ar-

deur de la pourſuite, furent repouſſés ; & ayant rencontré, en ſe retirant vers le gros de l'armée, les Argiens & les Corcyréens, qui s'avançoient en chantant le Pœan dans leur dialecte & leur accent Dorique, ils les prirent malheureuſement pour des ennemis. La crainte & enſuite la rage s'emparèrent des Athéniens, qui, ſe croyant enfermés de toutes parts, réſolurent de s'ouvrir un paſſage & commirent du ravage parmi leurs alliés, avant que la mépriſe pût être découverte. Pour empêcher que cette dangereuſe erreur ſe répétât, leurs bandes éparſes étoient obligées à chaque inſtant de demander le mot du guet, que leurs ennemis apprirent enfin. Ce fut un double malheur : alors la terreur & la confuſion augmentèrent, & la déroute devint générale. Gylippus avançoit toujours en bon ordre avec ſes troupes victorieuſes. Les vaincus effrayés ne pouvoient plus retrouver les paſſages étroits à travers leſquels ils avoient monté. Pluſieurs abandonnèrent leurs armes, & tâchèrent de découvrir des ſentiers inconnus ſur les rochers d'Epipolé ; d'autres ſe jetèrent dans des précipices plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi ; pluſieurs milliers furent laiſſés morts ou bleſſés

ſur le champ de bataille ; & dans la matinée, la plus grande partie des fuyards fut interceptée & coupée par la cavalerie Syracuſaine [a].

Meſures ſalutaires propoſées par Démoſthènes, empêchées par Nicias.

Ce déſaſtre terrible & inattendu ſuſpendit les opérations du ſiège. Les généraux Athéniens perdirent le tems en délibérations inutiles ſur les meſures qu'ils devoient prendre, tandis que l'armée ſe trouvoit campée ſur les bords marécageux & mal-ſains de l'Anapus. Les viciſſitudes de l'atmoſphère d'automne, corrompues par les vapeurs épaiſſes d'un ſol peu ſalubre, firent une impreſſion dangereuſe ſur des hommes épuiſés par la fatigue, abattus par la honte, & privés de toute eſpérance. Une épidémie générale ſe déclara dans le camp. Démoſthènes inſiſta ſur cette calamité comme ſur une nouvelle raiſon de hâter leur départ, tandis qu'il étoit encore poſſible de traverſer la mer Ionienne ſans s'expoſer au danger des tempêtes qui ſont fréquentes en hiver. Mais Nicias les diſſuada du deſſein de quitter la Sicile avant d'être autoriſés à cette démarche importante par un ordre poſitif de la république. « Ceux qui

[a] Thucydid., p. 520 & ſuiv.

demandoient alors avec le plus d'ardeur une fuite ignominieuſe, ſeroient, à leur retour, les premiers à accuſer leurs commandans de foibleſſe ou de trahiſon; & pour ſa part, il aimoit mieux mourir honorablement ſur le champ de bataille, que de périr par la ſentence injuſte de ſes concitoyens. » Démoſthènes & Eurymedon connoiſſoient, par une fatale expérience, le caractère iraſcible d'une aſſemblée Athénienne; ils inſiſtèrent ſeulement ſur ce que l'armement ſe retirât au moins dans une ſtation plus convenable, d'où, quand les troupes auroient recouvré leur ſanté & leur courage ordinaire, ils pourroient harceler l'ennemi par des deſcentes continuelles, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé une occaſion de combattre la flotte Syracuſaine en pleine mer.

Ses motifs. Mais cette réſolution même fut combattue avec force par Nicias, qui ſavoit, par la correſpondance ſecrète qu'il entretenoit avec quelques traîtres dans Syracuſe, que le tréſor de cette ville avoit été épuiſé par la dépenſe énorme de deux mille talens déja abſorbés dans cette guerre, & que les magiſtrats avoient perdu leur crédit à force d'emprunter à leurs alliés. Il ſe flattoit en conſéquence

que la vigueur de leur réſiſtance diminueroit avec la décadence de leurs moyens. Les collègues de Nicias furent confondus de la fermeté d'une oppoſition ſi peu compatible avec la timidité flexible de ſon caractère, & ſi peu d'accord avec les ſentimens qu'il avoit ſouvent exprimés concernant l'expédition de Sicile. Ils lui ſuppoſèrent quelque motif de confiance plus important, que ſa circonſpection ne lui permettoit pas d'expliquer ; c'eſt pourquoi ils ſe rangèrent à ſon opinion, qui devint également funeſte pour lui-même, pour eux & pour l'armement qu'ils commandoient [a].

Les Syracuſains reçoivent un renfort.

Dans cet intervalle, Gylippus profita de ſa victoire pour tirer un puiſſant renfort des villes de Sicile. Les bâtimens de tranſport attendus ſi long-tems du Péloponnèſe, arrivèrent enfin dans le port d'Ortygie. Les forces Péloponnéſiennes étoient ſorties de Grèce dans les premiers jours du printems ; & on ne ſait pour quelle raiſon elles touchèrent ſur les côtes de la Cyrénaïque ; elles y reſtèrent quelques mois, afin de pouvoir défendre leurs frères Grecs, menacés pour lors par les

[a] Comp. Thucydid., p. 524, & Plut. dans la vie de Nicias.

barbares Lybiens. Ayant ſoumis cet ennemi dangereux, elles augmentèrent leur flotte de quelques galères Cyréniennes [a], & arrivèrent heureuſement à Syracuſe, lieu de leur première deſtination. Cette eſcadre fut le dernier des ſecours envoyés de part & d'autre aux parties belligérantes, & il ne manquoit plus aucun perſonnage dans cette ſcène d'horreur; car par l'acceſſion des Cyréniens, Syracuſe ſe trouva attaquée ou défendue par toutes les différentes diviſions du nom Grec, qui formoient alors la portion la plus civiliſée des habitans de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique.

Les Athéniens ſe préparent à lever le ſiège.

L'arrivée d'un ſecours auſſi puiſſant pour les aſſiégés, & les ravages conſtans de l'épidémie, déconcertèrent totalement les Athéniens. Nicias même conſentit à mettre à la voile. On fit tous les préparatifs néceſſaires pour ce deſſein, & l'on choiſit pour l'exécuter l'obſcurité de la nuit, comme plus propre à cacher leur honte, & à éluder les pourſuites de l'ennemi; mais une éclipſe de lune [b], arrivée la nuit même déſignée pour

---

[a] Thucydid., p. 527.

[b] On prétend que les règles de la divination leur le

le départ, parut de mauvais augure. Elle fut au moins jugée ainſi par les craintes ſuperſtitieuſes de Nicias, & par l'ignorance de ſes devins. Le voyage fut différé juſqu'au nombre myſtique de trois fois neuf jours; mais avant l'expiration de ce terme, il devint impraticable. Les Syracuſains furent bientôt inſtruits de ce projet de retraite; & encouragés par la faveur des circonſtances, ils réſolurent d'attaquer les Athéniens par terre & par mer. Ils ne réuſſirent point dans la tentative qu'ils firent pour détruire la flotte Athénienne par des brûlots. Ils furent plus heureux en employant la ſupériorité du nombre pour diviſer la force & diminuer la réſiſtance d'un ennemi affoibli & abattu. Ce fut pendant trois jours une ſucceſſion continuelle de combats : le premier jour, la victoire fut douteuſe; le ſecond priva les Athéniens d'une eſcadre conſidérable commandée par Eurymedon; & ce malheur fut encore augmenté le troiſième jour par la perte de dix-huit galères avec leurs équipages [a].

---

apprenoient que l'obſcurité d'une éclipſe annonçoit une heureuſe retraite. Plutarque, dans la vie de Nicias.

[a] Thucydides, p. 528 & ſuiv.

L'ennemi s'oppoſe à leur projet.

Les Syracuſains célébrèrent leur victoire avec l'enthouſiaſme du triomphe, tandis que leurs orateurs « exaltoient la gloire d'une ville, qui, par ſon courage & ſa réſiſtance, avoit non-ſeulement maintenu l'indépendance de la Sicile, mais encore vengé les injures de tout le nom Grec, trop long-tems déshonoré & affligé par la tyrannie oppreſſive d'Athènes; tyrannie que la ſupériorité des Athéniens ſur la mer ſembloit autoriſer, mais que le courage des Syracuſains avoit ſurmontée, malgré l'expérience de l'ennemi ſur cet élément même. Leur renommée ſeroit immortelle, s'ils achevoient ce qu'ils avoient commencé; & ſi, en interceptant la retraite, & en détruiſant l'armement des Athéniens, ils renverſoient tout d'un coup le pouvoir, & humilioient pour jamais l'orgueil de ce peuple ambitieux. »

En fermant par une chaîne l'entrée du grand port.

Ce deſſein, ſuggéré par la ſageſſe d'Hermocrates, fut adopté avidement par le zèle actif de ſes concitoyens, qui travaillèrent avec une ardeur infatigable à jeter à l'entrée du grand port une chaîne de vaiſſeaux d'environ un mille de largeur. Le travail fut achevé avant que Nicias, totalement occupé d'autres objets, cherchât à l'interrompre. Après des défaites réitérées, &

quoique tourmenté par la pierre, au point d'avoir fréquemment ſollicité ſon rappel ; ce vertueux chef, dont le courage s'élevoit dans l'adverſité, employoit la plus grande diligence pour rétablir les affaires de ſon pays. Les galères endommagées furent radoubées promptement, & préparées de nouveau ; au nombre de cent dix, à riſquer l'événement d'une bataille. Comme elles avoient ſouffert beaucoup dans les combats précédens, par la peſanteur des proues des Syracuſains ; Nicias les munit de grappins de fer propres à réſiſter aux chocs des vaiſſeaux ennemis ; & les ponts furent remplis d'hommes armés. Quand la flotte fut prête à mettre en mer ; Nicias rappela les troupes des différens poſtes qu'elles occupoient encore ; & des fortereſſes qu'elles défendoient ; & il en forma un camp ſur le rivage ; afin de pouvoir étendre leurs rangs le jour de la bataille ; autant que le voiſinage des remparts de Syracuſe pourroit le permettre, & d'aſſurer un plus grand eſpace pour la retraite de ſes vaiſſeaux, s'ils étoient pourſuivis par leur mauvaiſe fortune ; n'ayant plus d'autre reſſource dans cette fatale alternative que de ſe retirer par terre avec les miſérables débris

de l'armée. Nicias ne déſeſpéroit pas encore que les derniers efforts de ſes concitoyens ne rompiſſent la chaîne que l'ennemi avoit formée à l'entrée du grand port, & qu'ils ne revinſſent victorieux reprendre leurs compagnons dans le camp, & les tranſporter dans les ports amis de Catane & de Naxos.

Les deux partis ſe préparent au combat.

Animé par cette eſpérance, il oublia ſes infirmités, & s'efforça de cacher le trouble de ſon ame. Il releva l'abattement des Athéniens, en les exhortant, avant qu'ils s'embarquaſſent, « à ſe reſſouvenir des viciſſitudes de la guerre & de l'inconſtance de la fortune [a]. Quoique malheureux juſqu'alors, ils avoient tout à attendre de leurs diſpoſitions actuelles ; & des hommes qui avoient vaincu & ſurmonté tant de dangers, ne devoient pas céder aux foibles préjugés de la crainte, & affoiblir l'eſpérance d'une victoire prochaine par le ſouvenir de leurs défaites paſſées. Il ſe préſentoit encore une occaſion de défendre leur vie, leur liberté, leurs amis, leur pays, & la renommée d'Athènes ; occaſion qu'ils ne retrouveroient plus, puiſque toute la fortune de la république étoit embarquée ſur

[a] Thucydid., p. 535 & ſuiv.

cette flotte. » Quand Gylippus & les commandans Syracuſains furent inſtruits des deſſeins de l'ennemi, ils ſe hâtèrent d'aller à la défenſe de la barre qu'ils avoient élevée à l'entrée du port. Ayant laiſſé, on ne ſait pour quelle raiſon, un paſſage étroit [a], ils mirent de chaque côté une puiſſante eſcadre pour le garder. Gylippus anima les combattans par tous les motifs que leur ſituation fourniſſoit naturellement, & retourna prendre la conduite des forces de terre, laiſſant Sicanus, Agatarchus & Pythen, les deux premiers pour commander les ailes, & le dernier, citoyen de Corinthe, pour commander le centre de la flotte Syracuſaine, qui étoit inférieure à celle des Athéniens de vingt galères. Mais la première étoit pourvue de tout ce qui ſembloit le plus néceſſaire à la défenſe ou à l'attaque; on s'étoit même prémuni contre les grappins de fer des Athéniens, en couvrant les proues des vaiſſeaux de cuirs mouillés & gliſſans.

Avant que les Athéniens miſſent à la voile, Nicias ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit favoriſer le ſuccès qu'il eſpéroit, par- Combat naval dans le grand port.

[a] Καὶ τὸ καταλειφθὲν διεκπλῶ. Thucydid. p. 451.

courut tous les vaiſſeaux, s'adreſſant dans les termes les plus pathétiques aux différens commandans, les appelant par leur nom, leur remettant ſous les yeux les objets les plus chers & les plus reſpectables qu'ils étoient obligés, par tous les liens de l'honneur & de l'affection, à défendre, & les conjurant au nom de leurs familles, de leurs amis & de leurs dieux, de déployer tous les talens & tout le courage dont ils étoient ſuſceptibles dans cette occaſion mémorable & déciſive. Il retourna alors au camp, accablé ſous le poids des fatigues & des inquiétudes, confiant la dernière eſpérance de la république à la valeur active de Démoſthènes, d'Eudemus, & de Ménandre. Le premier choc des Athéniens fut irréſiſtible; ils franchirent le paſſage de la barre, & repouſsèrent les eſcadres qui étoient des deux côtés. L'action devint générale à l'entrée du port; & deux cents galères combattirent dans cet eſpace reſſerré, pendant la plus grande partie du jour, avec une valeur opiniâtre. Il faudroit l'énergie expreſſive de Thucydide, les ſons & les expreſſions imitatifs, quoiqu'inimitables de la langue Grecque, pour décrire le bruit, le tumulte & l'ardeur des deux eſcadres. La

bataille ne ſe borna pas long-tems au choc des proues contre les proues, & à une grêle de traits & de flèches lancés de loin. Les vaiſſeaux les plus voiſins s'abordèrent, & leurs ponts furent bientôt changés en un champ de carnage. Les flottes étoient partagées en groupes de galères adhérentes ; & la confuſion des cris étouffoit la voix des commandans ; les Athéniens s'exhortant à ne pas abandonner un élément ſur lequel leur république avoit toujours trouvé la victoire, pour chercher un aſyle dangereux ſur un rivage ennemi ; & les Syracuſains s'encourageant à ne pas laiſſer échapper un ennemi qui avoit médité longtems de s'enfuir [a].

Les Athéniens ſont défaits.

Le ſpectacle ſingulier & terrible de l'action la plus cruelle & la plus opiniâtre que l'on eût jamais vu dans les mers de la Grèce, enchaîna l'activité & ſuſpendit totalement les facultés des nombreux bataillons ennemis qui bordoient le rivage. Les ſpectateurs & les combattans étoient également intéreſſés à cette ſcène importante ; mais les premiers, dont la ſenſibilité n'étoit détournée par aucune action du corps ou de l'eſprit, reſſen-

[a] Thucydid., p. 543 & ſuiv.

toient plus profondément, & exprimoient avec plus d'énergie les différentes émotions dont ils étoient agités [a]. L'eſpérance, la crainte, les acclamations de la victoire, les cris du déſeſpoir, la ſollicitude inquiète d'un ſuccès douteux, animoient la contenance, la voix & le geſte des Athéniens, dont tout l'eſpoir étoit concentré dans leur flotte. Quand enfin leurs galères cédèrent de toutes parts, le tumulte rapide qui annonçoit la ſucceſſion des paſſions, le contraſte qui en marquoit les diverſes nuances, firent place à ce calme effrayant cauſé par l'étonnement & la terreur. Il fut ſuivi d'un mouvement de frayeur qui les fit fuir en déſordre. Pluſieurs ſe ſauvèrent au camp; d'autres coururent ſans ſavoir où porter leurs pas; tandis que Nicias, avec une petite troupe qui partageoit ſa fermeté, reſta ſur le rivage pour protéger le débarquement du reſte de leurs vaiſſeaux. Mais la retraite des Athéniens n'auroit pu probablement s'effectuer, ſi elle n'eût été favoriſée par les circonſtances où ſe trouvoit l'ennemi, ainſi que par les préjugés ſuperſtitieux. Dans cette bataille opiniâtre, les vaincus

[a] Thucydid. p. 544.

avoient perdu cinquante vaiſſeaux, & les vainqueurs quarante. Ces derniers furent obligés d'employer leurs premiers ſoins à recouvrer les corps morts de leurs compatriotes & de leurs alliés, afin de leur rendre les derniers honneurs avec les cérémonies uſitées dans les funérailles. Le jour étoit tombé; les forces des combattans étoient épuiſées par des travaux pénibles & ſans relâche; & ils étoient plus diſpoſés, ainſi que leurs compagnons qui étoient ſur le rivage, à retourner à Syracuſe jouir des fruits de la victoire, qu'à irriter le déſeſpoir dangereux des Athéniens vaincus [a].

Leur abattement.

L'orateur Romain [b] a obſervé avec autant de vérité que d'élégance, que non-ſeulement la marine d'Athènes, mais encore la gloire & l'empire de cette république, vinrent faire naufrage dans le port de Syracuſe. Les Athéniens en effet furent tellement découragés, & leur caractère national tellement abattu, après ce combat à jamais mémorable, qu'ils refuſèrent de remplir un devoir qu'ils n'avoient jamais négligé, & qui étoit un des principaux points de leurs principes religieux.

---

[a] Thucydide, p. 545.

[b] Cicer. in Verr., v. 37.

Ils abandonnèrent les corps morts de leurs compagnons aux insultes & aux indignités des vainqueurs ; & quand leurs généraux leur proposèrent de se préparer à un nouveau combat pour le lendemain, puisque leurs vaisseaux étoient encore en plus grand nombre que ceux des ennemis, eux qui avoient rarement évité des forces supérieures & jamais des forces égales, ils déclarèrent qu'aucun motif ne pourroit les engager à se présenter de nouveau devant les vaisseaux de Syracuse, quoiqu'en plus petit nombre. Leur seul desir étoit de se sauver par terre à l'ombre de la nuit, & de fuir un ennemi auquel ils ne pouvoient plus résister, & d'un lieu où tous les objets offensoient leur vue, & offroient des idées lugubres à leur réflexion [a].

Les Syracusains célèbrent la fête d'Hercules avec une joie licencieuse.

La conduite des Syracusains auroit pu être extrêmement favorable à ce dessein. Le soir même de la bataille étoit la veille de la fête d'Hercule ; & les combattans, encore échauffés, s'éveillèrent, après un repos court & agité, pour célébrer la mémoire de leur héros favori, attribuant probablement à son influence le mérite de la victoire la plus écla-

[a] Thucydide, p. 545.

tante qu'ait jamais remportée Syracuſe. Du trioniphe de la victoire & des émotions de l'enthouſiaſme religieux, il n'y avoit qu'un pas, dans la religion & la pratique des Grecs, à l'extravagance de la joie la plus licencieuſe & aux excès des plaiſirs ſenſuels. Leur religion admettoit en général les réjouiſſances, les proceſſions, la muſique, la danſe, les plaiſirs de la table, ceux des beaux-arts & d'une converſation libre; mais la réunion d'une fête & d'une victoire exigeoit que l'on raſſemblât toutes ces réjouiſſances de manière à flatter les ſens, & à plaire à l'imagination. Au milieu de ces tranſports effrénés, les Syracuſains perdirent tout ſouvenir d'un ennemi qu'ils mépriſoient; les ſoldats même qui étoient de garde, ſe joignirent aux amuſemens frivoles ou diſſolus de leurs compagnons; & pendant la plus grande partie de la nuit, Syracuſe préſenta le ſpectacle confus d'une joie inſouciante & d'un déſordre inſenſé [a].

Stratagême d'Hermocrates pour empêcher la retraite des Athéniens.

L'eſprit ferme & vigilant d'Hermocrates réſiſta ſeul au délire général, mais ſans chercher à le détourner. Il étoit impoſſible de ramener aux fatigues de la guerre des hom-

[a] Thucydid., p. 546.

mes plongés dans le vin & la débauche, & enivrés de la victoire. Ainſi, ne pouvant intercepter par la force la retraite projetée des Athéniens, que leur nombre & leur reſſentiment rendroient encore formidables, en quelque partie de la Sicile qu'ils portaſſent leur camp, il réſolut de la retarder par ſtratagême. Une troupe choiſie de cavaliers, déguiſés en traîtres, s'approcha hardiment des remparts ennemis, & avertit les Athéniens du danger qu'il y auroit pour eux à partir cette nuit, parce qu'on leur avoit dreſſé des embûches ſur la route, & que les paſſages les plus importans étoient occupés par l'ennemi. Des trahiſons multipliées donnèrent de la réalité à cet avis perfide, & les Athéniens ayant changé leur première réſolution, Nicias leur perſuada d'attendre encore deux jours, afin de pouvoir prendre les meſures les plus convenables pour favoriſer la sûreté & la célérité de leur marche [a].

Les Athéniens lèvent le camp.

Le matin du troiſième jour après la bataille on leva le camp. Quarante mille hommes, tous épuiſés par la fatigue, & abattus par le malheur, dont pluſieurs étoient ma-

[a] Thucydide, p. 547.

lades ou bleſſés, offroient le ſpectacle, non d'une armée en fuite, mais d'une famille nombreuſe, chaſſée de ſes anciennes habitations par la vengeance cruelle d'un conquérant. Ils avoient vu échouer toutes les eſpérances brillantes qui accompagnèrent leur entrée triomphante dans le port de Syracuſe. Ils avoient abandonné leur flotte, leurs bâtimens de tranſport, l'eſpoir de la victoire, & la gloire du nom Athénien; & ces peines communes à toute l'armée étoient encore aigries & redoublées par les images déchirantes qui frappoient l'imagination de chacun de ces malheureux individus. Les corps déchirés de leurs compagnons & de leurs amis, privés des honneurs funèbres, leur inſpiroient le ſentiment d'une horreur religieuſe. Ils détournoient leur attention de ces idées affligeantes; mais ils ne pouvoient refuſer leur compaſſion à un ſpectacle plus triſte encore, la foule nombreuſe des malades & des bleſſés qui les ſuivoient d'un pas foible & inégal, en les conjurant, avec l'accent de la douleur, de les délivrer des horreurs des ſouffrances ou de la rage d'un ennemi irrité [a].

Leurs afflictions effrayantes.

[a] Thucydide, p. 548 & ſuiv..

Fermeté de Nicias dans cette cruelle extrémité.

Au milieu de ces ſcènes affligeantes, le rang de général forçoit Nicias à des fatigues plus rudes & à des maux plus cruels ; & il mérite l'eſtime de la poſtérité par ſon caractère & ſes ſouffrances, & plus encore par la noble fermeté de ſa conduite. Cette foule de déſaſtres accumulés ne le plongea point dans le découragement & l'inaction. Il parcouroit d'un pas rapide toutes les parties de l'armée ; & l'activité de ſon eſprit ranimant la langueur de ſa complexion débile, il s'écrioit d'une voix forte & diſtincte : « Athéniens & alliés, l'eſpérance n'eſt pas perdue ſans retour ; pluſieurs ont échappé à des maux plus grands ; & vous ne devez pas accuſer témérairement ni la fortune ni vous-mêmes. Pour moi qui, pour la force du corps, ne ſuis point au-deſſus du plus foible d'entre vous (car vous voyez en quel état déplorable la maladie m'a réduit), que le bonheur d'une vie privée, & les dons trompeurs de la proſpérité ont long-tems élevé au-deſſus des plus illuſtres de mes contemporains, je ſuis maintenant confondu dans l'affliction comme le dernier de tous ; je ſens néanmoins que je n'ai pas mérité un revers de fortune auſſi grand ; ma conduite envers

les hommes a été irréprochable ; ma piété envers les dieux conſtante & ſincère ; c'eſt par cette raiſon que je ſuis plein de confiance ; la terreur n'accompagne jamais les calamités qui ne ſont pas la ſuite du crime. Si nous avons encouru l'indignation des dieux par nos deſſeins ambitieux contre la Sicile, notre offenſe eſt ſans doute aſſez cruellement expiée par les malheurs qui nous rendent aujourd'hui des objets de compaſſion. D'autres nations ont attaqué leurs voiſins avec moins de motifs ; & cependant elles ont été punies plus modérément. Notre nombre, notre réſolution, & même nos infortunes nous rendent encore formidables. Il n'y a point d'armée en Sicile capable d'intercepter notre marche, encore moins de nous chaſſer du premier territoire ami où nous pourrons fixer notre camp. Il ne s'agit donc que d'aſſurer notre ſalut actuel par une retraite prudente, prompte & courageuſe, & nous pourrons enſuite réparer la perte de notre honneur, & relever la gloire d'Athènes ; puiſque le principal ornement d'un état conſiſte en hommes braves & vertueux, & non en carcaſſes de vaiſſeaux & en murailles ſans défenſe [a]. »

[a] Thucydide, p. 550.

Retraite des Athéniens.

Les actions de Nicias répondoient parfaitement à ſes diſcours. Il ne négligeoit aucun des devoirs d'un grand général. Au lieu de conduire l'armée vers Catane & Naxos, direction dans laquelle il y avoit lieu d'appréhender pluſieurs embûches ſecrètes de l'ennemi, il les conduiſit par la route occidentale vers Gela & Camerina; eſpérant par ce moyen trouver des proviſions en plus grande abondance, & éluder en même tems les piéges cachés des Syracuſains. Afin de ne rien négliger de ce qui promettoit quelqu'eſpérance de ſecours, des couriers furent dépêchés ſur-le-champ aux villes voiſines, que leur jalouſie naturelle contre la proſpérité brillante de Syracuſe pourroit engager peut-être à favoriſer la retraite des vaincus. Les troupes furent diviſées en deux carrés, comme la diſpoſition la plus sûre. Nicias conduiſit l'avant-garde, & Démoſthènes l'arrière-garde; les bagages & la multitude ſans armes occupoient le centre. Dans cet ordre de marche, on paſſa la rivière Anapus, dont le gué fut défendu foiblement par une garde peu conſidérable. Le ſoir du premier jour, après avoir fait cinq milles, l'armée campa ſur un terrein élevé: elle fut harcelée dans ſa marche par

par la cavalerie & les archers de Syracuſe, qui les ſuivoient de loin, enlevoient les traîneurs, & évitoient par une prompte retraite de lutter contre le déſeſpoir dangereux des Athéniens. Le lendemain, après avoir marché ſeulement vingt ſtades, ils arrivèrent dans une plaine ſpacieuſe, dont la ſituation les invita à ſe repoſer, ſur-tout ayant beſoin d'eau & de proviſions qu'ils pouvoient s'y procurer facilement [a].

L'ennemi étoit inſtruit avant ce tems-là de la direction de leur marche; & pour l'interrompre, il envoya un détachement nombreux ſur la montagne d'Acreum. Cette montagne, qui probablement donnoit ſon nom à la petite ville ſituée dans ſon voiſinage, coupoit la route qui conduiſoit directement à Gela & Camerina: elle n'étoit éloignée que de quelques milles du camp Athénien; & avec un peu d'art on pouvoit la rendre imprenable, puiſque le chemin qui la traverſoit étoit eſcarpé, rapide, & terminé de part & d'autre par un torrent impétueux & écumant, dont le lit étoit taillé dans le roc. En vain les Athéniens tentèrent pendant trois jours de

Interrom ue par l'ennemi.

[a] Thucydide, p. 552 & ſuiv.

ſuite de forcer le paſſage ; ils furent repouſſés dans toutes les attaques, dont la dernière étoit toujours plus foible que la précédente. Dans la première & la plus déſeſpérée, un orage imprévu augmenta le courage des Syracuſains, & la terreur des Athéniens. Un événement ſemblable avoit produit dans le premier combat, après l'invaſion de la Sicile, un effet tout oppoſé ſur ces deux nations ; mais les eſpérances & les craintes des hommes changent avec leur fortune.

Ils changent la direction de leur marche.

Après le dernier choc, la condition des Athéniens devint encore plus déplorable. Le nombre des bleſſés avoit été augmenté par les tentatives inutiles faites pour traverſer la montagne ; l'ennemi les avoit continuellement incommodé & inſulté juſqu'à ce qu'ils fuſſent retirés dans leur camp. Le territoire voiſin ne pouvoit plus leur fournir les ſecours dont ils avoient beſoin ; & ils ſe voyoient obligés, après toutes leurs peines & leurs fatigues, de faire un long circuit par les côtes, s'ils vouloient parvenir en ſûreté à leur deſtination reſpective. Cette réſolution même, (car il n'y avoit point d'alternative) quelqu'effrayante qu'elle pût être pour ces malheureux dans leur état de détreſſe & d'épui-

ment, fut recommandée par Nicias, qui, pour cacher ſon deſſein à l'ennemi, fit allumer un grand nombre de feux dans toutes les parties de ſon camp [a]. Les troupes alors ſe mirent en marche à l'ombre de la nuit, & dans le même ordre qu'elles avoient obſervé juſqu'alors ; mais à peine furent-elles en chemin, que l'obſcurité des cieux, les ſentiers trompeurs d'un pays inconnu & ennemi remplirent les plus timides de terreurs imaginaires. Leur frayeur, comme il arrive dans tous les grands corps, ſe communiqua promptement à ceux qui étoient autour d'eux; & Démoſthènes, avec plus de la moitié de ſa diviſion, ſe trompa malheureuſement de route, & quitta le reſte de l'armée pour ne jamais plus le rejoindre.

La diviſion commandée par Démoſthènes ſe rend à Gylippus.

Les eſpions de Gylippus & des Syracuſains donnèrent ſur-le-champ avis de cette circonſtance importante, qui fourniſſoit une occaſion d'attaquer les forces diviſées des Athéniens. La connoiſſance ſupérieure du pays mit Gylippus en état d'intercepter, par la promptitude de ſa marche, la plus petite diviſion,

[a] Thucydid., p. 552 & ſuiv.

& de l'environner de tous côtés dans les défilés compliqués & difficiles qui conduiſoient au gué de la rivière Erynios : là il les aſſaillit impunément, pendant une journée entière, d'une grêle de dards, de flèches & de javelots. Il fit proclamer en même tems au ſon de la trompette, & par la voix d'un héraut, liberté, pardon & protection pour tous ceux qui abandonneroient la mauvaiſe fortune de leurs chefs ; offre qui fut acceptée par les troupes de pluſieurs îles Aſiatiques & d'autres pays dépendans & tributaires. Enfin il conclut un traité avec Démoſthènes lui-même, dont les ſoldats mirent bas les armes, & rendirent leur argent (qui remplît la capacité de quatre grands boucliers), à condition qu'ils ne ſouffriroient ni la mort, ni l'empriſonnement, ni la famine [a]. Malgré le nombre des morts & des déſerteurs, le reſte montoit encore à ſix mille hommes, qui furent envoyés à Syracuſe avec leur général captif, ſous une puiſſante eſcorte, tandis que l'activité de Gylippus pourſuivoit les bataillons ennemis qui avoient été con-

[a] Thucydide, p. 552 & ſuiv.

duits dans leur fuite par Nicias, à la distance de vingt milles, vers les bords funestes de la rivière Assinaros.

La division de Nicias surprise par l'ennemi.

Les Syracusains joignirent l'arrière-garde avant que les premiers rangs de l'armée fussent arrivés sur les bords élevés & escarpés de ce torrent rapide; & un héraut fut envoyé à Nicias pour l'exhorter à imiter l'exemple de son collègue, & à se rendre, sans répandre plus de sang, à la valeur irrésistible de ses vainqueurs. Nicias douta ou affecta de douter de la vérité de ce rapport; mais un de ses courriers, qu'il avoit envoyé pour prendre des informations, lui ayant apporté la nouvelle certaine de la reddition & de la disgrace de Démosthènes, il consentit aussi à recevoir des conditions, s'engageant, au nom des Athéniens, à rembourser aux Syracusains les frais de la guerre, & à livrer des ôtages (un citoyen par talent) jusqu'à ce que la dette fût liquidée [a].

Leur défense désespérée.

Ces termes furent rejetés avec mépris par les Syracusains; & Gylippus ayant occupé les postes les plus avantageux d'alentour, attaqua l'armée de Nicias avec le même succès,

[a] Thucydid. p. 554.

qui, deux jours auparavant, avoit été ſi funeſte à leurs malheureux compagnons. Elle ſoutint toute la journée l'aſſaut des ennemis avec un courage extraordinaire, attendant toujours l'obſcurité de la nuit pour échapper à la vigilance de Gylippus; mais cette eſpérance fut vaine. Le général Spartiate s'apperçut de leur départ; & quoique trois cents hommes d'un courage déterminé ſe fuſſent ouvert un paſſage à travers les gardes, le reſte de l'armée ne ſe vit pas plutôt découvert, qu'il retourna à ſon premier poſte, & mit bas les armes dans un déſeſpoir muet. Cependant le retour du jour ranima leur courage. Ils reprirent leurs armes & marchèrent vers la rivière, harcelés impitoyablement & accablés par la cavalerie & les archers de l'ennemi. Leur ſituation étoit déplorable & ſans remède; l'eſpérance néanmoins ne les abandonna pas; car, ſemblables à ces malades conſumés par une langueur mortelle, ils avoient encore une idée confuſe que leurs maux finiroient s'ils pouvoient arriver ſur le bord oppoſé de la rivière [a].

Horrible scène ſur les

Le deſir d'appaiſer leur ſoif encourageoit

[a] Thucydid., p. 554.

ce deſſein hardi. Ils ſe précipitèrent avec tranſport & en déſordre dans le torrent, malgré ſa rapidité, & malgré la pourſuite des Syracuſains qui, s'étant emparés des rochers dont le rivage étoit bordé, les accabloient ſous une grêle de traits. Lancés dans l'Aſſinaros, ils eurent un nouvel ennemi à combattre. La profondeur & la force des eaux entraînoient les ſoldats; & même en ſe réuniſſant, ils n'y réſiſtoient qu'avec peine. Pluſieurs furent engloutis dans les flots: à la fin le grand nombre réſiſta à la violence du torrent; mais une nouvelle ſcène de dangers & d'horreur ſe préſenta aux yeux de Nicias: ſes ſoldats tournoient leur fureur l'un contre l'autre, ſe diſputant à la pointe de l'épée l'onde mal ſaine & trouble du courant agité. Ce ſpectacle abattit la fermeté de ſon ame courageuſe; il ſe rendit à Gylippus, & demanda quartier pour les reſtes miſérables de ſes troupes qui n'avoient pas péri dans l'Aſſinaros, ou n'avoient pas été détruites par les ennemis [a]. Avant que les ordres du général Lacédémonien puſſent être portés à

bords de l'Aſſinaros.

[a] Thucydid., p. 555.

toute l'armée, plusieurs des soldats avoient, selon la coutume barbare de ces tems-là, saisi leurs prisonniers; de sorte que les captifs Athéniens furent ensuite distribués parmi les différentes communautés de la Sicile, qui avoient envoyé des secours à Syracuse. Le reste, en mettant bas les armes, mérita la pitié & la protection de Gylippus, qui, après avoir envoyé des détachemens pour intercepter & ramasser les traîneurs, rentra dans la ville en triomphe avec les preuves incontestables de sa conduite & de sa valeur.

Nicias avoit peu à prétendre de l'humanité d'un Spartiate orgueilleux & vainqueur; mais Démosthènes pouvoit se flatter naturellement de l'espérance d'obtenir justice. Il réclama avec force, mais inutilement, l'observation de la capitulation qui avoit été ratifiée avec les formalités ordinaires, & sur la foi de laquelle il s'étoit rendu lui & les troupes confiées à son commandement. Les prisonniers publics, dont le nombre excédoit celui de sept mille hommes, furent successivement conduits & traités avec la même inhumanité: ils furent tous condamnés à travailler dans les mines & les carrières de

Traitement cruel des captifs.

Sicile [a]. Leur unique ſubſiſtance étoit du pain & de l'eau : ils ſouffroient alternativement les ardeurs d'un ſoleil brûlant & les pluies froides de l'automne. Ils languirent ſoixante & dix jours & autant de nuits dans cette effrayante captivité, pendant laquelle les maladies devinrent peſtilentielles par les exhalaiſons des corps morts qui infectoient l'air. Enfin on ſépara pour jamais ceux qui devoient jouir du ſort plus heureux d'être vendus comme eſclaves dans les terres éloignées, d'avec ceux qui devoient être confinés pour toujours dans ces terribles cachots. Les Athéniens, avec les Italiens & les Siciliens, qui avoient eu la baſſeſſe d'embraſſer leur cauſe, furent réſervés pour ce dernier ſupplice. Leurs généraux, Nicias & Démoſthènes, ne vécurent pas aſſez pour voir cet inſtant cruel. Cylippus auroit voulu leur ſauver la vie, non par aucun motif d'humanité ou d'eſtime, mais afin que leur préſence ornât ſon entrée triomphante dans Sparte. Mais le reſſentiment des Syracuſains, les craintes des Corinthiens, & ſur-tout la jalouſie ſoupçonneuſe de ces traîtres, qui avoient entretenu une correſpondance ſecrète

[a] Thucydide, p. 556.

avec Nicias, & qui trembloient toujours de ſe voir découverts ſi on lui laiſſoit la vie, demandèrent à grands cris le ſupplice des généraux captifs [a]. Les Athéniens regrettèrent avec raiſon la perte de Démoſthènes, commandant plein de bravoure & d'audace; mais la poſtérité déplorera à jamais le deſtin de Nicias, l'homme le plus pieux, le plus vertueux & le plus infortuné du ſiècle où il vécut.

Exception ſingulière à cette cruauté générale.

Au milieu de cette ſcène de cruautés & de vengeances, nous ne devons pas omettre de rapporter un exemple ſingulier d'humanité. Les Syracuſains, qui puniſſoient des captifs ſans défenſe avec une ſévérité auſſi inflexible, avoient ſouvent verſé des larmes aux pièces touchantes d'Euripide, poëte Athénien, qui avoit appris dans l'école de Socrate à orner les leçons de la philoſophie des charmes de l'imagination, & que ſes contemporains regardoient avec raiſon comme le plus ſenſible, le plus philoſophe & le plus inſtructif de tous les écrivains tragiques. Le plaiſir que ſes poéſies inimitables avoient cauſé aux Syracuſains,

[a] Thucydide, l. VII juſqu'à la fin.

leur fit desirer de les entendre répéter par les voix flexibles & harmonieuses des Athéniens, si peu semblables & si supérieures à la rudesse & à l'aspérité de leur dialecte Dorique. Ils engagèrent leurs captifs à réciter les scènes pathétiques de leur poëte favori. Les captifs obéirent; & affectant de représenter les malheurs de leurs anciens rois & de leurs héros fabuleux, ils n'exprimèrent que trop fidèlement ceux qu'ils ressentoient eux-mêmes. Leur goût & leur sensibilité charmèrent les Syracusains, qui rompirent leurs chaînes, les reçurent avec amitié dans leurs familles [a]; & après les avoir traités avec toutes les distinctions honorables de l'ancienne hospitalité, rendirent aux vœux de leur patrie affligée, les restes peu considérables, mais précieux, de l'armement le plus formidable qui soit jamais sorti d'aucun port Grec. A leur retour à Athènes, ils marchèrent solemnellement en procession à la maison d'Euripide, qu'ils sa-

---

a Ντοι τεθνηκεν ἡ διδασκει γραμματα, « il est mort ou apprend des vers; » expression introduite pour la première fois à cette époque, & qui par la suite fut appliquée proverbialement en parlant des voyageurs dans les pays étrangers, dont on ignoroit le sort.

lurent avec reconnoiſſance comme un libérateur qui les avoit arraché à la mort & à l'eſclavage [a]. Cette reconnoiſſance, infiniment plus honorable que toutes les couronnes & que tout l'éclat qui aient jamais flatté un poëte [b], dut remplir l'ame d'Euripide d'un ſentiment délicieux. Mais ce triomphe eût été bien plus complet, ſi ſes concitoyens avoient dû à ſes vertus le tribut qu'ils payoient à ſes talens; & ſi au lieu de la beauté & de l'élégance de ſes vers, ils avoient été ſauvés par ſa probité, ſon courage ou ſon patriotiſme; qualités qui, plus encore que le génie & l'imagination, conſtituent l'excellence réelle & la dignité de la nature humaine.

a Plutarque dans la vie de Nicias.

b Voyez plus haut, chap. VI.

CHAPITRE XXI.

SUITES du déſaſtre des Athéniens en Sicile. - Conféderation formidable contre Athènes. - Reſſources particulières des gouvernemens libres. -- Opérations navales. -- Bataille de Milet. -- Intrigues d'Alcibiades. -- La démocratie Athéniene eſt renverſée. -- Gouvernement tyrannique des quatre cens. -- Bataille d'Erétrie. - La démocratie rétablie dans Athènes. - Succès des Athéniens ſur mer. - Retour triomphant d'Alcibiades. - Les myſtères d'Eleuſine. -- Jour de la Plyntérie.

Etendue des infortunes des Athéniens en Sicile.

DANS les grands Royaumes de l'Europe moderne, où la population eſt immenſe, les révolutions publiques troublent rarement l'humble obſcurité de l'homme privé; mais dans la Grèce, les moindres chocs qu'éprouvoit la nation ſe faiſoient ſentir ſur chaque famille, & affectoient eſſentiellement la fortune & le bonheur de tous les individus. Si les armes des Athéniens euſſent obtenu des ſuccès en Sicile, chaque citoyen auroit vu, pour lui en particulier, dans cet évènement, un ſurcroît

de richeſſes & de pouvoir, & pour la nation en général une augmentation de gloire & de tranquillité. Mais ces belles eſpérances s'évanouirent dans le port de Syracuſe; & les malheurs que les Grecs y éprouvèrent, ébranlèrent l'Empire d'Athènes juſques dans ſes fondemens. La prudence de leurs plus habiles Généraux échoua dans cette entrepriſe téméraire; leur plus brave jeuneſſe fut découragée & ils perdirent en même-temps leur flotte & leur armée: (1) pertes irréparables, qui les mit dans l'impoſſibilité de réſiſter à la ligue du Péloponèſe, devenue plus puiſſante par le nouvel ennemi dont ils avoient excité le reſſentiment. Tandis que les troupes de Lacédémone inveſtiſſoient leur ville, ils avoient à craindre que la flotte des Syracuſains ne vînt aſſiéger le Pirée, & que, forcés de ſuccomber ſous tant d'attaques combinées, ils ne viſſent bientôt leurs citoyens égorgés ou traînés en captivité, pour expier les cruautés qu'ils avoient récemment commiſes ſur les habitans de Mélos & de Scioné.

(1) Thucydid. l. 7. p. 557. Cicéron va plus loin. Hic primum opes illius civitatis victæ, comminutæ, depreſſæque ſunt: in hoc porto Athenienſium nobilitatis, imperii gloriæ, naufragium factum exiſtimatur. Cicer. in Verrem. v. 37.

L'alternative de la victoire & de la défaite auroit dû naturellement leur inſpirer de l'effroi. Cependant ils ne voulurent point croire à cet évènement, & ils traitèrent avec méptis ceux qui leur en apportèrent les premiers la triſte nouvelle. Bientôt la vue des malheureux qui avoient échappé au déſaſtre, & l'état d'humiliation & de misère dans lequel ils ſe préſentoient les uns après les autres, confondirent leur incrédulité [a]. Toute la ville fut plongée dans la conſternation; tous les citoyens furent ſaiſis d'épouvante. Les membres vénérables qui compoſoient l'Aréopage, exprimèrent leur douleur par la majeſté de leur ſilence; mais le peuple marqua la ſienne par des cris perçans & des clameurs tumultueuſes. Cette populace effrénée

Les nouvelles en ſont apportées à Athènes. Olymp. 91. 4. A. C. 413.

[a] La déſolation des Athéniens étoit ſi grande, qu'il eſt preſqu'impoſſible de s'en former une idée. Leur eſprit étoit troublé, dit Thucydide, au point qu'ils ne vouloient pas croire les ſoldats même qui étoient échappés de cette funeſte journée : *και τοις παρα των στρατιωτων ες αυτα τα εργα διαπεφευγοσι.* Les hiſtoires de Plutarque dans Nicias, celles d'Athénée, &c. doivent être regardées comme des fictions, puiſqu'elles ne s'accordent point avec le récit de Thucydide dans cette circonſtance.

ſe déchaînoit avec fureur contre les oracles menteurs & les orateurs ambitieux, dont les promeſſes & les diſcours ſéduiſans avoient déterminé une expédition qui devoit être ſi fatale à leur pays [a].

Conſpiration générale en Grèce contre Athènes.

Le malheur des Athéniens étoit ſi grand, qu'il ne leur reſtoit pas même l'eſpérance d'intéreſſer la pitié d'aucun peuple. Les mêmes nouvelles qui les avoient réduit au déſeſpoir, avoient cauſé une joie inconcevable à leurs voiſins. Tous craignoient, haïſſoient & jalouſoient une nation qui, depuis long-temps, avoit uſurpé la domination de la Grèce. Les alliés d'Athènes ou plutôt ſes ſujets, répandus dans différentes iſles & ſur différentes côtes, ſe préparoient à aſſurer leur indépendance. Les confédérés de Sparte parmi leſquels les Syracuſains tenoient le premier rang, n'étoient point ſatisfaits de leur victoire, & vouloient pouſſer la vengeance juſqu'à l'entière deſtruction d'Athènes [b].

Soutenue par le reſſentiment de la Grèce.

Elle avoit encore à craindre un ennemi dont les forces & l'animoſité devoient augmenter

---

[a] Thucydid. l. 8. p. 558 & ſuiv.

[b] Thucydid. ibid. & Diodor. l. 13. p. 348.

ſes

ſes alarmes. Le long & paiſible règne d'Artaxercès, Roi de Perſe, venoit de finir (c'étoit quatre cent vingt-cinq ans avant l'ère Chrétienne.) Les deux années qui ſuivirent furent remarquables par la ſucceſſion rapide de trois Rois, Xercès, Fogdianus & Ochus. Le dernier prit le nom de Darius, auquel les Hiſtoriens ajoutèrent celui de Nothus, le *bâtard*, pour diſtinguer ce Prince efféminé de ſon illuſtre prédéceſſeur [a]. Les premières années de Darius-Nothus, furent employées à affermir ſon autorité, & à ſe garantir des intrigues d'un grand nombre de Princes de ſa maiſon, qui tous aſpiroient au trône. Lorſqu'il eut écarté cette foule de rivaux, & qu'il les eut tous mis dans l'impoſſibilité de l'inquiéter, il s'abandonna au repos, à l'indolence & à toutes les voluptés d'une Cour compoſée ſeulement de femmes & d'Eunuques [b]. Mais la neuvième année de ſon règne, il fut tiré de cette léthargie, par la révolte de l'Egypte & de la Lydie. La défection de cette dernière Province lui faiſoit craindre ſurtout de voir bientôt l'Aſie mineure

[a] Diodor. l. 12. p. 322. Ctéſias, Perſi. c. 45. & ſuiv.
[b] Ctéſias, ch. 47.

ſecouer le joug de ſa domination. Il ſe détermina alors à employer la valeur de Pharnabaſe & la politique artificieuſe de Tiſſapher-nes. Il envoya ces deux Généraux commander dans les Provinces méridionales & ſeptentrionales de cette riche Péninſule. Leur habileté parvint non-ſeulement à appaiſer la rébellion des Lydiens, mais à étendre les armes & la domination de leur Roi, juſqu'aux côtes de la mer Egée, de l'Helleſpont & de la Propontide. C'étoit violer formellement, par ces incurſions, le traité qui avoit été fait quarante ans auparavant entre Artaxercès qui n'aimoit point la guerre & les Athéniens, alors dans les beaux jours de leur proſpérité. Mais les infortunes récentes de ce peuple ambitieux donnoient aux généraux de Darius, l'eſpoir de remettre ſous la puiſſance du grand Roi [a] toute la côte de l'Aſie, & en même-tems de tirer une vengeance exemplaire de l'orgueilleuſe cité qui avoit réſiſté au pouvoir des Perſes, démembré leur Empire & terni leur gloire.

Les alliés d'Athènes ſe préparent à la révolte.

La terreur d'une conſpiration auſſi formidable, auroit pu réduire ſans doute les Athéniens

[a] Thucydid. l. 8. p. 560, & Ctéſias, Perſic. ch. 4.

au déſeſpoir, & leur ôter toutes facultés & toute idée même de réſiſtance. Nous devons être d'autant plus ſurpris du contraire, que, ſans parler des trophées immortels d'Alexandre ou des ravages de Gengiskan, de Tamerlan & des Princes Tartares de leur race, on a vu les Eſpagnols, les Portugais & les autres nations modernes de l'Europe, parcourir en vainqueurs, avec une poignée d'hommes, les côtes orientales & occidentales de l'ancien & du nouveau monde. L'Européen audacieux & ſoumis à une diſcipline ſévère, a triomphé aiſément du caractère doux & peu belliqueux des Indiens orientaux, & de l'ignorance des ſauvages d'Amérique. Mais les ſuccès rapides de tous ces conquérans, étoient dûs à leur expérience & à leurs connoiſſances dans l'art de la guerre [a]. Les Romains ſubjuguèrent les nations de la terre par la ſupériorité de leurs armes & de leur diſcipline. Mais les Athéniens fourniſſent le ſeul exemple d'un peuple qui ait acquis, par

[a] Si on révoquoit en doute celle des Tartares, on peut conſulter l'hiſtoire des Huns par M. de Guignes, & la deſcription admirable des mœurs des nations paſtorales, par M. Gibbon, v. 2.

les ſeules forces de ſa conſtitution, une domination étendue ſur des hommes auſſi habiles que lui dans l'art de la guerre & du gouvernement. Ils poſſédoient ou étoient cenſés poſſéder un courage & une capacité ſupérieurs aux nations qui les environnoient; & cette opinion, qui ſembleroit n'être pas entièrement deſtituée de fondement, les mettoit en état de maintenir, par de foibles garniſons, une autorité abſolue dans les îles de la mer Egée, ainſi que dans les villes de la côte Aſiatique. Leurs déſaſtres & leurs diſgraces en Sicile détruiſirent d'un ſeul coup, leur puiſſance réelle & leur puiſſance idéale. La perte d'un tiers de leurs citoyens les mit dans l'impoſſibilité de renforcer les garniſons des places qu'ils poſſédoient au-dehors; leur flotte étoit anéantie; & leurs défaites multipliées devant les murs de Syracuſe, avoient converti en mépris cette admiration avec laquelle les Grecs & les Barbares contemploient depuis long-temps la ville d'Athènes.

Reſſources particulières des gouvernemens libres.

Mais il y a dans les Gouvernemens libres des reſſources cachées qui ne ſe montrent que dans les calamités publiques. L'adverſité eſt la grande école des vertus & de l'héroïſme, pour des hommes doués d'une vigueur natu-

relle d'eſprit, & que l'indépendance politique a rendu les garants de leur propre gloire; elle fournit à l'enthouſiaſme des aſſemblées populaires les plus nobles occaſions de développer la grandeur d'âme des individus & l'honneur de la nation. Si les meſures que les Athéniens avoient à prendre, euſſent dépendu d'un ſeul homme, ou même d'un petit nombre, il eſt probable que la timidité d'un Chef & la prudence circonſpecte d'un conſeil, auroient ſuccombé ſous le poids d'infortunes trop peſantes pour être ſupportées par des eſprits ordinaires. Mais la première étincelle d'ardeur généreuſe que l'amour de la vertu, de la gloire & de la république, ou même que les moindres motifs d'ambition & de vanité, excitèrent dans la multitude aſſemblée, ſe répandit de proche en proche dans l'ame de tous les citoyens.

Meſures prudentes & vigoureuſes des Athéniens.

Les Athéniens ſe déterminèrent donc, par un mouvement & une réſolution unanimes, à braver la rigueur de la fortune & à tenir ferme contre les aſſauts de l'ennemi. Ce noble deſſein ne ſe borna pas à des ſpéculations inutiles; on prit les meſures les plus ſages pour le mettre en pratique. Le grand ouvrage commença, ainſi que toute réforme nationale devroit toujours commencer, en réglant l'état

des finances, & en élaguant toute branche de dépenſe ſuperflue. Les plus turbulens démagogues gardèrent le ſilence; ce fut à la ſageſſe & à l'expérience conſommée des vieillards qu'on remit la direction des Conſeils publics; on fit de nouvelles levées; le reſte de la flotte fut équipé pour remettre en mer; les mouvemens des colonies & des États tributaires furent ſurveillés avec le plus grand ſoin, & on employa toutes les reſſources imaginables pour appaiſer leur animoſité ou la rendre impuiſſante *. Ces meſures cependant, toutes prudentes & vigoureuſes qu'elles étoient, n'auroient pas probablement ſuſpendu la chûte d'Athènes, ſi pluſieurs cauſes réunies n'euſſent favoriſé ſa réſiſtance. La lenteur, la foibleſſe & l'incertitude des opérations de la confédération Spartiate; la conduite capricieuſe, équivoque & temporiſante des Gouverneurs Perſans; & par-deſſus tout, les intrigues & le génie entreprenant d'Alcibiades, qui, après avoir plongé ſon pays dans un abîme de maux, entreprenoit enfin ſa défenſe; toutes ces cauſes réunies retardèrent la deſtinée d'Athènes.

* Thucydid. l. 8. p. 559. Diod. l. 13. p. 349.

Un an après la malheureuſe expédition de Sicile, les Spartiates mirent en mer une flotte de cent voiles, dont vingt-cinq étoient ſorties de leurs ports de mer; les Thébains en avoient fourni vingt-cinq autres; les Corinthiens, quinze; & le reſte venoit des Locriens, des Phocéens, des Mégaréens & des autres villes maritimes du Péloponèſe. Cet armement étoit deſtiné à encourager & à ſoutenir la révolte des ſujets d'Athènes dans l'Aſie mineure. Les îles de Chio & de Lesbos, ainſi que la ville d'Erithrée ſur le continent, prièrent les Spartiates de ſe joindre à leurs forces navales. Leur demande fut appuyée par Tiſſaphernes, qui promit de payer les matelots & d'approviſionner les vaiſſeaux. Dans le même-temps, un ambaſſadeur de Cyzique, ville très-peuplée ſituée ſur une île de la Propontide, vint ſolliciter la flotte Lacédemonième d'entrer dans les ports vaſtes & commodes, qui faiſoient depuis long-temps la richeſſe & l'ornement de cette cité, & d'en chaſſer les garniſons Athéniènes, auxquelles les Cyzicéniens & leurs voiſins ne ſe ſoumettoient qu'avec répugnance. Le Perſan Pharnabaze ſeconda leur projet; il offrit de ſon côté, & à cette occaſion, aux Lacédémoniens, les mêmes

Les Péloponéſiens & les Perſans ſe préparent à agir contre les colonies Aſiatiques d'Athènes.

Olymp. 92. 1. A. C. 412.

conditions qui leur avoient été propoſées par Tiſſaphernes; & tel étoit le peu d'harmonie qui régnoit entre les Lieutenans du grand-Roi, que chacun d'eux faiſoit ſa demande particulière, ſans conſidérer en aucune manière les véritables intérêts de leur maître commun [a]. Les Lacédémoniens tinrent pluſieurs conférences entr'eux & avec leurs alliés; ils héſitèrent, délibérèrent, réſolurent & changèrent de réſolution. A la fin ils ſe laiſſèrent perſuader par Alcibiades de préférer les propoſitions de Tiſſaphernes & des Ioniens, à celles des Helleſpontins & de Pharnabaze.

Irreſolution des confédérés.

Le délai occaſionné par cette délibération fut la principale, mais non la ſeule cauſe qui empêcha les alliés d'agir dans le moment où la célérité étoit de la dernière importance. Une foule de vues particulières les détourna du but général de la confédération; & la ſaiſon ſe trouvoit fort avancée, ſans que les Corinthiens, qui s'étoient diſtingués par leur animoſité contre Athènes, fuſſent prêts à mettre à la voile. ſe déterminèrent par orgueil, peut-être, au-

Les Athéniens découvrent & déconcertent les projets des Corinthiens & des Chiotes.

Olymp. 92. 3. A. C. 412.

[a] Thucydid. p. 561 & 562.

tant que par ſuperſtition, à célébrer [a], avant de quitter le port, les jeux Iſthmiens, conſacrés à Neptune, la troiſième des plus brillantes & des plus pompeuſes ſolèmnités de la Grèce. Les Athéniens, quoiqu'ennemis, ne furent point exclus de cette cérémonie par les magiſtrats de Corinthe; & ils ne s'en exclurent point eux-mêmes, quoiqu'oppreſſés du poids de leurs infortunes paſſées, & quoiqu'entièrement occupés des moyens de parer aux maux de l'avenir. Tandis que leurs repréſentans partageoient les amuſemens de ce ſpectacle ſacré, ils ne négligeoient pas la commiſſion dont leurs compatriotes les avoient chargé. Ils s'informèrent ſecrettement du plan & des circonſtances particulières de la révolte qu'on méditoit, & furent inſtruits du temps fixé pour le départ de la flotte Corinthiène. Par cet avis important, les Athéniens prévinrent les deſſeins des rébelles de Chio, & leur emmènerent ſept

[a] » Πριν τα ισθμια διαθρασσαι. » Le Scholiaſte remarque avec raiſon la force du » δια », « tout-à-fait complettement, » juſqu'à ce qu'ils euſſent célébré les jeux, le nombre complet de jours indiqués par l'antiquité. Vid. Æ. Port. ad oc. p. 563.

vaiſſeaux pour gages de leur fidélité. L'eſcadre qui venoit d'exécuter cette entrepriſe, intercepta à ſon tour les Corinthiens qui croiſoient dans le golfe Saronique ; & les ayant attaqués & vaincus, elle les pourſuivit juſques dans leurs ports & les y bloqua [a].

Succès des confédérés.

Pendant ce temps-là les Spartiates & leurs alliés envoyoient ſur les côtes d'Ionie différentes eſcadres l'une après l'autre, & à meſure qu'elles étoient prêtes, ſous la conduite d'Alcibiades, de Chalcidéus & d'Aſtyochus. Le premier de ces Amiraux fit voile pour l'île de Chio, qui étoit troublée alors par deux factions contraires. Les partiſans d'Athènes furent ſurpris & forcés de ſe ſoumettre ; & la ville qui poſſédoit quarante galères, & qui ne le cédoit à aucune des colonies voiſines, ni pour les richeſſes, ni pour la population, accéda à la confédération Péloponéſiène. Milet, cité riche & très-fortifiée, ſuivit cet exemple. Erithrée & Clazomène ſe rendirent à Chalcidéus ; & pluſieurs autres places de moindre importance furent conquiſes par Aſtyochus.

Bataille de Milet. Olymp. 92. 2. A. C. 412.

Lorſque les Athéniens reçurent la nouvelle de ces événemens, ils réſolurent d'employer

[a] Thucydid. p. 564.

mille talens qui avoient été dépoſés dans la citadelle, du temps de leur proſpérité, ſous la ſanction d'un décret du Sénat & du peuple, afin de ne s'en ſervir qu'au moment du dernier danger. Cette reſſource les mit en état d'augmenter leur flotte qui cingla, ſous le commandement de Phrynichus & d'autres Chefs, vers l'île de Lesbos. S'étant aſſurés de la fidélité des Leſbiens, qui étoient prêts à ſe révolter, ils tâchèrent de rétablir leur autorité dans Milet, régardée anciennement comme la Capitale de la côte Ionique. Il y eut une bataille ſanglante devant les murs de cette place, entre les Athéniens & les Argiens d'un côté, & les Péloponéſiens, aſſiſtés des troupes de Tiſſaphernes & des rébelles Mileſiens, de l'autre. La bravoure Athénième défit en cette occaſion les Grecs & les Barbares qui leur étoient oppoſés, & qui leur étoient ſupérieurs en nombre; mais leurs auxilliaires d'Argos furent repouſſés par les vaillans citoyens de Milet; de ſorte que de chaque côté, dans cette occaſion, la race Ionique, regardée communément comme la moins belliqueuſe, prévalut ſur les Doriens, leurs rivaux & leurs ennemis. Encouragés par la victoire, les Athéniens ſe préparoient à donner l'aſſaut à la cité lorſqu'ils furent alarmés de l'approche

La flotte Athénième ſe retire.

d'une flotte de cinquante-cinq voiles, qui s'avançoit en deux diviſions, dont l'une étoit commandée par le célèbre Hermocratès, & l'autre par Théramènes le Spartiate. Phrynichus voyant que ſes forces ne montoient qu'à quarante-huit galères, refuſa de commettre la dernière eſpérance de la République au danger d'un combat inégal. Sa fermeté mépriſa les clameurs des matelots Athéniens, qui taxoient [a] du nom de lâcheté, la circonſpection de leur amiral, & il ſe retira tranquillement avec toutes ſes forces vers l'île de Samos, où la faction du peuple ayant traité dernièrement les nobles avec une injuſtice & une cruauté aſſez ordinaires dans les démocraties grecques, étoit prête à recevoir à bras ouverts les protecteurs de cette forme licentieuſe de gouvernement.

Les affaires des Athéniens rétablies par Alcibiades.

La retraite de la flotte Athénième annonçoit la ſupériorité de l'ennemi ſur mer; & cette ſupériorité ſuffiſoit pour acquérir ou pour maintenir la ſoumiſſion des côtes & des îles du voi-

---

[a] Comme Fabius,

» Non ponebat enim rumores ante ſalutem.

ENNIUS, apud Cic.

Que Thucydide exprime avec plus de vigueur, » καὶ πρὸς τὸ αἰσχρὸν αὐτοῖς τίθεσθαι ἀλλὸς ἐκπλεῦσαι. » p. 174.

ſinage. Les Péloponéſiens jouiſſoient auſſi à d'autres égards des avantages les plus déciſifs. Leurs galères étoient ravitaillées & leurs ſoldats payés par Tiſſaphernes. Ils attendoient de jour en jour un renfort de cent-cinquante vaiſſeaux Phéniciens, qui, diſoit-on, avoient touché à Aſpendus, port de mer de Pamphylie. Mais dans cette criſe dangereuſe, la fortune ſembla reſpecter la ſituation d'Athènes; & par une ſuite de circonſtances ſingulières & preſque incroyables, elle mit Alcibiades, ce fléau de ſa patrie, à portée d'en devenir le défenſeur & le ſauveur.

Ses intrigues. Durant ſon long ſéjour à Sparte, Alcibiades avoit affecté la gravité extérieure & les manières de ces républicains auſtères; il s'étoit conformé à leur diète rigoureuſe & à leurs exercices laborieux; mais ſon caractère & ſes mœurs étoient toujours les mêmes. Son intrigue avec Timée, épouſe du Roi Agis, fut découverte par la légèreté de cette Princeſſe. Fière de l'attachement d'un perſonnage auſſi célèbre, la Reine donnoit familièrement le nom d'Alcibiades à ſon fils Leotychides. Cette indiſcrétion, qui n'étoit d'abord connue que des femmes de ſon intérieur, fut bientôt divulgée au-dehors. Alcibiades la punit de cette inconſéquence par

la déclaration la plus mortifiante, en ſe vantant de n'avoir ſollicité ſes faveurs, que par la ſeule ambition de donner un Roi à Sparte. L'offenſe elle-même, & cet aveu imprudent, plus choquant encore que l'offenſe, excitèrent dans le cœur d'Agis, outragé, le plus vif reſſentiment [a]. Les magiſtrats & les généraux de Sparte jaloux de la réputation & du mérite d'un étranger, prirent le parti du Roi & l'encouragèrent à ſe venger. L'horrible uſage des aſſaſſinats déshonoroit encore les mœurs des Grecs. Ils envoyèrent ordre à Aſtyochus, qui commandoit en chef les forces Péloponéſiènes, en Aſie, de ſe défaire ſecrètement d'Alcibiades, dont le pouvoir bravoit les loix, qui, dans toute république grecque, condamnoient les adultères à la mort [b]. Mais l'Athénien avoit des intelligences trop fidelles dans les principales familles de Sparte, pour devenir la victime de cet exécrable deſſein. Il éluda avec ſon adreſſe accoutumée tous les piéges d'Aſtyochus: ſa ſûreté cependant exigeoit une vigilance & des précautions continuelles; ce qui le détermina, pour

---

a Plutarq. 2. 49. in Alcibiad.

b Lyſias en défenſe d'Euphiletus, &c. p. 429.

éviter cette contrainte, à ſe retirer chez les Perſes.

Banni publiquement d'Athènes, perſécuté ſecrètement par Sparte, il eut recours à l'amitié de Tiſſaphernes, qui admiroit ſes qualités & eſtimoit ſes talens. Tiſſaphernes étoit de ces hommes qui ſervent leurs amis avec d'autant plus de chaleur, que ces amis ont moins beſoin d'eux. C'eſt pourquoi Alcibiades lui cacha ſoigneuſement la cauſe de ſa retraite & le reſſentiment des Spartiates. Nul attachement ne pouvoit être durable dans l'ame du Perſan, à moins qu'il ne fût fondé ſur l'intérêt; & Alcibiades, qui avoit profondément étudié ſon caractère, commença à flatter ſon avarice, pour être aſſuré de ſa protection. Il l'aſſura qu'en donnant aux matelots Péloponéſiens, une drachme ou quatorze ſols de paie par jour, il les traitoit avec une libéralité inutile, & même dangereuſe; que la paie accordée par les Athéniens, dans les temps même les plus floriſſans de leur république, ne montoit qu'à trois oboles; ce qui provenoit, non d'une mauvaiſe volonté à récompenſer l'adreſſe & la valeur de leurs matelots, mais de l'expérience qui avoit appris qu'en leur donnant plus d'une demie drachme par jour, le ſuperflu ne ſervoit qu'à favoriſer la débauche,

Sa conf. avec Tiſſaphernes.

à affoiblir & corrompre leurs corps & leurs eſprits, & à les rendre par-là également incapables d'activité & de ſubordination. Que s'ils montroient du mécontentement de cette réduction équitable, il ſeroit facile d'appaiſer leurs clameurs licentieuſes, en s'aſſurant, par des préſens, du commandant de la flotte & de quelques orateurs mercenaires; qu'alors les matelots confians, ſoumettroient ſans difficulté le taux de leur paie, ainſi que tout autre intérêt, à l'influence & à l'autorité de ceux qui étoient accoutumés à les gouverner [a].

Il lui perſuade de diminuer les ſubſides aux Péloponéſiens.

Tiſſaphernes écouta cet avis avec l'attention d'un homme avide; & Alcibiades avoit ſi bien jugé du caractère des Grecs, qu'Hermocrates le Syracuſain, fut le ſeul qui dédaigna de trahir d'une manière auſſi baſſe, l'intérêt de ceux qui étoient ſous ſon commandement. Cependant l'influence de ſes collégues fit adopter univerſellement le plan d'économie propoſé; & Tiſſaphernes dit que ſi Hermocratès, quoique plus retenu que les autres chefs, ne s'étoit pas laiſſé corrompre, c'eſt qu'on n'avoit pas voulu accéder aux demandes exorbitantes qu'il avoit faites.

[a] Thucydid. p. 584, & ſuiv.

Ce reproche explique l'opinion que les nations étrangères avoient de la vertu grecque ; mais il eſt probable en même-temps que ce n'eſt qu'une calomnie, dont on a voulu flétrir la réputation de l'illuſtre Syracuſain.

Il le détourne de l'intérêt des Spartiates.

Les intrigues d'Alcibiades avoient ſemé la jalouſie & la défiance dans la flotte des Péloponéſiens: elles avoient aliéné l'eſprit des troupes contre Tiſſaphernes & contre leurs chefs: le Perſan étoit ſur le point d'abandonner ceux qu'il avoit appris à mépriſer. Alcibiades profita de cette diſpoſition, pour lui faire entendre que l'alliance des Lacédémoniens étoit également à charge au grand-Roi & à ſes Lieutenans : » que ces fiers républicains étoient accoutumés à prendre les armes pour défendre la liberté de la Grèce, & que ce deſſein étoit totalement incompatible avec les vues de la cour de Perſe. Si les Grecs du continent & des îles d'Aſie aſpiroient à l'indépendance, & deſiroient ſe délivrer des garniſons & des Gouverneurs Athéniens, ſans ſe ſoumettre à payer un tribut à la Perſe, ils devoient continuer la guerre à leurs propres dépens, puiſqu'ils en recueilleroient ſeuls tout le fruit. Mais ſi Tiſſaphernes ſe propoſoit de recouvrer les anciennes poſſeſſions de ſon maître, il ne devoit pas laiſ-

ſer prendre une ſupériorité décidée à l'un ou à l'autre des deux partis, ſur-tout aux belliqueux Spartiates; qu'en cherchant au contraire à conſerver la balance entre les républiques ennemies, il les verroit s'épuiſer toutes deux; & au milieu de leurs conteſtations domeſtiques, le moment arriveroit bientôt où Darius, ſans frais & ſans danger, pourroit les écraſer l'une & l'autre, & venger ſon droit d'hérédité à la domination de toute l'Aſie. »

Alcibiades, afin de pouvoir retourner à Athènes, conſpire contre la démocratie.

Ces repréſentations artificieuſes produiſirent preſque une rupture ouverte, entre Tiſſapherne & ſes alliés. L'avantage qui devoit réſulter de cette rupture pour Athènes, pouvoit ouvrir à Alcibiades le chemin de ſa patrie; mais il redoutoit d'y rencontrer cette frénéſie populaire dont il avoit éprouvé les funeſtes effets, & dont rien ne pouvoit appaiſer le reſſentiment furieux. C'eſt pourquoi il s'adreſſa ſecrètement à Piſandre, à Théramènes & à d'autres perſonnes de diſtinction dans le camp Athénien. Il déploroit avec eux l'état déſeſperé des affaires publiques; il vantoit ſon crédit ſur l'eſprit de Tiſſapherne, & leur faiſoit entendre qu'il étoit poſſible d'empêcher la flotte Phénicienne, ſtationnée à Aſpendus, de venir ſe joindre à l'ennemi. Devenu plus hardi à meſure qu'il appercevoit le

ſuccès de ſes intrigues, il déclara enfin que les Athéniens pouvoient obtenir non-ſeulement la neutralité, mais peut-être le ſecours d'Artaxerces, s'ils conſentoient à abolir leur turbulente démocratie ſi odieuſe aux Perſes, & s'ils confioient l'adminiſtration de leur gouvernement à des hommes dignes de négocier avec un ſi puiſſant Monarque.

Lorſque l'illuſtre banni fit cette propoſition, il eſt incertain s'il étoit inſtruit des cabales ſecrètes qui s'étoient déjà formées, dans la ville & au camp, pour exécuter le deſſein qu'il ſuggéroit. Les déſaſtres, occaſionnés par l'étourderie inſolente de la multitude, avoient mis l'autorité principale dans les mains des nobles & des riches, qui, corrompus par les douceurs du pouvoir qu'on leur avoit confié pour un temps, deſiroient fort le rendre perpétuel. Pluſieurs, excités par l'ambition, d'autres, conduits par l'inconſtance, quelques-uns, dirigés par une conviction intime des défauts incurables de la démocratie, enfin la plus grande partie des citoyens d'Athènes étoit préparée à faire tous ſes efforts pour renverſer la conſtitution établie. Antiphon, homme d'un caractère élevé, & doué de talens extraordinaires, ſe trouvoit dans la troiſième claſſe, la plus honorable de

Cette queſtion avoit déjà été agitée au camp & dans la ville.

toutes. L'énergie irréſiſtible de ſon éloquence étoit ſuſpecte au peuple. Il ne ſe montroit point dans les Cours de juſtice, ni dans l'aſſemblée ; mais ſes compoſitions & ſes plaidoyers, remplis d'art & de goût, quoique débités par d'autres, avoient ſouvent ſauvé la vie à ſes amis. Il étoit l'agent inviſible qui gouvernoit tous les mouvemens de la conſpiration ; & lorſqu'il fut forcé, après la ruine de ſon parti, de venir plaider pour ſa vie devant le peuple, il déploya une activité & une force d'eſprit qui étonnèrent les plus éclairés de ſes contemporains [a]. Piſandre,

---

[a] Thucydid. l. 8, p. 600. Quelques lignes auparavant Thucydide peint le caractère d'Antiphon avec une énergie expreſſive : ανηρ Αθηναιων των καθ' εαυτον αριτη τι κ̀δενος ὑστερος, και κρατιστος ενθυμηθηναι γενομενος, και ἁ γνοιη, ειπειν. « Un Athénien, auquel nul homme d'alors n'étoit comparable en vertu, doué de la plus grande vigueur de penſée & du plus grand pouvoir d'expreſſion. » Plutarque, dans l'ouvrage très-imparfait & très-inexact, intitulé : *les vies des dix Orateurs*, nous dit qu'Antiphon fut le premier qui écrivit ſur les règles de l'art oratoire ; & que ſes plaidoyers étoient les plus anciens qui fuſſent parvenus à la poſtérité. Le caractère donné par Plutarque aux écrits d'Antiphon, s'accorde avec ce qu'en dit Thucydide.

Théramènes & les autres Chefs du parti Ariſtocratique, approuvèrent chaudement les vues d'Alcibiades. Les ſoldats Athéniens admiroient pareillement la valeur & les grandes qualités de l'illuſtre exilé, quoiqu'ils déteſtaſſent ſon impiété, & ils étoient impatiens de le voir rentrer au ſervice de ſa patrie. Toutes les claſſes de citoyens déploroient la ſituation dangereuſe d'Athènes; pluſieurs penſoient que leurs affaires ſeroient totalement déſeſpérées, ſi Tiſſaphernes commandoit à la flotte Phénicienne d'agir de concert avec celle du Péloponèſe; & beaucoup ſe réjouiſſoient à la perſpective d'une alliance avec la Perſe, à la ſuite de laquelle ils entreroient une fois à la ſolde de cet opulent ſatrape [a].

Un homme, l'ennemi perſonnel d'Alcibiades, s'oppoſa ſeul à la volonté générale. Cet homme étoit Phrynichus, dont nous avons déjà

Phrynichus agit contre Alcibiades.

[a] L'influence que cette conſidération peut avoir eue, ſe préſume aiſément d'après Andocidès, qui dit: Oratio, 3, que dans le cours de cette guerre les Spartiates reçurent de leurs alliés Perſans, des ſubſides pour cinq millés talens, environ 23 millions. Cette ſomme eſt prodigieuſe, eu égard à la valeur de la mounoie dans ce ſiècle.

eu occaſion de remarquer la prudence & la fermeté, lorſqu'il commandoit les troupes. Pluſieurs avoient égalé ſon courage dans les dangers, mais aucun n'avoit jamais ſurpaſſé l'audace avec laquelle il ſe tiroit de toutes les difficultés. Lorſqu'il vit que ſes collégues étoient ſourds à toutes les objections qu'il faiſoit contre le rappel d'Alcibiades, il informa ſecrètement l'amiral Spartiate Aſtyochus, des intrigues qui ſe tramoient au déſavantage de ſon pays. Toute hardie qu'étoit cette trahiſon, Phrynichus s'adreſſoit à un traître non moins perfide que lui. Aſtyochus étoit devenu le penſionnaire & la créature de Tiſſaphernes, auquel il communiqua l'avis. Le Perſan en fit part ſur le champ à ſon favori Alcibiades, qui ſe plaignit vivement aux Athéniens de la baſſeſſe & de la félonie de Phrynichus. Ce dernier ſe diſculpa avec beaucoup d'adreſſe; mais comme le retour d'Alcibiades pouvoit lui être funeſte, il haſarda une ſeconde fois d'écrire à Aſtyochus, en lui reprochant doucement ſon indiſcrétion, & en lui expliquant par quels moyens il pourroit ſurprendre toute la flotte Athenième à Samos; exploit qui pouvoit le couvrir de gloire & de richeſſes. Aſtyochus déclara encore ce ſecret à Tiſſaphernes & à Alcibiades; mais avant que les lettres de ce der-

nier fuſſent arrivées au camp Athénien, Phrynichus, qui fut informé, par quelque voie inconnue, de cette ſeconde trahiſon, prévint la découverte, en apprenant aux Athéniens que le deſſein de l'ennemi étoit de ſurprendre leur flotte. A peine les Athéniens s'étoient-ils mis en état de défenſe, que des meſſagers arrivèrent de la part d'Alcibiades, pour dénoncer la perfidie horrible d'un miſérable qui avoit ſacrifié baſſement la dernière eſpérance de ſa patrie à ſon reſſentiment perſonnel. Mais les meſſagers étoient venus trop tard; Phrynichus ſe diſculpa encore en donnant pour ſes raiſons l'antériorité de ſon avis, & la ſcélérateſſe incroyable d'un deſſein que rien ne pouvoit prouver; de ſorte que l'on fut perſuadé qu'Alcibiades s'étoit ſervi de cet infâme ſtratagême (qui n'étoit point ſans exemple parmi les Grecs) pour perdre un homme qu'il déteſtoit [a].

Progrès de la conſpiration contre le gouvernement démocratique.

Quoique l'oppoſition de Phrynichus retardât les projets d'Alcibiades, elle n'empêcha pas Piſandre & ſes aſſociés de prendre des meſures pour abolir la démocratie. Les ſoldats qui étoient à Samos, furent induits, par les motifs men-

[a] Thucydid. p. 587. - 590.

tionnés auparavant, à acquieſcer à la réſolution de leurs Généraux. Mais le plus difficile reſtoit à faire ; il s'agiſſoit de priver le peuple d'Athènes d'une liberté dont il avoit joui durant près de cent ans, depuis l'expulſion des Piſiſtratides. Piſandre ſe mit à la tête de la députation, qui fut envoyée du camp à la ville, pour effectuer cette importante révolution. Il fit part à l'aſſemblée, convoquée extraordinairement à cette occaſion ſur la place du théâtre de Bacchus, des meſures qui avoient été adoptées par leurs ſoldats & compatriotes à Samos. La troupe des conſpirateurs [a], approuva vivement l'exemple ; mais des murmures de mécontentement retentirent à haute voix de tous les coins de ce vaſte théâtre. Piſandre demanda le motif de cette déſapprobation. « Ses adverſaires avoient-ils quelque choſe de mieux à propoſer ? Si cela étoit,

---

[a] Ou plutôt les troupes de conſpirateurs, ſuivant Thucydide. Piſandre étoit en peine de réuſſir dans ſon projet : τας ξυνωμοσιας, ἁιπερ ξυνηγνοσαν προτερον εν τη πολει ὑπαι τοι δικαις και αρχαις. » Les factions ou juntes déjà formées dans Athènes, dans l'intention de s'emparer des ſièges de la judicature & des grands offices de l'Etat. » Thucydid. p. 592.

ils devoient s'avancer & expoſer le ſujet de leurs plaintes ; mais ſurtout ils devoient expliquer comment ils ſe ſauveroient eux, leurs femmes, leur pays, du malheur qui les menaçoit, s'ils ne conſentoient point à la demande de Tiſſaphernes. La voix impérieuſe de la néceſſité étoit ſupérieure aux loix ; & lorſque le danger actuel ſeroit paſſé, ils pourroient retablir leur ancienne conſtitution. » Les adverſaires de Piſandre ne purent répliquer ; & l'aſſemblée paſſa un décret qui nommoit dix Ambaſſadeurs avec de pleins pouvoirs pour traiter avec le Satrape Perſan.

Les généraux Spartiates, auſſi-tôt après l'arrivée de la flotte Péloponéſiène, ſur la côte d'Aſie, avoient conclu, au nom de leur république, un traité avec Tiſſaphernes. On y avoit ſtipulé que les ſubſides ſeroient régulièrement payés par le Roi de Perſe, & que les forces du Péloponèſe ſeroient employées à recouvrer, pour ce monarque, les poſſeſſions de ſes ancêtres, que les Athéniens avoient uſurpées injuſtement. Ce traité paroiſſoit ſi honorable au grand-Roi, que ſon Lieutenant ne pouvoit riſquer de l'enfreindre ouvertement. Il eſt poſſible que dans l'intervalle qui s'écoula entre ſes intrigues avec Alcibiades & l'arrivée des Ambaſſadeurs Athéniens, à Magnéſie, lieu de la réſidence de Tiſ-

Negociation avec Tiſſaphernes.

Olymp. 92. 1. A. C. 412.

ſaphernes, ce Lieutenant eût reçu de nouvelles inſtructions de ſa cour, pour tenir ſes engagemens avec les Spartiates. Le ruſé Satrape ne penſa peut-être jamais ſérieuſement à une alliance avec les Athéniens, quoiqu'il eût fort goûté l'avis donné par Alcibiades, pour affoiblir les deux partis l'un par l'autre. Mais quelque fut le motif qui le détermina, il eſt certain qu'il montra de la répugnance à entrer dans aucune négociation avec les Ambaſſadeurs d'Athénes. Alarmé de la décadence de ſon crédit chez les Perſes, ſur lequel il avoit fondé l'eſpoir flatteur de retourner dans ſa patrie, Alcibiades employa toutes les reſſources de ſon génie pour cacher ſa diſgrace. A force de ſollicitations, de prières & de complaiſances, il obtint une audience pour ſes compatriotes. Comme agent de Tiſſaphernes, il propoſa alors les conditions ſous leſquelles ils pouvoient obtenir l'amitié du grand-Roi. On fit pluſieurs demandes, toutes auſſi humiliantes les unes que les autres pour le nom Athénien, & toutes furent acceptées par les Ambaſſadeurs. Ils conſentirent même à rendre toute la côte d'Ionie à ſon ancien Souverain. Mais lorſque le ruſé Athénien (qui craignoit qu'ils n'acceptaſſent à tout prix le traité que Tiſſaphernes étoit réſolu de ne leur accor-

Artifices d'Alcibiades.

der ſous aucune condition) leur eût demandé ſi les flottes Perſannes pourroient naviguer ſans trouble dans les mers de la Grèce, les Ambaſſadeurs, ſachant bien qu'en accordant cette condition, nul traité n'empêcheroit la Grèce de devenir une Province de Perſe, exprimèrent leur indignation en termes peu meſurés, & quittèrent l'aſſemblée avec mécontentement. Cette imprudence mit Alcibiades dans le cas d'affirmer, avec quelqu'apparence de vérité, que la négociation n'avoit manqué que par leur obſtination & leur emportement, & non par la mauvaiſe volonté de Tiſſaphernes; c'eſt ce qui ſe trouvoit le plus conforme à ſes vues dans l'iſſue de cette affaire [a].

La démocratie renverſée à Athènes. Olymp. 92. 2. A. C. 411.

Ses artifices réuſſirent, mais ils n'eurent pas les ſuites qu'il en attendoit. Les Athéniens, s'apperçurent très-bien, par le mauvais ſuccès de cette négociation, que ſon crédit chez les Perſes n'étoit pas auſſi conſidérable qu'il avoit voulu le faire croire; & la faction Ariſtocratique fut bien aiſe de ſe débarraſſer d'un homme dont l'ambition inquiète rendoit l'aſſociation dangereuſe. Elle perſiſta néanmoins avec une

[a] Thucydid. l. 8. p. 593.

grande activité dans l'exécution de ſon projet ; & Phrynichus, qui ne s'y étoit oppoſé qu'en haine d'Alcibiades, en devint alors un des plus zélés partiſans. La perſuaſion ne pouvant entraîner les principaux Athéniens, on eut recours à la violence. Androcles, Hyperbolus [a], & d'autres démagogues furent aſſaſſinés. Le peuple d'Athènes, ignorant le nombre & les forces des conſpirateurs, & ſurpris de trouver parmi eux, des perſonnes qu'il avoit le moins ſoupçonnées, flotta dans l'incertitude & reſta dans l'inaction. Les factieux agirent de concert & avec vigueur ; & quelque difficile qu'il parut de renverſer la démocratie Athénième, qui avoit ſubſiſté cent ans avec une gloire ſans exemple, ce projet, cependant, fut entrepris & exécuté par l'activité hardie de Piſandre, par l'éloquence artifi-

[a] Thucydide peint ſon caractère en peu de mots : *Υπερβολον τε τινα Αθηναιον, μοχθηρον ανθρωπον ωστρακισμενον ου δια δυναμεως και αξιωματος φοβον αλλα δια πονηριαν και αισχυνην της πολεως.* « Un Hyperbolus, homme ſans mérite, banni par l'oſtraciſme, non pas à cauſe de ſon pouvoir & de ſa dignité, mais par rapport à ſes débauches & comme un être deshonoré. » L'oſtraciſme fut regardé comme avili pour avoir été appliqué à un ſujet auſſi indigne, & dès-lors on n'en fit plus d'uſage. Voyez Plutarq. in Nicia & Ariſtoph. in pac. vers 680.

cieuſe de Theramènes, par la fermeté intrépide de Phrynichus, & par la ſageſſe d'Antiphon, qui régloit tous les mouvemens de la faction [a].

Gouvernemens des quatre cens.

Ce fut Antiphon qui forma le plan de la conſpiration, & qui régla l'ordre de l'attaque, obſervé par ſes aſſociés. Piſandre propoſa, dans une délibération qui fut tenue au ſujet des affaires publiques, d'élire dix perſonnes, qui ſeroient chargées de préparer & de méditer les réſolutions, pour les préſenter enſuite à l'aſſemblée du peuple. Ces commiſſaires n'eurent qu'une ſeule réſolution à propoſer : ſavoir, « que chaque citoyen ſeroit libre de donner ſon opinion, quoique contraire à la loi, ſans craindre d'être accuſé, ni traduit en juſtice ». Cette liberté d'opinion étoit très-eſſentielle aux intérêts des Ariſtocrates, puiſque les orateurs Athéniens & les hommes d'état, par une contradiction étrange dans ce Gouvernement, étoient ſujets à être pourſuivis [b], devant les Cours ordinaires de juſtice, pour des harangues & des décrets qui avoient été approuvés & confirmés par l'aſſemblée. En conſéquence de cet acte d'indemnité,

---

[a] Thucydid. ibid. & Lyſias adverſ. Agorat.

[b] Par le γραφη παρανομων. Voyez vol. 2 p. 463. ch. 13.

Piſandre & ſes partiſans déclarèrent hardiment, « que ni l'eſprit ni les formes de la conſtitution établie (qui venoit de leur cauſer tant de maux) ne convenoient à la ſituation critique & dangereuſe où ils ſe trouvoient: qu'il étoit néceſſaire de reconſtruire tout l'édifice du Gouvernement ſur un nouveau plan; qu'à cet effet cinq perſonnes (dont il lut les noms) devoient être chargées par le peuple d'en choiſir cent autres chacun deſquels ſe nommeroit trois aſſociés; & que ces quatre cent ainſi élus, parmi les gens riches & de mérite, qui voudroient ſervir leur patrie ſans récompenſe ni ſalaire, devoient être immédiatement revêtus de la Majeſté de la république. Eux ſeuls dirigeroient l'adminiſtration à leur volonté, & convoqueroient auſſi ſouvent qu'ils le trouveroient néceſſaire, une aſſemblée de cinq mille citoyens, qu'ils jugeroient les plus dignes d'être conſultés dans la conduite des affaires publiques. » Cette propoſition extraordinaire fut acceptée ſans oppoſition: les partiſans de la démocratie redoutèrent la force de la cabale; & la multitude peu clairvoyante, éblouie par le nom impoſant de cinq mille, nombre qui excédoit de beaucoup les aſſemblées ordinaires d'Athènes, ne s'apperçut pas qu'elle cédoit ſa

liberté & ſes priviléges à l'artifice d'une faction ambitieuſe [a].

Mais la conduite des quatre cent tyrans (car les Hiſtoriens ont adopté avec raiſon le langage des Athéniens indignés) fit bientôt ouvrir les yeux à tous les bons patriotes. Les veſtiges de l'ancienne liberté furent abolis, on employa des troupes mercenaires, levées dans les petites îles de la mer Egée, pour tenir la multitude en reſpect, & pour intimider, & même à quelques égards détruire leurs ennemis réels ou ſuppoſés. Au-lieu de ſaiſir l'occaſion de nuire aux Péloponéſiens, irrités de la perfidie de Tiſſaphernes, & mutinés par le défaut de paie & de ſubſiſtance, ils envoyèrent des Ambaſſadeurs ſolliciter la paix auprès des Spartiates, aux conditions les plus humiliantes. Leur tyrannie les rendit odieux dans la ville, & leur lâcheté les fit mépriſer dans le camp de Samos. Les fugitifs qui arrivoient continuellement dans cette île, décrivoient & exagéroient leurs injuſtices & leur cruauté. Les jeunes & braves Athéniens, qui étoient employés au ſervice de terre & de mer, ſouffroient impatiemment les indignités com-

Leur tyrannie les rend odieux.

[a] Thucydid. & Liſias, ubi ſupra.

miſes envers leurs compatriotes. Les mêmes indignités pouvoient ſe commettre à leur égard, s'ils ne prenoient le parti de venger leur liberté. Ces murmures ſecrets éclatèrent bientôt en clameurs licentieuſes, qui furent approuvées & encouragées par les Samiens. Thraſybulus & Thraſyllus, deux officiers de diſtinction & d'un grand mérite, quoiqu'ils n'euſſent alors aucune part au principal commandement [a], animèrent & enhardirent les mécontens. Les fauteurs du nouveau Gouvernement furent attaqués par ſurpriſe: trente des plus coupables furent mis à mort, pluſieurs autres furent bannis; la démocratie fut rétablie dans le camp, & les ſoldats jurèrent de maintenir leur Gouvernement héréditaire contre les conſpirateurs domeſtiques, & d'agir de concert & avec vigueur contre l'ennemi public.

Leurs partiſans à Samos ſont détruits par Thraſybulus & Thraſyllus.

Thraſybulus, qui s'étoit mis à la tête de cette

Le premier conduit Alcibiades au camp Athénien.

[a] Ni en qualité de généraux ni d'amiraux; car Thraſybulus ne commandoit qu'une galère; & Thraſyllus ſervoit dans l'infanterie peſamment armée, ſoit comme officier, ſoit dans les rangs; ce que l'expreſſion ne détermine pas. Cependant le ſcholiaſte regarde ὁπλιτεύοντι comme ſynonyme de τὰ ὁπλίτου ἄρχοντι. Thucydid. p. 604.

ſédition

ſédition patriotique, avoit tout ce qu'il falloit pour exécuter les deſſeins les plus hardis, une conception vive, de l'éloquence & du courage. Il exhorta ſes ſoldats « à ne pas déſeſpérer d'effectuer dans la capitale la même révolution qu'ils avoient opérée au camp. Mais s'ils échouoient dans ce deſſein, ils ne devoient pas obéir plus long-temps à une ville où l'on ne trouvoit plus ni ſageſſe, ni opulence, & qui n'avoit ni ſecours à leur envoyer, ni bons conſeils à leur donner. Ils étoient eux-mêmes en plus grand nombre que ceux qui obéiſſoient aux tyrans, & mieux pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la guerre. Ils poſſédoient une île qui avoit diſputé autrefois le commandement de la mer à Athènes, & qu'ils ſe flattoient de défendre contre tout ennemi domeſtique ou étranger. Mais en ſuppoſant qu'ils fuſſent contraints de l'abandonner, n'avoient-ils pas raiſon d'eſpérer qu'avec cent vaiſſeaux de guerre & tant de braves gens, ils pourroient ſe procurer un auſſi bel établiſſement, quelqu'endroit qu'ils ſe fixaſſent, où ils jouiroient ſans trouble de la liberté, le bien le plus précieux de tous. Ce qu'ils avoient à faire de plus important pour le moment, étoit de rappeler Alcibiades, qui avoit été trompé & humilié par les tyrans, &

qui reſſentoit vivement & pouvoit venger un jour les torts de ſa patrie & les ſiens. » L'avis de Thraſybulus fut approuvé; cet officier fit voile pour Magnéſie, & revint bientôt avec Alcibiades.

Près de quatre ans s'étoient écoulés depuis que le fils de Clinias n'avoit parlé dans une aſſemblée Athénienne. Étant préſenté à ſes compatriotes par Traſybulus, il commença par accuſer ſa mauvaiſe fortune & par ſe plaindte de ſes malheurs. « Son banniſſement n'avoit pas été pour lui une infortune, puiſqu'il lui avoit fourni une occaſion de ſervir la cauſe de ſa patrie. Cet événement, malheureux ſous d'autres rapports, lui avoit procuré la connoiſſance & l'amitié de Tiſſaphernes; il avoit engagé ce Lieutenant du grand-Roi à arrêter la paie ſtipulée pour les troupes Péloponéſiènes, & il ne doutoit pas que le Perſan ne continuât ſes bons offices aux Athéniens, & ne leur fournît les moyens de ſoutenir la guerre, & qu'il n'envoyât même la flotte Phénicième à leur ſecours. » Ces promeſſes étoient magnifiques, mais illuſoires. Alcibiades, en les faiſant, n'avoit parlé que pour flatter ſon amour-propre; cependant il obtint par ce moyen un grand crédit dans l'armée, qui le choiſit ſur le champ pour ſon Général [a]. Son

[a] Μετα των πρωτων. Ils l'aſſocièrent aux premiers

discours & ses promesses étant ensuite divulgués, augmentèrent la défiance & l'éloignement entre Tissaphernes & les Spartiates, & frappèrent de terreur les tyrans d'Athènes, qui avoient provoqué le ressentiment d'un homme capable de détruire leur ouvrage.

Son message aux tyrans.

Alcibiades laissa le soin des troupes à ses collégues, Thrasybulus & Thrasyllus, & se déroba aux applaudissemens de ses compatriotes, sous prétexte d'aller concerter avec Tissaphernes le plan de leurs opérations futures. Mais son principal motif étoit de se montrer au Persan dans le nouveau caractère dont il étoit revêtu; car, ayant élevé son autorité parmi les Athéniens par son influence sur le Satrape, il espéroit fortifier cette influence par le moyen de cette autorité même. Avant qu'il fût de retour au camp, les tyrans avoient envoyé des Ambassadeurs, pour tenter une négociation avec les partisans de la démocratie, qui, enflammés de colère aux récits continuels des indignités & des cruautés commises dans Athènes, se préparoient

---

commandans. Mais Thucydide ajoute immédiatement après, *καὶ τὰ πράγματα ταῦτα ἀνετίθεσαν*, & remirent toute chose à sa disposition; p. 809.

à faire voile de ce côté, pour protéger leurs amis & tirer vengeance de leurs ennemis. Alcibiades s'oppoſa très-judicieuſement à cette réſolution téméraire, qui auroit laiſſé l'Helleſpont, l'Ionie & les îles à la merci de la flotte ennemie; & il ordonna aux ambaſſadeurs de remettre à leurs maîtres ce meſſage ſuccint, mais énergique: » qu'ils euſſent à ſe départir de leur pouvoir illégal, & à rétablir l'ancienne conſtitution; ſans quoi il feroit voile vers le Pirée, & leur ôteroit en même-temps l'autorité & la vie [a].

Tumulte dans Athènes.

Lorſque le réſultat de cette démarche fut connu des Athéniens, il ajouta au déſordre & à la confuſion dans laquelle cette malheureuſe ville étoit plongée. Les quatre cens qui avoient agi de concert en uſurpant le Gouvernement, furent bientôt diviſés ſur la manière de l'adminiſtrer, & formèrent diverſes factions qui ſe perſécutoient l'une & l'autre, comme toutes enſemble avoient perſécuté le peuple [b]. Théramènes & Ariſtocrates condamnèrent hautement les meſures tyranniques de leurs collégues, & s'y op-

---

[a] Thucydid. Ibid. & Plutarq. 2. 54. in vit. Alcibiad.

[b] Lyſias, adv. Agorat.

posèrent avec vigueur. Le perfide Phrynichus venoit d'être tué : les deux partis ſe préparoient à prendre les armes ; & les horreurs d'une ſédition Corcyréene étoient prêtes à ſe renouveler dans Athènes, lorſque les vieillards, les enfans, les femmes & les étrangers ſe jetèrent en foule au milieu des factieux, & ſauvèrent une ville qui avoit été ſi long-temps l'ornement de la Grèce, la terreur des Perſes, & l'admiration de l'univers [a].

Mutineries dans le champ Péloponéſien.

Si l'ennemi public eût profité de cette occaſion pour attaquer le Pirée, Athènes n'auroit pu échapper à ſa deſtruction. Mais le mécontentement des troupes qui étoient ſur la flotte du Péloponèſe, ſtationnée à Milet, éclata bientôt lorſqu'on apprit le rappel d'Alcibiades & les intentions hoſtiles de Tiſſaphernes. Ces troupes attribuoient avec raiſon le défaut de paie & de ſubſiſtance, ainſi que tous les malheurs qu'elles éprouvoient ou qu'elles redoutoient, à la duplicité du Satrape & à la trahiſon de leurs capitaines. Leur reſſentiment implacable ſe porta aux plus grandes violences : elles détruiſirent les fortifications des Perſes, dans le voiſinage de

[a] Thucydid. p. 610.

Milet; paſsèrent les garniſons au fil de l'épée; Aſtyochus, leur perfide Général, ne ſauva ſa vie qu'en ſe réfugiant aux pieds des autels, & le tumulte ne s'appaiſa que lorſqu'on eut ôté les coupables de leur préſence, & que Myndarus, officier d'une valeur & d'une fidélitéé prouvées, fut arrivé de Sparte pour prendre le commandement en chef [a].

Au milieu du tumulte dans Athènes, une flotte Péloponéſiène paroît ſur la côté.

Les conſéquences redoutables qui ſeroient réſultées pour les Athéniens, ſi l'ennemi les eût attaqués avec une flotte de cent cinquante voiles au moment de leur ſédition, peuvent ſe concevoir, par la terreur que leur inſpira une petite eſcadre Péloponéſiène de quarante-deux vaiſſeaux, commandée par le Spartiate Hégéſandridas. Les amis de la conſtitution étoient aſſemblés dans le vaſte théâtre de Bacchus. Ceux d'Antiphon & de Piſandre ſe trouvoient réunis dans un autre quartier de la ville fort éloigné. Des meſſagers alloient & venoient de part & d'autre. Il étoit queſtion des affaires les plus importantes, lorſqu'on apperçut quelques vaiſſeaux Péloponéſiens près des côtes. L'alarme fut donnée auſſi-tôt dans toute la ville; les deux

---

[a] Thucydid. p. 611.

assemblées se séparèrent aussi-tôt; tous les citoyens de l'un & de l'autre parti coururent pêle-mêle vers le Pirée; les uns équipèrent des vaisseaux dans le port; les autres en lancèrent qui étoient tout prêts; & bientôt il y en eut trente-six en état de tenir la mer. Lorsqu'Hégésandridas s'apperçut de la difficulté qu'il éprouveroit pour aborder, il doubla le promontoire de Sunium, & cingla vers l'île fertile d'Eubée, d'où les Athéniens tiroient plus de provisions que du territoire dévasté de l'Attique, depuis que Décélie avoit été fortifiée. Pour défendre une contrée qui leur fournissoit les principales ressources, les Athéniens se mirent à la poursuite de l'ennemi, & le jour suivant ils l'apperçurent près du rivage d'Erétrie, la plus considérable cité de l'île.

Bataille d'Erétrie.

Les Eubéens, qui épioient depuis long-temps l'occasion de se révolter, fournirent des provisions en abondance à l'escadre Péloponésiène, & retirèrent leurs denrées dans l'intérieur de l'île, lorsqu'ils virent les Athéniens s'approcher des côtes. Les chefs de ces derniers furent obligés d'affoiblir leur armée, en envoyant de petits détachemens dans le pays, pour se procurer des vivres. Hégésandridas saisit cette occasion pour les attaquer: la plus grande partie des vaisseaux

fut prise ; les équipages se sauvèrent à la nage ; plusieurs furent cruellement massacrés par les Erétriens, de qui ils espéroient d'être protégés ; & il ne resta que ceux qui se réfugièrent dans les garnisons Athéniènes répandues ça & là au milieu de l'île [a].

La démocratie rétablie dans Athènes. Olymp. 92, A. C. 411.

Les nouvelles de ce désastre furent pour les Athéniens ce qu'il y avoit de plus alarmant. Ni l'invasion de Xercès, ni leur défaite même en Sicile, n'occasionnèrent une pareille consternation. Ils avoient à craindre la défection immédiate de l'Eubée ; il ne leur restoit plus aucun vaisseau à mettre en mer, ni aucun moyen de résister à des ennemis qui se multiplioient de toutes parts : La ville, divisée en différentes factions, étoit du parti contraire à celui du camp. Dans cette situation critique, la fermeté magnanime de Théramènes ne permit point aux amis de la liberté de désespérer de leur situation. Il les encouragea à délivrer la république de ses ennemis domestiques, qui avoient appelé, ou qui du moins étoient soupçonnés d'avoir appelé la flotte Lacédémoniène, pour les aider à enchaîner leurs concitoyens. Antiphon, Pisandre & quelques au-

---

[a] Thucydid. p. 622.

tres des plus coupables s'enfuirent; le reſte ſe ſoumit. On fit un décret qui rappeloit Alcibiades & approuvoit la conduite des troupes à Samos. La ſédition ceſſa. La démocratie, qui avoit été interrompue durant quatre mois, fut rétablie; & telles ſont les reſſources d'un Gouvernement libre, que cette violente fermentation ne fut pas même ſans quelqu'avantage pour l'état. Les Athéniens complettèrent tout ce qu'ils avoient laiſſé d'imparfait dans les réformes précédentes [a]; & ils ſe déterminèrent à défendre juſques à la dernière extrêmité, l'ancienne gloire de la république.

---

[a] Le gouvernement fut ramené à ſes principes originaires, tels qu'ils avoient été établis par Solon. Entr'autres réglemens ſalutaires, il étoit ſpécifié que perſonne ne recevroit de ſalaire pour aucune charge de magiſtrature. « Et alors, dit Thucydide, pour la première fois, dans ce ſiècle, les Athéniens modelèrent leur gouvernement d'une manière ſenſée; ce qui mit Athènes dans le cas de lever ſa tête. » Thucydid. p. 623. C'eſt une choſe remarquable, que ni Diodore, ni Plutarque, ni aucun des orateurs n'ont fait la moindre mention de ces réglemens ſalutaires, qui ne durèrent cependant pas long-temps après le retour d'Alcibiades.

Les Athéniens victorieux par mer.

Olymp. 92. A. C. 411

La conduite imprudente & perfide des généraux Péloponéſiens, & l'eſprit ſéditieux de leurs troupes, leur avoient fait perdre une belle occaſion de terminer la guerre avec autant d'honneur que d'avantage. Tiſſaphernes, toujours indécis, héſitoit ſans ceſſe entre un ennemi déclaré & un perfide allié; les Spartiates, qui avoient rejeté auparavant l'amitié de Pharnabaze, ſon rival, recherchoient alors la protection de ce dernier. Ils firent voile vers les provinces ſeptentrionales de ſon département, avec le gros de leur flotte, ne laiſſant qu'une petite eſcadre à Milet pour défendre leurs conquêtes du Midi. Les Athéniens, animés par les conſeils mâles & vigoureux de Thraſybulus & de Thraſyllus, les généreux défenſeurs de leur liberté, ſe mirent à la pourſuite de l'ennemi; & les détroits importans qui joignent l'Eûxin à la mer Egée, devinrent dès-lors & furent long-temps le théâtre de pluſieurs combats. Le vingt-unième hiver de la guerre, la même année où la démocratie avoit été détruite & rétablie, les Athéniens triomphèrent dans trois combats ſucceſſifs. Dans le premier, qui eut lieu au détroit de Seſtos & d'Abydos, les avantages furent en quelque ſorte balancés, puiſque Thraſybulus, qui prit vingt vaiſſeaux Péloponéſiens, en perdit quinze des

ſiens. Mais la gloire en reſta toute entière aux Athéniens, qui repouſsèrent l'ennemi, & lui offrirent de recommencer la bataille [a]. Peu de temps après, ils interceptèrent une eſcadre de quatorze vaiſſeaux Rhodiens, près du cap Rhegium. Les inſulaires ſe défendoient avec leur bravoure accoutumée. Myndarus apperçut le combat à la diſtance de huit milles, au moment où il préſentoit des offrandes dans le Temple de Minerve à Ilium. Alarmé du danger de ſes amis, il ſortit ſur le champ du temple, & s'avança à la hâte vers le rivage, pour lancer en mer ſes vaiſſeaux, & empêcher par un prompt ſecours la priſe & la déſtruction des Rhodiens [b]. La principale eſcadre Athénième, attaqua près du rivage d'Abydos. L'engagement dura depuis le matin juſqu'à la nuit; & la victoire continuoit encore à être douteuſe, lorſque l'arrivée de dix-huit galères commandées par Alcibiades, la décida en faveur des Athéniens. La fuite des Péloponéſiens fut favoriſée par Pharnabaze, qui, à la tête de ſes barbares, avoit été ſpectateur du combat. Il s'avança à cheval dans la mer, encourageant ſes ſoldats de la voix & du geſte, à ſecourir ſes

---

[a] Thucyd. l. 8. p. 626.

[b] Xénoph. Hellen. l. 1. c. 1. Diod. 13. p. 354.

alliés. L'Amiral Spartiate rangea la plus grande partie de ſa flotte le long du rivage, & ſe préparoit à réſiſter aux aſſaillans; mais les Athéniens, ſatisfaits des avantages qu'ils avoient déjà obtenus, cinglèrent vers Seſtos, emmenant avec eux trente galères Péloponéſiènes, & les quinze qu'ils avoient perdues dans le premier engagement & qu'ils avoient repriſes. Thraſyllus fut envoyé à Athènes, pour y porter la nouvelle de ces ſuccès, & y faire des recrues d'hommes & d'argent autant que l'état de cette ville pourroit le permettre [a].

Alcibiades ſurprend toute la flotte Péloponéſiène & s'en empare.

Les Spartiates abandonnèrent la mer, dont ils eſpéroient ſe rendre maîtres, & ſe retirèrent dans les hâvres de Cizique, pour réparer leur flotte; tandis que les Athéniens profitèrent du bruit de leur victoire & de la terreur de leurs armes pour demander des contributions à pluſieurs villes opulentes qui ſe trouvoient dans le voiſinage. Les différentes diviſions retournèrent à Seſtos, ſans avoir tiré grand parti de cette expédition; car ils ne pouvoient pas eſpérer, avant d'avoir obtenu des avantages plus importans & plus déciſifs, d'intimider des places auſſi bien fortifiées

[a] Id. Ibid.

que Byzance, Sélembrie & Périnthe, ſur la côte d'Europe, ou Lampſaque, Parium & Chalcédoine, ſur la côte d'Aſie. C'eſt pourquoi il fut réſolu, par l'avis d'Alcibiades, d'attaquer l'ennemi dans les hâvres mêmes de Cyzique. On s'avança donc, avec quatre-vingt galères, vers la petite île de Proconèſe, près l'extrêmité Occidentale de la Propontide, à dix milles de diſtance du lieu où la flotte Péloponéſiène étoit ſtationnée. Alcibiades profita d'une matinée obſcure & pluvieuſe, pour ſurprendre ſoixante vaiſſeaux qui manœuvroient à quelque diſtance du port, en interceptant habilement leur retraite. Au moment où les nuages ſe diſſipèrent, le reſte de la flotte ſortit des hâvres pour venir à leur ſecours; l'action devint alors générale : les Athéniens remportèrent une victoire complette, & leur valeur fut récompenſée par la priſe de toute la flotte Péloponéſiène, excepté des vaiſſeaux Syracuſains, qui furent brûlés en face de l'ennemi victorieux par le courageux Hermocrates. Les circonſtances & les ſuites de cette importante action, furent mandées au Sénat de Sparte, en peu de mots, mais d'une manière très-expreſſive, dans une lettre écrite par Hypocrates, Commandant en ſecond, & interceptée par les Athéniens : « tout eſt perdu ; nos vaiſſeaux ſont

pris; Myndarus eſt tué; les hommes manquent de pain; nous ne ſavons que faire [a]. »

Les Athéniens profitent habilement de leurs avantages.

Olymp. 92. 3. A. C. 410.

Le fatal déſaſtre arrivé à Cyzique, empêcha les Péloponéſiens de s'oppoſer l'année ſuivante aux projets de l'ennemi, qui prit poſſeſſion de cette opulente ville, ainſi que de la forte cité de Périnthe; qui leva une groſſe contribution ſur Sélembrie, & qui fortifia Chryſopolis, petite ville de Chalcédonie, à la diſtance de trois milles ſeulement de Byſance. On plaça dans cette nouvelle forteresſe un corps conſidérable de troupes; & on fit garder le détroit voiſin par une eſcadre de trente voiles, commandée par Théramènes & Eubulus, & deſtinée à exiger en tribut un dixième de tous les vaiſſeaux qui traverſoient le Boſphore pour aller dans l'Euxin [b]. Les Péloponéſiens reçurent des ſecours de Phar-

---

[a] Xénoph. Hellen. l. 1. ch. 1. & Plut. p. 60 in Alcibiad.

[b] On ſait que Mahomet ſecond en tira le même avantage, en fortifiant deux châteaux, l'un ſur la côte d'Aſie, & l'autre ſur la côte d'Europe; que celui près de Chryſopolis eſt appelé par les Grecs modernes Neocaſtron; mais le nom de la ville même eſt changé aujourd'hui en celui de Scutari, regardé par les Turcs comme un des fauxbourgs de Conſtantinople. Tournefort, lett. 15.

nabaze pour équiper une nouvelle flotte; mais ils furent privés des ſages conſeils d'Hermocrates, dont les talens étoient bien propres, ſoit à préparer, ſoit à employer les reſſources de la guerre. Le ſuccès de l'expédition d'Aſie n'avoit pas répondu aux eſpérances de ſes compatriotes; la populace inſolente en accuſoit l'incapacité des commandans; & on envoya de Syracuſe un décret qui les privoit de leurs fonctions, & les condamnoit au banniſſement. La conduite d'Hermocrates eſt digne d'admiration. Ayant convoqué une aſſemblée, il déplora ſa mauvaiſe fortune, mais il recommanda la plus grande ſoumiſſion aux ordres de la république & une prompte obéiſſance à ſon autorité. Il exhorta alors les hommes de mer à ſe nommer des Commandans juſqu'à l'arrivée de ceux qui avoient été choiſis par leur patrie. Mais l'aſſemblée, particulièrement les Capitaines & les pilotes s'écrièrent tumultueuſement « que lui & ſes col-» légues devoient continuer à commander. » Hermocrates les conjura alors « de ne pas ſe révolter contre le Gouvernement, leur faiſant obſervet que lorſqu'ils retourneroient chez eux, ils auroient alors une belle occaſion de rendre juſtice à leurs amiraux, en racontant les batailles qu'ils avoient gagnées, en faiſant l'énumération

Admirable conduite d'Hermocrates le Syracuſain.

des vaiſſeaux qu'ils avoient pris, & en rapportant comment leur courage & la conduite de leurs chefs les avoient autoriſés à prétendre à la place la plus honorable dans les combats de terre & de mer. » Preſſé par les plus vives inſtances, & par les ſollicitations unanimes de l'aſſemblée, il conſentit cependant à garder le commandement juſqu'à l'arrivée de ſes ſucceſſeurs. Ses collégues imitèrent ſon exemple; bientôt après cette ſcène mémorable, Démarchus, Myſco & Potamis, nouveaux Amiraux nommés par l'État, prirent poſſeſſion des forces Syracuſaines; mais les ſoldats & les matelots ne voulurent point laiſſer partir leurs Généraux chéris, ſans avoir fait ſerment en leur préſence, de révoquer leur injuſte banniſſement, ſi jamais ils retournoient eux-mêmes à Syracuſe. Les capitaines & les pilotes donnèrent à Hermocrates en particulier, pluſieurs marques diſtinguées de leur affection & de leur reſpect, que ſa conduite à leur égard lui avoit méritées; car il avoit coutume de les raſſembler ſouvent pour leur communiquer ſes deſſeins, leur demander leur avis, examiner avec eux les opérations paſſées de la guerre, & concerter enſemble ce qu'il y avoit à faire pour la gloire de la patrie. Ses manières populaires & ſon affabilité lui avoient

obtenu

obtenu l'eſtime de ceux qui connoiſſoient ſon habileté, ſa vigilance & ſon courage [a].

Pendant ce temps Thraſyllus obtint à Athènes les renforts qu'il avoit été ſolliciter, & qui furent plus conſidérables qu'il ne l'eſpéroit. Ils conſiſtoient en mille hommes peſamment armés, en cent chevaux & en cinquante galères équipées de cinq mille matelots expérimentés. Afin que ces matelots puſſent ſervir ſur terre & ſur mer, on les pourvut de légers boucliers, de dards, d'épées & de javelots. Avec ces forces Thraſyllus fit voile pour Samos, dans l'eſpérance de rendre la vingt-troiſième campagne auſſi glorieuſe que la précédente, & jaloux d'égaler par ſes victoires, dans les parties Méridionales de la côte d'Aſie, la réputation qu'Alcibiades & Thraſybulus avoient acquiſe vers le Nord. Ses premières opérations furent heureuſes. Il prit Colophon, avec pluſieurs autres places de moindre importance en Ionie; il pénétra dans l'intérieur de la Lydie, brûlant les villages & les moiſſons; & il revint vers la côte, chaſſant devant lui un corps nombreux d'eſclaves, & emmenant un butin conſidérable. N'ayant éprouvé aucune réſiſtance ni de la part de Tiſſaphernes,

Thraſyllus, d'abord heureux, eſt défait dans la bataille d'Ephèſe. Olymp. 93. 4. A. C. 409.

[a] Xénophon, p. 431.

dont il venoit de dévaſter les Provinces, ni de la part des Péloponéſiens ſtationnés à Milet, ni de celle des colonies rébelles, il réſolut d'attaquer la belle & floriſſante ville d'Ephèſe, qui étoit alors le principal ornement & la première fortereſſe de la côte Ionique. Tandis que ſes ſoldats, formés en pluſieurs petits corps, faiſoient leurs approches vers les murs de cette place, l'ennemi accouroit de toutes parts pour défendre le Temple de Diane Ephéſiène. Une ſortie vigoureuſe de la part des habitans encouragea Tiſſaphernes & les Péloponéſiens, qui ſe trouvoient renforcés d'ailleurs tout récemment par une eſcadre Sicilienne. Les Athéniens furent défaits avec une perte de trois cens hommes; ils cherchèrent un azyle ſur leurs vaiſſeaux, & ſe préparèrent à faire voile vers l'Helleſpont [a].

Les ſoldats rétabliſſent leur honneur devant les murs d'Abydos.

Dans cette retraite, ils rencontrèrent vingt galères Siciliènes, & en prirent quatre; ils pourſuivirent le reſte juſqu'à Ephèſe. Arrivés dans l'Helleſpont, ils trouvèrent l'armement Athénien à Lampſaque, où Alcibiades jugea à propos de paſſer en revue toutes les forces de terre &

[a] Xénoph. Hellen. l. 1. p. 434.

de mer. L'armée du Nord donna à cette occaſion une ſingulière preuve d'orgueil ou de courage. Elle, qui avoit toujours été victorieuſe, refuſa de ſe mettre dans les rangs avec les ſoldats de Thraſyllus, qui avoient été ſi honteuſement vaincus devant les murs d'Ephèſe. Elle ſe ſoumit cependant, quoiqu'avec répugnance, à paſſer l'hiver dans les mêmes quartiers, d'où les deux armées firent enſemble une expédition contre Abydos. Pharnabaze défendoit la place avec un corps nombreux de cavalerie Perſane. Les troupes de Thraſyllus ſe réjouirent d'avoir une occaſion de retablir leur honneur. Elles attaquèrent, repouſſèrent & mirent en déroute l'ennemi. Leur victoire décida du deſtin d'Abydos, & leur courage fut loué par les ſoldats de l'armée d'Alcibiades, qui les embraſsèrent alors comme de braves camarades & de bons amis.

Alcibiade prend Byzance. Ses ſuccès par terre & par mer.

Olymp. 93. 1. A. C. 408.

Les entrepriſes des Athéniens, depuis quelques années, avoient été preſqu'également heureuſes; mais la fortune les favoriſa plus particulièrement la vingt-quatrième campagne. L'invaſion de la Sicile par les Carthaginois empêcha cette île d'envoyer des ſecours à ſes alliés du Péloponèſe. La révolte dangereuſe des Mèdes arrêta les renforts qui étoient néceſſaires aux Perſes, pour

ſoutenir les armes de Pharnabaze [a]. Les deux nations réunies furent défaites en pluſieurs rencontres par les Athéniens, chaſſées de leurs retranchemens & de leurs fortereſſes près du rivage, & pourſuivies dans l'intérieur du pays, qui fut pillé & déſolé par les vainqueurs. Les Athéniens revinrent enſuite en triomphe attaquer les villes fortifiées, qui refuſoient de ſe ſoumettre. Ce fut dans cette entrepriſe qu'Alcibiades déploya les reſſources étonnantes de ſon génie. Il ſe rendit maître en quelques mois, ſoit par des approches graduées, ſoit par des aſſauts ſubits, ſoit par ſurpriſe, par trahiſon ou par ſtratagême, de Chalcédoine, de Selembrie, & enfin de Byzance même. Ses ſuccès ſur mer furent également brillans. Les Athéniens commandoient de nouveau dans les mers de la Grèce & de l'Aſie mineure. Les petites eſcadres envoyées par l'ennemi, tombèrent ſucceſſivement en leur puiſſance. Les partiſans d'Alcibiades obſervèrent, que depuis qu'il commandoit, il avoit pris ou détruit deux cens galères, tant Péloponéſiennes que Syracuſaines; & que la ſupé-

---

[a] Diodor. l. 13.

riorité de ſes forces navales le mettoit en état de lever, dans l'Euxin & dans la Méditerranée, des contributions aſſez abondantes pour approviſionner ſa flotte & ſon armée [a].

Son retour triomphant Athènes. Olymp 93. 2. A. C. 407.

Tandis que les armes Athéniènes étoient couronnées d'autant de gloire au-dehors, le territoire de l'Attique étoit dévaſté par le Roi Agis, & par les troupes Lacédémoniènes poſtées à Décelie. Leurs incurſions ſoudaines & hardies menaçoient fréquemment la ſûreté de la ville même; les terres ravagées étoient incultes; & les Athéniens ne pouvoient haſarder de ſortir de leurs murailles, pour célèbrer leurs fêtes accoutumées. Alcibiades, animé par ſes victoires au-dehors, ſe flatta de ſoulager les calamités domeſtiques de ſa patrie; & après une abſence de pluſieurs années, marquée par tant d'événemens divers, il deſira ardemment de revoir ſa ville natale, & de jouir des récompenſes & des honneurs accordés par les Grecs à la valeur heureuſe. Son retour, que pluſieurs Hiſtoriens anciens ont repréſenté avec toutes les circonſtances d'un triomphe naval [b], eut lieu dans la vingt-cinquième année de la guerre. Malgré tous ſes ſervices, le fils de Clinias, inſ.

[a] Xénoph. Hellen. Diod. l. 13. Plut. in Alcibiad.

[b] Duris apud Plut. in Alcibiad.

truit par la prudence & par l'adverſité, refuſa de débarquer au Pirée, juſqu'à ce qu'il eût été informé que ſes concitoyens avoient anéanti les décrets portés contre lui, révoqué formellement ſon banniſſement, & prolongé le terme de ſon commandement. Il ne put même, après en avoir reçu l'agréable nouvelle, y prendre une entière confiance, ni s'approcher du rivage couvert de la populace inconſtante & capricieuſe, juſqu'à ce qu'il eût vu dans la foule ſes principaux amis & ſes parens qui l'invitoient de la voix & du geſte à deſcendre. Il débarqua donc au milieu des acclamations univerſelles des ſpectateurs, qui, ſans faire nulle attention à la pompe navale, ni aux autres chefs, n'avoient les yeux fixés que ſur Alcibiades. Le lendemain une aſſemblée extraordinaire fut convoquée par ordre des magiſtrats, afin qu'il pût expliquer & juſtifier ſon inconduite apparente, & recevoir les récompenſes dues à ſon mérite reconnu. Le public prévint ſon apologie, en faiſant le contraſte de la triſte ſituation des affaires avant qu'Alcibiades prît le commandement, & de la ſituation actuelle de la république. « Avant cette époque, diſoit-on, Athènes avoit cédé l'Empire de la mer; l'ennemi étoit partout victorieux; l'état étoit opprimé par une guerre étrangère, déchiré par

les ſéditions, ſans reſſources & ſans eſpérances. L'adreſſe & la dextérité d'Alcibiades étoient ſeules capables d'avoir mis la déſunion dans une confédération puiſſante, de l'avoir affoiblie, & enſuite d'avoir repouſſé ſes efforts; ce n'étoit que par ſon courage & ſon activité que les citoyens s'étoient relevés de leur abattement, & avoient oſé entreprendre une guerre offenſive: ſes talens, ſa vertu & ſa bonne fortune avoient ſeules obtenu tous les ſuccès. »

Il étoit facile à Alcibiades de défendre ſa cauſe devant des juges ſi bien diſpoſés; mais il lui fut difficile, ainſi qu'à ſes amis, de modérer les tranſports exceſſifs du peuple, qui auroit voulu combler ſon héros favori d'honneurs incompatibles avec le génie d'une république libre, & dangereux pour ſa propre ſûreté. Il reçut avec plaiſir les couronnes & les guirlandes, ainſi que les autres gages accoutumés de la reconnoiſſance & de l'admiration publiques; mais il refuſa reſpectueuſement le ſceptre de la royauté, en exprimant la ferme réſolution où il étoit de maintenir la liberté héréditaire de ſa patrie [a]. Athènes n'avoit pas beſoin d'un Roi, mais d'un général

Sa réception dans cette ville.

[a] Conf. Iſocrat. orat. pro Alcibiad. & Plut. in Alcib.

en chef, capable de rétablir l'ancienne ſplendeur de la république. Le fils de Clinias pouvoit aſpirer, à juſte titre, à ce rang illuſtre, qui avoit été rempli par Thémiſtocles & Cymon. Il fut nommé Commandant en chef de terre & de mer [a]. Cent galères furent équipées, & on propoſa des vaiſſeaux de tranſport pour quinze cens hommes peſamment armés, & pour un corps proportionné de cavalerie.

Les myſtères d'Eleuſis.

Pluſieurs mois [b] s'étoient paſſés dans ces préparatifs, lorſque la fête d'Eleuſis arriva. C'étoit un temps deſtiné à célébrer & à répandre les dons temporels & ſpirituels de la déeſſe Cérès, accordés originairement aux Athéniens, & communiqués par eux au reſte de la Grèce [c]. Le

---

[a] Αιρεθεις απαντων ηγεμων αυτοκρατωρ. « Il fut choiſi Commandant abſolu de tous. » Xénoph. p. 440.

[b] Il paroît, d'après les fêtes Plynterie & Eleuſiène, citées dans le texte, qu'il arriva en Juillet, & fit voile en Novembre.

[c] Meurſius, apud Gronov. Theſaur. a raſſemblé tous les paſſages des anciens écrivains concernant cette fête. On dit qu'elle étoit célébrée dans le mois Bœdromion, qui, ſuivant le père Petant, répond à notre mois de Novembre. Mais comme l'année attique étoit lunaire, les mois de cette année ne pouvoient pas correſpondre

blé, le vin & l'huile étoient les principales productions de l'Attique; chacune de ces productions avoit été introduite dans cette contrée par l'intervention propice d'une divinité, dont la fête étoit distinguée par des honneurs particuliers. Minerve, qui n'avoit donné que l'olive, mais qui avoit accordé sa protection immédiate à la ville d'Athènes, ce qui étoit bien plus précieux, étoit célébrée par des solemnités multipliées. Le Dieu du vin étoit aussi honoré, à certains jours du printemps & de l'automne, par différentes expressions de reconnoissance & par des cérémonies spéciales. Le culte de Cérès étoit, à la vérité, moins commun; mais c'étoit par-là, qu'il étoit plus solemnel; c'étoit alors que les mystères Eleusiniens, ces trésors cachés de sagesse & de félicité, appeloient les Philosophes comme le peuple. Quatorze siècles [a] avant l'ère chrétienne, la Déesse, dit-on, communiqua ces mystères secrets à Eumolpus & à Keryx, deux hommes

---

exactement avec ceux de la nôtre. Les Grecs ne s'accordoient point avec les autres nations, ni même entr'eux, dans la manière de computer leurs mois. Vid. Plut. in vit. Romul. & Aristid.

[a] Marb. Arund. Epoch. 14.

vertueux qui l'avoient reçue ſous la forme d'une voyageuſe inconnue, avec une pieuſe hoſpitalité [a]. Leurs deſcendans, les Eumolpides & les Keryes, continuèrent d'être les miniſtres & les gardiens de cette inſtitution mémorable, qui fut enfin abolie par le grand Théodoſe, après avoir duré dix-huit cens ans [b]. Les candidats pour l'initiation ſe préparoient par des veilles, par l'abſtinence & la prière; on leur enjoignoit le ſilence le plus rigide, avant de leur révéler les divins ſecrets. Nous pouvons avancer cependant, par ce qui nous en a été tranſmis, & d'après un témoignage impartial & authentique [c], que les myſtères de Cérès exprimoient,

---

[a] Diodor. l. 5. Iſocrat. Panégyr. Pollux, l. 7, ch. 9.

[b] Lozim hiſt. l. 4.

[c] Je dis *impartial*, parce qu'on ne peut ſuppoſer qu'Iſocrates, le diſciple de Socrate, ait exagéré le mérite de ces ſortes de cérémonies, que l'on dit avoir été l'objet du mépris de ſon maître. Le paſſage eſt remarquable: « Quoique ce que je vais rapporter puiſſe être défiguré par la tradition & la fable, la ſubſtance n'en eſt pas moins digne d'attention. Lorſque Cérès voyageoit en Attique, pour chercher ſa fille, elle y fut traitée avec la plus grande hoſpitalité, & avec ces égards particuliers qui ne ſont connus que

par des ſignes extérieurs, l'immortalité de l'ame humaine, & les récompenſes qui attendoient dans une vie future les vertueux ſerviteurs des Dieux. Le ſecret recommandé par ſes miniſtres, ſi indignes des vérités qu'ils enſeignoient, pouvoit juſtifier l'indifférence de Socrate [a], dont les dogmes non moins divins, ſe communiquoient & ſe propageoient librement & ouvertement. Mais le deſtin de Socrate peut juſtifier à ſon tour la circonſpection des hiérophantes de Cérès.

Outre les cérémonies initiales, le culte de cette bonne déeſſe étoit célebré par une muſique vocale & inſtrumentale, par des réjouiſſances publiques, par des repréſentations qui duroient

Alcibiades conduit la proceſſion Eleuſiène.

---

des initiés. La déeſſe ne fut pas ingrate, & elle fit à nos ancêtres les deux plus beaux préſens que le ciel puiſſe accorder, & que le genre humain puiſſe recevoir: la pratique de l'agriculture, qui nous tira de cette manière de vie ſauvage & précaire, qui nous étoit commune avec les bêtes féroces; & la connoiſſance de ces myſtères ſacrés, qui garantit les initiés des terreurs de la mort, & leur inſpire le doux eſpoir d'une heureuſe immortalité. Voyez Panégyr. p. 24. & Euſèb. prépar. évang. l. 3.

[a] Laërt in Diogène.

pluſieurs jours, & ſurtout par une proceſſion pompeuſe qui marchoit l'eſpace de dix milles, le long de la route ſacrée qui conduiſoit d'Athènes à Eleuſis [a]. Cette partie importante de la ſolemnité avoit été précédemment interrompue, parce que les Athéniens, après la perte de Décelie, n'étoient plus maîtres de la route, & avoient été obligés, contre l'uſage établi, d'aller par mer au Temple de Cérès. Alcibiades réſolut d'effacer la tache d'impiété, dont on l'avoit accuſé depuis ſi long-temps, en rétabliſſant dans tout ſon luſtre cette proceſſion vénérable. Il ſe prépara à défendre à main armée les paiſibles miniſtres des dieux, & le cortége des dévots; perſuadé que ſi les Spartiates les laiſſoient paſſer ſans trouble, ils perdroient de leur réputation militaire, ou que s'ils tentoient d'interrompre la cérémonie, ils s'expoſeroient non-ſeulement à une réſiſtance dangereuſe de la part d'hommes animés par l'enthouſiaſme, mais à un reproche honteux d'irreligion, & à une abomination générale de la part de tous les Grecs. Les prêtres, les héraults, & tous le corps des initiés furent inſtruits de ſon intention & priés de ſe tenir prêts au jour nommé. Ce jour-là,

[a] Hérodot. l. 8. ch. 65. & Plut. in Alcibiad.

de très-grand matin, la cavalerie parcourut les environs, les hauteurs furent occupées par l'infanterie légère & les gens de bouclier; & après qu'on eut laissé une garnison suffisante pour défendre les murs & les fortereſſes d'Athènes, tout le corps de troupes pesamment armées sortit pour protéger la procession Eleusinième, qui s'avança par la route ordinaire vers le temple, & revint ensuite à Athènes, sans être molestée en aucune manière par les Lacédémoniens, ayant réuni dans cette seule occasion, toute la pompe de la guerre avec celle d'une cérémonie religieuse [a].

Sa gloire obscurcie par le retour de la Plyntérie; jour de mauvais augure.

Alcibiades se prépara bientôt à faire voile pour l'Asie mineure, accompagné des vœux & de l'admiration de ses concitoyens, qui se flattoient que les talens & la fortune de leur commandant, réduiroient bientôt à leur devoir Chio, Ephèse, Milet & les autres villes & iles rébelles. L'empressement général fut cependant un peu ralenti par la réflexion que l'anniversaire de la Plyntérie [b] s'étoit rencontré avec l'arrivée d'Alcibiades, jour condamné à une

---

[a] Plut. in Alcibiad.

[b] Πλυνειν, laver; πλυντηρ, πλυντηριος; & dans le pluriel neutre, « la cérémonie de l'ablution. »

triſte inaction, d'après la croyance ſuperſtitieuſe que tout ce qu'on entreprenoit ce jour-là ne pouvoit avoir une fin heureuſe. Le célèbre Parthénon, dont les veſtiges atteſtent encore la magnificence de Périclès, étoit conſacré par la préſence d'une déeſſe, qui réaliſoit les inſpirations d'Homère, auſſi loin que le génie de Phidias étoit capable de les exprimer. Minerve, compoſée d'or & d'ivoire, & haute de vingt-ſix coudées, étoit repréſenté avec le caſque, le bouclier, la lance & tous ſes ornemens caractériſtiques. L'imagination vive des Athéniens, exaltée & tranſportée par la majeſté de ſon air & de ſon aſpect, confondoit la pénible production du ſtatuaire avec la création inſtantanée de Jupiter. Pour confirmer cette illuſion lucrative, les prêtres du temple avoient ſoin de bien laver & de parer l'image, dont l'éclat extraordinaire augmentoit la vénération de la multitude. La plynthérie, durant laquelle cette cérémonie d'ablution avoit lieu, exigeoit un ſecret particulier & une grande circonſpection. Les yeux & l'imagination du vulgaire auroient pû devenir trop familiers avec leur déeſſe révérée, s'ils l'euſſent vue dépouillée de ſes ornemens accoutumés, & s'ils euſſent obſervé chaque partie de ſa forme s'embelliſſant de nouveau ſous les mains plaſtiques

des prêtres. Pour éviter le danger de cet apperçu, la plyntérie étoit voilée d'une obſcurité myſtique ; les portes du temple étoient fermées ; cet édifice ſacré étoit environné de toutes parts pour empêcher l'approche des indiſcrets & des profanes ; & le retour d'Alcibiades, l'eſpoir favori de ſa patrie, étant arrivé le jour même où Minerve cachoit ainſi ſa contenance, pluſieurs crurent que cette circonſtance annonçoit les calamités redoutables qui fondirent bientôt après ſur la république [a].

[a] Xénophon p. 438. & Plut. in Alcibiad.

Fin du Tome III.

G14352

TABLE
DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE XIV. *Hiſtoire des arts du deſſin. — Supériorité des Grecs dans ces arts. — Cauſe de cette ſupériorité. — Parmi les Grecs d'Aſie. — Qui communiquent leurs inventions à l'Europe. — Bathycles le Magnéſien. — Dipenus & Scillis. — Imités en Grèce, en Italie & en Sicile. — Les Athéniens ſurpaſſent leurs maîtres. — Sublime ſtyle de l'art. — Ouvrages de Phidias, Polignotus, &c. — Excellence caractériſtique de l'art Grec. — Impreſſions différentes que firent les Peintres & les Poëtes. — Réſultant de la nature de leurs arts reſpectifs.*

CHAP. XV. *Cauſes de la guerre du Péloponèſe. — Rupture entre Corinthe & Corcyre, ſa colonie. — Combats ſur mer. — Inſolence & cruauté des Corcyréens. — Ils provoquent le reſſentiment des Péloponéſiens. — Ils*

obtiennent la protection d'Athènes. — Ils ſont defaits par les Corinthiens. — Qui redoutent la colère d'Athènes. — Leur plan pour la rendre impuiſſante. — Deſcription de la côte de Macédoine. — Qui veut ſecouer le joug d'Athènes. — Siège de Potidée. — Confédération générale contre Athènes. — Ambaſſade du Péloponnèſe. — Ferme réponſe de Périclès aux demandes des Ambaſſadeurs. — Son diſcours aux Athéniens. — Les Thébains ſurprennent Platée. — Préparatifs des deux côtés pour la guerre. — Invaſion de l'Attique. — Opérations de la flotte Athénienne. — Peſte dans Athènes. — Malheureuſe ſituation de cette République. — Grandeur d'ame de Périclès. — Fermeté de ſes derniers avis. — Sa mort & ſon caractère. 31

CHAP. XVI. *Evènemens ſubſéquens de la guerre. — Priſe de Platée. — Révolte de Lesbos. — Deſcription & hiſtoire de cette île. — Nature de ſes liaiſons politiques avec Athènes. — Adreſſe des Lesbiens. — Leur capitale eſt aſſiégée par les Athéniens. — Meſures des Péloponnéſiens pour la ſecourir. — Mithylène ſe rend. — Délibération dans Athènes concernant le*

traitement des prisonniers. — Rétablissement des affaires de Lesbos. — Les Corinthiens sèment la discorde dans Corcyre. — Sédition dans cette île. Les factions contraires sont soutenues respectivement par les Athéniens & les Péloponnésiens. — Progrès, fin & suite de cette sédition. 104

CHAP. XVII. *Les calamités physiques se joignent aux maux de la guerre. — Expédition des Athéniens dans l'Etolie. — Victoires de Démosthènes. — Il fortifie Pylos. — Bloque les Spartiates dans Sphactérie. — Les Spartiates demandent la paix. — Artifices & impudence de Cléon. — Ses succès non mérités. — Il est tourné en ridicule par Aristophanes. — Conquêtes des Athéniens. — Bataille de Dalaun. — Emeutes en Thrace. — Expédition de Brasidas. — Trève pour un an. — La guerre renouvellée. — Bataille d'Amphipolis. — Paix de Nicias. — Mécontentement des alliés de Sparte.* 150

CHAP. XVIII. *Mécontentemens fomentés par les Corinthiens. — Alliance des Argiens. — A laquelle Athènes accède. — Naissance & éducation d'Alcibiade. — Son amitié avec Socrate. — Son caractère. — Ses*

vues. — Favorisées par la situation de la Grèce. — Il trompe les ambassadeurs de Sparte. — La guerre du Péloponnèse se renouvelle. — Bataille de Mantinée. — Tumultes dans Argos. — Massacre des Scyoniens. — Conquête cruelle de Mélos. 202

CHAP. XIX. *Alcibiade détermine l'expédition de Sicile. — Révolutions dans cette île. — Ambassade à Athènes. — Vues extravagantes d'Alcibiade. — Nicias s'y oppose. — Les Athéniens se préparent à faire une descente en Sicile. — Leurs préparatifs éveillent le soupçon des états d'Italie. — Délibérations sur la manière de conduire cette guerre. — Alcibiade prend Catane par stratagême. — Ses intrigues dans Messine. — Il est rappelé mal-à-propos à Athènes. — On l'accuse de trahison & d'impiété. — Il s'enfuit à Sparte. — Nicias se détermine à attaquer Syracuse. — Description de cette ville. — Les Athéniens ont l'avantage dans une bataille. — Retour à Catane & à Naxos.* 240

CHAP. XX. *Préparatifs pour la campagne suivante. — Les Athéniens commencent le siège avec vigueur. — Détresse & sédition dans Syracuse. — Arrivée de Gylippus. —*

Qui défait les Athéniens. — Evénemens en Grèce. — Un ſecond armement arrive à Syracuſe. — Il réuſſit dans ſes premières opérations. — Les Athéniens ſont defaits. — Ils ſe préparent à lever le ſiège. — Combat naval dans le grand port. — Découragement des Athéniens. — Stratagême d'Hermocrates. — Les Athéniens lèvent leur camp. — Fermeté de Nicias dans cette cruelle extrémité. — Démoſthènes capitule. — Nicias ſe rend. — Cruel traitement fait aux captifs Athéniens. — Exception ſingulière. 292

CHAP. XXI. *Suites du déſaſtre des Athéniens en Sicile. — Confédération formidable contre Athènes. — Reſſources particulières des gouvernemens libres. — Opérations navales. — Bataille de Milet. — Intrigues d'Alcibiade. — La démocratie Athénienne eſt renverſée. — Gouvernement tyrannique des quatre cens. — Bataille d'Erétrie. — La démocratie rétablie dans Athènes. — Succès des Athéniens ſur mer. — Retour triomphant d'Alcibiade. — Les myſtères d'Eleuſine. — Jour de la Plyntérie.* 349

Fin de la Table des Chapitres.